

La Revue Populaire

Magazine Littéraire

Illustré Mensuel

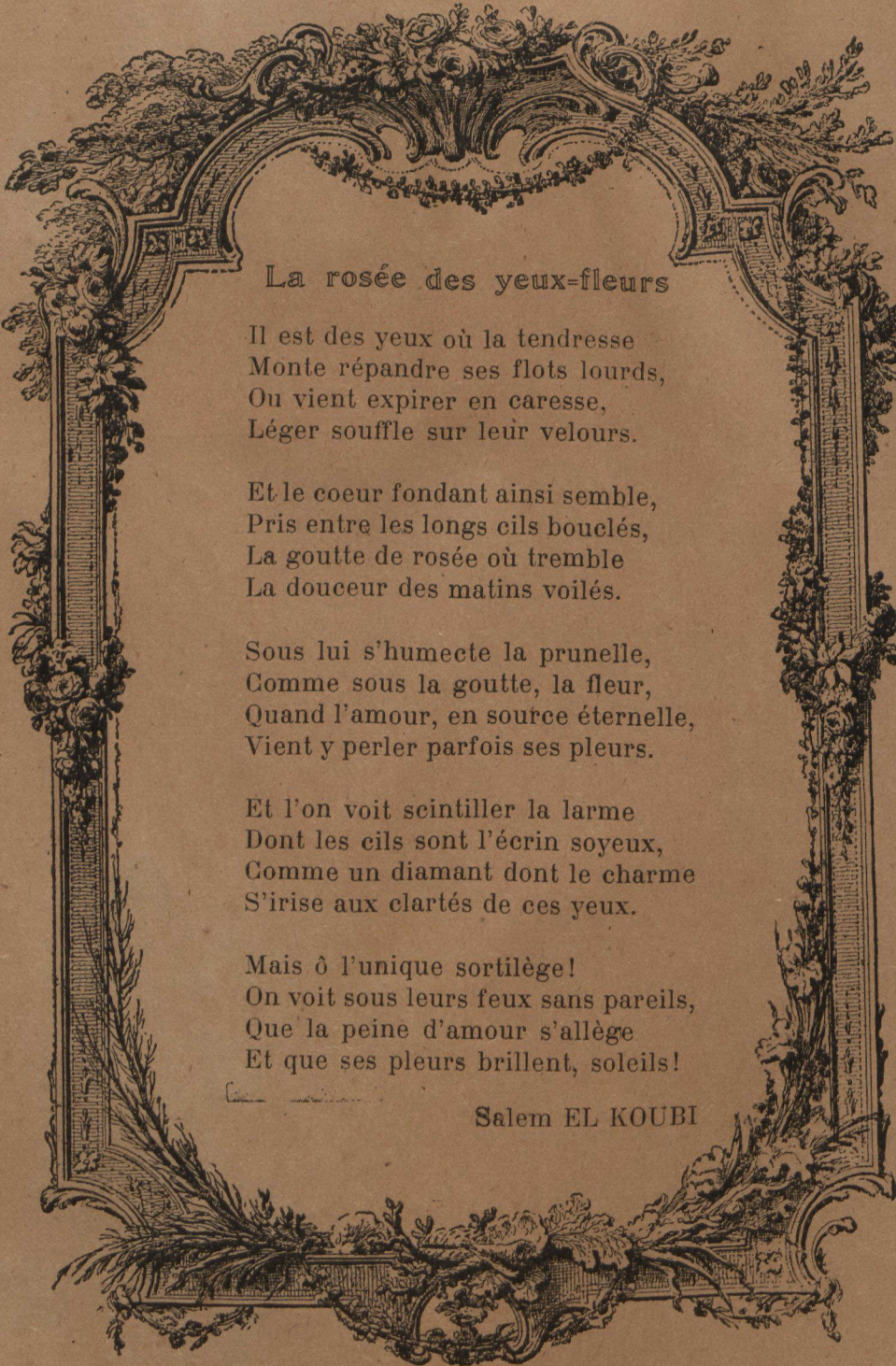
13e Année, No 7

JUILLET 1920

PRIX: 20 CENTS



Histoire vraie de trois léopards mélomanes (Voir p. 172)



La rosée des yeux-fleurs

Il est des yeux où la tendresse
Monte répandre ses flots lourds,
Ou vient expirer en caresse,
Léger souffle sur leur velours.

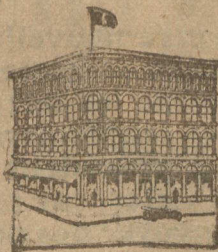
Et le coeur fondant ainsi semble,
Pris entre les longs cils bouclés,
La goutte de rosée où tremble
La douceur des matins voilés.

Sous lui s'humecte la prunelle,
Comme sous la goutte, la fleur,
Quand l'amour, en source éternelle,
Vient y perler parfois ses pleurs.

Et l'on voit scintiller la larme
Dont les cils sont l'écrin soyeux,
Comme un diamant dont le charme
S'irise aux clartés de ces yeux.

Mais ô l'unique sortilège!
On voit sous leurs feux sans pareils,
Que la peine d'amour s'allège
Et que ses pleurs brillent, soleils!

Salem EL KOUBI



La plus importante librairie et papeterie française du Canada.

Fondée en 1885



Littératures canadiennes et françaises. Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

Catalogues sur demande.

GRANGER FRÈRES

Libraires, Papetiers, Importateurs,

43, Notre-Dame, Ouest, Montréal

EDMOND J. MASSICOTTE

1 2 0

Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne Adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal

La Revue Populaire

Vol. 13, No 7

Montréal, Juillet 1920

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Montréal et banlieue excepté

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous
les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Editeurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux, MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

JUILLET

Dans le ciel de fournaise où flambe Thermidor,
Il pleut du feu. Le vent souffle du feu. La terre
Craque du feu, braster de cendre aux braises d'or,

Aucune auberge sur la route solitaire!
Point d'arbre! Mais voici qu'une source a chanté
Et rien que sa chanson déjà vous désaltère.

Quoique las et fourbu, l'on court de ce côté,
O caresse de l'eau, douce à la gorge rêché!
Et comme on te chérit, toi qui, farouche été,
Rends plus apre la soif, mais la source plus fraîche!

Jean Richépin.

Désertons un moment la grouillante Cité et son bitume poussiéreux, et tandis que des tas d'infortunés dorment sur les balcons, sur les toits ou dans les parcs, sous les yeux clignotants des lointaines étoiles, allons remplir nos yeux des larges horizons et des paysages verdoyants.

La plaine est belle et les faux lancent des éclairs de chaleur dans les blés d'or, tandis que les chars pleins de gerbes cahotent à renverser. Réveillés, dès l'aube, par le chant des moissonneurs, nous courons les sillons, grisés de liberté et de vie au grand air. Puis, des chansons d'amour plein le coeur, la tête en feu, nous suivons la jeune fille qui s'enfonce sous bois, s'assied sur la berge du ruisseau, laisse tremper sa ligne dans l'eau glauque, mais ne la retire pas quand ça mord, et nous nous gardons bien de lui demander à qui ainsi elle rêve?

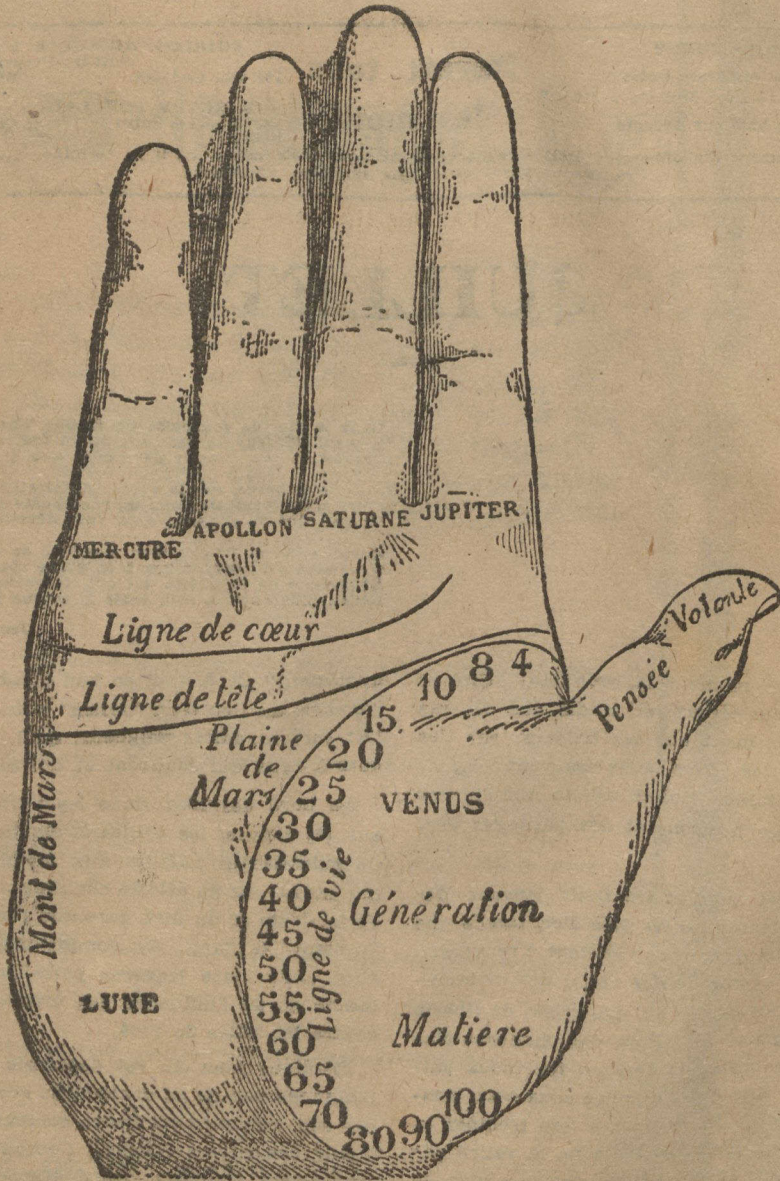
La lumière bleue ruisselle partout, tout s'y fond. Et, quand le moissonneur est fatigué de ranger les gerbes les unes à côté des autres, il montre ses sueurs à la voûte azurée comme pour dire: "Donnez-nous aujourd'hui notre pain

quotidien!" Ce à quoi en bon citoyen que nous sommes, au lieu d'un "Amen" nous répondons: "Et surtout, faites Seigneur, qu'il coûte moins cher à ceux qui souffrent et qui ont faim!"

Au bord des lacs, dans les villégiatures ou sur les plages, les sables brûlants fourmillent de ruisselantes nâdades aux membres bronzés par les rayons du céleste chauffeur. C'est l'heure de la sieste et du flirt, gare aux réputations qui "prêtent" le fiancé. Et, comme pour se rafraîchir, toute cette jeunesse parle des bals d'automne et de l'influence des crèmes de toilette contre les hâles de l'été.

Profitons bien du roi des mois et ne nous plaignons pas de sa chaleur, de ses moustiques, car son existence est brève comparée à la longueur des hivers frileux. Pensons à la terre nourricière, au trésor des moissons mûres, à la chaleur de la vie, à l'éclat des blés, au seul or que le paysan admire et palpe à l'aise. La vie est bonne, soyons donc bons et généreux, et à l'instar des plants sauvages, avec notre coeur embaumons ceux qui nous le déchirent.

GUSTAVE COMTE.



Pour la commodité de nos lecteurs, nous répétons ici la photographie indiquant les principales divisions de la main.

Tout ce qu'on peut lire dans sa propre main

Union de la chiromonomie et de la chiromancie.—La dernière complète la première.—Formes diverses du pouce et des autres doigts, des phalanges, des ongles, des lignes.—Le noeud philosophique.—Les signatures astrales mixtes et quelques mains d'hommes célèbres.

Il ne faut pas oublier que la Chiromonomie, telle qu'étudiée rapidement dans les numéros parus, ne révèle que les instincts qui sont les esclaves des passions, lorsque surtout les passions sont énergiques. Il faut donc revenir sur les définitions données, et qui sont parfaitement exactes, en démontrant les modifications, ou plutôt les perfectionnements que les autres sciences de divination viennent apporter aux révélations ébauchés par la Chiromonomie.

Ainsi, nous avons dit: la première phalange du pouce longue donne la domination, l'orgueil, le despotisme.

Rien n'est plus vrai, et de tous peut-être cet instinct est le plus difficile à modifier. Cependant si les doigts sont carrés et si la ligne de Soleil est belle, l'esprit de justice vient apporter une nuance à l'esprit dominateur, et le porte déjà aux concessions, et si la main est molle, si la paresse est grande, la volonté est chancelante lorsqu'il faut la soutenir par des actes énergiques; et si le mont de la Lune, qui donne l'indifférence, vient en aide à la paresse, alors l'amour du repos écartera toute idée de lutte fatigante et la volonté impérieuse n'existera que dans les paroles et les manières, et ne

se produira que lorsque la fatigue n'en résultera pas. En outre, le mont de Vénus très-développé modifie beaucoup les effets du pouce long, et l'on a vu les dominateurs s'incliner humblement devant les caprices de la femme aimée, comme on voit les tigres et les lions domptés se laisser guider par un enfant, témoin la fable de la Fontaine: le Lion amoureux.

Un pouce court indique certainement une indécision continuelle, une volonté fluctuante, une disposition à se laisser dominer.

Mais si la ligne de tête est longue, si elle tient toute la main, alors la volonté de raison et de calculs remplace l'indécision. On pourra être un moment indécis, on pourra avoir des impatiences passagères, mais toutes les fois que l'intérêt sera réellement en jeu, on rencontrera la résistance la plus énergique.

Si la première phalange du pouce, bien que courte, est large, c'est volonté ferme.

Mais si cette phalange large se joint à des doigts carrés, vous avez à la fois l'homme ferme et juste, et si le mont de Jupiter est proéminent, vous avez l'homme bienveillant et équitable, et aimant à protéger le mérite; s'il a une

belle ligne de Soleil et les doigts lisses, il protégera les arts et les sciences, et comme le pouce large donne la persévérance, il vous abandonnera difficilement si vous vous êtes fait adopter par lui.

Le pouce large donne la persévérance, l'entêtement même: c'est la force des faibles.

C'est la tortue qui bat le lièvre à la course; la volonté peut beaucoup faire, l'entêtement fait encore plus; et termine bien ou mal ce qu'il a commencé, et c'est là le point principal, surtout si la main est dure (activité) et si le mont de Mars est développé; mais si la main est molle, si la lune est proéminente, la persévérance deviendra inutile, souvent dangereuse, puisqu'elle négligera les occasions favorables pour continuer une entreprise souvent insignifiante et qu'elle ne mènera jamais à l'accomplissement.

Le pouce en bille est une maladie.

C'est l'excitement nerveux permanent, c'est la fureur toujours prête à faire explosion. C'est la disposition à la pire violence si le mont de Mars est déceloppé, si la ligne de coeur creuse tient toute la main, si la ligne de tête est droite ou nulle.

Mais si le mont de Jupiter, si la bienveillance trône sur le front, si le mont de Vénus est accompagné du mont du Soleil et annonce tendresse, charité, si la ligne de coeur est longue et bien tracée, alors le pouce en bille a des accès de violence aussitôt réprimés.

Lorsque le pouce se penche en arrière, c'est prodigalité.

C'est très vrai, mais si la ligne de coeur est peu développée, si les doigts sont gras à la base, ce qui arrive presque toujours avec un pouce pareil, alors si la ligne de tête est longue, on dépensera beaucoup, trop même, pour

soi, pour son plaisir, pour sa toilette, pour ses besoins, surtout si la première phalange du pouce est longue, forme qui donne toujours de la personnalité. Nous citons plusieurs exemples de pouces très renversés, mais dont la ligne de tête est longue. Dans cette lutte la tête ne l'emporte pas toujours, mais elle modifie extrêmement les prodigalités qui seront plus ou moins restreintes selon la domination des lignes de tête ou de coeur.

La seconde phalange du pouce longue donne la logique, le bon sens.

Qualité précieuse, s'il en fût jamais; mais si les doigts sont pointus, qui exagèrent et posent toujours, si la ligne de tête tombe dans l'imagination, ce qui fait voir avec enthousiasme, si elle est partagée en deux branches à son extrémité, ce qui porte à la



duplicité, aux prétextes, si la comparaison, qui répond à la logique, est faible, la logique sera en grand danger, et si dans ces dispositions la seconde phalange du pouce est courte et mince, tandis que la première est très longue, si la volonté aveugle l'emporte tout à fait sur la logique, alors il n'y a plus de remède, il n'y a qu'à laisser courir à l'abîme, sans essayer d'éclairer ou de retenir; vous seriez très mal vu.

Les doigts longs et pointus donnent le mensonge, l'affectation, la pose.

Mais une grande ligne de tête vient donner un côté sérieux à ces dispositions légères, et le mont de Mars vient ajouter l'énergie à la raison, et il n'en reste plus que le goût et le côté gra-

cieux. Les danseurs ou les écuyers des cirques, ou les acrobates qui réunissent la force à la grâce, ont tous ou presque tous des mains pareilles.

Le doigt carré donne l'amour de la vérité, de la clarté surtout.

Mais une ligne de tête qui descend dans l'imagination va troubler, souvent même annihiler ces dispositions utiles; seulement, grâce, aux doigts carrés, on saura régler, enrégimenter ces chimères, et leur donner un air de vérité. Les utopistes aux doigts carrés de tous les plus dangereux, parce qu'ils apportent partout une apparence de clarté.—La Lune a aussi sa lumière.

Le doigt carré donne l'esprit de Justice.

Si une passion exubérante quelconque: l'amour, l'ambition, ne viennent pas s'asseoir dans un des plateaux de la balance.

Le doigt carré donne le sentiment de son droit.

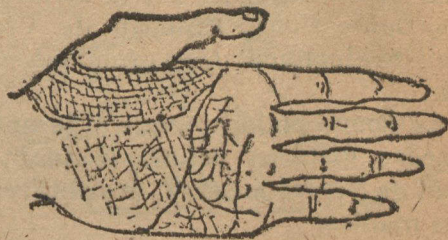
Mais pour défendre leur droit, les doigts carrés doivent avoir les ongles courts.

Les ongles courts donnent le contrôle, le persiflage, le côté moqueur, la lutte littéraire, la controverse, et l'humeur inquiète et taquine.

Les avoués, les huissiers, les avocats même, habiles à découvrir le côté faible de l'adversaire, ont tous les ongles courts, on pourrait presque dire sans exception parmi les gens arrivés, ou en réputation dans cette profession.

Les ongles courts, intelligemment utilisés et avec une grande ligne de tête et un pouce mixte donnent d'administration; ils obligent à tout vouloir faire, à tout examiner par soi-même, à tout contrôler. Avec une fourche, les ongles courts donnent les avocats qui manient habilement l'ironie, surtout s'il se trouve dans leurs mains une ligne de Soleil.

Les ongles courts, avec peu de ligne de coeur, une ligne de tête droite et dont une branche remonte au mont de Mercure, le mont de Vénus plat et grillé, la Lune et Mars développé avec



les doigts à noeuds et longs donnent les plus insupportables créatures, les mégères avec lesquelles il est impossible de vivre. Xantippe, la femme de Socrate, la femme d'Albert Dur, avaient certainement ces formes et ces lignes, et surtout les ongles très courts.

Le noeud philosophique donne la recherche des causes, l'esprit philosophique.

Le noeud philosophique, en donnant au doigt, si voisin des ongles, une forme noueuse, annonce une disposition belliqueuse, à l'instar des ongles courts, philosophie, malgré sa signification de sagesse, signifie bien souvent aussi sophisme. Jean-Jacques-Rousseau, d'après une sculpture en pied très exacte et faite avec le plus grand soin par Houdon, avait le noeud philosophique et les doigts pointus. Cette forme anormale avait dû être inventée et non copiée par le sculpteur, elle expliquerait sans doute le caractère de Jean-Jacques, mais son style, si philosophique qu'il puisse être, n'est jamais maniéré. Il avait plutôt le noeud philosophique, les doigts carrés-spatulés, très longs, et sans nul doute une magnifique ligne de Soleil; mais sa main devait être extrêmement

rayée, et la ligne de tête, comme je viens de l'indiquer à l'instant, devait être droite et bien certainement très serrée (timidité) à son point de départ. Ces formes et ces lignes sont exactement indiqués par la lecture de ses Confessions, l'anneau de Vénus était évidemment très prononcé chez lui.

Le noeud philosophique et le noeud d'ordre matériel réunis, donnent le goût de l'ordre excessif, des chiffres et des manies.

Mais à cela ajoutez le mont de la Lune, développé et rayé dans sa partie inférieure, vous avez les poètes, les poètes versificateurs, et si vous ajoutez à ces doigts à noeuds l'organe de la musique et l'organe du temps, vous avez les musiciens classiques, les musiciens qui mettent dans le contrepoint leur suprême bonheur; en outre les deux noeuds réunis donneront le type de Saturne, et de là vous pourrez partir pour lui attribuer toutes les conséquences du type de Saturne.

Les mains de Wagner photographiées, toutes, les noeuds d'ordre matériel et philosophique développés à l'excès.

Voilà des interprétations à perte de vue dont la chiromonie ne donnera jamais la moindre idée.

Les doigts longs donnent les détails, la mesquinerie, l'étiquette et par conséquent la susceptibilité; ajoutons tout ceci à la chiromonie avec bien d'autres instincts encore.

Cet esprit de détail se remarque surtout chez les peintres et les littérateurs. Les Flamands, Metz, Mieris, etc., avaient évidemment les doigts très longs, chez les contemporains, le peintre Gérôme.

Avec Jupiter la susceptibilité est grande, et tenue en éveil par l'étiquette et le qu'en dira-t-on, mais avec des

égards. Avec Saturne, elle est rude et farouche, avec Mars elle est brutale, à moins que Mars et Lune ne soient réunis ensemble, ce qui donne la résignation, et par conséquent diminue la susceptibilité. Chez le Soleil, elle n'existe pas, Venus ne l'éprouve que de la part d'un objet aimé, et une grande ligne de tête la réprime tout à fait ou n'en laisse rien voir.

Les doigts courts donnent l'ensemble.

Mais si la ligne de tête est courte aussi, c'est trop peu d'attention pour les choses importantes, manque de tact involontaire, manque de tenue, manque de soin, négligence, surtout avec un fort mont de la Lune qui donne l'indifférence et le peu de soin de sa personne; si, au contraire, la ligne de tête est très longue, c'est la conception de l'ensemble, c'est l'administration, surtout si les doigts sont carrés et les ongles courts. Les banquiers, les administrateurs ont tous des mains pareilles; les ongles courts (esprit de contrôle), leur donnent les détails pour leur besoin d'examen, mieux encore que les doigts longs.

Les doigts lisses donnent la spontanéité.

Mais si la ligne de tête est séparée, ce qui indique les coups de tête, les décisions irréfléchies, les doigts lisses sont alors dangereux, parce qu'ils aident à comprendre tout de suite une chose faussée que la ligne de tête séparée exécutera à l'instant.

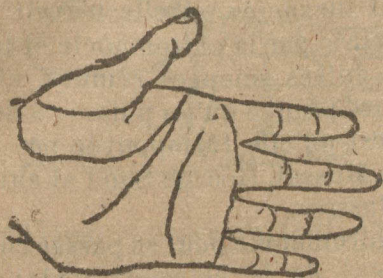
Les doigts gras donnent la sensualité.

Mais si l'organe des voyages est développé sur le front localité, surtout si la main est dure et saturnienne, on s'inquiétera peu des bons diners et des bons lits, et on couchera très bien par terre, avec le plaisir de l'homme d'aventures. Seulement quand l'occasion

du confortable se présentera, on en jouira avec délices.

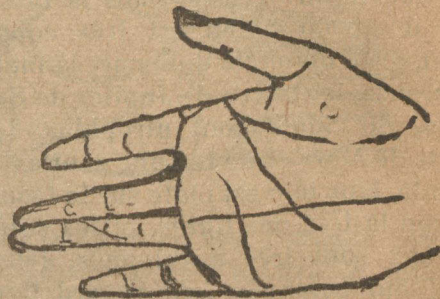
Le doigt du Soleil aussi long que le doigt de Saturne révèle le joueur. (Ceci et tout ce qui est expliqué à l'aide des planètes est ajouté à la chiromonie (ce signe surtout), après sept ans d'études à Bade sur la main des joueurs.)

Mais même avec l'amour du jeu il existe des nuances: Jupiter jouera par orgueil pour faire admirer la valeur de son enjeu par la galerie, Saturne jouera par calcul, avec force chiffres, force cartes pointées, il aura toujours une combinaison certaine qui doit faire sauter la banque et qui ne fera sauter



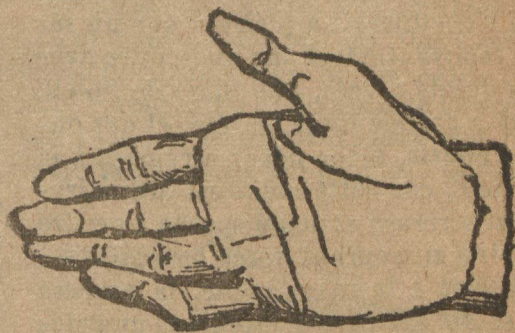
que son coffre-fort, le Soleil ne jouera pas, son doigt long lui donnera seulement le goût des voyages aventureux, des excursions périlleuses, Mercure jouera par instinct, par attraction, par passion, dût-il perdre. Mercure est la véritable planète du jeu. Il voit l'or sur la table, cette vue le grise, il convoite cet or. Il veut l'avoir, il peut l'avoir, une martingale peut lui donner toutes les richesses étalées devant le banquier, et il n'examine rien de plus, et il joue jusqu'à son dernier sou. Mars joue par foucades hardiment.—Mars n'est réellement joueur que lorsqu'il est allié à Saturne,—la Lune joue par intuition, sans règle, par inspiration, elle gagne souvent d'autant plus qu'elle est inconstante, et quitte la table si elle a fait un large gain, sans vouloir

se fatiguer plus longtemps. Vénus joue pour passer le temps, parce qu'elle voit là des dentelles, des bijoux, une voiture, des dîners fins, mais elle ne joue pas par plaisir, par passion.



Lorsque le doigt du Soleil est plus haut que le doigt de Jupiter et que Saturne se penche vers lui, il indique le goût des arts, la possibilité de réussite dans leur exercice. Une belle ligne de Soleil dans la main en donne la certitude; à cette condition cependant que la main ne sera ni trop molle (paresse), ni trop dure (lourdeur d'esprit).

Les doigts tordus, mal faits, d'aspect hideux, aux ongles très courts avec le pouce en bille, annoncent les hommes dangereux et à éviter. Les bandits ont peu de lignes dans la pau-



me, trois tout au plus, très creuses et rouges. La ligne de coeur fortement tracée est courte, ou barre toute la main, le mont de Mars et le mont de la Lune réunis sont exubérants et for-

ment une espèce de monticule à l'endroit de la réunion des deux monts à l'intérieur, la main est dure, la ligne de vie est profondément écrite, la ligne de tête, profondément tracée, est très courte ou descend dans la Lune, leur doigt du Soleil est très court, tordu, avec un ongle difforme, la main est creuse, les monts de Jupiter de Saturne, du Soleil sont atrophiés, les monts de Mars et de la Lune sont exubérants, leur tête est plate sur le front, comme la tête des tigres, et les côtés latéraux sont très développés, leurs yeux sont enfoncés, leur regard fixe, les pommettes proéminentes du crâne, menton osseux, les oreilles très saillantes, le teint très rouge ou parfois d'une pâleur livide, comme un homme verdi par une colère concentrée.

La main dure donne une activité fébrile, un besoin de s'occuper constamment.

Mais lorsque la phalange de la logique est bien moins grande que la phalange de la volonté, la main dure devient fatale, elle s'occupe continuellement, à empirer une entreprise mauvaise ou mal conçue, en s'en occupant sans cesse, comme ferait un homme qui s'obstinerait à piétiner sur un sable mouvant. Mais une main dure avec des doigts carrés, une ligne de Soleil, et une grande ligne de tête, et des ongles courts, mène nécessairement à la fortune, car cette main est ordinairement sérieuse et peu disposée à perdre haleine en courant après les plaisirs.

Quant à la main molle, la paresse c'est de toutes les fatalités, une des plus grandes, on ne sait; la paresse (la main molle), le jeu et l'ivrognerie sont des vices dont on ne se corrige jamais absolument. Mais si la paresse a un Jupiter très développé et une grande ligne de tête, elle devient ambitieuse

avec Jupiter, sérieuse avec Saturne, amoureuse avec Vénus et ses passions, et énergique surtout avec l'avarice, (la ligne de tête droite et très longue), ce sont autant d'aiguillons puissants qui forcent quand même le char à marcher.

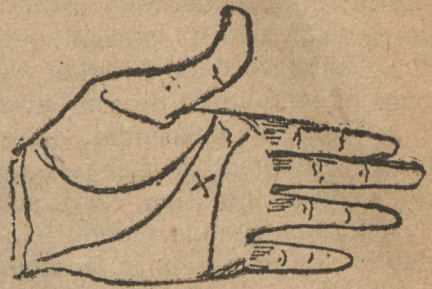
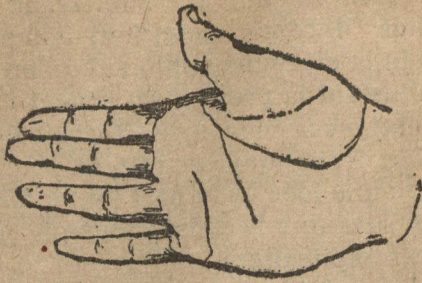
Il est facile de voir que nous aurions pu aller bien plus loin encore dans les modifications, améliorations et rectifications de la chiromnomie. Nous avons à peine employé la chiromancie, et très peu cité la phrénologie et les signatures astrales; mais cela suffit pour faire comprendre que la chiromnomie en serait restée aux révélations les plus élémentaires et très souvent inexactes, si elle n'avait pas été éclairée par la chiromancie et toutes les autres sciences réunies, et la meilleure preuve qu'on puisse en donner, c'est qu'elle fût appuyée par Alfred de Musset, George Sand et autres gens illustres.

La chiromancie peut se passer complètement de la chiromnomie; les monts, les lignes, les signatures astrales lui suffisent; mais cette science nouvelle, bien qu'incomplète, est simple, claire, facile à comprendre, et en réalité toujours vraie, quand elle est expliquée par celles que l'antiquité nous a transmises. Elle apporte un utile contrôle, et devient par cela même une force de plus qui donne à la chiromancie nouvelle une autorité, une rectitude qui manquaient parfois à la chiromancie primitive, à laquelle faisait aussi défaut un des plus puissants auxiliaires de la science électrique que nous avons formée: la phrénologie.

Il est à remarquer, et on a dû le voir, que la ligne de tête (fût-elle seule) modifie du tout au tout les décisions de la chiromnomie:

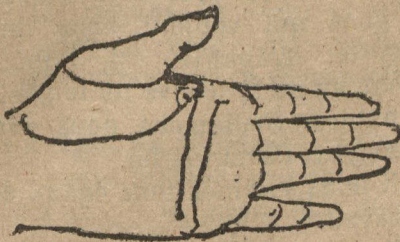
Selon que cette ligne est courte: légèreté.

Descendant jusque sur la Lune: Superstition, spiritisme

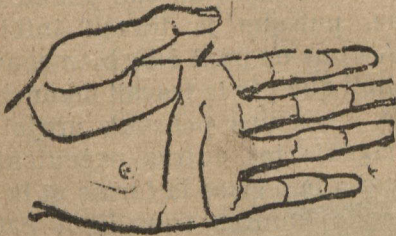
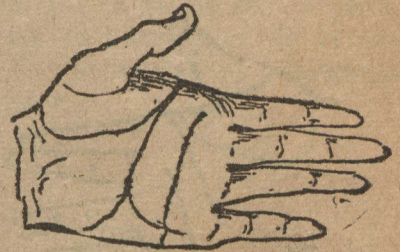


Longue: dispositions sérieuses; administration.

Si la ligne de tête remonte vers le mont de Mercure, c'est avidité, finesse, génie des affaires presque toujours cauteleuses, c'est aussi naturellement savoir faire et plus naturellement encore égaïsme et amour de la propriété aveuglante au point de ne pas laisser



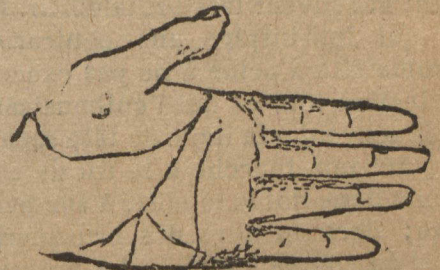
Très longue: ordre excessif; avarice.



voir qu'on empiète sur le bien du voisin.

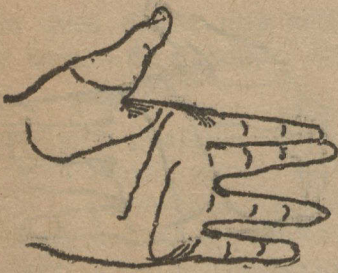
Descendant vers la Lune: tendances artistiques.

Nous avons vu une fois seulement une main qui réunissait les trois significations principales de la ligne de tête, c'était la main du peintre Cornélius, chef d'école et rénovateur de toute la peinture allemande. Corné-



lius avait dans la main une ligne de tête divisée en trois branches à son extrémité; l'une était toute droite et démontrait son avidité, sa personnalité inexorable, la seconde montait vers Mercure et témoignait de son savoir-faire, la troisième descendait dans la Lune et en indiquait la richesse nerveuse de son imagination, car il composait avec une grande fécondité. Il est facile de comprendre comment ainsi secondé, Cornélius a pu arriver au premier rang, bien que doué d'une couleur si épouvantable, qu'elle seule était capable de faire une concurrence sérieuse aux gravures colorisées d'Epinal.

La ligne de tête séparée joue aussi un grand rôle parmi les influences de cette ligne. Elle donne confiance ex-



cessive en soi qui fait presque toujours réussir, elle porte à se décider tout de suite, quand une chose plaît, et presque toujours trop vite, elle donne des accès de franchise inopportune, c'est elle qui fait les enfants terribles, elle a peine à s'empêcher de dire brusquement et souvent très brutalement tout ce qui lui inspire une contrariété, comme elle a peine à ne pas exécuter à l'instant tout ce qui l'enthousiasme. Mais souvent à la ligne de tête séparée se joint une fourche à la fin de cette même ligne qui la modifie à son avantage; alors on aura des brusqueries, mais on pourra y joindre les prétextes et assez souvent la ruse.

Après la ligne de tête, et seulement après elle, la ligne de coeur, la ligne du soleil, les monts de Jupiter, de Mars et de Mercure, modifient complètement la chiromonie et l'on en aura à l'instant la preuve. En voyant toutes les sciences concourir à former un résultat, à expliquer un fait, on pourra se faire une idée de la part tout à fait secondaire que la chiromonie prend à ces explications.

Il y a évidemment des gens qui aiment les chiffres et les casse-têtes chinois. Ne soyons pas de ces gens-là. Ne nous laissons pas séduire par l'allure, la tournure, les preuves d'intelligence de gens qui veulent nous imposer l'égalité. L'égalité est impossible, puisqu'on ne la trouve nulle part dans la nature. Seulement nous sommes tous égaux devant la loi.

Et nous sommes tous égaux devant le travail.

Chaque homme qui travaille est à différents degrés utile, indispensable à la société, et est par cela même égal à tous, à un point de vue philanthropique, puisque le travail intellectuel des uns ne peut être bien souvent accompli que par le travail manuel des autres. Les uns pensent, projettent et dirigent; les autres exécutent et donnent à la pensée la forme et la vie.

Chaque homme travaillant par la tête et par les mains est estimable au même degré, mais avec la nuance toutefois qui existe entre l'architecte et le maçon, entre le peintre et le broyeur de couleurs. Il est bien de faire remarquer que, sans le maçon, l'architecte n'existerait pas.

C'est une hiérarchie naturelle qui se trouve partout, puisque c'est le cerveau qui doit diriger les bras, et cette hiérarchie est d'autant plus respectable, qu'elle n'est pas notre ouvrage et qu'elle émane d'une volonté suprême

qui dispense le bonheur et le génie quand il lui plaît, et où il lui plaît, et le plus souvent même dans la classe inférieure. Est-ce une affaire de hasard? est-ce plutôt une conséquence dont la cause nous est inconnue? C'est ce qu'il est impossible de savoir; mais ce qui est plus certain c'est que, à quelque degré que ce soit, l'homme qui donne consciencieusement à la société tout ce qu'il peut donner de ses facultés, est aussi respectable, bien que beaucoup moins admiré que les plus grands génies du monde.

Et cette hiérarchie qui existe même dans tous les rangs, la nature l'a indiquée par les formes du corps et du crâne, et, pour la rendre plus facile encore à déchiffrer, par la forme des mains.

Et elle a réglé, en adoptant le nombre trois qu'elle préfère, ces catégories en trois classes de mains bien distinctes.

1° Les mains d'artistes, de poètes, de gens supérieurs, de gens heureux quand même, d'administrateurs, et, presque toujours et quoi qu'on puisse en dire, les mains des prêtres et de l'aristocratie.

2° Les mains de commerçants, de spéculateurs, de gens d'affaires qui peuvent, dès qu'il leur plaît et que l'heure du repos a sonné, s'élever à la première classe.

3° Les mains animales, pour ainsi dire, faites pour exécuter, pour accomplir, pour servir enfin, puisqu'elles sont retenues dans les degrés inférieurs par le plomb de leur intelligence.

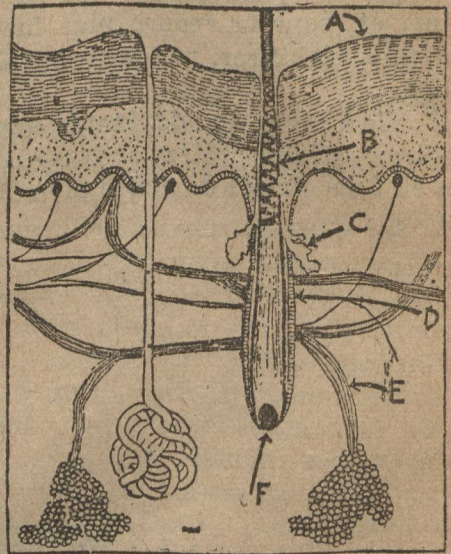
Mêlez ces classes tant qu'il vous plaira, elle reprendront toujours leurs places dès que le calme sera revenu, par les lois de l'évolution, de la pesanteur, de l'attraction et finalement de l'équilibre.



LE CHEVEU CHEZ LUI

Nous retournons actuellement aux masques imberbes de l'ancienne Rome, Cicéron et compagnie. Cela est peut-être plus "classique", mais il n'en est pas moins vrai que la barbe et la chevelure ont toujours intéressé le genre humain, depuis nos premiers parents. Comme on s'est parfois demandé quelle était la longueur moyenne d'un cheveu, les encyclopédistes et les compilateurs ont d'abord pris la femme comme sujet, attendu qu'elle ne se fait pas couper les cheveux aussi souvent que l'homme. Et l'on a constaté que cette moyenne longueur capillaire variait de vingt pouces à une verge, bien que dans certains cas isolés, on ait vu des chevelures de deux verges de longueur. Un "mathématicien" a eu la patience de calculer le temps qu'il fallait à la barbe pour croître, et il a trouvé une ligne et demie par semaine, ce qui ferait à un homme de 80 ans, une barbe de 27 pieds de long d'"ornementation" à traîner ou à s'arracher en pilant dessus, en supposant qu'il laisserait libre cours à toute sa sève pileuse. Un shérif américain avait une de ces barbes de neuf pieds de long. Pour écrire, pour travailler ou pour manger, il portait cette barbe dans un sac. Un jour qu'il avait oublié de l'enfermer, un de ses collègues pila dessus, dans un escalier. Les deux hommes roulèrent ensemble au bas de l'escalier et ce fut le collègue imberbe qui fut tué. Quant aux

cheveux, ceux qui les perdent tôt, la plupart du temps négligent, lorsqu'ils commencent à tomber, le traitement oléagineux approprié. La vignette ci-dessus fait voir la cellule d'un cheveu trop grossi au microscope. Voici l'explication: A, surface de la peau; B,



cheveu en formation; C, glande huileuse; D, enveloppe; E, Muscles des cheveux.

SOINS DE LA BOUCHE

Voici une très bonne formule d'elixir pour la bouche: Alcoolat de cochléaria, 1 ½ once; teinture de quinquina, 1 ½ once; salol, 1 pincée; teinture de gaiac, ⅓ d'once; alcool de menthe, ¾ d'once. Une ½ cuillerée à café dans un demi-verre d'eau tiède.



**Détails inédits au sujet du fondateur de Montréal.—Paul Chomedey avait-il droit à la particule.—Autour de son inhumation en France.—
Que sont devenus ses coffrets, et sa famille.—
Reste-t-il des traces au Canada?**

Le fondateur de Montréal, dont le monument, dû au ciseau du regretté L.-P. Hébert, orne la place d'Armes de Montréal, était-il noble et avait-il droit à la particule "de" entre les noms Paul et Chomedey?

Des documents inédits trouvés récemment, en France, par M A.-Léo Leymarie, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, font croire que Paul Chomedey, tout sieur de Maisonneuve qu'il était n'avait pas droit à la particule.

Voici ce que nous communique M. Leymarie, à ce sujet:

"(III) Le Catalogue des nobles de Champagne qui ont vérifié leur noblesse par devant Monsieur de Caumartin, Intendant de Justice en Champagne, ez années 1667-68-69-70, etc. Mss, de la fin du 17^e siècle, bibliothèque Ste-Geneviève, Mss, 890, ne mentionne aucunement Chomedey, ni Maisonneuve."

M. Leymarie donne d'autres détails inédits assez curieux, au sujet du fondateur de Montréal, et nous lui laissons la parole:

"Poursuivant des recherches que ma mobilisation a interrompues du-

rant cinq ans, je viens de trouver à la Bibliothèque Sainte-Geneviève un document manuscrit, papier du XVII^e siècle, intitulé: "Responses que mettent et Baillent par devant Monseigneur François de Harlay, Archevêque de Paris, Duc et Pair de France, Commandeur des Ordres du Roi, les PP. de la Doctrine Chrestienne, contre les nouvelles et Indues prétentions du Rd. Père François Gardeau, chanoine régulier et curé de Saint-Etienne du Mont," qui nous montre que le corps du Sieur de Maisonneuve a été conduit en l'église Saint-Charles des PP. de la Doctrine Chrétienne.

Je cite sans tarder:

"...Conformément audit règlement, le sieur curé de St-Etienne du Mont se ressouviendra s'il luy plaist qu'il a, ou par luy mesme ou par ses vicaires, conduit plusieurs cors de ses paroissiens en l'Eglise des PP. de la Doctrine Chrestienne et les a déposés entre les mains des Supérieurs lors, ou de ceux commis par eux, pour ledit sieur curé, retirez, être inhumés par lesdits Supérieurs, savoir: les corps de Lemoiselle Lagrange, le 19^e May 1675; de la Demol-

“selle Vincent, le 19e May 1676, du
“SIEUR DE MAISONNEUFVE, le 10e
“septembre audit an, du sieur abbé de
“la Rivière, le 16e décembre 1677;
“par tous ces actes le sieur curé de
“St-Etienne du Mont a déclaré, com-
“me il ne pouvait faire autrement,
“qu’il ne prétendoit aucun droit n’y
“juridiction sur les Eglises des PP.
“de la Doctrine Chrestienne.” (1)

“Et un autre manuscrit de la même
Bibliothèque Sainte-Genève con-
tient un “Factum du curé de St. Etien-
ne du Mont contre les PP. de la Doc-
trine Chrestienne”, daté du 18 juil-
let 1681, en lequel on lit:

“Ils ajoutent qu’en 1675, 1676 et
“1677, le curé même de St. Estienne
“du Mont, par luy ou par ses vicaires,
“leur a présenté plusieurs corps de
“ses paroissiens. Qu’ils ont été inhu-
“més dans leur Eglise, luy s’étant re-
“tiré avec son clergé, ce qu’ils disent
“en ce point est véritable... le curé
“de St. Estienne demeure d’accord et
“avoüe de bonne foy qu’il a esté en
“convoy présenter les cors de quel-
“ques-uns de ses paroissiens aux
“pères de la Doctrine Chrestienne qui
“les ont inhumés chez eux.” (2)

“Voici donc bien acquis que le sieur
de Maisonneuve a été inhumé en le ci-
metière attenant à l’Eglise de Saint-
Charles des PP. de la Doctrine Chres-
tienne, le 10 septembre 1676.

“En cherchant dans de vieux pa-
piers, je viens de trouver un petit ma-
nuscrit, qui se lit comme suit et qui se
rattache directement aux opérations
des scellés après décès apposés au do-
micile du fondateur de Ville-Marie:

“J’ay reçu de Mr le commissaire
“Poiret, quinze livres pour (ici deux

“mots illisibles) du scellé de Mr Mai-
“sonneuve, ce XXIII septembre 1676.
“Signé: Périer.”

“J’aurais voulu donner d’autres dé-
tails inédits sur le vaillant fondateur
de Ville-Marie, mais je n’ai pu retrou-
ver de traces de sa famille dans les
pièces manuscrites sur la Champagne.

“D’autre part, mes recherches sur
le sort réservé aux tombes du cime-
tière Saint-Charles des Pères de la
Doctrine Chrétienne ont été infruc-
tueuses jusqu’ici. Que sont devenus les
restes de Paul Chomedey de Maison-
neuve; où sont allés les objets person-
nels inventoriés lors des visites du
commissaire Poiret; que contenait le
“grand bahut quarié couvert de cuir
noir” et le “petit coffre de cuir estant
en la dite chambre”, la “petite cas-
sette de cuir noir” et le “sac de pa-
piers à l’inventaire desquels a esté
procédé dans la chambre ou entresolle
estant à costé dudit cabinet”.

“Le bon serviteur du vaillant fon-
dateur les a-t-il emportés avec lui au
Canada lorsqu’il y retourna quelques
mois plus tard?

“Seul un chercheur comme E.-Z.
Massicotte, qui a déjà révélé tant de
choses sur Maisonneuve, pourrait ré-
pondre en tentant, au séminaire de St-
Sulpice, chez les Dames de la Congrég-
ation de Notre-Dame, ou à l’Hôtel-
Dieu, de Montréal, des patientes re-
cherches.”

— o —

LA VENTE DES TIMBRES-POSTE AU CANADA

La ville ayant vendu le plus de tim-
bres-poste, l’année dernière, est To-
ronto qui en a vendu pour la somme
de \$4,137,678.14 et le village qui en
a vendu le moins est Deerholme dans
la Colombie anglaise qui en a vendu
pour la somme de \$8.59.

(1) Fes 13 et 14 du document, Bque Sainte-
Genève, Mss. 731.

(2) Fo 13 recto et verso du document, Bque
Sainte-Genève, Mss. 746.



La chaise du diable

(Légende Silésienne)

COUSINS RICHES

Dans la petite bourgade de Reichenberg, vivait une malheureuse famille de paysans que plusieurs années de mauvaise récolte avaient ruinée. Un matin, au petit jour, les huissiers vinrent chercher la dernière vache de l'étable: c'était la fin. L'honnête Guy et sa femme Else se regardèrent avec désespoir; ils n'avaient plus rien à donner à leurs enfants!

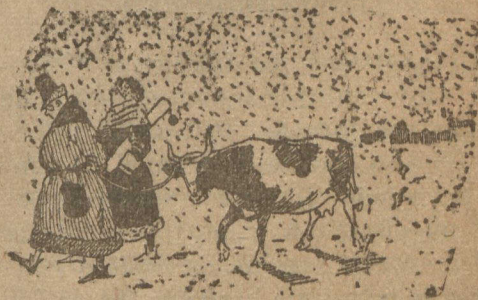
“Ecoute, femme, dit enfin le paysan, si nous avons seulement cent florins, cela suffirait à relever notre maison et à acheter un petit bien. Tu as de riches cousins de l'autre côté de la montagne, j'irai et je leur conterai notre embarras; peut-être que l'un d'eux, nous prenant en pitié, nous avancera cette somme sur son superflu.”

Else, abattue par le chagrin, approuva l'idée de son mari, bien qu'elle n'eût pas grand espoir de ce côté-là.

Guy partit sans perdre une minute,

laissant ses enfants encore blottis dans leur lit de feuilles mortes.

Le soir tombait quand le paysan, épuisé de fatigue, atteignit le village où ses riches cousins étaient fort en considération. Il leur dépeignit éloquemment sa profonde misère et mêla des larmes à son récit. Puis, il les



Les huissiers emmenant la vache.

supplia de lui prêter cent florins qu'il s'engageait à rendre, capital et intérêts, d'ici deux ans. Les avarés endurcis considérèrent avec hauteur le parent pauvre qui osait troubler leur tranquillité et ne lui prodiguèrent... que des conseils:

“Il faut économiser dans sa jeunesse,” dit l’un. “On récolte ce que l’on a semé,” dit l’autre. “L’orgueil précède la chute”, renchérit le troisième ; et enfin le dernier déclara “que chacun était le forgeron de son bonheur”. Là-dessus, ils lui fermèrent tous la porte au nez.

Le malheureux s’enfonça de nouveau dans la forêt, affamé et la mort dans l’âme. “Je ne puis me représenter devant ma pauvre femme et mes enfants sans avoir trouvé le moyen de les tirer de la misère”, se dit Guy. “Aussi si je ne trouve pas cette nuit un moyen de nous sauver, j’en finirai avec la vie.” Comme il se tourmentait ainsi la cervelle, il vint au malheureux l’idée bizarre de s’adresser au Génie de la Montagne, appelé Rübzahl par les paysages silésiens. Un vieux berger n’affirmait-il pas avoir eu avec le Gnome des relations mystérieuses ? Et l’on racontait aux veillées d’hiver toutes sortes d’aventures fantastiques dont Rübzahl était le héros, riche et tout-puissant.

LE CHARBONNIER

Si incertaine que dût être sa démarche, Guy voulut la tenter et s’écria de toutes ses forces : “Rübzahl ! Rübzahl !” Au même instant, il fit jour dans les bois. Devant le paysan apparut un charbonnier gigantesque : ses vêtements et son visage étaient couverts de suie ; une barbe rouge de feu lui descendait jusqu’à la ceinture ; son bras levé brandissait un tronc de sapin comme une massue, et ses yeux fixes, étincelants, contemplaient le pauvre Guy tremblant.

“Seigneur Rübzahl,” balbutia celui-ci, pardonnez-moi de ne pas vous adresser le titre que vous méritez sans doute, mais je ne sais pas au juste qui

vous êtes ; on vous dit seulement très puissant et c’est pour cela que j’ai pensé à vous appeler dans ma misère.”

Le charbonnier, radouci par l’air honnête et modeste du paysan, laissa retomber son bras et abaissa sa massue ; il reprit une taille naturelle et sa barbe ne lança plus d’étincelles.

“Que viens-tu faire ici, ver de terre ? dit-il à Guy, et qui te permet de venir troubler mon repos ?” Dans la forêt la nuit était revenue, mais la lune l’éclairait suffisamment. “Je viens, reprit hardiment le malheureux paysan, vous demander de me prêter les cent florins qu’il me faut pour vivre avec ma femme et mes enfants. Je jure sur mon honneur que je vous les rendrai dans trois ans avec les intérêts en cours.

—Insensé ! reprit le Génie, suis-je un Usurier, un Juif, pour prêter à intérêts, et veux-tu me mêler aux infâmes trafics des hommes ?

—Ah ! reprit Guy, les hommes sont infâmes, c’est vrai,” et il raconta l’accueil qu’il avait reçu de ses parents riches. En même temps, il fit au Gnome un récit si émouvant et si sincère de sa pauvreté, que celui-ci finit par s’émouvoir. De plus, l’idée de prêter un capital à un pauvre hère parut très amusante à Rübzahl, de sorte qu’il finit par répondre au malheureux : “Je veux bien t’aider et consentir à te prêter quelques pièces d’or ; viens, suis-moi.” Là-dessus, il s’enfonça dans la forêt.

Guy dut faire des efforts inouïs pour ne pas perdre son conducteur à travers d’épaisses broussailles et des rocs escarpés. Ils arrivèrent après plusieurs heures de marche au pied d’un rocher gigantesque, qu’aucun touriste n’avait pu encore gravir et qu’on ap-

pelait dans le pays la "Chaise du Diable". Rübezahl se faufila à travers une étroite ouverture pratiquée dans la pierre, et le pauvre paysan exténué le suivit avec angoisse. Tout son courage l'abandonna quand il dut avancer à tâtons dans l'obscurité, manquant de glisser à chaque instant, se heurtant contre les parois aiguës de la grotte, effrayé par le mugissement d'un torrent qu'il entendait rouler à



Un charbonnier gigantesque apparut.

ses pieds: "Le Génie me trompe peut-être, pensait-il; qui sait à quel gouffre je marche!"

Enfin une lueur bleue étoila la nuit peu à peu, la route s'élargit, et la petite flamme de plus en plus vive plana comme un lustre à la voûte de la grotte. Au milieu du caveau se trouvait une chaudière de cuivre remplie de florins jusqu'au bord. Rübezahl se retourna et dit à Guy: "Prends!" Guy prit cent florins qu'il compta soigneu-

sement, sans avoir un instant l'idée de profiter de l'aubaine ni d'emporter tout un trésor. "Maintenant, reprit le Gnome, fais-moi un reçu", et tendant au paysan de quoi écrire, il attendit que celui-ci eût inscrit et signé la dette de son mieux, puis, le reconduisant de nouveau jusqu'à l'entrée de la grotte, il disparut.

LE BONHEUR A LA MAISON

Les cent florins qu'il possédait dans sa poche opérèrent sur Guy un effet magique. Ne sentant plus ni la fatigue, ni la faim, ni la difficulté de la route, il descendit d'une traite jusqu'à Reichenberg. Là, il se restaura un peu, prit quelques provisions et courut plutôt qu'il ne marcha jusqu'à sa maisonnette isolée un peu en dehors du bourg. Lorsque sa femme amaigrie et ses enfants pâles le virent venir de loin, ils jugèrent à sa démarche que son entreprise avait réussi et ils crièrent tous à la fois: "Du pain! du pain!"

—Voici de la bonne farine de gruau, répondit le père de famille. Femme, fais-nous vite une bouillie bien savoureuse et bien épaisse."

A ces mots tous les visages s'épanouirent. Else rassembla ses forces pour débarrasser son mari de ses provisions et faire cuire un bon repas. Pendant quelques temps toutes les bouches dévorèrent, tous les yeux brillèrent; la vie et l'espoir étaient rentrés dans ce pauvre logis de paysans.

Le jour suivant, lorsque Guy se fut reposé des fatigues inouïes qu'il avait endurées pendant deux jours, il se mit immédiatement au travail. Else, complètement transformée par ce retour de fortune, ne cessa du matin au soir de chanter les louanges de sa famille

et de ses riches cousins. Agacé par tant de paroles, Guy finit par lui répondre : "Femme, sais-tu ce que m'ont donné tes cousins?"

— Mais, cent florins, je suppose, répliqua Else.

— Cent florins? dis-tu. Ils sont trop avares et ne m'ont point fait don d'une obole; mais, en revanche, le premier m'a dit: "Il faut économiser dans sa jeunesse"; le second: "On récolte ce que l'on a semé"; le troisième: "L'orgueil précède la chute"; et le quatrième: "Chacun est le forgeron de son propre bonheur"; puis, ils m'ont tous mis à la porte comme un chien."

Après quoi, le paysan inventa une histoire de voyageur compatissant qui lui avait prêté les cent florins. En apprenant cela, Else ne contint plus son indignation; elle fut aussi acharnée à maudire sa famille qu'elle avait été prompte à la louer. Le bavardage ne lui fit pourtant point oublier le travail, et elle se mit à aider son mari de toutes ses forces.

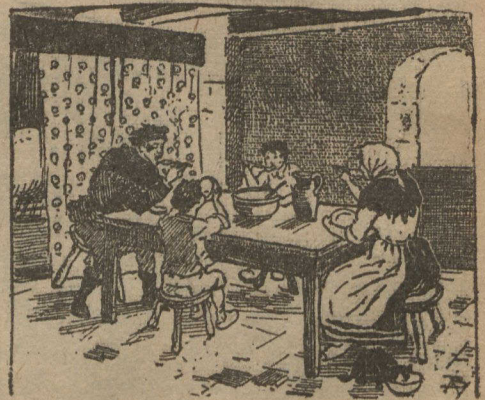
Guy fit très bien fructifier le champ qu'il avait acheté; l'an suivant il y joignit un arpent de terre, et dès le troisième été, il était possesseur d'une petite ferme. L'aisance de la famille s'était accrue extrêmement et sans trop de peine; on aurait pu croire qu'un sort heureux était attaché aux cent florins de Rübezahl.

L'ECHEANCE

Trois ans s'étaient écoulés depuis la nuit mystérieuse où Rübezahl avait amené Guy à la Chaise du Diable. Le paysan n'avait point oublié sa dette et, le jour de l'échéance étant venu, il réveilla sa femme et ses enfants de grand matin: "Aujourd'hui, leur dit-il, nous irons voir nos riches cousins

qui habitent dans la montagne; mettez vos corselets de velours, vos fichus rouges et vos souliers à boucles."

Lui-même enfila son habit de cérémonie (qu'il n'avait encore jamais porté) et cria par la fenêtre: "Jean, attelle!" Quand Else entendit qu'on allait voir ses parents, elle se para du mieux qu'elle put et poussa même la vanité jusqu'à se mettre autour du cou un collier de ducats en si beau cuivre qu'on aurait juré, ma foi, qu'ils étaient véritables. Ne fallait-il pas éblouir les cousins, et surtout se venger un peu de l'accueil méprisant que son mari en avait reçu? Lorsque tout fut prêt, Guy prit sur lui un sac contenant cent florins et monta en voiture avec sa famille.



Toutes les bouches dévorèrent.

Les chevaux partirent allègrement. Vers le milieu du jour, ils avaient atteint les Monté Géants. Guy arrêta la voiture près d'un chemin creux et dit à son domestique: "Jean, continue tranquillement le long de la montagne et attends-nous "Aux Trois Tilleuls". Nous tarderons un peu sans doute, mais ne t'inquiète pas et restaure-toi à l'auberge prochaine en attendant la nuit."

Là-dessus, le paysan s'enfonça dans

un épais fourré, commandant à sa femme et à ses enfants de le suivre. Comme son mari regardait sans cesse de côté et d'autre avec un air indécis, Else crut qu'il s'était égaré et le conjura de retourner sur ses pas. Tout à coup, Guy s'arrêta court, montrant à ses enfants la "Chaise du Diable" qui se profilait à l'horizon et leur dit :

"Voyez-vous ce rocher noir? C'est là que nous allons.

—Tu es fou! s'écria Else; nos cousins...

—Crois-tu sérieusement, femme, interrompit le père, que je me dérangerais pour aller voir ces riches sordides et avares? Non, le riche cousin à qui nous devons l'opulence habite là-haut; il m'a convoqué aujourd'hui pour le paiement de ma dette: c'est Rübzahl, le Seigneur de la Montagne!"

A ces mots, la femme fit un grand signe de croix et les enfants poussèrent des cris d'épouvante. Ils avaient entendu des mères-grands raconter, aux veillées, des histoires terrifiantes de ce Gnome, Roi des Montagnes, et ils supplièrent le père de ne pas les mener à lui. Alors Guy raconta son aventure avec le mystérieux charbonnier, mais ne parvint pas à délivrer les siens de leur frayeur. Le paysan, s'arrachant enfin aux étreintes de sa femme et de ses enfants, leur recommanda de l'attendre sans crainte, puis il se dirigea seul vers la Chaise du Diable. L'ascension fut pénible; les épines déchiraient les beaux habits de Guy, les pierres aiguës meurtrissaient ses pieds, ensanglantaient ses mains. Ce fut donc dans un piteux état que le paysan atteignit le pied de la roche noire. Il chercha longtemps la petite ouverture de la grotte et ne la trouva point. Il frappa le roc avec une gros-

se pierre: aucun écho ne répondit. "Esprit de la Montagne, cria-t-il de toutes ses forces, je t'apporte les cent florins que je te dois!"

Pas de réponse. Découragé, Guy redescendit dans les broussailles et les pierres. En bas, Else pleurait avec ses enfants. "Il est là, l'homme noir, gémit un des enfants en désignant du doigt un gros chêne, là, derrière l'arbre." Guy se précipita vers l'endroit indiqué et ne trouva rien; c'était l'illusion d'une imagination troublée. Enfin, le paysan, conscient d'avoir fait son possible pour acquitter sa dette, reprit tristement le chemin de Reichenberg. Comme toute la famille descendait la dernière pente boisée de la montagne, un tourbillon s'éleva



Les enfants coururent après les feuilles mortes.

soudain, qui fit danser les feuilles mortes. Les enfants s'amusèrent à courir après, et le plus jeune, celui qui prétendait avoir vu l'homme noir, s'écria soudain :

"Tiens! une belle feuille de papier blanc qui roule, je vais l'attraper" ; et il s'élança pour la ramasser; mais la feuille, comme si elle était fée, s'échappait de ses doigts dès qu'il était près de la saisir. Mettant son amour-propre à ce jeu, l'enfant organisa une vraie chasse et, lançant son petit cha-

peau en l'air, il finit par retenir le papier prisonnier dans sa coiffe.

"Tiens, père, dit-il, il y a de la belle écriture dessus." Guy, étonné de trouver un billet dans un endroit si sauvage, remarqua avec stupéfaction que c'était le reçu qu'il avait fait à Rübezahl pour son prêt de cent florins. Sous la signature du paysan, le Génie avait écrit ces mots: "Payé avec reconnaissance."

"Venez tous, s'écria Guy, transporté de joie, l'Esprit de la Montagne nous a entendu; il nous fait cadeau des cent florins. Else, regardant le reçu à son tour, pleura de joie, et les enfants, ne sachant comment exprimer leur contentement, s'embrassèrent entre eux avec frénésie.

L'ORGUEIL PRECEDE LA CHUTE

La nuit était venue lorsque la famille, protégée par Rübezahl, atteignit l'auberge des "Trois Tilleuls"; Jean avait commandé le dîner de ses maîtres qui passèrent une nuit, tout embellie de songes joyeux. Le jour suivant, comme le paysan voulait regagner sa ferme, sa femme le conjura de passer par le village où habitaient ses ladres cousins. Else ne se serait

pas consolée d'avoir mis son beau collier pour rien.

Cédant à ses instances, Guy fit faire aux chevaux un détour par le versant de la montagne où habitaient les riches fermiers. Il frappa hardiment à la porte si inhospitalière pour lui trois ans auparavant. Un inconnu vint leur ouvrir. Le paysan étonné demanda comment se portaient ses cousins. Le fermier lui répondit qu'ayant fait de mauvaises affaires, ils avaient dû vendre la ferme pour payer les créanciers: le premier était mort, le second s'était abandonné à la débauche, et les derniers étaient partis pour l'Amérique sans que personne ait jamais reçu depuis de leurs nouvelles.

Comme Guy avait le coeur bon, il plaignit sincèrement les parents de sa femme, tandis que celle-ci murmurait, moqueuse: "Il faut amasser dans sa jeunesse; chacun est le forgeron de son propre bonheur; l'orgueil précède la chute..."

Guy retourna le jour même à ses affaires, qui prospérèrent de plus en plus. La richesse ne corrompit pas son coeur, car il resta compatissant aux malheureux et éleva ses enfants dans l'honnêteté.



Les alchimistes n'avaient donc pas tort

Sir Oliver Lodge prétend que nous sommes sur la voie d'une découverte terrifiante qui pourrait permettre à nos petits fils de détruire notre planète, s'ils en avaient la fantaisie. — La théorie de l'énergie atomique et la conversion des métaux en or; la houille combustible remplacée par quelques onces de matière organique en activité.

(Spécial à la "Revue Populaire")

Sir Oliver Lodge croit que l'homme n'est pas encore assez civilisé pour se servir de toute l'énergie latente en puissance dans la matière ordinaire. Et, il ajoute que le temps n'est pas éloigné où l'énergie atomique remplacera la houille comme source de force motrice.

Sir Oliver Lodge a fait ces déclarations et bien d'autres, au cours d'une conférence devant la Royal Society of Arts, de Londres. Il est l'un des plus grands savants actuels, et il a consacré toute sa vie à l'étude de la théorie des atomes. Et, cette nouvelle forme d'énergie, dont nos petits fils se serviront peut-être à la place de l'huile et du charbon, renfermerait des possibilités si terrifiantes que Sir Oliver Lodge se réjouit presque du fait que nous n'avons pas encore trouvé la formule qui la mettrait à notre disposition.

"J'espère, dit-il, que cette découverte ne se fera pas avant que la race humaine ait acquis assez de cerveau et de moralité pour ne pas abuser de la

plus formidable puissance qui se puisse imaginer. Supposez que cette découverte soit le fait d'un peuple barbare, l'existence de notre planète serait à jamais compromise. Par la découverte de la formule atomique cherchée, une force disproportionnée à toute les sources actuelles d'énergie serait imprudemment mise à la disposition du monde".

De son côté, Sir J.-J. Thomson, autre explorateur de la science des atomes, cite des exemples à l'appui des craintes et des prédictions de Sir Oliver Lodge.

Ainsi, il dit que l'énergie atomique contenue dans un seul once de chlore suffirait à mettre en mouvement, pendant toute une semaine et à toute vitesse, un géant des mers du type "Mauretania". Il ajoute qu'une seule goutte de ces atomes dans une substance quelconque pourrait provoquer d'inconcevables transformations d'énergie.

L'explosion de tels atomes dans quelques livres seulement de substances, serait suffisante pour faire sauter un continent.

Ces savants, lorsqu'ils nous parlent ainsi de la terrifiante puissance des atomes, n'ont pas de préférences pour tel atome plutôt que tel autre: atomes de radium, de fer, de cuivre, de bois ou de pierre, peu importe. La nourriture que nous mangeons se compose d'atomes, ainsi que tous les mobiliers de nos maisons. Chaque être vivant contient en lui d'immenses ressources d'énergie. Avec notre seul petit doigt, nous pourrions faire circuler tous les chemins de fer du Canada et des Etats-Unis pendant une semaine, si nous connaissions la formule atomique réelle et son application. Les puissants explosifs qui ont lancé des milliards d'obus, pendant toute la guerre, ne sont rien comparés à la somme des possibilités atomiques contenues dans un seul corps humain.

C'est dans les expériences des tubes à rayons X qu'on a fait les premières constatations pouvant conduire à la découverte de la formule atomique. Sir J.-J. Thomson a découvert des particules pesant jusqu'à 2,000 fois moins que le plus léger des atomes connus, l'atome d'hydrogène. Ces particules qu'on a appelées "Bêta" ou "Electrons", peuvent être trouvés aussi dans le radium. Les atomes d'ordinaires, ne sont pas divisés, mais on vient de découvrir qu'ils n'étaient pas indivisibles. Dans certains cas, comme dans le radium, les atomes éclatent et se brisent, et leurs fragments voyagent avec une rapidité telle que la vitesse d'une balle de revolver paraîtrait la marche d'une tortue comparée à la vitesse acquise d'un éclat d'atome.

Les savants sont d'opinion qu'il n'y a pas que le radium qui ait ainsi la propriété de lancer au loin ses atomes divisés. Ils croient que toutes les substances et matières en sont là, bien qu'on n'ait pu jusqu'ici ne constater

le fait que pour le radium et quelques autres substances radioactives.

Le radium, plus actif que tous les autres métaux, est comparable à un canon d'une capacité de deux tonnes lançant un projectile de 100 livres. Or, après avoir éclaté et avoir été projetés, les atomes de radium se retrouvent dans une existence plus pacifique, quelque chose approchant le plomb, chimiquement parlant. Un atome d'uranium ne revient radium que par la projection de quatre de ses atomes.

Tout cela est absolument exact, et il se peut que les anciens alchimistes ne fussent pas si éloignés de la vérité lorsqu'ils rêvaient de changer les métaux en or. La nature elle-même, et sous nos propres yeux, change continuellement les éléments en d'autres éléments. Et, lorsque nous connaissons la manière de "contrôler" un Electron, dans un atome, ce ne sera que jeu d'enfant de fabriquer de l'or à base d'autres métaux.

Toute substance lance deux sortes de projectiles: le plus lourd ou particule Alpha, connu comme un atome d'hélium, et le plus léger, particule Bêta, reconnu comme unité fondamentale de l'électricité, ou Electron. La particule Alpha n'est autre chose qu'un atome émancipé dont la vitesse de propulsion atteint 10,000 milles par seconde.

La cause de cette terrifiante vélocité d'un atome dépend uniquement d'une explosion. Pas une explosion ordinaire, cependant, mais une explosion comparable à celle que produirait la nitro-glycérine. Le radium, dans lequel se trouve la particule Alpha, explose difficilement, un peu comme les détonations répétées d'une mitrailleuse.

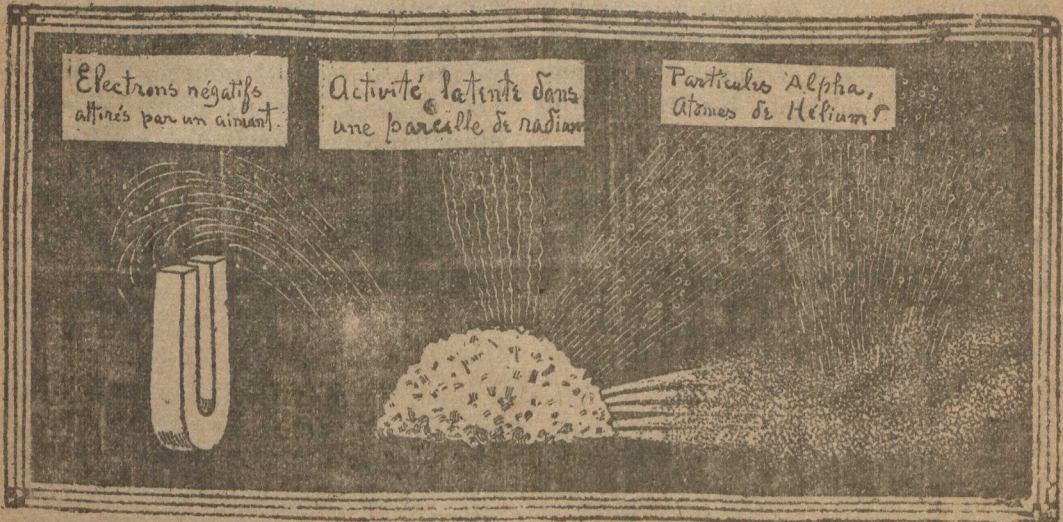
Mais, cette dépense d'énergie atomique ne se fait pas rapidement. Ainsi,

une livre de radium dont les explosions auraient commencé en l'an 1 de notre ère, ne serait qu'à demi consumée en cette année 1920. Cependant, deux mille millions de particules exploseraient à chaque seconde, depuis 1920 ans. Ceci donne une idée de l'infime petitesse de chaque particule contenue dans un grain de radium. Et comme chaque particule a une vitesse acquise de 10,000 milles par seconde, il n'est pas étonnant que toute cette série ininterrompue d'explosion puisse produire une chaleur très intense. De fait

pouvons conclure qu'il ne contient pas des sources latentes d'énergie. Il ne faut pas se fier aux apparences, et bien fol qui s'amuserait avec de la poudre à canon, sous prétexte que son apparence est inoffensive.

Qui nous dit qu'un simple atôme de la chaise sur laquelle nous sommes assis, ou une simple feuille de la "Revue Populaire" ne contient pas à l'état atomique latent des forces propulsoires plus puissantes que la poudre, la dynamite ou la nitro-glycérine?

Quelle est la source de toutes ces



Diverses explosions atomiques latentes dans une parcelle de radium.

une unité de radium en désagrégation peut fondre en une heure une fois et demie son volume de glace. On peut donc dire qu'une source d'énergie qui se conserve ainsi pendant une moyenne d'environ 27,000 ans est presque inépuisable.

Il est donc parfaitement plausible de supposer que toutes les substances sont soumises à des lois identiques, et que leur désagrégation est si lente, depuis des milliers d'années, qu'elle échappe à notre observation. L'or est inerte en apparence, mais nous ne

énergies? Nul ne le sait encore. Mais il ne faut pas que le système planétaire tout entier est contenu dans un simple atôme: noyau central positif assimilable au soleil, et tout un système giratoire d'électrons négatifs, comme les planètes.

Ce qu'on ne connaît pas encore, mais ce qu'on cherche, c'est la composition du noyau central. Quant aux électrons giratoires, ils sont les mêmes dans toutes les substances. L'atôme d'hydrogène se compose d'électrons tout comme l'atôme de fer, et tous les

électrons se repoussent entre eux. Un atôme a un diamètre probablement cent mille fois plus grand que celui d'un électron. La vitesse de ces infiniments petits est telle que, poids pour poids, il est certain que la particule Alpha est plus lourde, de millions de fois, qu'un boulet. Un simple milligramme de radium lance trente-six millions de projectiles par seconde, à raison de 10,000 milles par seconde pour chaque atôme.

Tout ce mouvement atomique terrifiant de corps qu'on croit inertes échappe à notre observation jusqu'au moment où une explosion réelle et sensible se produit. Alors nous sommes se composent de noyaux et d'électrons auparavant, mais que son étude nous échappait.

Conclusion qui s'impose : si les atômes se composent de noyaux et d'électrons giratoires à une vitesse terrifiante, il est certain qu'ils contiennent d'é-

normes réservoirs d'énergie. Ceci a fait dire à Sir Oliver Lodge que si l'on trouvait une fois le secret d'utiliser un once d'énergie atomique, cela suffirait pour soulever tous les navires engloutis au fond de la mer et pour les mettre en pile sur les plus hautes montagnes.

Il ajoute : "Je crois que nous sommes sur la voie d'une immense découverte. Cela pourrait prendre un siècle, peut-être bien moins, mais je suis convaincu que nos petits fils, au lieu de brûler cent mille tonnes de combustible, se contenteront d'utiliser l'énergie contenue dans un once ou deux de matière organique. Par le même procédé, ils pourront fabriquer l'or et nous verrons alors des choses stupéfiantes, pourvu que les hommes soient alors assez raisonnable pour ne pas se servir de toute cette force cachée, pour ne pas détruire du même coup, notre planète."



La musique n'est pas un bruit mais un art

Histoire amusante des malheurs et doléances du compositeur américain Victor Herbert

Une légende, — assez bête, du reste, — veut que les grands génies soient fantasques et capricieux, et elle veut même qu'ils aient en quelque sorte le monopole du caprice. Cette légende, si elle fut vraie et si elle est encore vraie, dans certains cas, ne n'est pas du tout, dans d'autres, en ce sens qu'il n'y a pas que les génies qui soient capricieux et même un peu lunatiques.

Ainsi, Victor Herbert, le musicien que nos voisins les Américains réclament comme leur génie national, n'est pas si génial que ça, après tout. Seulement il a en assez de respect de lui-même et de son art, pour n'écrire que de la musique propre, mais non savante, dans un pays où la musique indigène est "nègre" avant tout. Les Américains, comme les Anglais, n'ont pas produit de vraiment grands compositeurs. Ils se réclament, par contre, d'interprètes fameux qui ne sont devenus tels qu'après avoir étudié et débuté à Paris. On dirait que l'art véritable, le grand art n'est pas à la portée de la conception et de la mentalité anglo-saxonne.

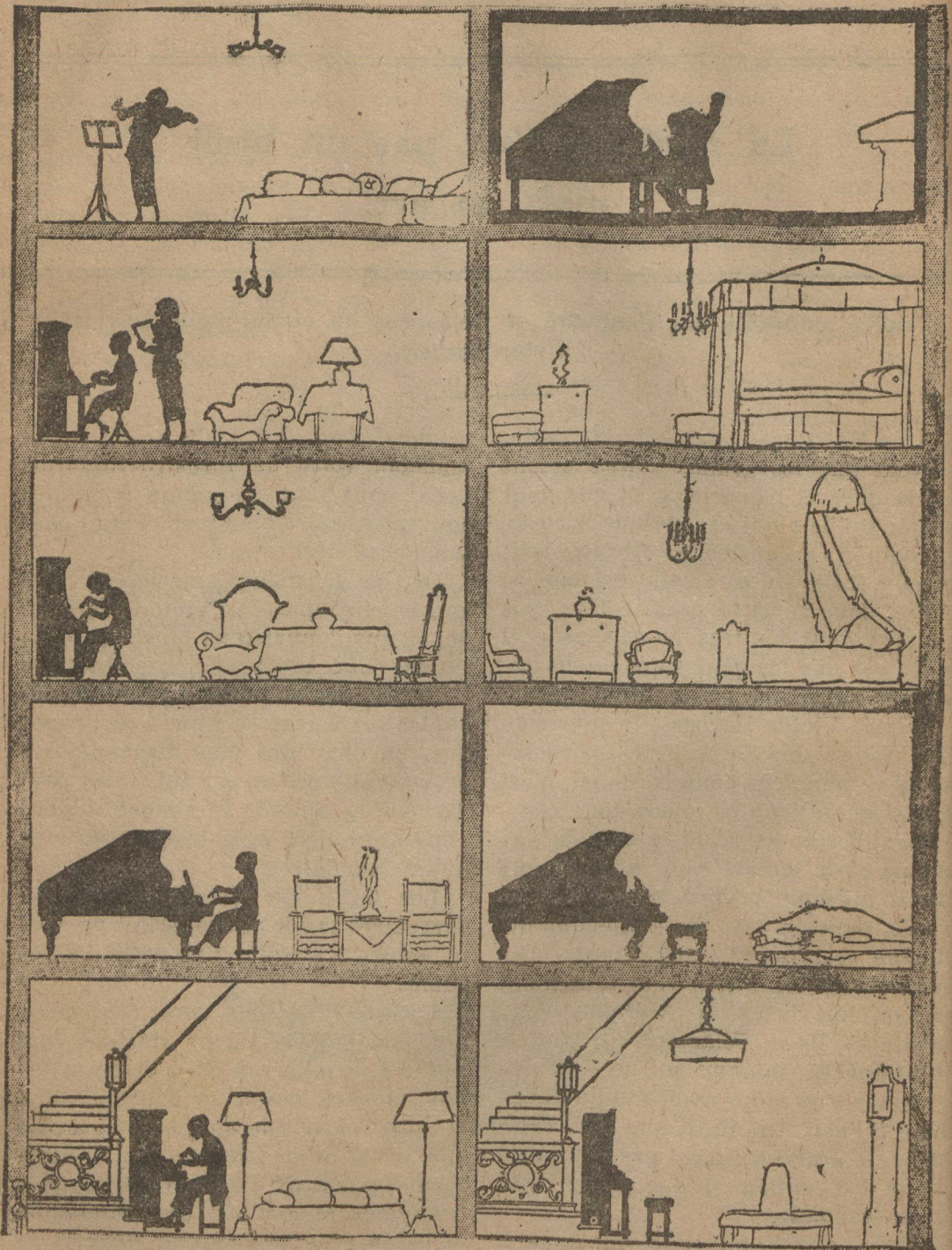
Mais, dans la musique "moyenne", c'est-à-dire l'opérette, délices de la bourgeoisie, les Anglais ont Sullivan et les Américains Herbert, qui, bien que pygmées aux côtés des Planquet-

te, des Lecoq, des Andrau et des Offenbach, voire de l'Austro-Hongrois Lehar, ont tout de même écrit des oeuvres assez bien inspirées et passablement orchestrées.

Or, les journaux Américains nous apprennent que M. Victor Herbert, dont nous connaissons plusieurs opérettes pour les avoir entendues au Princess, est actuellement en procès contre ses voisins, à New-York, parce que, en dépit des plus dispendieuses précautions prises par lui, il ne peut parvenir à obtenir le silence dont il aime s'entourer pour trouver ses mélodies populaires.

Les faits, tels qu'on les raconte, pourraient servir de scénario à un opéra bouffe à succès. Les voici, en résumé:

Fatigué de vivre dans des suites d'appartements, Victor Herbert, qui retire une jolie rente en droits d'auteur, acheta, il y a un peu plus d'un an, une maison de cinq étages, au No 321 ouest de la 108ème rue, à New-York. La maison était grande, les pièces vastes, et en y installant son studio et cabinet de travail, Mr Herbert se frottait les mains. "Enfin, se disait-il, je vais pouvoir, dans la paix et le silence, trouver et noter les airs populaires, qui, demain feront se pâmer



Victor Herbert s'est fait en vain capl tonner un studio, au dernier étage de sa maison.

d'aise un tas de petites femmes pas trop férues de musique moderne et savante!"

M. Herbert travaille en se levant, d'ordinaire, jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi, et il lui faut le silence absolu, pour composer. Or, au bout de deux ou trois jours, il entendit, malgré l'épaisseur des murs, le son d'un piano, dans l'immeuble voisin du sien. Il endura d'abord, puis cela le crispa, à la fin. Il devint maussade et bousculait, pour un rien, la bonne madame Herbert. Un jour, il ferma violemment cahiers et partitions et annonça à sa femme qu'il ne travaillerait plus, à moins qu'elle veuille avec lui, s'en aller vivre dans la profondeur des forêts vierges.

Comme les deux alternatives n'étaient pas gaies pour madame Herbert, celle-ci se décida à aller demander à ses voisins, — oh! tout à fait gentiment — si la jeune fille qui faisait des gammes ne consentiraient pas à ne pratiquer que l'après-midi, afin de ne pas gêner l'inspiration de son génial époux. Comme, elle avait affaire à de bons voisins, il fut convenu que la demoiselle aux gammes se promènerait le matin et pratiquerait l'après-midi, et tout alla pour le mieux, pendant quelque temps.

Mais voilà qu'il y a quelques mois à peine, l'immeuble voisin, de celui de M. Herbert fut vendu au propriétaire d'un conservatoire privé. Ce fut alors affolant: il y avait quatre pianos, à côté, plusieurs violons et violoncelles, à part quatre ou cinq jeunes filles qui faisaient tout le temps des vocalises. Exaspéré par tout ce tapage cacophonique, Victor Herbert fit transporter sa salle de musique au dernier étage, et il la fit mûrer et étoffer de telle sorte qu'on aurait dû ne pas entendre le moindre bruit venant de l'extérieur.

Le son de son propre piano ne parvenait pas à ses oreilles, lorsqu'il se trouvait à l'extérieur. Seulement, on a beau taper dur, un piano n'est toujours bien qu'un instrument, et si les murs capitonnés "restaient sourds à sa voix", ils ne restaient malheureusement pas sourds aux "voix" combinées de tant d'instruments voisins. Nouvelle exaspération de M. Herbert, et nouvelle visite diplomatique de Mme Herbert, chez ses voisins de conservatoire.

La réception ne fut pas, cette fois, aussi cordiale que la première fois. Le propriétaire du conservatoire déclara net: "Nous avons acquis cet immeuble pour y faire de la musique, et nous en ferons tant qu'il nous plaira, attendu que charbonnier est maître chez lui."

La famille Herbert ne déragea pas. On critiquait la méthode de l'enseignement qui se donnait à côté, mais cela ne calmait pas les nerfs et n'assourdisait pas davantage les murs soigneusement capitonnés du studio Herbert. Enfin, n'y tenant plus, Victor Herbert eut recours à la loi. Il demanda aux tribunaux l'expulsion de ses voisins, sous le prétexte qu'ils faisaient toute la journée un "bruit infernal" qui l'empêchait de jouir de la tranquillité nécessaire à son genre de travail. Il vient de perdre sa cause, le président du tribunal ayant déclaré que la musique, instrumentale ou vocale, ne constituent pas un "bruit", que de plus, on n'en faisait pas passé onze heures le soir, et que les élèves du conservatoire voisin ne s'exposeraient aux rigueurs de la loi que s'ils ne pratiquaient que dehors, alors qu'ils devraient avoir une licence ou permis. Or, tel n'est pas le cas.

Victor Herbert en appelle de cette décision. En attendant, il a fini par trouver un peu de calme relatif dans

sa résidence du lac Placide, où cependant il ne peut pas les jours de forte chaleur, empêcher la voix des phonographes de le torturer jusque dans son repos. Il y a des gens bien malheureux, bien malchanceux et aussi bien capricieux!

— o —

LE DECOUVREUR DU POLE NORD ET SA CARRIERE

L'homme qui connut la gloire d'atteindre le premier le Pôle Nord vient de mourir... Voici près de trente-cinq ans qu'il s'était adonné au problème arctique.

Sa première expédition remonte à 1886; il quitta Sydney à bord du baleinier "Eagle", arriva à Godhavn et partit pour Ritenbeck. De là, en traîneau, il parcourut le pays, rencontra des glaciers hauts de 2,500 mètres, qu'il escalada, et recueillit de riches collections de fassilles. De retour aux Etats-Unis, il affirma son espoir de parvenir le plus près possible du Pôle, en effectuant un raid rapide à l'aide de traîneaux.

Le 6 juin 1891, il partit de Brooklyn, avec son épouse, sur le vapeur "Kite". Il emportait une maison démontable, des baleinières, des armes et des appareils perfectionnés. Un an après son départ, il se trouvait près du 82e parallèle, bloqué dans une cabane de neige par une effroyable tempête.

La tourmente passée, Peary poussa plus loin, découvrit des montagnes inconnues, mais, à court de vivre, il dut revenir sur ses pas, après un raid de soixante-seize jours.

A peine revenu en Amérique, il repartit le 23 juin 1893, à bord du baleinier "Falcon", accompagné une fois encore de sa femme, qui, le 12 sep-

tembre de la même année, mit au monde une petite fille par 74°4' de latitude nord sur la côte occidentale du Groenland.

En avril 1896, nouvelle tentative.

Puis, de 1898 à 1902, il passa quatre hivers dans les contrées polaires, s'avança dans des régions inexplorées jusqu'alors et dut revenir, vaincu par la faim et un froid si intense qu'il eut la mâchoire gelée.

En 1905, avec un courage admirable, il repartit, et parvint à deux cents milles du Pôle, à 87°6' de latitude. Enfin, à bord du "Roosevelt", il organisa une nouvelle expédition dont d'innombrables conférences ont divulgué les émouvants détails. Ce qu'il y a de certain, c'est que Peary plantait, le 6 avril 1909, le drapeau des Etats-Unis au point mystérieux déterminé par le sextant, n'ayant plus auprès de lui que quatre Esquimaux, cinq traîneaux et soixante chiens. Le Pôle était découvert...

Quand l'épouse de l'explorateur reçut la nouvelle du triomphe, elle paraissait bien décidée à dépenser, pour conserver près d'elle son mari, la même énergie qu'elle sut montrer pour l'encourager pendant ses vingt ans de luttes.

A quelqu'un qui lui demandait si son mari ne s'occuperait pas de la conquête du Pôle Sud, elle répondit avec vivacité:

— Non, monsieur, mon mari fera la connaissance de sa famille, maintenant qu'il a découvert le Pôle Nord. C'est assez de gloire pour un seul homme.

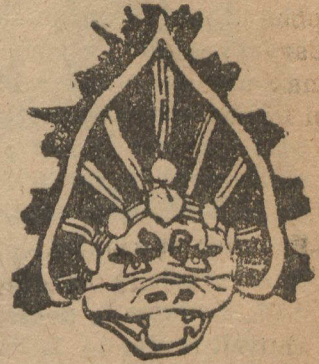
Quant au jeune Peary, âgé alors de six ans, qui assistait à la conversation, il eut ce joli mot d'enfant terrible:

— Parle donc d'autre chose que du Pôle, maman. Lis-moi une histoire amusante!...



Les reliques de Bouddha

On vient de découvrir près de
Peshawur les os de Bouddha
qui mourut il y a
2,500 ans.



HISTORIQUE DES FOUILLES

Rarement, pour ne pas dire jamais, a-t-on découvert des reliques des premiers âges du monde, aussi précieuses que celles qui viennent d'être découvertes près de Peshawur, dans l'Inde du Nord, par le docteur David Brainerd Spooner, le directeur du musée d'archéologie des provinces du Nord de l'Inde. Le docteur Spooner a trouvé les os de Bouddha, le grand fondateur du bouddhisme qui mourut il y a plus de 2,500 ans, après avoir fondé une religion qui compte aujourd'hui au-delà de 400,000,000 d'adeptes.

Le docteur Spooner est un Américain au service du gouvernement anglais et il possède le sanscrit à la perfection.

Il a fait pendant plusieurs années des études d'archéologie sur la frontière sud du Bélouchistan. Le pays environnant était le château-fort primitif du bouddhisme lorsque le roi Kanishka, des Kushanas, établit un grand monastère à Peshawur, durant le premier siècle de l'ère chrétienne.

Le roi Kanishka construisit plusieurs chapelles et cryptes, appelées stoupas ou topes, en l'honneur de Bouddha.

Il existe une tradition qui a duré près de 2,000 ans, qui veut que le roi Kanishka, qui était parmi les premiers Tartares envahisseurs de l'Inde, reçut plusieurs reliques de Bouddha en reconnaissance de ses vertus, lorsque lui et ses troupes se convertirent au bouddhisme. Il fit construire une immense pagode pour y enfermer les reliques qu'il venait de recevoir et c'est cette même pagode que le docteur Spooner vient de découvrir.

Voici, dans une lettre, comment le docteur Spooner annonçait sa découverte :

"Après avoir creusé et cherché durant deux ans, j'ai finalement découvert la fameuse pagode ou stoupa, construite par le roi Kanishka et qui date probablement du premier siècle de notre ère. J'ai également découvert dans la Tchaitya les reliques qui y étaient enterrées au centre.

"Le coffre n'a pas encore été nettoyé et je ne puis encore dire s'il est en cuivre ou en or, ni s'il possède ou non des inscriptions. J'ai toutes les raisons de croire que nous sommes en face du dépôt original de la stoupa, et si ceci est vrai, les trois petits os qui se trouvent dans le reliquaire du coffret sont les ossements de Gautama-

Bouddha et sont les premières reliques authentiques de Gautama-Bouddha trouvées jusqu'aujourd'hui aux Indes; ce que j'espère et crois être en mesure de prouver bientôt".

Plusieurs informations reçues depuis que ces lignes ont été écrites confirment la vérité et l'authenticité de la découverte faite par le docteur Spooner et ajoutent plusieurs détails intéressants à ce que nous savions déjà. Lorsque le docteur Spooner découvrit le site de la Pagode ce n'était qu'une masse de ruines. Pendant plusieurs mois, il semblait qu'il n'était resté que des briques et de la pierre et que les données du docteur Foucher sur lesquelles on marchait pour découvrir la pagode de Kanishka étaient fausses. Mais, peu à peu, les fouilles avançant, on reprit espoir. On s'aperçut que l'on était en face de la plus grande pagode qui eut jamais existé aux Indes. Elle mesurait plus de 300 pieds de largeur. Elle était construite en forme de croix avec 4 tours circulaires dans les 4 coins de la croix, quelque chose d'absolument inconnu dans ce genre d'édifice. Les murs étaient en maçonnerie massive, des figures de bouddhas assis étaient enchassés dans les murs.

Que ce fut la pagode construite par Kanishka, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute et la seule tâche qui restait était de trouver les reliques de Bouddha que le roi avait enchassées au centre de l'édifice.

On creusa donc jusqu'à une profondeur de 20 pieds au centre de l'édifice. Là, on trouva une chambre entièrement construite en pierre et dans un coin de cette chambre on découvrit le coffret portant le reliquaire reposant au même endroit où on l'avait placé il y a près de 2,000 ans.

UNE OEUVRE D'ART MERVEILLEUSE

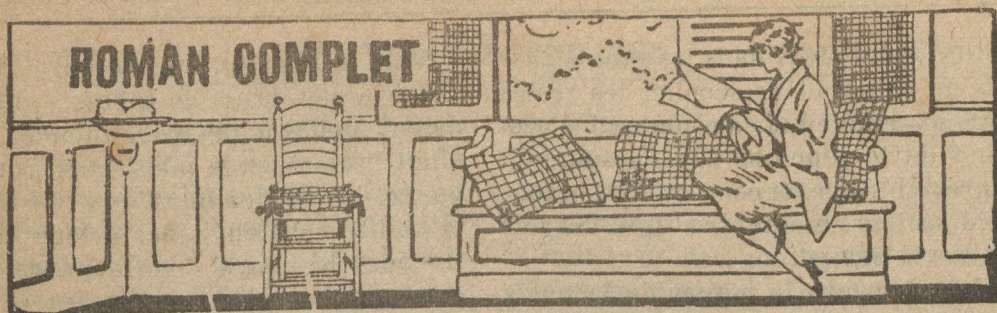
Le reliquaire mesure 7 pouces de haut et à la forme des anciennes boîtes de toilette grecques. Sur le couvercle on remarque un Bouddha assis ayant une main levée dans un geste de bénédiction et de chaque côté se tient, debout, un Bodhisattva. Les côtés sont garnis d'une frise d'oiseaux fuyant, puis plus bas, une autre frise de cupidons portant des guirlandes de fleurs.

Mais la plus curieuse et la principale figure du reliquaire est celle du roi Kanishka lui-même, entourée de cupidons portant des couronnes pour le couronner. Le roi est ici tel qu'on le voit sur ses pièces de monnaies et son identité est parfaitement établie par les inscriptions sur le coffret. Les inscriptions sont en caractères connus sous le nom de Kharoshthi.

Ils nous apprennent que les reliques étaient entre les mains de la secte bouddhiste "Sawasivadin". Ils nous apprennent également que le coffret fut fait par Agesilaos, un sculpteur grec, esclave du roi Kanishka.

A l'intérieur du coffret se trouve un simple vase en verre, de forme hexagonale et contenant les reliques de Bouddha: 4 petits os tenus les uns aux autres et portant le sceau royal.

On a suggéré que ces quatre os fussent partagés entre les quatre grands pays du bouddhisme, à savoir: Ceylan, le Thibet, le Japon et la Chine. Mais on a décidé de laisser en place les reliques de Bouddha, de construire une immense pagode sur les ruines de l'ancienne et de convertir le lieu en un endroit de pèlerinage bouddhique.



PASCALETTE

Roman de moeurs champêtres

Par Berthe de Puybusque

PREMIERE PARTIE

I

Une buée chaude entra dans la cuisine de la métairie, quand le vieux Jacques ouvrit la porte qui la faisait intérieurement communiquer avec l'étable.

On entendit les boeufs attirer, et mâcher par grandes bouchées dythmiques le foin garnissant les râteliers et, par moments, marteler du pied la paille fraîche de leur litière. Vaguement, s'entrevoyaient dans les coins les jous massifs où l'on avait enroulé les larges courroies, et les fourches en fer dont l'ombre, allongée démesurément par la lueur de la lanterne posée sur le sol, montait jusqu'aux toiles d'araignées, tapissant le plafond d'une couche épaisse. Ces ouvrages des petites fileuses sont des porte-bonheur que le balai doit respecter.

Encadrant de la porte sa large carure de vieux paysan encore robuste :

— Allons, cria Jacques, allons "drollés", à terre!

Au fond sombre de la cuisine, dans un lit autour duquel se drapaient des rideaux à grands carreaux rouges et blancs, des bâillements s'entendirent; quelque chose remua :

— Fais les lever, ces fainéants, Madeleine, ou s'il faut que je m'en mêle!

Devant l'âtre, éclairée d'une fumuse petite lampe à l'essence de pétrole, la ménagère agitait dans un chaudron le mélange de pommes de terre bouillantes et de son qu'elle destinait au premier déjeuner de ses porcs. Sans se retourner :

— Laisse-les encore un peu ; c'est jeune, ça a besoin de dormir; il était près de minuit quand ils sont rentrés hier au soir de la vellée chez la Jeanne de Roupillé!

— Nom d'un mille! est-ce que l'amusement d'hier doit empêcher le travail d'aujourd'hui! Et nous avons du temps à perdre, peut-être?... dépêchez-vous de sortir du lit, grands propres à rien que vous êtes, sinon...

Rien de débile dans le maître coup de poing qui résonna, au milieu du silence, sur le battant de la porte.

Les deux dormeurs qui bâillaient dans le lit aux rideaux blancs et rouges, eurent tôt fait de sauter à terre, d'enfiler leurs jambes dans leurs cu-

lottes, leurs pieds dans les sabots garnis de paille, et de secouer les restes de leur sommeil, de ce sommeil si profond de la jeunesse, de ce sommeil au réveil léger, de ceux qui ont la force dans leurs membres et tout l'espoir de la vie devant eux.

Le père leva le loquet de la porte extérieure qui se referma derrière lui avec un cliquement, quand il eut passé le seuil, et la tête couverte du bérret de drap brun, tendant instinctivement sa main devant lui pour s'assurer s'il ne pleuvait pas, il se mit à inspecter le temps.

La métairie de "Las Toujagos" s'orientait à l'est, et déjà, sur les coteaux bardant la Lèze, en face, une pâleur au ciel indiquait l'aube naissante; tout proche, deux grands noyers presque dépouillés de leurs feuilles, émergeaient déjà de l'ombre, plus noirs sur l'horizon qui s'éclairait. A l'entour du patus servant de sortie aux bestiaux, des deux côtés de la métairie, on pouvait distinguer les grandes haies d'ajoncs qui lui avaient donné son nom, et, vers le nord, au bas d'une faible pente, s'érigait le geste tragique de la grande bascule d'un petit puits servant à arroser les légumes et à abreuver les bêtes.

—Hé bien, papa, quel temps? demanda l'un des garçons, entr'ouvrant la porte à son tour, on dirait qu'il va pleuvoir.

—Pas de danger, le vent d'antan a tenu; il va faire "trum" ce matin, mais à midi, je veux que nous ayons un soleil à nous casser la tête. Allez, hardi, allez-vous-en chercher les sacs sur le tombereau, enfants, j'entends les journaliers qui arrivent, je leur avais recommandé de "s'amâtiner". Mais ils n'ont pas été feignants; rien à dire.

Vers le chemin, encore noyé dans l'ombre, des bruits de sabots s'entendaient, mêlés à des voix animées. On allait "ramasser le maïs" aux Toujagos, et les voisins que l'on avait aidés la veille venaient aider à leur tour, "rendre le temps" de manière que personne "n'eût à se tirer argent de poche".

Une matinée grise et monotone; à peine, par instant, un souffle frais du vent d'est courbant un peu les panaches des fumées qu'au milieu de l'atmosphère terne, on voyait à peine s'élever des cheminées dominant les fermes voisines; une matinée d'octobre, toute mouillée, dans laquelle, peu à peu, les objets se précisaient mieux, sans ombres, sans effet, neutres de couleur; une matinée mélancolique comme un regret.

Jacques attendait ses journaliers arrivant par petits groupes espacés. Les femmes avaient retroussé leurs robes, et, les sabots cliquetant sur les pierres du chemin, portaient dans leurs larges paniers ouverts des sandales dont elles se serviraient quand le soleil aurait bu la rosée.

—Où est Pascalette, cria Jacques, la tête passée dans l'ouverture de la porte, allons, Pascalette!

—Me voilà, papa.

—Ta mère va rester pour préparer le déjeuner, c'est toi qui prendras la tête.

—J'y vais, j'y vais.

Une jolie brunette de dix-sept ans, la fille de Jacques. Pas grande; bien rablée, comme une paysanne qui doit besogner rudement. Faraude, tout de même, ses cheveux noirs bouclée s'échappant du joli madras. Elle le mettait par une fantaisie personnelle, un peu à la façon des femmes du Béarn qu'elle avait vues, ayant poussé jusqu'à la "bilo dé Paou" à l'occasion de

l'un des pèlerinages de Lourdes. Dans ses "esclopes" vernies, ses pieds, aux chevilles un peu fortes, soigneusement chaussés de laine rouge, dépassaient le jupon court. Elle riait de toutes ses dents blanches, à l'arrivée des journaliers.

—Y sommes-nous, enfants? demanda Jacques, tout le monde va ramasser jusqu'au déjeuner, après, on chargera. Allons, en route.

Du groupe des ouvrières, une jeune fille se détacha et vint prendre le bras de Pascalette.

—Nous allons nous mettre à côté, veux-tu, nous pourrions parler tout en travaillant.

C'était une jolie fille que Denise Chalut. Plus grande que Pascalette, blonde et fine, elle avait de beaux cheveux qu'elle portait, suivant la mode, enflés en un rouleau massif au-dessus de son front un peu bas de statue grecque. Vite, vite, au bras de son amie, devançant les autres:

—Alors, donc, c'est vrai?

Sous son hâle, le visage de Pascalette rougit un peu.

—Quoi, vrai?

—Que vous "avez fiancé" avec Jeantou de la Rosalie?

Les jolies dents de Pascalette brillèrent dans un sourire content:

—Nous n'avons pas encore fiancé, non.

—Enfin, je m'entends, vous êtes d'accord tous les deux.

—Voilà un an que nous nous parlons.

—Et vous devez vous marier?

—Oui, quand il reviendra du service.

—Je ne te plains pas; c'est un joli garçon, sais-tu?

—Il n'est pas mal, dit Pascalette, en baissant les yeux, mais avec une

sorte de complaisance, tout de même. Elle le savait bien qu'il n'était pas mal son Jeantou, vaillant comme pas un, et tant d'esprit avec ça, toujours le mot pour rire, et dégourdi avec les filles! on pouvait chercher, on ne trouverait pas son pareil. Toutes l'enviaient d'être engagée avec lui et c'était là, certainement, le sentiment de son amie Denise regardant, la tête tournée par dessus son épaule, Jeantou s'avancer au milieu des autres, le visage plaisant à voir avec ses traits fins et sa moustache naissante, châtain doré, bien campé, se déhanchant un peu, dans la ceinture rouge qui ceignait ses reins souples.

Les femmes choisissaient leurs rangs. En tête, la brune Pascalette donnant le branle, pressant la besogne, pour que nul ne s'avisât de perdre son temps, car les ouvrières devaient suivre leur chef de file et aucune ne voulait risquer de se voir taxer de "feignante".

La tige de maïs soutenue par la main gauche, de la droite, à l'aide d'un fort poinçon, les femmes déchiraient les feuilles serrées comme une gangue autour de l'épi, le cassaient d'un coup sec, et le jetaient dans le panier posé à terre. Ces gestes accoutumés, nets, précis, s'exécutaient avec prestesse, les ouvrières courant presque le long des sillons et les épis d'or pâle s'entassant vite dans les paniers. Au milieu des rangs, passaient les garçons, le sac entr'ouvert:

—Qui en a? qui en a? cria Jeantou.

—Par ici, répondit Denise, "nous avons le panier plein".

Denise prit son panier à mains tendues et se prépara à le vider dans le sac; elle était gracieuse dans cette posture et le savait; aussi, les reins

cambrés se dressait-elle encore sur la pointe des pieds. Mais par taquinerie, Jeantou tenait son sac si élevé que Denise n'y pouvait plus atteindre, et dépitée enfin, lasse de ses efforts pour se hausser toujours davantage, elle dut renoncer et poser son panier à côté d'elle non sans apostropher rudement le garçon.

— Grande bête, va!

En lui assénant sur le dos une tape retentissante. Mais tout aussi prompt, appuyant contre lui le sac demi-plein, de sa main libre, il entourait la tête de la jeune fille et lui prit un bruyant baiser.

— Va-t'en embrasser Pascalette, dis donc, toi! cria-t-elle, riant de tout son cœur.

— Ne perdons pas de temps, vous êtes "des lanternes", dit Pascalette.

Elle riait aussi, mais d'un rire un peu contraint. Qu'est-ce qu'elle avait cette grande Denise, à lui faire des agaceries, à son Jeantou? Heureusement qu'elle allait bientôt partir.

Les prédictions météorologiques du vieux Jacques se réalisaient; le temps s'était débrouillé petit à petit. Furtivement le soleil avait éclairé un point, puis un autre, sur les hauteurs: la métairie de Masselong, en face, toute rouge dans la lumière, puis à droite, le bois du Castéra, dont les chênes roussis par l'automne, soudain parurent comme en or vert. Le ciel bleuisait partout; débarrassé de ses nuages par un léger vent d'est, et, chaud comme en un jour d'août, le soleil vint enfin briller jusque dans le terrain bas des Toujagues, et, brusquement, toutes les feuilles de maïs se mirent à chatoyer comme du satin jaune clair. Partout les fils de la vierge tendaient leurs réseaux blancs.

Plus légères dans leurs sandales, sous les grands chapeaux de paille, laissant bailler leurs fichus autour du cou, les femmes toujours conduites par Pascalette, bavardaient comme des pies tout en poursuivant leur travail.

— Hardi les ouvrières, on va charger.

Attelés à la charrette, les grands boeufs dont le pelage avait la couleur du maïs, venaient lourds et patients, au milieu des sillons, écrasant de leurs pieds massifs quelques tiges éparses çà et là; les hommes relevaient du sol les sacs pleins pour les hisser dans la charrette où Jacques les rangeait méthodiquement.

— Vous n'avez pas à vous plaindre, dit la Césarine, une matrone aux formes rablées sous le "manteau de lit" et qui les reins larges dans son jupon court, se remuait vivement comme une jeune fille, vous avez une belle récolte, aux Toujagues!

— Voilà, les uns sont contents, les autres se fâchent, l'année est jalouse.

C'était Marie Carrot, qui avait parlé, une brune, maigre, les lèvres pincées, oui, les uns riches, "tout leur vient au devant" quand les autres sont pauvres; par exemple aux Matrettes, le Marcou va lever presque double récolte, et pourtant, il n'avait pas semé de bonne heure.

— Oui, les saisons n'ont donné que sur la fin de l'été les maïs tardifs ont réussi mieux que les autres.

— Ça ne fait rien, opina Jacques, perché sur sa charrette, on ne me fera jamais semer du maïs après la troisième semaine de mai. Ça peut réussir une fois, par hasard, maïs, comme disaient nos anciens: "Le hâtif n'a jamais emprunté au tardif." Tire Martin.

— Ça va bien l'arranger, au Marcou, cette belle récolte, reprit Césarine, tandis que la charrette s'éloignait, précisément il marie sa fille à la Tous-saint, et, une noce, ça ne se fait pas sans argent.

— Elle a de la chance, tout de même, la petite Maria du Marcou, d'avoir attrapé ce Luc de Mourrelet, des gens qui ont bien quelque chose. Le garçon pourrait bien n'être pas long à s'en plaindre, si ce qu'on dit est vrai, ceux du Mourrelet ne voulaient faire la noce que pour le carnaval, mais le Marcou a tenu ferme pour faire épouser sa fille de suite... Il avait ses raisons pour cela; on verra, on verra...

— Il y a bien des méchantes langues! dit bénévolement la grosse Césarine.

— Méchantes langues, tant que vous voudrez, on sait ce que l'on sait; pourquoi est-ce qu'on voyait toujours ce grand propre à rien de Pierrou, du moulin, tourner autour des Martrettes?... C'est une pitié que des filles comme cette Maria puissent trouver de bons maris, tandis que d'autres, et qui valent mieux qu'elles sans les vanter... enfin, c'est comme ça, tout pour les uns, rien pour les autres.

Denise poussa du coude Pascalette:

— Tu l'entends, cette Marie, sais-tu pourquoi elle abîme comme ça cette pauvre Maria? c'est que Luc a parlé à sa fille pendant quelque temps, et qu'il l'a plantée là pour la petite au Marcou; mais chacun son goût, pas vrai?

— Oui, chacun son goût, dit Pascalette, dont le regard rencontrait en ce moment les yeux expressifs de Jeantou, occupé à recueillir les papiers.

L'air fraîchissait; comme une grosse boule rouge, le soleil semblait tou-

cher au coteau et déjà vers l'est, le brouillard s'élevait en trainée blanche au-dessus de la Lèze. Là-haut, les vitres de Masseloug, au soleil couchant, flamboyaient comme des brasiers. Joseph, le dernier des fils de Jacques, précédant le troupeau rejoignit les ouvriers. Tandis que les ouailles sous la garde bienveillante du Labrie au poil noir s'éparpillaient sur le bord du champ, pour tondre l'herbe rase et atteindre en fraude quelques feuilles de maïs, le gamin pour se revancher de sa journée solitaire au lointain des chaumes, se mêlait aux ouvrières, et très attentif auprès de la jolie Denise, essayait de timides agaceries, comme un jeune homme.

La charrette s'ébranla lourdement, et les femmes ramassant, sur le bord du champ, les sabots, les hardes, les chapeaux de soleil, maintenant inutilisés, s'en allèrent en troupes au pas lent de l'attelage.

À la métairie, la ménagère s'activait à préparer le repas et Pascalette courut aider sa mère. Elle disposa sur la longue table les lourdes assiettes de faïence à fleurs, les verres massifs, les cuillers de fer, fraîchement étamées.

Mais elle était distraite, la brune Pascalette; autour de la métairie, elle distinguait, mêlé au bruit de l'aboïement du chien, aux cris assourdissants des oies, regagnant leurs voisines, comme un murmure de voix connues, et n'y tenant plus, elle vint sur le seuil et cria:

— Denise, un coup de main, veux-tu?...

Denise vint à son appel, mais Pascalette crut voir la blouse bleue de Jeantou, au même moment, tourner vivement le coin de la maison, se dirigeant vers le grenier, où les hom-

mes commençaient à décharger les sacs remplis. On entendait les épis rouler sur le plancher avec un bruit de tonnerre lointain.

— Jeantou était avec Denise, pensa Pascalette, tandis que méthodiquement, elle taillait, à même la grosse miche appétissante, de fines tranches de pain dans une soupière aux dimensions respectables.

— Aidez-moi un peu, Denise, dit-elle, autrement, toute seule, je n'en finirais pas de remplir cette soupière, tiens, taille-moi quelques tranches pendant que je vais tirer le vin.

Dans la vaste salle enfumée, tous s'attablaient, sous la lampe, balancée dans sa suspension que Pascalette avait pour la circonstance, ornée de fanfreluches en papier gaufré aux couleurs brutales.

Dans les coins, les rideaux blancs et rouges tombaient à plis lourds autour des lits; en belle place, un buffet, chargé de tasses peintes et de verres à pieds, chatoyait du brillant de son vernis neuf. Pascalette, attentive au service, ne mangeant qu'à "temps perdu" suivait d'un oeil soupçonneux les manèges de la jolie Denise. Elle avait coquettement piqué dans ses cheveux blonds une branche rouge de prunellier sauvage, qui mettait comme une touche d'élégance et de fantaisie dans la chambre sombre et le milieu grossier et bavardait avec son voisin, Paulin, le cadet des fils de Jacques.

— Cette Denise! pensait Pascalette, plus tranquille maintenant, voilà comme elle est, il lui faut toujours un galand à tourner autour de ses jupes; ce matin, elle en avait à Jeantou, ce soir, c'est Paulin, un gamin! qu'elle parle à Paulin tant qu'elle voudra, ça m'est égal, mais qu'elle me laisse Jeantou.

Elle prit sur la table, une bouteille vide pour l'aller remplir, dans la chambre voisine, à un tonneau exhaussé sur un madrier de chêne. Tandis qu'agenouillée, elle maintenait le robinet dans le goulot et surveillait la montée du liquide, elle sentit un baiser caresser sa nuque, à la naissances des cheveux.

— C'est toi, Jeantou, quelle peur tu m'as faite!...

Pas si grand peur, mais elle ne voulait pas avouer l'avoir vu entrer sur ses pas.

— Tiens, prends la chandelle, au moins seras-tu bon à quelque chose. Est-ce que tu reviens demain?

— Oui; on continue à ramasser le maïs et ton père vient de me louer,— Il lui pinça le bras en sourdine, ça fait que nous travaillerons ensemble demain.

— Oh! avec ça, que tu t'en fiches!...

— Qui, moi? Quoi, moi, je m'en fiche?...

— Qu'est-ce que tu faisais à parler à Denise avant souper, près du figuier, pendant que les autres déchargeaient le maïs?

— J'ai déchargé le maïs avec les autres, ne t'avise pas de dire que je suis un "feignant"!

— Pas moins que tu as parlé avec Denise; ose dire non pour voir.

— Jalouse! qu'est-ce que ça te fait que je parle à Denise, si c'est toi que j'aime?

— Si c'est moi que tu aimes, pour quoi est-ce à Denise que tu parles?

— Elle est amusante, Denise, c'est vrai, mais je ne la voudrais pas pour femme, elle parle trop avec tous. L'astu vue, ce soir avec Paulin.

— Oui, mais ce n'est pas nos affaires. Toi, il ne faut pas que tu lui parles, si tu veux que nous restions d'ac-

cord tous les deux, nous n'avons que trop le temps de nous brouiller, puisqu'il faut que tu aies fait tes trois ans avant de nous marier, et si je te vois parler aux autres filles, comment veux-tu que je sois tranquille, quand tu seras loin?

La bouteille était pleine jusqu'au goulot, mais là, dans la cuisine, les vieux pouvaient attendre et "pâtir soif", Pascalette, une main serrée au col de la bouteille, avait passé l'autre main sur ses yeux où roulaient des larmes.

Jeantou vint prendre la taille de sa promise, après avoir posé sur le sol la chandelle qui envoya leurs deux ombres enlacées, grandes, monter fantasquement jusqu'aux solives.

— Allons, ne te fais pas de chagrin, je t'aime, je n'en aime aucune autre que toi, je vais partir c'est vrai, j'attends chaque jour "la billette" mais je n'irai pas loin juisqu'on m'a promis de me faire rester à Toulouse, dans le 23^e d'artillerie; je viendrai souvent en permission, et puis on dit que nous n'allons plus faire que deux ans.

A cette évocation du départ, les pleurs de Pascalette redoublèrent:

— Ne te fais pas de peine je te dis; sois sage seulement aussi, toi. Sais-tu que Louis de Harou te regardait tout aujourd'hui avec "des yeux de chèvre morte", je crois que si tu voulais l'écouter...

Pascalette ôta sa main de ses yeux, humides de larmes, et, l'étendant solennellement:

— Ecoute, Jeantou, je te jure de t'attendre, et de rester sage, et de ne jamais en écouter un autre que toi.

— Eh bien, Pascalette, cria une voix dans la cuisine, eh bien, ce vin, veux-tu nous laisser mourir de soif par ici?

La petite se précipita, un peu rouge

et les yeux brillants, Jeantou derrière elle.

— Ah! tu étais en bonne compagnie, petite, dit Blaise Chalut, venu sur le tard pour chercher sa fille, sachant Denise assez capable de se laisser "faire la conduite" par l'un ou par l'autre; tu étais en bonne compagnie et tu te f... bien de nous, et de notre vin; pour vous autres, jeunes gens, l'amour, c'est manger et boire, mais pour nous qui avons passé l'âge, il faut bien nous contenter de la bouteille.

— N'est-ce pas, vieux Jacques, et autrement la récolte ça va?

Pendant que les anciens tablaient, le verre en main, les jeunes s'étaient levés et sautaient, plus ou moins en mesure, autour de la table, au rythme tapageur des coups de sabots sur le sol de terre battue.

— Ça ne va pas trop mal, répondit Jacques, — à l'aide de son couteau pipe qu'il secoua ensuite pour la débarrasser des résidus de tabac brûlé, puis il se mit à la bourrer soigneusement — ça ne va pas trop mal, nous avons ramassé quatre-vingts toiles aujourd'hui, au "souleilla" du bois; j'espère en avoir autant à la "boulbène" et j'ai encore le "peçou" du jardin et le "rébescent", mais ce ne sont pas les récoltes d'autrefois.

— Pardi! "les saisons" ont manqué, dit la ménagère qui, vers l'évier, frottait sa vaisselle dans l'eau chaude, nous n'avons pas eu d'orages d'été.

Blaise se retourna de son côté.

— Ce n'est pas tant le manque des orages, la Madeleine, c'est vrai qu'il en faut des saisons, mais il y a autre chose; on est trop gourmand à présent, voyez-vous. Il n'y a pas à dire, la terre a besoin de repos, quelquefois, pour se cultiver. A présent, on lui demande trop. Qui est-ce qui sait

garder les guérets d'été pour les nettoyer du chiendent et autres "malléguances?" Toujours de la récolte! Si encore on ne semait le blé que sur les "tardiaux!" mais presque chaque année on couvre des millères; il n'y a pas de finesse que le blé vienne mal et que le maïs soit misérable par dessus. Pas vrai, Jacques?

—Tu as bien raison. La terre, c'est censé, comme les bêtes, et les bêtes, sans comparaison, comme les gens, il faut un repos. Nous faisons bien le dimanche, nous; aussi, le lendemain, nous avons plus de courage dans les bras, il faut aussi que la terre ait son dimanche. Comment voulez-vous que le chiendent pète, dans une pièce qui ne reçoit qu'une ou deux façons au galop, et encore, quand la saison des pluies est arriée. Parlez-moi de retourner un champ au mois de juillet ou au mois d'août, nos anciens n'auraient jamais "couvert" un guéret sans y avoir fait trois ou quatre "mènes", aussi quels blés, nom de nom! on s'y serait perdu dedans, c'était comme une forêt.

La grosse Césarine au coin de l'âtre, avait pris son bas, et, toujours active, tricotait par coeur, sans y voir. Piquant son aiguille dans ses cheveux sous le madras:

—C'est vrai, les choses valaient mieux autrefois; les choses et les gens. Vous vous souvenez de loin, comme moi, Jacques, est-ce que nous "ne passions pas" souvent avec du pain de maïs et de l'eau? Nous ne nous en portions pas plus mal pour ça, et le coeur à l'ouvrage; à présent les jeunes n'ont que de la gourmandise. Ce n'est pas eux qui voudraient regarder le pain de maïs, et si vous nourrissez des journaliers ils font la mine devant le "sangisquet" de haricots; il leur

faut du vin et de la viande. C'est les gens des villes qui nous ont gâtés par ici.

—Oui, dit Madeleine, qui, sa vaiselle rangée, était venue, ses jupons ramassés sous elle, s'accroupir à côté de Césarine, devant le feu, oui les gens des villes, des gens qui ne croient à rien, qui ne vont pas à la messe et ne gagnent pas les Pâques. Ils se croient, mais au fond, ils vivent comme les bêtes, censé.

—A propos, Blaise, c'est vrai que vous laissez aller votre Denise dans un atelier, à Toulouse?

Blaise leva les épaules.

—Que voulez-vous? je ne peux pas l'attacher, cette petite, et encore sa mère qui s'y est mise, et elle n'a pas l'estomac pour travailler dehors, et à la ville, elle gagnera de l'argent, et la couture est un bon métier, et que sais-je?... Oh! c'est vrai que la petite a du goût, et des doigts d'or. Vous savez qu'un pauvre homme n'a pas grand'chose à dire quand les femmes se mettent contre lui.

—Elle a tort, la Françoise, dit Césarine, carrément, elle a tort de laisser aller sa petite à la ville.

—Vous ne voyez pas que tous ne rêvent que ça au jour d'aujourd'hui, et quel bien en reviendra-t-il? —En parlant, Jacques branlait la tête dubitativement et regardait Denise. Le teint animé sous ses cheveux qui s'ébouriffaient, provocante, elle avait pris à pleins bras le petit Joseph, qui, très fier, essayait de se hausser à sa taille, et le faisait tourbillonner autour de la table, tandis que Jeantou frappait dans ses mains en sifflant un air de danse que martelait le claquement de son sabot.

—Oui, continua Jacques, quel bien en reviendra-t-il? Pensez-vous que

les filles qui vont à la ville suivront toutes le bon chemin ? Croyez-vous que nos garçons y feront fortune ? Tout cela ne fait qu'appauvrir la terre, déjà bien malade, la terre, notre mère à tous, celle qui nous donne le pain et que nous abandonnons comme des enfants ingrats.

Blaise baissait la tête. Tout cela, il le savait, il se l'était dit cent fois, seulement il sentait qu'il n'était plus maître. Il répéta.

—Que voulez-vous ! on n'écoute plus les vieux à présent, nos enfants veulent "tirer leurs têtes" et ils nous ont le dessus.

—Mal à propos, mais à qui la faute, aux parents qui ne savent pas se faire obéir. Je ne devrais pas parler, je ne sais ce qu'il m'arrivera, à moi, mais ce que je sais, c'est que jamais je ne donnerai permission à aucun de mes enfants de quitter leur endroit. Mes garçons tiendront la charrue, comme moi, et ma fille n'épousera qu'un travailleur de terre.

—Je crois bien qu'elle a choisi, ta petite.

—Je le crois aussi. Je ne me plains pas de Jeantou, c'est un bon bras. Ses parents, devant Dieu soient-ils—et le vieux paysan leva son béret, dans ce respect profond de la mort gardé au cœur de ceux qui voient en elle le passage à la vie éternelle,—ses parents étaient de braves gens, je suis content que Jeantou recherche ma petite, mais s'il lui prend fantaisie un jour de quitter la terre pour s'en aller à la ville, eh bien, comme voilà ma main droite, il ne sera jamais mon gendre.

—Hé, hé, les enfants, dit Blaise, assez d'amusement comme ça, pensez que demain il faut repartir avant le soleil, allons, au lit.

—Tu reviendras demain, Denise ? demanda à voix basse Jousépo, tout émoustillé, hasardant une chatouille à l'entour de la taille ronde de la jeune fille.

Blaise surprit le mouvement et se mit à rire :

—Hé le petit ! regardez-moi ça ; le voilà hardi comme un jeune coq. Pandard, va !

Tout rouge, mais un peu glorieux tout de même de son audace, le gamin se dissimula derrière les jupes de Denise.

—Bonsoir, à demain, Pascalougne, disait Jeantou, dans un coin, en serrant les doigts à sa fiancée.

II

Les épis de maïs séchaient dans les greniers aérés ; on s'était activé à récolter les tiges qui, mises en tas dans un endroit sain, promettaient aux boeufs et aux vaches leur nourriture de l'hiver ; déjà les herses évoluant en tous sens dans les champs, avaient "couvert" une bonne partie du blé de l'année prochaine, les feuilles mortes des ormes et des noyers faisaient des taches d'or sur les regains que la gelée n'avait pas encore brûlés, on était à la veille de la Toussaint.

C'est l'époque où les maîtres valets changeant de "borde" opèrent leur déménagement. Les routes et les petits chemins, partout, s'encombraient de charrettes à boeufs lourdement chargées de sacs de maïs ou de meubles grossiers, les pauvres meubles de ces gens à demi-nomades, qui ne peuvent se promettre aucune stabilité, ignorant si le maître les gardera chez lui une année encore.

Jadis les mêmes familles de père en fils, restaient dans les mêmes métairies ; le fils et la bru, toujours fixés au-

près des vieux, tandis que les filles s'en allaient brus de leur côté, et les petits-enfants, dans la traditionnelle constance, continuaient la maison, dévoués au service des mêmes maîtres "de génération en génération". Dans ces époques lointaines, auxquelles les esprits avancés font aujourd'hui un si mauvais renom d'aveuglement et de servitude, les paysans unis en famille, contents de leur sort, soignant le bien des maîtres comme leur chose propre, recevaient d'eux, en retour, amitié, protection, aide dans les années pauvres, secours dans les maladies: ils se trouvaient heureux.

On a réussi à leur faire croire aujourd'hui que cette paix était une paix illusoire et que ce bonheur n'avait jamais existé, que le maître c'est l'ennemi, et que toutes les armes sont bonnes pour le combattre, toutes les ruses permises pour le tromper, que le bonheur consiste à travailler moins et à gagner plus d'argent. Ce grand mirage: "gagner de l'argent" éblouit les jeunes, et comme le miroir aux alouettes, les attire hors du foyer paternel vers les villes. Ainsi les familles démembrées, deviennent trop faibles pour garder les mêmes places, quand les maîtres eux-mêmes appauvris, se font forcément plus exigeants, et changent de tenanciers, et les gens changent de maîtres dans l'espoir souvent leurré, de gagner davantage, tout comme de pauvres malades, demandant du repos au côté droit de leur lit, puis au côté gauche sans réussir à trouver la position confortable.

C'est pourquoi en cette veille de la Toussaint, plus que jamais sillonnaient les routes, les charretées de meubles fatiguées des émigrations précédentes; les bois du lit usés, les paillasses, semant par les trous les pailles de

maïs au gré des vents d'automne, les buffets, les tables agencées péniblement, les cages ajourées ou caquetaient les poules, et s'accrochant aux pieds des chaises, couronnement de l'édifice, tous les menus objets de la batterie de cuisine, les "oules" venturées, les grils déjetés, les poêles couleur de suie, amincies par l'usage.

Avec des mines d'Hébreux, dans la transmigration à Babylone, les gens suivaient les meubles, et, tandis que l'homme, aiguillon en main, guidait ses bêtes au milieu des ornières, imprimant des cahotements qui faisaient trembler tout l'édifice, les femmes et les enfants suivaient, chargés de paquets qui n'avaient pu trouver place.

La métairie des Tougagues, cette année encore, gardait ses tenanciers. Paysan de la vieille roche, fidèle aux traditions, Jacques cultivait le bien en bon père de famille et tenait dans sa main ses enfants, respectueux de l'autorité. L'aîné, comme Jeantou, son futur beau-père, accomplissait cette année-là son service militaire; il était même déjà parti pour rejoindre son régiment en Algérie; mais Paulin le second qui "menait" dix-neuf ans, pouvait le remplacer dans les travaux pénibles, et le dernier l'espiègle Jousépou, allait finir ses quinze ans. L'aîné au retour, se marierait et sa femme remplacerait dans la maison Pascalette, destinée à suivre son mari.

—Maman, avait dit Pascalette, ce jour-là, vous me feriez bien plaisir de garder les brebis, ce soir, j'ai un autre ouvrage.

—Quel ouvrage, ma fille?

—Je voudrais aller au cimetière. J'ai promis à Jeantou, quand il est parti, d'arranger les tombes de ses parents pour demain, elles n'ont pas été travaillées depuis longtemps, il

doit y avoir beaucoup de mauvaises herbes; j'emporterai des outils et j'irai cette après-dinée.

—Ton idée est bonne, tu iras, et demain matin, s'il ne pleut pas, nous ferons quelques couronnes avec de la verdure et "du chêne".

La Madeleine qui n'avait pas lu Pierre Loti, donnait leur nom paysan, aux chrysanthèmes roux et maigres qui fleurissaient maintenant parmi les gros choux verts du jardin.

Le cimetière de Saint-Césaire était mélancolique et charmant, par cet après-midi au petit soleil jaune pâle. Quelques oiseaux chantaient à la cime des cyprès. Un peu d'animation et de vie dans l'enclos; chaque famille avait là les siens et voulait que les tombes fussent ornées pour la procession du lendemain. Pascalette savait qu'elle ne serait pas seule et s'en réjouissait, car, même en plein jour, elle n'eût pas été bien rassurée, ainsi au milieu des morts. On racontait tant d'histoires dans les veillées et les âmes sont si agitées, précisément la veille de la Toussaint! Ce n'est pas elle, Pascalette, qui serait demeurée dehors après le coucher du soleil ce soir car elle savait les choses; elle savait ce que veulent dire ces lumières qu'on voit courir, tantôt près de la terre, tantôt au faite des arbres; et ce qui était arrivé au grand-père de Paul de la Courbe. Ce grand-père, qui était un peu mécréant, avait voulu sortir une nuit de Toussaint, pour aller au cabaret, et, pensant que tout était fini quand on était mort, par bravade, il avait choisi pour rentrer, la route qui contourne le cimetière. Comment les choses s'étaient passées, nul ne pouvait le dire puisqu'on ne l'avait pas vu; le fait est que l'homme n'était pas rentré chez lui, cette nuit-là, et que le

lendemain, après la "messe première", ceux qui étaient allés orner les tombes l'avaient trouvé le long du cimetière étendu, mort, avec le visage enfoncé dans l'herbe et les poings crispés. Ce n'étaient pas les voleurs, puisqu'il avait sa montre sur lui, et de la monnaie dans son gousset.

—Pas vrai, la Rose? interrogea Pascalette qui venait de rappeler cette ancienne et véridique histoire, tout en bêchant les tombes.

—Oui, dit Rose, une vieille, toute ratatinée, encore alerte, qui le jupon court découvrant les jambes maigres, arrachait des herbes sur la tombe voisine; oui, c'est bien vrai, mais l'histoire ne finit pas là.

Ceux qui travaillaient aux tombes d'alentour, levèrent la tête, puis se rapprochèrent et vinrent, appuyés sur leurs bèches, faire un auditoire à la narratrice, elle avait vécu longtemps et se souvenait de beaucoup de choses.

Elle continua: On alla chercher le mort, comme de juste, on le rapporta chez lui et on se prépara pour l'enterrement. A cause de la fête, et aussi parce qu'il était mort si vite, il fallut attendre deux jours, seulement on fut obligé de le mettre en bière, parce qu'il sentait mauvais. Le menuisier cloua la caisse, dans ce temps-là on ne se servait pas encore de ces crochets qu'on met à présent, et qui sont plus commodes, près de la bière les femmes restèrent à prier Dieu toute la nuit.

Le lendemain, quand le curé vint il commençait à chanter, on voulut prendre le corps pour le porter à l'église, la caisse ne pesait rien.

Tous s'étonnèrent et le curé dit qu'avant de jeter de l'eau bénite, il fallait savoir ce qui s'était passé. Le

menuisier, c'était un frère de ma marraine, ce menuisier, il s'appelait Louis, oh! un bon homme, et, tenez, la Paule de Fauché, est sa petite-fille; le menuisier donc, revint avec son ciseau pour déclouer la caisse, elle était vide, mes amis, il n'y avait pas plus de mort que sur ma main. Le curé dit que ce n'était pas la peine de prier pour lui, que le diable était venu, et qu'il "se l'avait emporté" et qu'il devait être damné, et il s'en alla, avec les clercs et la croix. C'est bien vrai puisque mon père était clerc dans ce temps-là. Vous pensez bien, qu'il ne l'avait pas oublié; il nous l'a raconté bien souvent.

Un frisson avait couru dans l'assemblée quand Rose en était arrivé à l'épisode de la bière vide. Elle continua:

—Non, voyez-vous, on peut badiner avec les vivants, mais il ne faut pas badiner avec les morts, il faut prier et de temps en temps "porter une messe" pour les pauvres âmes. Personne ne sait ce qu'elles pâtissent, et ce qu'elles peuvent nous faire pâtir, à nous qui vivons.

Et toute petite, toute ramassée sur elle-même, de ses mains maigres, aux nodosités proéminentes, elle se remit à arracher de mauvaises herbes, à nettoyer le terrain, dont son visage flétri semblait reprendre peu à peu la couleur et l'aspect, le terrain de ces tombes où dormaient ses parents, son mari, sa fille, morte à seize ans, il y avait bien des années, le terrain où sa place était prête. Point surprise, à peine troublée de penser qu'un jour viendrait bientôt, demain peut-être, où il faudrait qu'on la portât là à son tour, elle, ou du moins ce qui resterait d'elle, l'âme partie.

Les simples ne connaissent pas nos frayeurs et nos angoisses. Les mystères de l'union de la matière à l'esprit n'ont jamais projeté sur eux leur ombre. Ils sont eux-mêmes mystère et l'ignorent. Un aveugle n'est pas effrayé d'avoir à marcher dans l'obscurité... Heureux aveugles, et pauvres demi-voyants que nous sommes, à peine assez pour avoir la conscience de l'inévitable abîme et le vertige de la chute prochaine.

Pascalette aussi revint à sa besogne, mais, elle, émue surtout des pensées de la vie; dans ces soins pieux qu'elle rendait à la tombe des parents de son fiancé, c'était l'amour qui l'animait, c'étaient les joies de l'avenir terrestre qui semblaient fleurir dans les branches sévères des cyprès, chanter dans les piaulements des oiseaux. La mort paraissait si lointaine. Si elle y arrêtait un instant sa pensée, c'était pour les autres, pour ses parents, hélas! pour cette vieille Rose, déjà courbée et qui semblait n'avoir plus qu'à s'étendre là, au milieu des mousses, mais ce n'était pas pour elle, ce n'était pas pour son Jeantou, dont la pensée évoquait tout un avenir de bonheur.

III

—Une lettre pour toi, Pascalette.

Enveloppé dans son manteau d'un bleu sévère, le képi enfoncé sur les oreilles, de ses grosses bottes, faisant crier la terre gelée, le facteur, l'oeil malin sous ses gros sourcils "poivre et sel", lui présentait du bout des doigts la missive attendue. Depuis bien des jours, elle guettait son passage, sans oser l'interroger, et, de voir Jeantou lui écrivant enfin, sa figure s'empourpra de joie, elle prit la

lettre comme un trésor, et vite, la glissa dans la poche de son tablier.

—Un verre de vin, Pierre?...

—Ce n'est pas de refus, petite, par ce sacré vent du Nord, un verre de pur va me redonner des jambes.

Pascalette lui versa un verre de vin, qu'il laissa emplir jusqu'aux bords:

—A la santé de tes amours, ma fille.

Il secoua par honnêteté, la dernière goutte demeurée au fond du verre et passa sa manche sur ses moustaches.

—Il est bon le vin de ton père, c'est de sa petite vigne de là-haut, pas vrai, aux braves de Jourdanne. Ça réchauffe rudement l'estomac. Al-lons, porte-toi bien.

Pascalette rentra vite, rinça le verre, le remit en place, et, pour lire sa lettre, vint s'asseoir sur une chaise basse au coin du feu. Jean était parti avant la Toussaint et le mois de décembre était venu sans qu'il eût encore écrit. Pascalette ouvrit la lettre le coeur battant; elle était seule, ses parents dans un champ, au loin, répandaient le fumier, elle se réjouissait d'être seule, et sous le jour avare d'une matinée d'hiver, s'absorba dans sa lecture.

“Mademoiselle Pascalette,

Ce début cérémonieux ne la surprit pas; chez les gens de la campagne, qui, dans leurs propos, emploient le patois plus aisément que le français, le langage écrit ne doit pas ressembler au langage parlé !... L'affaire n'est pas d'exprimer simplement ses sentiments ou ses pensées, mais de faire une lettre qui doit dire tout autre chose que ce que l'on dirait de vive voix et d'une autre manière...

“Mademoiselle Pascalette,

“Je vous écris ces deux mots de lettre pour vous faire savoir l'état de ma santé, laquelle se trouve très bonne, et je désire que la présente vous entrouve de même. Je vous dirai, chère amie, que j'aurais eu le plaisir de vous donner de mes nouvelles plus tôt, si ce n'était que mon cheval,—une sale bête!...—m'a serré contre la crèche, que j'en ai eu des douleurs dans les côtes, que je croyais qu'il me les avait brisées, et que j'ai resté huit jours à l'infirmerie, mais c'est passé. Je vous dirai que le métier ne me convient pas beaucoup, vu qu'il faut astiquer du matin au soir, qu'on est de corvée plus souvent qu'à son tour, surtout la garde d'écurie où on passe la nuit; que les camarades ne cherchent rien qu'à vous chiper tout ce qu'ils peuvent, même le pain; et que les adjudants sont de mauvais chiens et que les punitions vous tombent dessus comme la misère sur les pauvres, sans qu'on puisse tant seulement les voir arriver. Nonobstant, je n'ai été puni qu'une fois, et encore, ce n'est pas moi qui l'avais fait.

“Je vous dirai que j'espère avoir une permission de quatre jours pour le premier de l'an, et que je serais bien content, chère amie, de venir te serrer dans mes bras et te donner quelques petits baisers, mais pour venir je ne suis pas riche, parce que, de temps en temps, il faut bien se payer une soupe, que la soupe du régiment ne me convient pas trop, et un coup de vin. Et si tu pouvais m'envoyer quelques sous pour le voyage, tu obligerais celui qui se dit ton fiancé bien-aimé pour la vie.

Laporte Jean

Canonnier, 23e Artillerie,
3e escadron, 2e Batterie.

“Je vous prie, mademoiselle Pascalette, de faire mes compliments à vos parents; de même qu'à tous ceux qui demanderont de moi.”

Pascalette avait fini sa lecture, le silence était autour de la maison, ce silence d'hiver, ce silence des jours froids, quand toutes les bêtes sont terrées jusqu'au printemps. A peine quelques croassements de corbeaux, là-bas, vers le bois; à l'intérieur de la cuisine, la pendule, dans sa haute caisse peinte de fleurs rouges et dorées, menait le bruit rythmique de son balancier. Le ron ron monotone de la chatte noire, accroupie au coin du feu, rêvant, l'œil demi-fermé, à des choses étranges et insoupçonnées, se mêlait au ronflement de l'“oule” pleine de pommes de terre que Pascalette était chargée de faire cuire pour dîner.

Pascalette songeait.

C'était à peine une lettre d'amour, qu'elle tenait encore là, déployée sur ses genoux, mais, telle quelle, cette lettre évoquait pour la petite toutes les joies passées, toutes les espérances à venir, et son cœur se gonflait d'émotions, rien qu'à la lecture répétée des deux lignes qui étoilaient de tendresse cette prose-banale, telle une belle fleur, s'élevant solitaire, au milieu d'une lande stérile. Puis, elle s'inquiétait des accidents qui pouvaient atteindre son fiancé, au milieu des chevaux redoutables, et tout émue de pitié et de crainte, voulait à tout prix adoucir un peu le sort de son ami.

Tout en réfléchissant, elle prit sur le feu le pot de pommes de terre et lui imprima quelques saccades, d'un tour particulier du poignet, y versa de l'eau chaude, attisa le brasier en y rompant quelques tiges de fagot, et,

après avoir regardé par la fenêtre, ses parents là-bas, au milieu des nombreux tas de fumier qu'ils avaient encore à répandre avant de venir dîner, elle passa dans la chambre voisine.

C'était la sienne, mais elle l'occupait avec la promiscuité de bien des meubles ou objets de ménage; une maie à pétrir, le baril de vin sur son socle; dans un coin, une de ces cages pour élever les petits poulets et qu'on nomme “gagel” remise là, en attendant la saison des couveuses; au mur, des hardes suspendues et que protégeait un rideau; deux sacs demi pleins de farine, appuyés au pétrin et près de la fenêtre, un vieux buffet, remplacé maintenant dans la cuisine avec le beau buffet neuf. Pascalette ouvrit ce meuble et y prit une cassette en bois qui lui appartenait. Une joie, le jour où Mlle Jeanne, la fille de ses maîtres, lui avait donné cette cassette, en noyer verni, et qui fermait à clef. Pascalette serrait là ses petits trésors, des bijoux bon marché, dont elle ne se paraît que les jours de fête, des bouts de dentelle et de rubans, le chapelet d'argent de sa première communion et son paroissien à tranche dorée, c'était là qu'elle allait enfermer sa correspondance amoureuse, les lettres de Jeantou, éloigné pour deux ans, enfin, c'était là qu'elle cachait son argent.

Pascalette avait sa petite bourse. Un couple de ces jolis pigeons blancs et noirs, emplumés jusqu'aux ongles, qu'on élevait dans l'étable lui appartenait. En été, ils avaient donné trois couvées et Pascalette avait pu vendre les deux petits. De plus, sa mère lui abandonnait une partie de l'argent des oeufs, et c'était justice, car la petite s'entendait à soigner les volailles et commençait à avoir “bonne main”

pour "passer les glousses" n'oubliant jamais de glisser un morceau de fer dans les nids pour les préserver du tonnerre. Enfin, elle avait eu cette année, son agneau dans le troupeau, une pauvre agnelle dont la mère était morte, et qu'aucune brebis n'avait voulu "aimer". Pascalette avait pris le soin de traire un peu de lait de chaque mère pour en nourrir au biberon la petite orpheline, qui avait fini par croître et venir à bien, aussi Jacques avait-il abandonné à sa fille toute sa part de bénéfice.

Combien Pascalette se félicitait d'avoir été économe, d'avoir résisté, les jours de foire, aux tentations attrayantes des boutiques ! Dans sa petite bourse un "louis d'or" brillait, mettant comme un rayon dans sa chambre terne, il brillait escorté de monnaies diverses, la teinte mate des pièces d'argent s'y mêlait à la tonalité brune des sous, et à l'éclat plus brillant des pièces de vingt-cinq centimes en nickel tout neuf. Pascalette possédait en tout trente-cinq francs et se réjouissait de constater qu'elle pouvait venir en aide à son bon ami.

Mais, avisée ménagère, autant que raisonnable amoureuse, elle songeait à l'avenir.

— Il vaut mieux ne pas lui envoyer trop d'argent à la fois, se dit-elle à demi-voix ; pour venir, il en aura assez avec cinq francs, s'il en avait davantage, il les dépenserait tout de même.

Et puis, elle devait acheter une robe neuve pour Pâques. Sa mère avait promis de l'aider un peu, sans doute ; pourtant, il faudrait bien y mettre du sien, et elle aimait à "aller propre", comme les autres ; quand Jeantou viendrait pour la fête, il ne voudrait pas, lui qui était si faraud, se prome-

ner avec elle, si elle n'avait que sa robe, vieille de deux ans et coupée à l'ancienne mode.

Elle prit donc "une centime" dans son petit trésor, et l'ayant refermé, tout de suite, s'absorba dans sa réponse à la lettre de Jean.

Plus simple de coeur que son fiancé, et d'ailleurs dans la grâce féminine, toujours un peu plus épistolière que la raideur de l'esprit masculin, conservant quelque peu du naturel, que possède le langage parlé, elle écrivit d'abondance, tout d'un trait, et voici la petite épître qu'une demi-heure plus tard, elle s'en allait confier à la poste, après y avoir glissé son mandat.

15 Décembre.

Mon cher Jean,

Depuis ton départ, j'étais chaque jour sur la porte, attendant le passage du facteur, enfin ce matin, je ne l'ai pas attendu pour rien ; je te remercie de m'avoir écrit, mais quelle peur j'ai eue et j'ai encore en sachant combien tu es exposé chaque jour, au milieu de ces vilaines bêtes de chevaux ! Je t'en prie, sois bien prudent. Je ne vais pas avoir une heure tranquille loin de toi ; mais nous pauvres femmes, je sais que c'est notre sort de pâtir et de "faire des larmes" pour celui que nous aimons. Quant aux niches que peuvent te faire tes camarades, je n'ai pas bien peur, je sais que tu es assez dégourdi et assez malin pour ne pas te laisser "passer la plume sous le nez".

Ici, nous n'avons pas beaucoup de nouvelles. Il fait froid, mais c'est le temps de la saison et les blés qui sont encore bien petits, en avanceront au printemps. Nous commençons à avoir des agneaux, il y en a déjà quinze de nés, dont douze agnelles, et la truie

nous a donné des petits, mais seulement sept. Ils sont bien jolis, gris avec une ceinture noire, il y a cinq mâles.

Je te dirai que Philomène, de la Ganosse, se marie avec un de Montaut, elle va belle-fille dans une grande maison, des gens qui sont chez eux, et qui ont de quoi. Vois-tu, mon Jean, quand je regarde les autres qui s'établissent, ça me fait quelque chose et je pense au jour où notre tour viendra d'être ensemble, tous les deux, dans ta petite maison, j'espère t'y faire la vie bonne, et bien travailler pour que tu sois content de moi. Nous prendrons "un été", avec le peu que nous aurons de chez nous, et ce que nous gagnerons, nous pourrons bien vivre, et nous serons heureux ; tu verras.

Je te dirai que ça me fait plaisir de penser à te voir pour le premier de l'an, je t'envoie cinq francs, et prends garde de ne pas te faire punir, tu y perdrais ta permission.

Mes parents et tous ceux de par ici te font bien des compliments, et moi, mon cher Jean, je me dis, avec tendresse, ta fiancée chérie pour la vie.

Pascalette Despax.

LETTRE DE PASCALETTE

20 Juin 19...

Cher Ami,

Je mets la main à la plume pour te demander de tes nouvelles. Je suis bien tracassée à ton sujet, mon Jean; depuis la fête de Pâques, où nous avons eu le bonheur de passer quelques jours ensemble, tu n'es pas venu, et tu n'as rien écrit. Tu pourrais avoir éprouvé quelque accident, être malade, est-ce que je sais!... Ma tête se monte, et, bien souvent, la nuit, dans

mon lit, pendant que mes parents me croient endormie, je pleure de toutes mes forces.

Je ne doute pas de toi; oh! non. Tu es trop bon, tu as été trop affectueux quand nous nous sommes vus; mais, tout de même, on se fait des idées. Il y a tant de filles à la ville plus élégantes, plus aimables, plus jolies que moi. Quand j'y pense, je suis malheureuse, mais tu sais bien que tu n'en trouveras pas pour t'aimer comme je t'aime.

Vois combien l'inquiétude me rend ingrate, d'aller me mettre des idées pareilles dans la tête. Gronde-moi d'être si folle, mais, je t'en prie, écoris bien vite à ta petite fiancée qui n'aime que toi.

Pascalette.

LETTRE DE JEAN

30 Juin.

Ma chère Pascalette,

Tu aurais bien tort, ma chère amie, si tu doutais de celui qui t'aime toujours. Tu es une petite folle de te tracasser ainsi; je me porte bien, mais nous sommes occupés, nous avons un lieutenant qui fait toujours du service, on n'a pas un moment de repos.

Et puis, j'avais une autre raison de garder le silence; écoute, tu vas être contente et glorieuse de ton Jean. J'avais l'espoir d'être nommé brigadier, et je ne voulais pas te l'annoncer d'avance pour t'en faire la surprise. Enfin, aujourd'hui c'est fait, je suis nommé. Il y en avait un autre, plus ancien, qui me donnais bien du souci, mais mes notes sont très bonnes et l'affaire est dans le sac. Je ne ferai plus de corvées, et je gagnerai peut-être un peu plus d'argent; tu vois que la nouvelle est bonne, dis-la

à tes parents, j'espère qu'ils seront contents; tu peux aussi raconter ça à tous ceux de chez nous, ils verront que Jeantou peut faire son chemin, comme un autre.

J'espère avoir bientôt une permission et je me réjouis de songer à te revoir, à te donner quelques bons baisers sur tes jolies lèvres, en attendant, je reste ton ami pour la vie.

Jean.

P. S.—Si tu avais un peu d'argent à m'envoyer, ça ne serait pas de refus, quand on est nommé brigadier, c'est l'usage de traiter les camarades, ils appellent ça "arroser les galons", tous les autres le font, il faut bien faire comme les autres et la bourse est plate.

LETTRE DE PASCALETTE

2 Juillet 19

Mon cher ami, ta lettre m'a fait un grand plaisir d'apprendre que tu étais brigadier, ça ne m'étonne pas. Je sais bien que tu es plus intelligent et plus dégourdi que les autres garçons et que tu as une bonne conduite. Et puis, je vois que tu m'aimes toujours; aussi je ne veux plus pleurer et me mettre des idées mauvaises dans la tête. Je compte que tu vas avoir fini la première année, nous n'en avons plus qu'une à passer avant de nous marier et je vais essayer de ne pas trop me languir en pensant que nous serons bientôt ensemble.

Je te dirai, cher ami, que l'année n'a pas été trop bonne; les rats m'ont mangé une paire de petits pigeons, et les agneaux nous n'avons pas eu de chance. Trois brebis ont "pris mal" cet hiver, et quatre agneaux se sont gonflés parce qu'ils avaient mangé du "granaouet", et il en a crevé deux;

c'est cet étourdi de Joseph qui les gardait ce jour-là et papa l'a battu quand il a ramené ces quatre pauvres bêtes qui étaient à pleine peau. Tout de même, je préfère que ce malheur ne me soit pas arrivé à moi, mais ça fait que le profit n'a pas été aussi joli qu'il aurait pu l'être et que je ne suis pas bien riche. Je t'envoie ce que je peux, cher ami, avec ces dix francs j'espère que tu pourras faire quelque chose et "arroser tes galons", comme tu dis. Je ne garde que cinq francs dans ma bourse; mais ça m'est égal, tout ce que j'ai est à toi, mon Jean, et j'ai des bras pour en gagner d'autres, s'il plaît à Dieu.

N'oublie pas de demander une permission; mais si tu ne pouvais en avoir une, j'aime autant que tu la gardes pour la fête. Tu sais que cette année, elle tombe le 29 août, et je n'aurais pas le coeur content si tu n'étais pas avec moi, ce jour-là. Je prie Dieu qu'il te garde, mon cher fiancé, et je suis tienne pour la vie.

Pascalette.

IV

Le blé, presque partout, était battu, engrangé, la paille, en meules; les épis de maïs, sous le chaud soleil d'août rapidement se gonflaient au creux des feuilles ornementales; dans les vignes, on avait fini les sulfatages, il n'y avait plus qu'à prier Dieu d'éloigner les orages de grêle et à regarder les grappes se teinter peu à peu, de leur belle couleur d'un noir bleu. Finies les lourdes fatigues de l'été, on pouvait respirer un peu. Le bourg de Saint-Césaire célébrait sa fête patronale.

Les cloches avaient chanté, de leurs belles voix de bronze, appelant à la

première messe les ménagères, pressées d'accomplir leurs devoirs envers le Seigneur, pour retourner à leurs préparatifs; la messe chantée à dix heures et demie, réunissait quelques hommes, et surtout les invités, les étrangers dans tous leurs atours.

De midi à trois heures, on n'eût rencontré dans les rues que les chiens affairés, joyeux, frétilant de la queue et tressaillant du museau aux odeurs de mangeailles qui s'exhalaient des demeures closes. Peu à peu, les hommes, le teint animé, l'oeil brillant, la cigarette aux lèvres, sortaient de chez eux, contents d'un bon repas, et se réunissaient en petits groupes sous l'ombre des platanes de "la place". Les servantes des cafés, en tabliers éclatant de blancheur, serrés autour de leurs fines tailles, le visage accueillant, sous l'édifice compliqué des chevelures, brunes ou rousses, se multipliaient autour des tables en plein air d'où fusait un bruit de conversations et de rires, parfois quelques refrains.

Mais quand eurent retenti les sonneries de la bénédiction qui clôturait les vêpres, vers cinq heures, tandis que le soleil, déjà déclinant vers le couchant, l'air s'élevait un peu plus frais, commença la fête publique, la fête extérieure, la fête des jeunes qui préférèrent aux longues et copieuses mangeries la contredanse, ou la promenade dans les petits chemins entourant la ville.

Les accordés s'en vont franchement bras à bras, mais les amoureux timides, les amoureux d'avant la confiance, marchent l'un près de l'autre et se regardent en dessous, en se tenant quelquefois par le petit doigt.

Dans un coin de la grande place, sur une estrade enguirlandée, six mu-

siciens s'en donnaient à coeur joie; les uns, gonflant leurs joues vermeilles à l'embouchure de la flûte, de la clarinette et du piston, un autre, le violoniste, florissant archet en main et la tête penchée sur l'épaule. Le tout souligné des tams-tams tonitrueux des cymbales.

Au bras de sa meilleure amie, Céline Finot, Pascalette se promenait sur la place, passant et repassant devant les boutiques où l'on jouait des bonbons et des sucres d'orge au tourniquet.

— Approchons-nous du manège, Pascalette, dit Céline, blondine de seize ans, hypnotisée par les girations des chevaux de bois, l'éclat des glaces, et l'invite pressante des airs qui ne cessait de moudre à tour de bras l'impresario, épongeant son front congestionné, approchons-nous du manège, je meurs d'envie d'y monter.

— Mais, c'est pour les enfants, le manège.

— Pour les enfants! Regarde Lalie et Thérèse, dans une des voitures, et tiens encore Marceline avec sa petite soeur; elle est plus vieille que toi et moi, Marceline. Oh! tu vois, ça se ralentit, on va descendre, viens, je veux monter au prochain tour: Viens, viens!...

— Je ne monterai pas, déclara Pascalette, se laissant entraîner d'assez mauvaise grâce, je viens, mais je t'avertis que je ne monterai pas.

Pascalette était soucieuse, au milieu de la joie générale, d'abord elle ne se trouvait pas assez élégante. L'avortement des brebis, la météorisation des agneaux, et sans doute aussi, les fréquents emprunts faits par Jean à sa petite bourse l'avaient empêchée de "s'habiller" pour la fête. Sa robe de Pâques dernières, pourtant bien

économisée depuis, avait perdu le beau lustre des habits neufs; et puis quelle mauvaise idée elle avait eue, de confier la façon de sa robe à cette Françoise! Certes, Françoise avait été jadis la meilleure "tailleuse" de St-Césaire; personne aussi bien qu'elle ne savait arrondir une jupe, et faire coller un corsage à croire "qu'on y était née dedans". Mais il s'agissait bien de jupe ronde et de corsage collant, à cette heure! Savamment taillées, les jupes devaient aujourd'hui en haut, mouler les formes, et, dans le bas, s'élargir suivant les lois d'une mode ignorée de Françoise, et quant au corsage, blousons ou sigaros, ce n'était rien, si vous voulez, mais il fallait avoir le "chic", le cachet particulier que la pauvre honnête Françoise ne soupçonnait pas.

Quelle différence avec Denise, si bien habillée, cette Denise employée maintenant chez une couturière de Toulouse et venue en congé pour la fête. Pascalette regardait Denise qui s'en allait vers la danse au bras d'un grand garçon très élégant, et que Pascalette ne connaissait pas. Comme elle avait bonne tournure!... Une robe en laine légère, une étoffe de quatre sous d'ailleurs, la solide popeline vert-bouteille de Pascalette avait coûté bien sûr deux fois plus d'argent, mais quelle grâce dans les plis onduleux de la jupe qui faisait valoir la haute stature fine de Denise; et ce corsage si joliment cambré avec le corset droit, nouveau style, chiffonné à miracle, une dentelle par-ci, un chou par là; et cette grande ceinture de soie, drapée autour de la taille mince!... Non, il n'y avait pas à dire, personne n'avait cette élégance chic de Denise, pas même mademoiselle Jeanne,—qui, du reste, n'était venue

que pour les vêpres et ne paraissait pas sur la place.—Ce que c'était pourtant que d'habiter la ville.

Le coeur de Pascalette, rongée de contrariété dans son corsage vert bouteille, et soulevant la poussière avec ses larges souliers vernis,— le coeur de Pascalette se gonflait d'envie. Mon Dieu, ce n'était pas qu'elle tint beaucoup à la toilette, mais elle se sentait humiliée pour Jeantou, et toute confuse de se promener en si pauvre équipage avec son bel artilleur si crâne lui, dans sa veste rouge et noire avec un col en fantaisie si bien astiqué, luisant comme un sou neuf! aussi ne s'empressait-il pas beaucoup Jeantou, là-bas, mêlé aux garçons qui entouraient les musiciens et s'apprêtaient de choisir leurs danseuses. Il voulait danser, bien sûr, mais il savait pourtant que Pascalette ne dansait pas, la danse lui étant interdite comme à toutes les autres jeunes filles qui faisaient partie de la congrégation. Elle n'y tenait pas, d'ailleurs, se trouvant de beaucoup plus fière, en robe blanche, avec le voile de tulle et la ceinture bleue, de suivre, pour la Fête-Dieu, la procession du Saint-Sacrement, en tenant les cordons de la bannière blanche de Notre-Dame.

Du reste, elle savait que Jean pensait comme elle à ce sujet : l'année précédente, pour la fête, il n'avait dansé que deux ou trois quadrilles, histoire de ne pas paraître mépriser les autres garçons, et, tout le jour, il avait promené Pascalette à son bras; c'était au commencement de leurs accordailles, et il lui disait alors gentiment:

—N'allons pas à la danse, va, je préfère pour femme une jeune fille qui n'écoute pas les danseurs; c'est un honneur pour toi, d'être à la con-

grégation, et je ne t'aurais pas choisie, si tu avais été un de ces "nas-lébalos" qui font de l'oeil aux jeunes gens, à la danse, et qui montreront leurs jambes jusqu'au-dessus de leurs genoux.

Mais Jean parlerait-il de même cette année?... Si seulement elle était aussi bien habillée que Denise, il voudrait peut-être la promener à son bras, mais comme il allait la trouver fagotée à présent, lui, accoutumé aux demoiselles de Toulouse.

Et tandis que cette folle de Céline, comme un garçon, à califourchon sur la croupe dure de l'un des chevaux de bois, en riant, tournoyait dans un vertige de musique, dans un chatolement de miroirs, et de pendeloques en verre de toute couleur, seule, debout auprès du manège, Pascalette, humble et triste, de loin regardait Jeantou, pérorant au milieu des garçons qui l'écoutaient comme un oracle parce qu'il avait un sabre au côté, et l'habit militaire sur le dos.

Mais le groupe des jeunes gens s'ébroua, se désagréa, les uns s'approchèrent des filles et les emmenèrent à la danse, d'autres s'éloignèrent vers les tables du café. Il sembla à Pascalette que Jean regardait autour de lui, comme cherchant quelqu'un, telle était la honte de la pauvre fille, dans sa toilette surannée, qu'elle se dissimula plus encore derrière le manège.

—Je me promènerai avec lui ce soir, pensa-t-elle, quand il fera nuit.

L'artilleur, soit hasard, soit qu'il l'eût aperçue, vint de son côté ; en chemin, passant près de Denise, il sembla s'arrêter, Pascalette crut voir un regard s'échanger entre eux, mais Denise, n'était pas seule et Jean, n'insistant pas, suivit la direction prise.

Elle le conduisit droit au manège, tout près de Pascalette, dont les yeux, quoiqu'elle en eût, brillaient de joie. Une pensée lui vint, rapide et reconfortante.

—Il me voit comme j'ai toujours été, peut-être il ne s'aperçoit pas que j'ai une vieille robe, les hommes ne regardent pas ça comme nous.

—Enfin te voilà, Pascalette, dit Jean, s'approchant d'elle, affectueux. Voilà un beau temps que je te cherche au milieu des jeunes filles. Pourquoi te caches-tu là, méchante?... Est-ce que tu ne voulais pas me voir?...

—Je ne me cachais pas. Elle était toute rose de contentement et si émue que sa voix tremblait. J'étais seulement venue ici avec Céline qui voulait monter sur le manège. J'attendais qu'elle eût fini le tour.

—Tu vois, elle en a commencé un autre, et puis, elle n'a pas besoin de nous, Céline; viens danser.

Quel bonheur de sentir le bras de Jean tendrement se glisser sous le sien!...

—Qu'as-tu, Pascalette, est-ce que tu n'es pas contente de me voir?...

Ils firent quelques pas dans la direction des danseurs.

—Si, oh! si. Je suis très heureuse, au contraire, mon Jean, le temps me dure tant quand tu n'es pas là. Est-ce que tu ne veux pas que nous nous promenions ensemble un peu?...

Pascalette comprenait que Jean avait envie d'aller à la danse, et n'osait plus rappeler, la pauvre amoureuse, qu'elle ne consentirait pas à danser. Une légère pression de son bras ramena Jean vers le grand passage où l'on se promenait devant les boutiques.

—Nous avons tant de choses à nous dire tous les deux, insinua-t-elle doucement.

Donnant comme un regard de regret aux jupes qui tourbillonnaient derrière eux, Jean cependant la suivit, mais l'arrêtant au dernier "tourniquet" de la place.

—Je te paie des bonbons.

Là-bas, en face d'eux, à cinquante pas, se dressaient les peupliers dessinant le cours de la Lèze, et Pascalette pensait qu'il ferait bien bon s'égarer au bras de son fiancé au milieu des prairies tranquilles, dans les petits chemins fréquentés par les pêcheurs à la ligne, sous l'ombre fraîche où deux ou trois couples heureux cherchaient la solitude.

Toutefois, pour ne pas désobéir à son cavalier, elle s'arrêta et du doigt, imprima un mouvement au tourniquet. La boule tourna et vint se nicher dans une case numérotée où, après quelques balancements, finalement, elle demeura immobile. Le marchand de bonbons dit :

—Vous avez perdu.

Jean-tou voulut persister.

—Un autre tour.

La foule était autour d'eux, et l'assourdissante musique. Pascalette essaya encore et gagna, mais en croquant un bonbon, elle reprit le bras de Jean et, tout doucement le tira vers la campagne. Pour ne pas lui laisser le temps de protester, elle parlait, parlait, lui racontant les menus faits qui avaient marqué les jours depuis sa dernière permission, l'interrogeant sur sa vie, sur son service : elle avait fini par être au courant des choses du quartier, Pascalette, elle savait les noms des camarades de son ami et le nom des chevaux, les heures et les usages, elle connaissait la

signification des diverses sonneries, et jusqu'aux potins du régiment.

—Que fait ton ami Brunquiel?...

— Nous sommes toujours bons amis, le pauvre diable, il est à la boîte, on l'accuse d'avoir volé de l'avoine et de l'avoir vendue, mais ce n'est pas lui, je le sais.

—Pourquoi ne l'as-tu pas dit?...

—Plus souvent que j'allais parler sans être interrogé! Le chef m'aurait mis dedans, moi aussi.

—Et l'adjudant Gandot?...

—Ah! le sale bougre! figure-toi...

—Certes, au lieu d'écouter toutes ces histoires militaires, Pascalette eût préféré causer de Jean avec lui, d'elle-même, de leur amour, de leurs projets, de leur avenir commun... Mais elle se pliait à sa fantaisie du moment, toute au désir de l'avoir à elle là, sur le bord de l'eau, qu'elle commençait à voir miroiter au soleil couchant, déjà ils atteignaient le bord de la prairie, et les gros souliers de Pascalette doucement foulaient l'herbe fraîche, quelques papillons volaient autour d'eux; dans l'air, une fine odeur de menthe s'éleva.

Brusquement Jean s'arrêta court.

—Eh bien! vrai, petite, ce n'est pas la peine d'être ici le jour de la fête pour quitter la danse, la musique et tout nous perdre ici, comme des sauvages.

Pascalette pensa tout bas : comme des amoureux!—Mais elle se tut, un peu déçue, la tête baissée, et pour obéir à Jean tourna le dos à la terre promise, brusquement rappelée, en se rapprochant du bruit de la fête, à la contrariété de sa toilette étriquée, brusquement tombée du haut de son rêve.

Et quand au milieu des promeneurs plus nombreux ils eurent regagné la place, Jean dit avec autorité :

—Allons danser.

Mais Pascalette ne voulait pas danser. Oh! cela elle ne le ferait pas, non pas qu'elle fût exagérément bigote, la petite maître-valette, mais elle se souvenait des bonnes Soeurs maintenant proscrites, qui lui avaient fait l'école, elle aimait Jean, mais elle voulait d'une volonté décidée, un peu têtue, arriver au mariage avec la robe blanche et la ceinture bleue du catéchisme de persévérance; ce serait son honneur d'être accompagnée à l'autel par ses compagnes avec le voile de tulle et de ne quitter elle-même ce voile que pour la couronne de mariée; aussi, rassemblant son courage, elle retira son bras de celui de son fiancé, et, tout bas :

—Eh bien, je ne te retiens pas, va danser.

—Avec toi.

—Tu sais que je ne danse pas.

—Sottise.

—Oh! Jean!...

—Ça dure donc toujours, ce catéchisme. Jusqu'à quel âge veux-tu rester petite fille?

—Petite, ou vieille fille, tant que je resterai fille, je serai de la congrégation.

—Eh bien, fais à ta volonté.

Elle aurait voulu lui rappeler le passé, le temps où il la louait d'être fidèle à ses serments d'enfant de Marie, mais elle n'en eut pas le temps. Prestement, avec un peu d'humeur, il la quitta la laissant toute déconcertée, seule dans sa robe vert bouteille et ses gros souliers au milieu de la foule, et d'une allure dégagée, il s'en alla vers la danse.

Céline et les autres jeunes filles se promenaient par groupes de trois ou quatre, en se donnant le bras, riant et bavardant entre elles, effarouchées quand les gamins lançaient, à ras de terre, des pétards qui venaient éclater sous leurs jupons; partout dans la foule pleuvaient à pleines poignées ces légères pastilles en papier de couleur que nos fêtes ont empruntées au carnaval italien et que nos paysans appellent assez improprement la dernière syllabe; c'étaient des rires, vite suivis de repréailles, quand les paquets de confettis étaient envoyés en plein visage, dans les yeux, dans les cheveux et dans le cou. Toute cette gaieté augmenta la tristesse de Pascalette.

—Qu'irais-je faire avec mes amies, se dit-elle, je n'ai pas le coeur à m'amuser; j'aime mieux rentrer à la maison.

Mais, avant de partir, elle jeta un coup d'oeil vers les danseurs, Jeantout se pavanait au milieu d'un quadrille, auprès de Denise qu'il avait invitée; pendant les repos, lui parlant bas et de près, Denise riait, mais Pascalette eut peur de pleurer et s'en alla, poursuivie jusque chez elle par les sons agaçants de la musique.

Elle était bien décidée à se coucher tout de suite, après le souper; mais sa mère l'engagea à retourner à la fête avec elle. Dans le coeur de la pauvre petite un espoir s'était conservé, et puis les imperfections de sa toilette la gênaient moins avec la nuit. Des ballons vénitiens éclairaient pittoresquement la foule, plus libre, plus bruyante, que dans la journée; on ne savait plus d'où partaient les vols de confettis, qui s'abattaient sur les vêtements, sur les chapeaux, s'emmêlant aux chevelures; dès son arrivée,

Pascalette trouva Denise qui lui prit amicalement le bras.

—Eh bien! Pascalette, est-ce qu'on boude à ses amis? Je ne t'ai pas vue de la journée, viens, promenons-nous un peu.

—Si fait, moi je t'ai vue. Tu n'as pas cessé de danser. Je ne pouvais pas aller te chercher à la danse.

—Mais pourquoi n'y étais-tu pas toi-même?

—Tu sais bien que nous ne dansons pas, nous autres du catéchisme.

Bah! fit Denise avec un mouvement de ses jolies épaules, crois-tu que nous serons damnées pour avoir dansé? c'était bon quand nous étions petites filles?...

En entendant cet argument, le même que lui avait présenté Jeantou, Pascalette eut un malaise.

—Je ne trouve pas, Denise, ce qui est bon pour les petites filles, est aussi bon pour les grandes filles. Mais si tu as oublié les leçons de nos bonnes Soeurs, tant pis pour toi, je n'puis rien, et, si nous ne sommes pas d'accord là-dessus, parlons d'autre chose, dis-moi comment tu te trouves à Toulouse.

—Oh! si bien, ma chère! que je suis contente d'avoir quitté ces vilains travaux de la campagne qui "abiment" les mains, noircissent le teint et vieillissent une jeune fille avant l'âge! Et encore il s'y gagne si peu.

—Et que gagnes-tu, toi, à la ville?

—Encore pas beaucoup, j'ai fait six mois d'apprentissage, mais la "première" m'a dit que j'avais de bonnes dispositions, et m'a trouvée adroite. J'ai été payée à vingt-cinq sous, maintenant j'en gagne trente. Tu sais que je suis chez ma tante, ce sont mes parents qui lui paient ma pension, du moins jusqu'ici, j'ai donc

toujours quelques sous dans ma poche pour ma toilette.

—Tu es bien élégante, Denise.

—N'est-ce pas? Et tu comprends, ça ne me coûte pas grand'chose; la patronne nous compte les étoffes au prix de facture, et pour la façon, ce n'est rien.

Pascalette soupira, en admirant la coupe élégante des vêtements de sa compagne.

—Mais tu travailles beaucoup Denise, ça ne te fatigue pas?...

—Oh! non! bien moins que de travailler dans les champs. Et puis, c'est gai, tu sais, l'atelier, ces demoiselles sont bien gentilles; c'est-à-dire il y en a de toutes façons, il y en a des jalouses, qui vous feraient brûler, si la première a l'air de vous faire des faveurs; il y a des mauvaises langues, des boudeuses, des chipies, quoi!... Mais on en prend et on en laisse, et puis, il y a aussi de bonnes camarades. Nous n'allons à l'atelier qu'à huit heures et demie... Le soir quelquefois l'on veille, s'il y a beaucoup de travail; à présent, c'est la morte saison; alors le soir, nous sortons, mes amies et moi, nous voyons les boutiques illuminées, la foule, c'est si amusant, les messieurs qui vous suivent, surtout si on est un peu bien tournée.

—Oh! Denise!

—Quoi, oh! Denise?... Il n'y a pas de mal à faire courir des imbéciles qui s'imaginent qu'on va les écouter tout de suite. L'autre jour, tiens, j'étais avec une des mes compagnes Lucie, une dégourdie, bien gentille, maligne comme un singe, et spirituelle, pas jolie précisément, mais du "chien". Il y avait un monsieur, un vieux, gros, qui marchait comme s'il

été gêné dans ses souliers, il mis à nous suivre.

Attends, m'a dit Lucie, tu vas voir. La voilà qui se met à faire des mines, en jetant un coup d'oeil par derrière, à peine, de temps en temps, rien que pour un petit encouragement. Nous nous promenions un instant sur les trottoirs de la rue d'Alsace, en regardant les étalages, le monsieur, toujours là, qui nous dévorait des yeux; puis nous tournons à la rue de Metz, puis au quartier Saint-Etienne, je me suis retournée à demi, j'ai dit à Lucie: — Ça va bien, il est toujours là. Nous prenons l'allée Saint-Etienne, il n'y avait presque plus personne, et nous commençons à marcher plus vite, toujours suivies; mais le monsieur commençait à traîner la patte. Nous l'avons mené comme ça par le tour du grand Rond et l'allée des Soupirs, jusqu'au bord du canal, il courait presque, le pauvre homme, et nous l'entendions derrière nous souffler comme une locomotive.

— Que faisons-nous, m'a dit Lucie, nous courons plus vite pour le perdre? — Non, laissons-nous aborder, ce sera plus amusant. Alors sous un réverbère, je me suis arrêtée brusquement, comme si mon soulier s'était dénoué. Pendant ce temps, le monsieur a gagné sur nous et nous est arrivé dessus. Si tu l'avais vu!... Rouge comme une pivoine, les cheveux en désordre et le front dégouttant de sueur; il ne pouvait pas parler tant il avait peine à respirer. Et avec ça, essayant de se donner l'air agréable, et même sentimental, il a essayé de nous faire son petit compliment:

— Vous... Vous êtes charmantes... trop pour pour... vous prome... promener toutes... seules. Lucie s'est mise à le toiser, comme si

elle ne l'avait pas aperçu sur ses talons depuis une heure: — Tiens! D'où sort-il, celui-là?... Voulez-vous accepter... accepter mon... Mon bras. Je me suis relevée mon soulier attaché. — Hé bien! vous en avez encore du toupet, vous! Et j'ai repris le bras de Lucie.

— Ecoutez-moi, ne refusez pas, charmantes nymphes!

— Vous n'avez pas d'assez bonnes jambes pour nous attraper! lui a fait Lucie avec un grand éclat de rire. Et nous sommes reparties vite, vite, il y a renoncé cette fois et de loin nous a crié:

— Petites pécores! Dire ce que nous avons ri, en laissant le pauvre homme sur les bords du canal, près du pont des demoiselles, et fourbu. Oh! il n'y a pas, fourbu!...

— Mais, c'est méchant ça, Denise.

— Tant pis pour lui, pourquoi avait-il voulu nous suivre, ce gros vieux!

— Et si ç'avait été un jeune?

— Oh! je ne dis pas, ça arrive aussi quand c'est un jeune, et qu'il est gentil, on n'est pas si revêche, on se promène un tour ensemble, et la connaissance est faite, et puis, il arrive de se retrouver, par exemple les dimanches à la musique, ou dans les bals du quartier, quelquefois au théâtre. Tu n'as jamais été au théâtre, toi, Pascalette?

— Jamais, dit la petite, les yeux grands ouverts.

— C'est ça qui est beau. Ecoute, il faut que tu demandes à tes parents qu'ils te laissent venir me voir à Toulouse. Ma tante sera enchantée de t'avoir une semaine, je te mènerai partout.

Pascalette soupira.

— Papa ne voudra pas.

V

— Et puis, tu devrais faire comme moi, va, entrer dans un atelier. Tu n'es pas maladroite, tu t'en tirerais, je t'assure.

La petite pensa tout de suite que si elle était à Toulouse, elle pourrait voir Jean, tous les dimanches, et se promener avec lui, qu'elle aurait une jolie robe bien taillée, comme celle de Denise.

— Oh! ça me conviendrait, mais je ne peux pas quitter la métairie.

— Tu pourras, si tu le veux bien.

En caressant ces perspectives souriantes, Pascalette se sentait comme isolée, et ne prêtait attention à rien qu'à la tentation intérieure, murmurant ses invites à l'intime de son coeur.

— Qu'est-ce que vous complotez-là, toutes deux? C'était Jeantou qui les arrêtait, par derrière, un bras passé sur chacune de leurs épaules.

— Ah! fit Denise, c'est toi. Eh bien! Promenons-nous tous les trois. Je suis fatigué d'avoir dansé tout aujourd'hui.

Galamment, l'artilleur offrit un bras à gauche, un bras à droite, et promena toute la soirée les deux amies, cependant que Pascalette, qui s'était trouvée à gauche s'empêtrait dans le sabre de son flancé et pensait, le coeur gros, combien Denise était de trop, là, avec elle et lui; Jean semblait très heureux, et bavardait beaucoup avec Denise, parlant d'une foule d'histoires toulousaines où la pauvre Pascalette n'entendait rien, rappelant des souvenirs communs.

— Ils se voient donc, à Toulouse? Pensait la petite, avec une pointe de jalousie, fouillant son pauvre coeur dolent.

— Papa, dit Pascalette, j'ai hier une lettre de Jeantou; il me consulte sur une idée qui lui est venue depuis quelque temps. Je vais vous lire sa lettre, vous me direz ce que vous en pensez.

La respiration un peu haletante de Pascalette faisait battre son coeur à grands coups sous son corsage des dimanches, et elle avait la voix précipitée que donne une "intense frousse", mais elle allait de l'avant, en brave fillette qu'elle était.

Un peu maigrie, depuis l'an passé; on l'eut dit plus grande avec une teinte de gravité vieillissant sa physionomie. Les inquiétudes de la femme avaient passé sur elle. On était au mois de mai, un dimanche; les garçons, quelques sous en poche, s'en étaient allés à leurs plaisirs; Madeleine, le dîner fini, rangeait son ménage, et le père, qui restait à la garde de la métairie et des bêtes, venait de bourrer sa pipe avec soin et se donnait un moment de repos, assis à l'ombre sur le seuil de la porte. Les hirondelles bâtissant leur nid, passaient et repassaient, joyeuses, très haut, dans le ciel bleu, et les abeilles, affairées, bourdonnaient parmi les fleurs du marronnier voisin.

— Hé bien, lis-moi ça, petite, dit Jacques, le menton dans sa main.

Il était d'une époque où l'on n'avait pas encore décrété l'instruction obligatoire, sans encre ni plume, il comptait comme pas un, calculant au plus tôt fait, soit qu'il s'agit de bêtes à cornes, soit qu'il fût question de troupeau, "le pied" et les profits, se remémorant les chiffres d'une année, à l'autre, et même de bien des années en arrière, mais il ne savait pas lire.

Et, Pascalette, debout devant lui, avec une petite flamme d'émotion aux joues, la voix tremblante, commença un peu vite la lecture de cette lettre qui, depuis la veille elle avait apprise par coeur.

— Ma chère Pascalette,

— Tu as raison de me reprocher ma "paresse, j'aurais dû te remercier plus tôt de... de..." Ici, la petite eut une hésitation, comme si quelque mot lui eût été difficile à déchiffrer. En réalité, elle oubliait que Jean la remerciait d'un nouveau mandat, mais elle ne voulait pas avouer à son père qu'elle lui envoyait de l'argent, et s'empêtrait, fourvoyée dès le début, dans une phrase qu'elle ne savait comment escamoter. Heureusement, Jacques n'était pas pressé et comprenait fort bien qu'il fallut du temps pour déchiffrer l'écriture, d'autant mieux, il s'en rendait compte, que Jean écrivait très fin. Patiemment donc il attendait.

— "... Te remercier de... toutes tes bonnes lettres, continua Pascalette, ayant trouvé la tangente, mais si je ne l'ai pas fait, chère amie, c'est que j'avais mes raisons; depuis quelque temps une idée m'est venue qui regarde notre avenir, et j'avais besoin de consulter certaines personnes, de prendre des renseignements pour voir si mon idée était bonne, je ne voulais pas t'en parler avant de savoir à quoi m'en tenir.

Pascalette fit une nouvelle pause et regarda son père, à la dérobée. Il n'avait pas changé d'attitude, seulement, il aspirait un peu précipitamment la fumée de sa pipe qu'il envoyait en l'air, par larges bouffées, et ses sourcils aux longs poils désordonnés se joignaient presque de chaque côté d'une ride profonde. Il écoutait avec attention.

Pascalette reprit sa lecture :

"Depuis que je suis parti de chez nous, j'ai vu le monde, j'ai appris beaucoup de choses; un qui ne sera pas sorti de son endroit ne les saura jamais..."

— Hum! grogna Jacques, sans bouger...

"Ne les saura jamais. J'ai vu qu'à la campagne on prend de la peine, on vit en "malaise", et on ne gagne presque rien, alors ce que j'ai dans l'idée, c'est de me placer à la ville.

Le vieux maître-valet se leva tout d'une pièce, comme s'il avait été mû par un ressort.

— Sacré nom! elle est jolie son idée. Arrête-toi pour voir, il faut que ta mère entende ça. Hé Madeleine?

La ménagère n'était pas loin, et, soit divination maternelle, soit qu'elle eut réellement entendu, vite, comprit de quoi il s'agissait et s'approcha conciliante.

— Allons, toi, ne te monte pas comme une soupe au lait, tu ne sais pas encore ce qu'il veut dire le garçon, laisse au moins finir la lettre, au lieu de jurer comme un sauvage, assieds-toi, tiens-toi tranquille.

Jacques haussa les épaules, s'en alla gratter les cendres du foyer, pour y trouver un charbon et ralluma sa pipe, éteinte, puis, se rassit sur son seuil.

— Allons, dit-il, achève, toi, petite, seulement recommence avant la dernière phrase pour voir si j'ai bien compris.

"... Ce que j'ai dans l'idée, répéta péniblement Pascalette, c'est de me placer à la ville; depuis que je suis au régiment, j'ai fait connaissance avec les chevaux, tu sais que le capitaine m'a pris pour son ordonnance et même qu'il est bien content de moi; alors il m'offre si je veux "ren-

“trer” cocher chez son père, ce sont des gens riches, et de la noblesse. “Je crois, ma chère Pascalette, qu’une fois marié, je pourrais t’y faire rentrer comme femme de chambre, ça vaudrait mieux que de “chiner” à la campagne, moins de peine et plus de bénéfice.

“Seulement, voilà, le métier de femme de chambre, tu ne le sais ni peu ni beaucoup; il faut apprendre le repassage et la couture, mais nous avons pensé ceci: Je vois quelquefois, Denise Chalut qui travaille ici chez une tailleur où elle se fait ses soixante francs par mois, depuis le premier de l’an; elle se charge de te faire accepter en apprentissage chez sa patronne, et la tante de Denise te recevrait pour loger moyennant une très petite pension. Moi je suis de la classe, on va me libérer au mois de septembre, je prendrai la place de cocher, nous aurons le plaisir de nous voir de temps en temps et de nous promener ensemble les dimanches. Et puis, quand tu auras fini l’apprentissage, nous nous marierons, et tu viendras femme de chambre, chez les mêmes maîtres que moi.

“Tu comprends qu’il m’a fallu quelques jours, pour “tirer mon plan”, je pensais bien à tout ça, quand je suis venu à Pâques, si tu t’en souviens je t’en ai touché un mot, mais la poire n’était pas mûre; à présent que je suis sûr de la place, nous pouvons marcher. Parle donc à tes parents, chère amie, et ne tarde pas à me répondre, pour ne pas retarder le bonheur de celui qui se dit ton tendre ami.”

C’était fini, et si bien dit! Pascalette repliait sa lettre, un peu essoufflée, mais réconfortée par le silence de son

père, qui obéissait à sa femme, n’avait sonné mot, assis sur son seuil, tandis qu’elle, la Madeleine, écoutait de toute son attention, appuyée au chambranle de la porte.

La petite n’osa pas interroger et resta là debout devant son père. Un silence se fit et Jacques, les sourcils, tout à fait réunis au sommet de son gros nez, chassait d’un geste coléreux les mouches importunes, et gardait entre les lèvres, sans songer à la rallumer, sa pipe qui, de nouveau, s’était éteinte.

Pascalette coula vers sa mère un regard de détresse, la Madeleine toucha l’épaule à son mari.

— Eh bien! mon homme, tu as tout entendu, c’est à toi de parler.

Il sursauta, comme si une guêpe l’eût piqué, et, d’un maître coup de poing, faisant trembler la porte.

— Eh! tonnerre!... Que veux-tu que je dise, parle aussi, toi, et si tu veux que nos enfants nous abandonnent pour s’en aller faire les mirriflores à la ville, y apprendre la paresse et les choses mauvaises, ne te gêne pas, dis-le.

Elle n’eut garde, l’épouse soumise, la bonne mère de famille, qui au fond partageait les idées de son homme, comprenant bien d’ailleurs, que s’il ne répondait pas plus vite, c’est qu’il avait le cœur trop plein et que la colère l’étouffait, elle attendit ce qu’il avait à dire, et seulement demeura là, pour atténuer, pour adoucir les expressions et soutenir sa petite, toute pâle, maintenant et qu’avait rendue tremblante cette première explosion de l’irritation paternelle.

Jacques, le buste en avant, les deux mains pesant sur le seuil, comme prêt à s’élancer, regarda de bas en haut, sa fille, debout devant lui, et tor-

dant nerveusement entre ses doigts, la lettre qu'elle venait de remettre dans son enveloppe.

— Et alors, comme ça tu voudrais nous quitter?

— Non, papa, c'est-à-dire... je n'en sais rien.

“Je vous apporte la lettre de Jeantou, mais je sais bien que c'est à vous de nous conseiller.

— Tu vois qu'elle est raisonnable, intervint la mère, tu n'as pas besoin de te fâcher, mais il faut parler des choses et nous dire ton idée, tout doucement.

— Eh bien! mon idée, c'est que ça ne vaut rien de quitter son endroit. Quand on est des gens de la terre, il faut rester à la terre. Que ceux qui sont nés à la ville, se cherchent des places à la ville! il faut du monde partout; mais ça n'est pas fait pour nous autres. Dites-moi si on va planter un bois de chêne sur la place du Capitole? Non, n'est-ce pas, eh bien! nous sommes, censé, comme les arbres, nous autres et ce n'est pas sage, que d'aller prendre racine dans un terrain qui ne nous convient pas. Oh! je sais que c'est la mode, à présent, pour mieux vivre, ils disent, pour gagner plus d'argent... Oui, pour devenir des feignants, porter les habillements comme les dames et les messieurs, souvent pour apprendre le vice. Et pendant ce temps, les choses souffrent dans les campagnes, et bientôt on ne trouvera plus personne pour travailler la terre, qui nous donne à boire et à manger.

“Tenez, regardez les Chalut, des gens qui avaient de quoi, des bons petits propriétaires, qui pouvaient bien vivre, rien qu'en restant chez eux, eh bien le petit a attrapé la turlutaine, et a commencé de partir pour se mettre

camionneur à Toulouse, il s'est marié, a deux enfants, ça va bien. Mais le maître qu'il servait a fait de mauvaises affaires et a commencé à renvoyer son personnel comme font la moitié des patrons à présent, voilà le garçon sans place, courant de-ci de-là, pour en chercher une autre, les économies s'en vont, la misère arrive, et Denise?...

— Denise travaille, papa, elle gagne quarante sous.

— Oui, parlons-en de ta Denise, avec ses quarante sous, elle n'en a pas assez pour se payer ses robes. L'avez-vous vue l'année dernière à la fête, habillée comme une dame. Elle va plus propre que Melle Jeanne; l'as-tu vue, avec ses affiquets, et son visage barbouillé de blanc, comme une meunière? Tout ça sent la fille entretenue, si tu veux que je te le dise, et pendant ce temps voilà le vieux Blaise, qui a tant chiné pour travailler son bien à lui seul, qu'il en est mort, le pauvre homme, et la Françoise, jusqu'au cou dans les affaires obligée de faire aller sa terre, payer les impôts et les “rejointes” et tout ça lui mange le vert et le sec, elle se crève de travailler, la pauvre, elle s'est endettée et ne s'en tirera pas sans vendre, et la voilà dans la misère eh?...

Madeleine approuvait de la tête, ne pouvant s'empêcher de convenir que son mari avait raison, et Pascalette toujours immobile, pétrissait la lettre de son Jeantou, écoutait silencieusement et attendait la conclusion.

— Pour finir, écoute, ma fille, Jeantou peut faire à sa volonté, je ne suis pas le maître; qu'il se place, qu'il s'en aille à Toulouse, à Paris, où il voudra; mais toi, c'est une autre affaire, tu m'appartiens, et je l'ai dit une fois pour toutes, je ne te donnerai qu'à celui qui voudra rester chez nous, et fai-

re le métier de travailleur de terre, comme nous le faisons; voilà ce que tu peux lui répondre.

Sur les joues pâles de Pascalette, de larmes coulèrent, la bonne Madeleine fut toute remuée de ce chagrin, sans protestations et sans paroles, elle essaya de reconforter la petite.

— Jeantou comprendra la raison, je sais bien qu'il tient à toi, c'est un brave enfant et vaillant, il nous dit son idée, mais quand il verra que nous ne voulons pas, il reviendra par ici.

— Savoir, dit Jacques, hochant la tête, c'est un malheur qu'il se soit placé ordonnance, sans ça, tout ceci ne serait pas arrivé. Oh! de vrai, c'est un bon enfant, Jeantou, et puis, nous l'avons vu si petit, et depuis qu'il a perdu ses parents toujours à la maison, que nous le regardions comme à nous, censé.

En entendant cet éloge de son bon ami, Pascalette s'attendrissait, pleurant plus fort, avec moins de chagrin, comme si elle prévoyait que son père allait céder. Le vieux paysan prenant sa pipe éteinte, se mit à en secouer les cendres, sur son pouce et se leva, un peu calmé par les paroles qu'il venait de prononcer, mais, dans sa décision, inébranlable.

— Enfin, c'est comme ça, petite, et ne viens pas me corner aux oreilles, que vous êtes comme fiancés, que tu l'aimes, que tu le veux. Te laisser aller dans les ateliers de Toulouse, je ne le ferai jamais; si Jean te veut, qu'il vienne te chercher ici, et s'il t'aime il y viendra, et il y restera. S'il ne t'aime pas, eh bien! qu'il se conduise.

Il mit sa tête dans la cuisine, et regarda l'heure, à la pendule.

— Assez causé de tout ça, ce qui est dit est dit, allons ouvrir aux brebis, je les promènerai jusqu'à l'heure d'ap-

paturer, quand il sera temps, tu viendras me remplacer, Madeleine, et toi Pascalette, tu peux aller à vêpres, et te promener avec tes amies, ça te tirera le chagrin de dessus. Ici, Labrie.

VI

Une semaine passa, le dimanche était revenu, le dimanche de la Pentecôte, les vêpres finissaient.

Les cloches venaient de sonner la bénédiction, et la foule sortait de l'église, lentement et s'écoulait sur l'"esplanade"; d'abord quelques hommes, assez clairsemés, des vieillards, pour la plupart, les jeunes vont à peine à la messe, jamais aux vêpres et c'est avec peine que Monsieur le Curé, pouvait maintenant recruter pour les processions, les porteurs de la bannière et du dais; les femmes sortaient ensuite, les ménagères avec la hâte de rentrer chez elles, pour faire paccager leurs bêtes, et veiller à leur souper, les jeunes filles libres de leur journée, se réunissaient au gré de la sympathie, par groupes de trois ou quatre, et bras à bras s'en allaient flâner dans la grande rue avec des conversations actives et des rires.

Dans l'église, toute inondée de soleil par la rosace en vitraux qui se dessinait, au milieu du plein cintre du grand portail, toute parfumée d'encens, comme vibrante encore de l'ardeur des prières, quelques dévotes, étaient prosternées devant les statues de la Vierge et des Saints, saint Joseph paternel, avec son lis blanc, et près du bénitier, saint Antoine de Padoue, pressant sur son coeur l'enfant divin. Au milieu des rangements des chaises, opéré en grand tapage, par le sacristain et sa femme, on percevait par moment le faible cliquetis des rosaires. Les marguillières, en robe et

bonnet noirs, les deux pointes de leurs pèlerines, rejetées sur leurs épaules, pour laisser aux bras plus de liberté, en va et vient, des chapelles à la sacristie, rangeaient les bouquets, les flambeaux, les nappes brodées, et revêtaient les autels de leurs modestes livrées des jours de semaine.

Pascalette s'attardait à sa prière devant la chapelle de la Madone, depuis neuf jours elle n'avait pas manqué de réciter son chapelet chaque soir pour se rendre Notre-Dame favorable et terminait en ce moment la pieuse neuvaine qui devait, pensait-elle, lui obtenir le bonheur.

Elle avait instruit Jean de la décision de son père, et Jean avait répondu brièvement qu'il aurait une permission pour la Pentecôte, qu'il la verrait et causerait avec elle de leurs projets définitifs.

Elle se leva enfin, prit de l'eau bénite, traça sur sa poitrine un grand signe de croix, et sortit sur l'esplanade toute éblouie de la lumière succédant à la pénombre de l'église.

— Je t'attendais, lui dit son amie, la petite Céline et je commençais à m'ennuyer.

— Qu'est-ce qu'il y a?...

— Une lettre.

— Oh! mon Dieu, l'écriture de Jeantou, moi qui regardais si je ne le voyais pas sur la place! il ne viendra pas, puisqu'il écrit, est-ce qu'il serait malade?

— Je ne le crois pas. Maman l'a vu avant-hier à Toulouse, elle l'a rencontré sur le boulevard, il avait l'air très bien portant, il lui a dit comme ça: — Vous retournez à Saint-Césaire? — Oui, lui a dit maman. — Voulez-vous me faire une commission, Marguerite?... — Bien sûr, que je te la ferai, ta commission, qu'est-ce

que c'est? — Tenez, j'allais mettre une lettre à la poste pour Pascalette, mais j'aime mieux que vous vous en chargiez, comme ça je suis sûr qu'elle l'aura tout droit, je ne tiens pas à ce que la lettre tombe entre les mains de ses parents, vous le lui direz, et si elle veut la leur faire voir, ça la regarde... Vous pouvez lui dire aussi que je ne viens pas, car je n'ai pas de permission.

Pascalette tendit la main et prit la lettre.

— Merci, Céline.

Elle était devenue toute pâle, au fond de son coeur une voix secrète lui murmurait que Jean n'avait pas dit la vérité, que s'il ne venait pas, c'est qu'il préférerait ne pas la voir, et s'il ne voulait pas la voir, c'est qu'il avait cessé de l'aimer.

La rieuse Céline eut pitié de la visible détresse de son amie.

— Ne te fais pas de chagrin, Pascalette, il viendra un autre dimanche, va, bien sûr, lis ta lettre, je t'attends et puis nous irons nous promener; Blanche et Thérèse sont parties devant, je leur ai dit que nous allions les rejoindre, allons, lis vite.

— Non, Céline, je n'ai pas le coeur à m'amuser, va-l'en retrouver les petites, moi, je rentre à la maison.

— Je te dis que tu es une nigaude de te faire de la peine et pour un rien, peut-être que la lettre de Jean va te consoler, qu'il te donne quelque bonne nouvelle, lis là et puis tu viendras avec moi.

Il y avait de l'intérêt véritable dans l'insistance de Céline, il y avait aussi de la curiosité, le simple roman de son amie, avait un attrait puissant pour ses seize ans, elle avait espéré qu'on lui laisserait lire au moins une partie de la lettre de l'artilleur, mais

Pascalette l'avait mise sans l'ouvrir dans la poche de son tablier, et Céline fut bien obligée de comprendre que l'heure des confidences n'était pas venue.

— Non laisse-moi m'en aller, et tu diras à ta mère que je la remercie de la commission.

— Enfin, comme tu voudras, mais si tu as envie de faire passer la réponse à Jeantou, maman retourne à Toulouse, jeudi, et tu n'as qu'à me donner la lettre, elle la remettra.

— Peut-être, dit Pascalette en s'éloignant, je te remercie toujours.

— A ton service. C'est égal, tu ferais mieux de venir et de t'éclaircir le coeur avec ton amie.

Déjà Pascalette s'en allait comme on fuit, par le petit chemin qui passait derrière l'église, et qui en cinq minutes allait la conduire aux Toujagues.

Mais aussitôt que Céline l'eut perdue de vue, elle s'arrêta. Non, elle ne voulait pas rentrer chez elle à présent, il fallait qu'elle fut seule pour lire cette lettre, dont une sorte de divination lui révélait le contenu.

A sa droite s'ouvrait l'allée du cimetière, embranchée au chemin des Toujagues. Dans l'or du couchant se dressaient les silhouettes sombres des cyprès, parmi lesquelles on pouvait distinguer la blancheur des croix de pierre. Pascalette alla vers le cimetière, mais elle n'y entra point, d'abord ce n'était pas sans un frisson qu'elle en franchissait la porte, et puis, tout en montant la côte qui accédait, au portail en claire-voie, elle pouvait d'en bas distinguer, au-dessus d'une tombe encore fraîche, la forme noire d'une femme, prosternée; sous le crépe qui voilait de noir sa coiffe blanche, Pascalette la reconnaissait bien.

Voilà cette pauvre Françoise, de

Châlut, qui pleure sur la tombe de son mari, se dit-elle.

Or, Pascalette désirait la solitude, elle n'avait pas de consolation pour la peine de Françoise, et Françoise n'en avait pas pour la sienne, et puis la vue de Françoise, évoquait le souvenir de sa fille, de Denise qui était venue pour l'enterrement du pauvre Blaise, toute froufrouante, dans un deuil élégant de demoiselle, et qui depuis n'avait pas reparu. La pensée de Denise l'oppressait, sans qu'elle comprit pourquoi, à la fois comme une menace mal définie, et comme une tentation funeste.

Arrivée à la porte du cimetière, elle se détourna vers la gauche, longea un moment la grande aie d'aubépine, et là, dans la verdure, cachée par les hautes herbes et les touffes éparses d'arbres d'essences diverses, s'assit pour lire en paix la lettre de son fiancé.

— "J'espérais bien te voir pour ces fêtes de Pentecôte, ma chère Pascalette, mais voilà que je n'ai pas eu la permission attendue, et puisque je n'aurai pas le plaisir de te serrer dans mes bras, je suis forcé de mettre la main à la plume pour répondre à ta dernière lettre, et parler un peu de nos projets.

Tu me dis, ma chère amie, que ton père n'est pas décidé à te laisser venir en apprentissage à Toulouse et que, même il refuse de nous laisser épouser ensemble, si je ne promets pas de revenir à Saint-Césaire, et de reprendre le travail de la campagne, chère amie, cette lettre m'a beaucoup contristé, ça m'aurait fait plaisir de te voir ici, et, bien plus encore, de suivre les projets que nous avions faits ensemble, depuis si longtemps,

mais pour revenir là-bas, je suis bien décidé, je n'y reviens pas.

Il ne faudrait pas avoir connu tous les agréments de la ville pour revenir s'enterrer dans un Saint-Gésaire, où l'on n'a jamais rien de nouveau à voir, ni de beau, tandis qu'à la ville, soient les rues ou les boulevards, ou le théâtre, on a toujours une réjouissance, et puis les gens ne sont pas des sauvages, comme chez nous.

Mais encore, ça n'est rien, le vrai c'est qu'à la ville, on vit moins en malaise et qu'on gagne plus d'argent. Regarde, nous autres; une supposition que ton père nous gardera à la métairie, il faut toujours travailler pour les autres et demander dix francs si on les a besoin, pour s'acheter une paire de souliers ou un tricot. Si nous allons chez nous, dans ma petite maison, le peu de terre que nous avons n'est rien; il faut prendre un été, pour se gagner la vie, se crever du matin au soir, s'en aller travailler sa terre, à soi, d'une échappée, les dimanches matin, comme qui vole, tantôt par-ci, tantôt par-là, on se calcine et la misère sur le dos; ici fais attention: Je donne à moitié ma petite terre qui nous rapporte de quoi payer les tailles, et un peu plus, on me gage comme cocher, chez le père du capitaine, cinq cents francs, toi, si tu pouvais être femme de chambre nourrie et logée, trois cents, entretenue de tout, des cadeaux, des étrennes, moi habillé presque toujours, nous pouvons mettre cinq cents francs à l'intérêt chaque année.

Tu comprends, chère amie, qu'il n'y a pas d'hésitation, il faut faire comprendre ça à ton père.

Nous avons parlé de toi avec Denise, sa patronne te prendra, et sa tan-

te veut bien te recevoir, tout est préparé.

Donc, il faut que tu décides ton père, tu n'as qu'à venir, je ne te dis pas de venir contre sa volonté. Quoique je parie que, si tu le faisais, il serait content après. Enfin, chère amie, nous sommes encore jeunes, rien ne nous presse de nous marier, peut-être que ton père changera d'idées, moi je n'en changerai pas, je t'aime toujours, mais pour revenir chez nous, il ne faut pas y compter. Fais-moi réponse bientôt.

Je suis pour la vie ton bon ami.

Jean.

La brise qui s'était faiblement levée, vers le soir, avec l'atténuation de la chaleur, faisait bruire les branches des cyprès comme avec une plainte douce, quelques hirondelles passaient encore, d'une aile vive, regagnant leur nid; d'un bouquet d'acacias fleuris qui avait poussé au coin de la haie, une fine odeur venait jusqu'à l'endroit où Pascalette tapie dans les herbes, réfléchissait, tenant à la main la lettre encore déployée. Que signifiait au juste cette lettre? L'enfant simpliste, inhabile à lire entre les lignes, ne comprenait que la pensée exprimée. Son amoureux n'était pas plus capable qu'elle de sous-entendus habiles, il l'aimait toujours, puisqu'il le lui affirmait, l'aimait-il autant qu'autrefois? Telle était la question qu'elle se posait, avec un découragement et une tristesse, prouvant déjà que cette question qu'elle se posait, était résolue dans son esprit; il ne voulait pas lui sacrifier son projet de vivre à la ville, et consentait trop facilement à éloigner la date du mariage, jadis appelé de tous ses vœux. Pour elle, qui n'avait pas cessé de l'aimer, combien peu

auraient pesé les obstacles, si elle eût été libre comme il l'était. L'important, ce n'était pas de gagner plus ou moins d'argent, de vivre ici ou de vivre là-bas, c'était de vivre ensemble, et la peine à prendre, ne serait qu'une joie, si elle était prise en commun. Sans doute elle consentirait, à entrer en apprentissage, à suivre Jeantou à Toulouse, elle l'eût suivi jusqu'au bout du monde, mais elle n'oserait jamais insister de nouveau auprès de son père, qui s'était exprimé d'une façon si catégorique, elle ne l'oserait jamais, mais elle trouvait son père bien cruel, lui qui traitait si légèrement la question principale, prépondérante de son amour.

Elle n'entendait pas le chant du vent dans les arbres, elle ne remarquait pas le vol des hirondelles et le parfum suave des acacias ne lui causait aucune jouissance. Ces beautés coutumières, elle les aimait peut-être, mais sans le savoir, ignorante qu'elle était des rêveries poétiques, chères aux esprits savants, elle jouissait du printemps à la façon des animaux et des plantes, autant qu'eux inconsciente de ce mouvement de la sève qui faisait s'épanouir les fleurs autour d'elle, et chanter les oiseaux, et qui gonflait son propre cœur, la rendant plus tendre amoureuse, sans qu'elle comprit pourquoi, de façon que le charme ignoré, senti seulement, de la saison douce, ne lui était qu'une souffrance de plus.

—Non, pensait-elle, je n'oserai jamais montrer cette lettre à mes parents, ni leur reparler de me laisser aller à Toulouse.

—Et puis, toujours esclave des obligations de la vie matérielle, du travail journalier, elle regarda le soleil, déclinant, près de l'horizon.

Il est l'heure de rentrer. Papa n'est pas à la maison aujourd'hui, maman fait le souper, il faut que j'aille vite prendre le troupeau à Jousépou, qui est seul pour apprêter les bêtes.

En quittant sa retraite cachée, elle coula, à travers la haie, un regard vers le cimetière, il était désert, la Francoise en s'en allant, ne l'avait pas aperçue; de loin distinguant les croix modestes qui marquaient les tombes des parents de Jeantou:

— Peut-être qu'ils l'auraient gardé au pays, les vieux; à présent, s'il ne m'aime pas assez pour revenir, nous ne le reverrons plus ici.

Et par ce même chemin, où si souvent il l'avait accompagnée, elle rentra aux Toujagues, seule, tristement, avec un ferment de colère contre la dureté paternelle, qui faisait si bon marché de son amour.

VI

Marguerite Finot, la veuve, mère de Céline, faisait un commerce de légumes et de fruits qu'elle venait chercher à Toulouse chaque jeudi pour les revendre les dimanches à Saint-Césaire. Très active, quelque peu intéressée, bavarde et cancanière, elle se chargeait pour un faible paiement, des commissions que les gens du bourg pouvaient avoir pour la grande ville, connaissait beaucoup de monde, ici et là, recevait pas mal de confidences, dont une partie s'éparpillait sans doute sur les chemins.

Pascalette, le mercredi soir, vint lui apporter sa réponse pour Jeantou, elle n'avait mis que peu de mot dans sa lettre, et toujours plus confiante au langage parlé qu'aux choses écrites, dans la haute idée qu'elle avait des talents de la fruitière, elle la chargeait

de voir Jean, et de le sonder sur ses dispositions.

— Donnez-lui de bons conseils. Marguerite, dites-lui qu'il ferait mieux de revenir, que je n'ose pas reparler à mes parents.

— Sois tranquille, je vais te le mener comme il faut! . . . Tout de même, je trouve qu'il y a du vrai dans ce qu'il dit, et que ton père n'est pas trop raisonnable.

— C'est son idée de ne pas vouloir me laisser prendre un homme qui ne soit pas un travailleur de terre, et vous le connaissez papa, il n'est pas méchant, mais têtù. Pourtant si Jean-tou m'aimait comme autrefois, il reviendrait; savez-vous, Marguerite, j'ai peur qu'il parle à quelque fille de Toulouse.

— Moi aussi, petite, tu sais ce qu'on dit: "Loin des yeux, loin du coeur", mais je le saurai, ne te chagrine pas à l'avance, je comprends les choses, et j'ai les yeux bons. Viens me trouver dimanche, après vêpres, pendant que Céline se promènera avec les autres petites, nous ne serons que toutes deux, et je te dirai ce que j'aurai appris.

Le dimanche, Pascalette ne s'habilla pas pour aller aux vêpres, où elle n'eut pas manqué de rencontrer ses amis, mais en négligé, par les petits chemins, lorsqu'elle jugea que toutes les jeunes filles devaient être réunies dans la grande rue, elle vint à la petite maison de Marguerite, dans une venelle écartée sur le bord de la rivière, et la trouva occupée à sarcler son petit jardinet.

Enclos d'un mur bas, ce jardin, auquel on accédait pas trois marches en briques, précédait la maison. Marguerite y cultivait des légumes et quelques fleurs, mais son principal attrait

était une tonnelle, maintenant ombragée de pampres déjà en pleine luxuriance.

— Ah! c'est toi, dit Marguerite, entre.

— Ne vous dérangez pas, Marguerite!

— J'ai fini, ce n'est pas encore l'heure d'arroser. Viens, nous ne serons que toutes les deux.

Quand elles furent installées dans le demi-jour de la cuisine, la porte presque fermée et devant le seuil, le chien noir, Follet, assis sur son train de derrière, attentif aux mouches:

— Eh bien! Marguerite, quelles nouvelles?

— Pas trop bonnes pour toi, petite.

— Vous avez vu Jeantou?

— Eh donc! je m'étais dépêchée pour arriver au quartier avant l'heure de la soupe, je l'ai fait demander, il est venu près de la porte, me parler.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit?

— Attends un peu, ce n'est pas ce qu'il m'a dit qui t'avancera guère. Il a pris la lettre. — Vous devez savoir ce qu'il y a dedans, Marguerite. — Un peu je le sais, mon fils, Jacques ne laissera pas venir sa fille à Toulouse. Il a levé les épaules comme ça. — Ah! tant pis, qu'il a fait. Alors moi pour le sonder, je lui ai dit: "Et toi, tu es bien décidé? — Oh! plus que jamais! — Alors vous n'épouserez pas avec Pascalette? — Que voulez-vous, puisque son père est si têtù! et moi, alors, pour voir son idée; tu penses, j'ai fait l'âne comme on dit, pour avoir du son.

— Mon Dieu, Pascalette est gentille, c'est vrai, une bonne petite bien sage et bien vaillante, mais après tout il y en a d'autres.

— Je vous crois qu'il y en a d'autres, et je ne serai pas en peine de trouver quand je voudrai.

— Ça m'a fait quelque chose de l'entendre parler comme ça, parce que je tiens à toi, petite, et que je sais que tu n'as jamais voulu en écouter un autre, depuis que tu as commencé à lever le nez.

— Je disais ça pour voir, que je lui ai répondu, mais est-ce que tu n'aurais pas vergogne de planter là cette pauvre petite à qui tu as promis mariage, et qui se languit de toi, que ça fait pitié? si tu la voyais! Elle n'a plus goût à rien, elle ne va plus se promener avec les autres filles, et elle pense toujours à toi.

— Vous lui avez dit ça, Marguerite, les joues de Pascalette s'étaient animées et ses yeux étaient brillants de larmes.

— Oh! que vous avez bien parlé! Et qu'est-ce qu'il a répondu?

— Moi aussi, qu'il m'a répondu, je pense à elle, et je l'aime, mais si elle ne veut pas venir ici!

— Elle ne peut pas, et si tu l'aimais, toi qui es ton maître, tu reviendrais chez nous. Tu cherches ton mieux, mais peut-être tu trouveras le pire; et qui sait si Jacques ne cédera pas avec le temps?

— Oui, quand j'aurai perdu la place.

— Des places "rai", on en trouve toujours quand on est capable. Allons, je vais dire à Pascalette que tu es décidé à revenir, pas vrai?

— Oh! ça non. Je l'ai avertie qu'elle n'avait pas besoin d'y compter, et je ne reviendrai pas.

Pascalette se leva de sur la chaise basse qu'elle occupait en face de Marguerite, et fit un tour dans la cuisine.

— Il me semble qu'on vient.

Elle alla vers la porte, et, sur le seuil tira doucement les oreilles de Follet qui avait remué la queue à son approche.

Elle ne pouvait se retenir de pleurer, mais par vergogne, voulait cacher ses larmes, et Marguerite, pour ne pas la gêner, parut se désintéresser d'elle un instant, elle alla attiser son feu, devant l'ouïe, d'où s'échappait un bon parfum de fricot, rangea quelque chose à son dressoir. Sans en faire semblant, elle suivait de l'oeil Pascalette qui caressait le chien.

— Pauvre petite, se disait-elle tout bas, et dire que le plus mauvais est à venir, mais c'est égal, pour son bien, il faut qu'elle sache tout. Si ce n'est pas une pitié de vous planter là une jeunesse si vaillante et sage comme une image, pour s'en aller avec une....

— Non, disait en ce moment Pascalette, maîtresse de son émotion, il n'y a personne, c'étaient les poules qui avaient remué dans la basse-cour, couche-toi, Follet.

Elle vint de nouveau s'asseoir cherchant une phrase pour raccrocher la conversation.

— Et alors, il ne vous a rien dit de plus?

— Non, on a sonné à la soupe et il est parti. Il ne m'a rien dit de plus, mais moi, Pascalougne, je sais autre chose, et tiens, veux-tu que je te le dise, il faut te faire une raison et ne plus penser à ce Jeantou.

— Mais puisqu'il vous a dit qu'il m'aimait toujours.

— S'il t'aimait, il reviendrait, ma pauvre.

— Qu'est-ce que vous savez encore?

— J'aime mieux te le dire tout carrément, je sais qu'il est ami avec Denise.

Pascalette devint toute rouge.

— Ah! la gueuse de Denise! Nous étions pourtant amies toutes les deux et c'était elle qui disait qu'elle voulait

me faire venir à Toulouse. Elle serait traître à ce point! Mais comment le savez-vous, Marguerite?

— Ça, ma fille, c'est un coup de hasard. Quand j'ai eu quitté Jeantou, à la porte du quartier, jeudi soir, je m'étais bien retardée et j'ai coufû pour faire toutes mes commissions, j'en avais beaucoup et Toulouse est si grand! Il m'a fallu aller de côté et d'autre, bref, à neuf heures je n'avais encore rien mangé. Mais avant de souper, j'ai voulu aller faire boire le mulet, la pauvre bête, il devait être mort de soif. En entrant dans la rue Mirepoix, où j'ai mon auberge, j'ai vu dans l'enfoncement d'une porte, un soldat, un artilleur, avec une fille. Ça m'a fait quelque chose rapport à ton Jeantou, que je ne pouvais pas me le tirer de l'idée.

... Alors je regarde ces deux-là, qui ne faisaient pas attention à moi, il n'y avait presque personne dans la rue et je n'y voyait plus guère, mais je te dis que j'ai les yeux bons: Et bien! c'était lui, Jeantou avec Denise, et tu peux croire qu'ils faisaient l'amour, pas moyen de s'y tromper, il l'avait attrapée par la taille, et voulait l'embrasser, l'autre se défendait pour rire, elle avait sa tignasse rousse en désordre: — Allons, Jeantou, qu'elle disait, lâche-moi, mauvais sujet. J'ai bien reconnu sa voix, et je te dis qu'elle riait, et j'ai entendu le baiser "péter" comme un coup de fouet, Jeantou a dit:

— Allons, ma chère, puisque nous avons fait la paix, je te paie à souper. C'était précisément en face de mon auberge. Vite je me suis enfoncée dans la porte, ils sont partis bras à bras, en riant, bien serrés l'un contre l'autre, ainsi tu vois.

Les gens du peuple ont la pitié courte et résistent mal à cette volupté toute spéciale d'annoncer une mauvaise nouvelle. Marguerite agissait, d'ailleurs, avec la dextérité du chirurgien pratiquant une opération nécessaire. Elle voyait Jean perdu pour Pascalette, le mieux était que la jeune fille en fut convaincue, et renonçât à son amour, aussi, tandis que la pauvre petite, sans larmes maintenant, suffoquant d'indignation, ne trouvait pas une parole.

— Tu vois bien, répéta la fruitière, il t'oublie, ne pense pas à lui, il parle avec Denise, choisis un autre amoureux, je crois que tu auras bientôt trouvé, tu n'as pas remarqué le Louis du Harou? — Non?... Eh bien! si fait moi, il te regarde toujours, quand tu te promènes avec les autres petites, et si tu voulais...

— Peut-être, et si Jeantou le savait, qui sait s'il ne reviendrait pas, par jalousie?...

— Laisse-moi tranquille avec Jeantou!...

— C'est que, vous savez, Marguerite, quand on a mis son amitié sur quelqu'un...

— Des bêtises!... Il faut lui laisser croire que ça t'est égal, et s'il enrage un peu, eh bien! tant pis pour lui...

— Je verrai; merci Marguerite, il faut que je m'en aille, Céline va revenir, je n'ai envie de parler à personne. Bonsoir, Marguerite.

— Bonsoir petite, et souviens-toi de ce que je t'ai dit. Un clou chasse l'autre. Si tu es amie avec Louis, un joli garçon, et qui a du bien, tu verras que tu seras vite consolée.

Pascalette s'en alla, toute seule, toute triste, au milieu des blés en épis.

qui ondulaient doucement au vent du soir.

VIII

— Hé bien, petite, demanda Madeleine à sa fille, voilà qu'on fait "tourner la cloche", est-ce que tu ne commences pas à t'habiller pour les vêpres?...

On était au dimanche de la Fête-Dieu, toutes les congréganistes, en robes blanches, devaient prendre part à la procession. Sur le lit de Pascalette s'étendait sa robe de mousseline, fraîchement repassée, à côté du voile blanc, et de la ceinture bleue, mais Pascalette, assise, l'air songeur, ne paraissait point pressée de revêtir sa livrée d'enfant de Marie.

— J'ai mal à la tête, dit-elle, je ne sais si je vais pouvoir aller à vêpres.

Toute la semaine, elle avait paru sombre et silencieuse, et sa mère n'avait pas voulu l'interroger. La bonne Madeleine avait empesé le jupon, repassé la robe, sans que la petite eut protesté, mais voilà maintenant qu'elle refusait d'aller à vêpres.

— C'est bien la peine, que j'ai mis tout prêt, si tu ne veux pas t'habiller de blanc.

— Je vous dis que j'ai mal à la tête.

— Ça se passera, allons, prépare-toi.

Madeleine eut beau insister, se fâcher même, sa fille s'obstina.

— J'irai dimanche prochain, pour aujourd'hui, laissez-moi, je vous dis que je ne suis pas dans mon aplomb, allez à vêpres si vous voulez, maman, moi je vais sortir les brebis. Ça me fera plus de bien que de "parer" le soleil à la procession.

Elle appela Labrie, et, poussant devant elle les brebis qui pantelaient un peu dans la vesprée chaude, s'en alla,

attentive par habitude, au troupeau qu'il fallait "retourner" des sainfoins, des vesces prêtes à être fauchées, des blés presque mûrs; pourtant, quand elle eut mené ses bêtes, dans un guéret où elles pouvaient sans danger poursuivre les herbes, repoussées depuis les derniers orages. Pascalette s'assit à l'ombre d'une touffe de chênes, et, laissant au chien bien dressé la mission de ramener les ouailles trop vagabondes, elle se plongea dans ses réflexions.

Pascalette n'avait pas voulu assister aux vêpres, parce que, dans ce moment, elle boudait le bon Dieu, elle boudait jusqu'à la Sainte Vierge, qu'elle avait tant priée pendant sa neuvaine, et qui, non seulement ne lui avait pas ramené son fiancé, mais qui avait encore permis qu'il lui fût infidèle et l'abandonnât pour Denise, pour "une Denise", comme elle disait dans son courroux.

Pascalette était en pleine révolte. Les révélations de Marguerite, au lieu de produire le résultat que la fruitière en attendait, avaient exalté son amour par la peinture de voluptés insoupçonnées et tentatrices; Denise serrée dans les bras de Jeantou, recevant ses baisers, libre auprès de lui, et des images s'évoquaient, pour la rustique bergère, confuses, mais d'autant plus séduisantes; image de petits soupers à deux, dans un restaurant de grande ville, tout brillant de dorures, de glaces et de lumières, comme le café "du Capitole" à Saint-Césaire les soirs de dimanche, plus beau sans doute; de petits soupers où elle aurait pu auprès de Jean, être à la place de Denise, elle, Pascalette, mais transformée, vêtue comme une demoiselle, et après le souper, l'image de la soirée qu'ils auraient pu passer tous deux, au

théâtre ou à la promenade... Et ces pensées la chaviraient toute, l'entraînaient dans un monde merveilleux, un monde de féeries... Voilà pourtant ce qui serait devenu une réalité, si son père ne l'avait pas empêchée, d'aller à Toulouse, dans un atelier.

L'esprit tentateur qui, dans ce moment, évoquait devant elle de semblables tableaux, lui disait aussi que, elle présente, Jeantou ne se fût jamais adressé à Denise.

— Il me l'a juré cent fois, pensait-elle, c'est moi qu'il préfère, mais comme dit Marguerite, loin des yeux, loin du coeur. Je ne le vois plus, mes parents me gardent ici comme une prisonnière, et Denise est à la ville, elle rencontre Jeantou, à tout moment, elle est toujours bien attifée. Oh! pour ça il n'y a pas à y toucher, elle a bonne grâce, Denise, et puis elle est si entreprenante envers les jeunes gens, si enjoleuse, il faut qu'on l'écoute par force, ce n'est pas étonnant que mon pauvre Jeantou se soit laissé engager par elle.

Ainsi tout prêt à excuser celui qu'elle aimait toujours, le pauvre bon coeur de Pascalette, voyait fondre comme neige au soleil, ce grand courroux du premier moment, qu'elle renversait maintenant, tout entier sur Denise, tandis que Jean lui apparaissait victime des manoeuvres d'une coquette, innocent comme l'enfant au berceau, et toujours aimé.

— Si j'avais été là pourtant!... Et encore... si j'y étais...

La tentation devenait plus pressante; après tout, n'était-il pas à elle, son fiancé, n'était-ce pas son droit, de le soustraire à une influence mauvaise, de le ramener à la foi jurée... Et qui sait, peut-être parviendrait-elle à force de douceur, de tendresse, à le rega-

gner aux choses de la terre, mais pour cela, encore fallait-il pouvoir lui parler, vivre près de lui. Là-bas au cimetière, en arrangeant les tombes, chaque année, elle avait promis au père et à la mère, d'aimer leur fils, son camarade d'enfance, son promis, de lui refaire un foyer, une famille. Son père, à elle, ne comprenait donc rien, n'était-il pas bien cruel, de ruiner ainsi son avenir?

Oui, dans son coeur, la révolte grondait.

De Saint-Césaire vint jusqu'à elle un son de cloche, puis un autre, puis un autre, des tintements successifs, la procession sortait de l'église, et Pascalette voyait comme si elle eut été présente, les rues tapissées de blanc et jonchées de fleurs, les jeunes filles en robe blanche; on chantait oui, de loin, elle croyait reconnaître l'air solennel du "Tantum ergo", elle se figurait les reposoirs ornés de verdure, étincelants de pourpre et d'or, et les fidèles en longue file, et l'ondolement des bannières, enfin le dais, et l'éclat de l'ostensoir, au milieu d'une buée d'encens et d'une pluie de pétales de roses.

La fidélité de toute sa jeunesse, toutes ses joies pieuses, revenaient poignantes, maintenant, à sa mémoire, à son coeur ulcéré. C'était fini de ces joies-là, elle ne les connaîtrait plus. Mais il n'y avait pas de sa faute, la Sainte Vierge ne l'avait pas écoutée, et sans doute, Dieu la voulait perdue. Pour ces joies pures elle n'avait plus un désir. Sa seule pensée était de revoir Jeantou, de le reconquérir par n'importe quel moyen.

Elle fut réveillée de ses songeries malsaines par les jappements furieux du chien. Une des brebis, échappant à sa vigilance, était entrée, en fraude, dans un champ d'avoine et toutes les

autres la suivaient avec leur entraînement moutonnier. La pauvre Labrie voyait bien le délit et aboyait de son mieux, mais sans conviction, et la tête en l'air vers la bergère, comme inquiet d'attendre un commandement qui ne venait pas.

Pascalette sauta sur ses pieds et se mit à claquer des mains.

— Passe derrière, Labrie, pique-les, à toi! à toi Labrie! passe derrière, ramène-les!

De tout son pouvoir elle excitait le chien, qui maintenant instruit des volontés de sa maîtresse, courait à droite, courait à gauche, en flanc, et en queue, s'acharnant de la dent qu'il avait mauvaise, et la bergère bien que toutes les bêtes furent rentrées dans le devoir, l'excitait toujours comme avec un désir cruel de faire du mal, de produire un peu de souffrance. Une bête saignait au jarret, Pascalette ne s'en émut pas, elle était contente de voir ce sang, elle savait bien qu'elle serait grondée par son père, eh bien! tant mieux, qu'il la grondât, qu'il la battît même, sa résolution s'en fortifierait.

C'est que Pascalette venait de céder à la tentation tout à coup, c'était trop, elle n'était plus maîtresse, la conscience se taisait, au milieu du bruit des passions, le navire se gouvernait plus, s'en allait à la dérive, la résolution était prise, Pascalette s'échapperait, s'en irait à Toulouse, prierait la tante de Denise de la recevoir et se présenterait comme apprentie à l'atelier.

Oh! sa fierté saignait un peu, la tante de Denise, la patronne de Denise, Denise elle-même à qui elle aurait cette obligation.

En réalité, c'était là depuis huit jours, la plus sérieuse objection que Pascalette se posait elle-même, mais

elle n'avait pas le choix, et puis n'était-ce pas de bonne guerre? Denise l'avait trompée, elle voulait se servir de Denise pour lui enlever Jeantou, pour le reprendre, exaltée par un désir de vengeance, né à côté de son amour, elle sentait une joie méchante l'envahir à cette idée, et venait de se décider tout à fait.

Maintenant rien ne l'arrêterait, rien; son père? Eh bien! il l'avait bien voulu en se montrant inflexible; à peine donnait-elle une pensée au chagrin de sa mère, quand elle la chercherait en vain dans la maison ou dans les champs: pourtant Pascalette ne voulait pas qu'elle eût trop d'inquiétude, elle lui laisserait une petite lettre, Madeleine lisait un peu et aurait vite compris.

En ramenant, à la nuit tombante, le troupeau rentré dans l'ordre, la petite, buttée à ses résolutions, l'oeil dur, combinait les détails de sa fuite. Le lendemain, oui, elle partirait dès le lendemain.

On devrait ce jour-là "rentrer" le foin d'une prairie, qu'on appelait les Saules, un peu éloignée de la métairie, sur les bords d'un joli petit ruisseau, la Criquette. Paulin et son père chargeraient la charrette autour de laquelle Madeleine "raspinerait" (ratèlerait) à mesure les vestiges du foin, restés sur le sol. Quant à Jeuséou, tout fier de pouvoir s'essayer à manoeuvrer la grande faux, il devait abattre près de la maison, un champ de vèsces. Pascalette serait donc seule, libre de terminer ses petits préparatifs, et de s'en aller à Saint-Césaire pour l'heure du dernier train.

Mais tout à coup, point affranchie encore de la servitude des devoirs professionnels:

— Il n'y aura, pensa-t-elle, personne pour sortir les brebis, que dira-t-on quand on verra que les ouailles sont restées à l'étable, et qu'elles n'auront pas mangé?...

Cette enfant assez affolée pour abandonner ainsi sa maison, son père et sa mère, pour aller volontairement exposer sa réputation, qui sait, peut-être son âme, tout à coup s'arrêtait devant cette infraction à la coutume, cet oubli du devoir d'état qui lui semblait une trahison pire que les autres.

— Qui tirera le troupeau?...

Pour mettre sa conscience en repos, elle cherchait un moyen. Son frère Joseph assis à l'ombre "piquait sa faux", près de la porte de l'étable aux moutons. Pascalette vint à lui et d'une voix insinuante:

— Jousepou?...

— Quoi?

— Tu sais ma cravate rose, en foulard, la neuve?

Les yeux du garçon brillèrent de convoitise. Dans ce goût de la parure, qui s'éveille chez les jeunes gens, avec le désir de plaire, il avait ambitionné une belle écharpe en soie rose, pareille à celle de sa soeur, mais elle coûtait trop d'argent pour sa petite bourse.

— Oui, je sais. Oh! je sais bien.

— Si je te la donnais?

— Pour de bon Pascalongue! qu'est-ce qu'il faudra que je fasse?...

— Ecoute, tu te dépêcheras tant que tu pourras demain de faucher les vèscos, tu t'arrangeras pour avoir fini de bonne heure et vers cinq heures, pendant qu'on sera au fourrage, tu me "sortiras" les brebis.

— Et toi?

— Moi, j'ai quelque chose à faire à Saint-Césaire, à cette heure-là, mais

tu comprends, il faut que les ouailles mangent.

— Et tu me donneras la cravate?

— Je te la donnerai?

— Bien sûr? quand?

— Si tu veux me promettre, mais là promettre comme il faut, je me fierai à toi, et je te la donnerai demain matin.

— Ça va, Pascalette; je promets...!

— N'y manque pas au moins!...

— Sûr et certain, je ne suis pas de "deux paroles".

Et Pascalette, tranquille sur le sort des brebis sentit que sa résolution était irrévocable.

IX

Il soufflait le lendemain un vent frais du Nord-Ouest, signe assuré de beau temps. En déjeunant, Jacques avait dit à Paulin:

— Nous allons faire une petite "rejointe" pendant que les femmes iront ouvrir les tas de foin, pour achever de le sécher, et nous ne le chargerons qu'à trois heures, il n'y aura pas d'orage, ce soir.

Donc, après le déjeuner, tandis que les hommes retournaient au labour, et que le petit Joseph, tout émoustillé par la perspective de posséder la cravate rose, s'escrimait à tour de bras, couchant sur le sol les lourds andins des vèscos amoncelés, Pascalette et sa mère, la fourche sur l'épaule, se dirigeaient vers le pré qui bordait la Crique, pour aller étendre le foin.

Ce travail en commun était un souci pour Pascalette, elle savait que sa mère l'avait souvent défendue contre les sévérités paternelles, et même dans le conflit actuel, la bonne Madeleine avait été tentée de plaider la cause de sa fille. Très contraire, elle-même, à la pensée de la laisser s'établir à Tou-

louse, et fréquenter un atelier, elle avait cherché pourtant quelque moyen terme, qui eut permis de donner Pascalette à son bon ami, quand même celui-ci aurait persisté dans ses projets de la placer en ville, on pourrait marier ces enfants tout de suite et laisser alors Pascalette s'installer à Toulouse, peut-être par son influence pourrait-elle ramener Jean à Saint-Césaire? Sans doute, la mère n'était pas satisfaite des projets qu'elle ruminait ainsi, par pitié pour son enfant dont la tristesse lui fendait le coeur, et, craintive des objections, elle n'avait pas osé s'en ouvrir à son mari. Et puis, elle était un peu blessée du manque de confiance de sa fille. Si l'enfant était venue à elle pour être plainte et conseillée, Madeleine eut tout bravé, pour lui venir en aide, mais farouche, ruminant ses projets de révolte, la petite n'avait rien dit à sa mère, comprenant bien que sa fuite devenait impossible si elle en laissait seulement soupçonner la pensée.

Aussi, toute la semaine avait-elle évité de se trouver seule avec sa mère, appréhendant ses questions, et, ce matin encore, elle affectait de travailler loin d'elle, s'affairait à une extrémité de la prairie, tandis que Madeleine était à l'autre, et pressait la besogne, pour n'avoir pas la possibilité de parler.

Pourtant elle se rapprocha tout à coup, Madeleine venait de déposer sa fourche à côté d'elle et de s'asseoir le dos soutenu par une meule de foin. Pour que cette active, cette laborieuse se reposât ainsi, il fallait qu'elle y fût obligée par quelque malaise.

— Qu'avez-vous maman? . . .

— Rien, c'est déjà passé. Tout à coup, la tête m'a tourné, il m'a semblé que tous les tas de foin dansaient au-

tour de moi, et que la terre me man-
quait sous les pieds. J'ai cru que j'al-
lais tomber.

— Où avez-vous mal? . . .

— Je ne me sens aucun mal, seule-
ment depuis quelque temps, je n'ai pas
la tête solide; pour un rien, elle me
"tourne" et le matin quand je me lève,
on dirait que je ne vais pas pouvoir
marcher; quand j'ai pris l'air, ça me
passe et je n'y pense plus. C'est la
première fois, aujourd'hui, que ça me
prend dans la journée.

Elle se releva et reprit sa fourche.

— Vous feriez bien de rentrer, ma-
man, nous allons avoir fini et j'achè-
verai toute seule.

— Non, au contraire, quand je suis
dehors, je me sens mieux et ce matin
il fait un bon vent qui m'a déjà remon-
tée.

— Vous devriez rentrer et "mettre
les pieds à l'eau" avec un peu de mou-
tarde.

— Laisse donc, ne te tracasse pas
pour si peu, je suis tout à fait bien à
présent.

Les deux femmes continuèrent leur
travail, mais les remords latents, qui
tourmentaient Pascalette, depuis sa
résolution prise, tout à coup, s'aggra-
vaient, il était dans tous les cas, assez
dur pour elle, d'abandonner sa mère,
mais si elle la laissait malade, est-ce
qu'elle pourrait être heureuse, est-ce
qu'elle se pardonnerait jamais? . . .

Elle ne dit pas un mot de plus, tant
que dura le travail, et le retour se fit
également en silence, seulement les
deux femmes s'observaient à la déro-
bée. Madeleine, inquiète de l'attitude
concentrée de sa fille, Pascalette
épiant les allures de sa mère, à l'af-
fût du plus léger malaise, d'un second
étourdissement, et se disant, dans le
meilleur fond d'elle-même, dans ce

petit coin de conscience où restait un peu de clarté :

— Si elle est malade, je ne partirai pas.

Mais à la maison, Madeleine ne parut rien éprouver, elle se mit, avec son activité accoutumée, à vaquer aux occupations du ménage, à table, elle mangea comme à l'ordinaire, et toute crainte, peu à peu, s'effaça dans l'esprit de sa fille.

Pendant le repos de midi, tandis que les boeufs dans l'étable chaude, rumaient tranquillement, et que les pigeons se tenaient cois, perchés sur les crèches, Josépou vint trouver sa soeur, dans la chambre.

— J'ai presque fini de faucher les vesces, dis donc, à trois heures, il ne m'en restera plus, je pourrai sortir le troupeau, après la chaleur. Qu'est-ce que tu m'as promis ?

Pascalette fouilla dans son armoire.

— Tiens, la voilà, tu vois, je l'ai à peine portée, elle est encore neuve, prends-la, et cache-la bien, je ne veux pas que tu la montres à Paulin, du moins pas aujourd'hui.

— Que non, si Paulin allait me la prendre plus souvent que je la lui ferai voir ! où est-ce que je vais la cacher ?

Il prit sur la tablette de la cheminée un de ses livres de classe. Le "Tour de France" qu'il s'amusait à relire parfois, mais que le rustique Paulin n'ouvrait jamais, et là entre deux pages blanches, il serra la précieuse cravate.

Pascalette le regardait faire, mélancoliquement ; elle regrettait un peu le joli foulard rose, peut-être, mais, surtout, elle sentait dans ce sacrifice, un premier lien brisé derrière elle et avait envie de pleurer.

À deux heures, on mit les deux paires de boeufs sous le joug, chacune

fut attelée à une charette, Jacques dit :

— Voyons, n'oublions rien : les escalettes, elles y sont, les cables, les bilots, les fourches, les raspines, tout y est, Ma ! Mascaré ! . . .

Pascalette avait le coeur serré en voyant s'éloigner sa mère, elle fit quelques pas avec elle.

— Vous ne sentez plus rien, maman ?

— Pourquoi ? Oh ! ce que j'avais ce matin, non, je n'y pense plus, c'est tout à fait passé.

— Si j'allais avec vous.

— Pourquoi faire. Ils ne peuvent charger qu'une charrette à la fois, c'est assez d'une "raspine". Tu vas garder la maison, sortir les oisons et les petits poulets, prends garde aux pies, tu sais qu'elles nous en ont emporté deux, la semaine dernière. Vers quatre heures, tu attacheras la truie dehors, et puis tu sortiras des brebis.

— Mais si vous restiez à la maison, je pourrais aller au fourrage à votre place.

Pascalette, au moment d'exécuter son projet, avait envie de reculer, cherchait des prétextes. Si on la laissait aller au fourrage, eh bien ! elle partirait demain, personne ne l'attendait à Toulouse, elle ne s'était pas annoncée.

— Non, je préfère aller dehors, reste à la métairie.

Sans défiance, Madeleine s'éloignait et regagnait les charrettes, portant à son bras un panier où elle avait mis, pour le goûter, un gros morceau de pain enveloppé d'un linge blanc, et deux bouteilles de vin dont on voyait les goulots se redresser, un de chaque côté du panier.

Pascalette demeura seule.

Elle alla chercher un faix d'herbes cueillies le matin, et, assise devant un

baquet, se mit à les tailler en fragments menus pour la pâtée des oisons, elle les disposa dans la petite auge, en y mêlant quelques poignées de farine et les présenta à ses pensionnaires qui les engloutirent rapidement.

— Les oisons sont grands, pensa-t-elle, heureusement qu'il n'auront plus besoin d'herbes à présent, jamais maman, toute seule, n'aurait le temps de ramasser les herbes et de les tailler, avec tout le travail qu'elle aura.

En soupirant, elle alla donner un coup d'oeil aux poussins, réunis autour de la poule mère qui les instruisait à picorer les menues graines et à faire la chasse aux insectes.

— Je vais laisser la fenêtre ouverte, et je pourrai les surveiller, tout en faisant mes paquets dans la chambre.

Elle s'occupa de réunir les objets qui devaient composer son mince bagage, elle emportait peu de chose, n'ayant ni malle, ni valise, qui pouvait savoir si elle resterait à Toulouse? dans la déraison de son amour pour Jeantou, dans sa fièvre de jalousie contre Denise, elle céda au désir impérieux d'aller vers eux, de se montrer, de voir; de se défendre, mais, en dépit de sa résolution ferme, la pensée d'habiter Toulouse désormais, de quitter sa famille, cette maison, la sienne, où s'était passée toute sa vie, où l'attachaient toutes les fibres de son coeur, cette pensée ne s'imposait pas, ne pouvait se faire complètement admettre. C'était là seulement qu'elle comprenait l'existence, tout le reste étant rêve et mirage, image vague et confuse que son imagination bornée de petite paysanne sédentaire, ne parvenait pas à lui faire accepter comme une prochaine réalité.

Quand elle eut noué dans une serviette quatre de ses meilleures chemises, quelques mouchoirs et deux paires de bas, sa robe et son bonnet des dimanches, et tout assujéti par des épingles, elle ouvrit sa cassette pour glisser dans son corsage les petits trésors qu'elle contenait: les lettres de Jean et son portrait. (Une photographie en artilleur, bien en face, raide dans ses basanes et le képi en arrière; son chapelet de première communion, dont elle ne consentait pas à se séparer, malgré tout croyante et pieuse; enfin sa petite bourse, dont elle vida le contenu sur ses genoux, pour le mieux compter.

Elle n'était pas riche, et pendant ses opérations d'arithmétique, il lui remonta au coeur un mouvement de colère contre Jeantou, quand elle pensa à tout l'argent qu'elle lui avait envoyé en cachette, depuis son départ. Ah! si elle l'avait encore, cet argent, tant économisé, et donné de si bon coeur, elle serait riche. Pour la première fois, elle se mit à le compter cet argent, à l'aide de ses reçus de mandats, qu'en fille ordonnée elle avait conservés; dix francs, cinq francs, dix francs, cinq francs, quarante sous, un jour qu'il avait pleuré misère, et qu'elle était bien pauvre, et après chaque envoi, l'arrivée de son fiancé, les tendres remerciements, les baisers, les promesses, oh! le traître! le traître!... mais qui est-ce qui lui conta tout cela?... Cette Denise. Pour l'argent, ce n'était rien, elle en gagnerait d'autre, s'il plaisait à Dieu, pas moins qu'elle lui avait envoyé, en tout, cinquante-cinq francs, le double de ce qui lui restait à présent, pour partir et faire quelques dépenses à Toulouse. Peut-être ferait-elle bien de les conserver, ces

reçus, rien que pour rappeler à Jean-tou ce qu'elle avait fait pour lui... Mais non, ce n'était pas elle qui lui reprocherait jamais les générosités passées!...

Et les papiers blancs de la poste, froissés en bouchon, firent vite une petite flamme dans l'âtre, brillante et vite éteinte, ils ne laissaient pas même de cendres, les vaisseaux que Pascalette brûlait derrière elle, dans sa course vers l'inconnu.

A la haute pendule, quatre heures sonnèrent.

—Il faut sortir les cochons.

Elle releva au moyen d'une épingle, la robe des "petits dimanches", qu'elle avait revêtue, et qui laissa voir les plissés de son jupon, badinant sur ses souliers vernis, elle alla ouvrir les porchères, la truie noire aux mamelles pendantes, la suivit dans l'angle accoutumé d'une luzernière et, tout en assujettissant à son collier le noeud de sa chaîne, Pascalette la caressait de grattements et de petites chatouilles amicales, dans le cou sur son gros poil, elle fixa le pieu au milieu d'un fourrage abondant, et s'en alla verser de l'eau fraîche dans l'breuvoir des poussins, mais apercevant trois pies qui, de loin la regardaient faire.

—Ils ont bien pris le soleil, se dit-elle, je vais les faire rentrer pour que ces vilaines agasses ne viennent pas les voler, pendant qu'ils seront seuls.

Elle enferma aussi les oisons, puis regarda autour d'elle, et ne voyant plus rien à faire, fit couler un peu d'eau sur ses mains, à l'évier, s'essuya, ôta l'épingle qui retenait sa jupe.

—Si je goûtais avant de partir.

Elle coupa un morceau de pain à la miche et voulut manger; dans sa gorge serrée, le pain refusa de descendre, elle sentit que les larmes l'é-

tranglaient, mais lutta contre les larmes.

—Je vais mettre mon pain dans ma poche, je mangerai plus tard, en chemin de fer, le train va partir dans une heure, et je ne veux pas arriver en retard, je vais m'en aller tout doucement.

Elle ouvrit la porte, le chien, Labrie, rôdait tout autour de la maison, conscient de l'heure, impatient d'aller aux brebis, il vint au devant d'elle et la regarda de ses yeux vifs en sautant, la queue frétilante, elle l'apaisa du geste.

—Pauvre Labrie!

Mais elle ne sortit pas, rentrée dans la cuisine et asise sur une chaise près de la porte, quoi qu'elle pût faire pour contenir ses larmes, celles-ci coulèrent, pressées, son sein soulevant de sanglots, elle avait le coeur trop plein, il lui fallait pleurer un peu, ça le soulagerait, elle serait plus légère après, pour s'en aller, elle était toujours bien décidée à partir, mais il fallait qu'elle pleurât.

Et de tout son coeur, elle pleurait sous le regard du chien déconcerté qui la considérait, l'oreille basse, comme attristé, comme accusateur, et qui sans rien témoigner, vint se coucher en travers de la porte, semblant lui défendre d'en franchir le seuil.

Dans le monotone silence des après-midi d'été, la pendule scandait les minutes, et Pascalette pleurait toujours; cependant le transport finit par s'apaiser un peu, et la volonté tenace, même sous l'amollissement des larmes, ne cédait pas.

—Si je ne pars à présent, se dit-elle, je ne partirai jamais.

Et quand, par la porte ouverte, elle vit de loin son frère Josépou, portant

sur l'épaule, sa grande faux, toute miroitante aux rayons du soleil, et venant, à longues enjambées, pour tenir la promesse qu'il lui avait faite, son chagrin fut secoué tout à coup.

— Il ne faut pas qu'il me trouve ici.

Elle se leva, franchit sans lui donner un regard, le corps de Labrie, qui avait fini par s'assoupir à son poste de gardien, et, vite, vite, fuyant ses souvenirs, fuyant les remords, elle s'élança sur le chemin de la gare.

Le chien dressa les oreilles, puis releva son museau, puis se mit sur son séant, et sans se lever tout à fait, la suivit d'un oeil triste, inquiet de son costume inusité, du paquet qu'elle emportait sous son bras, mais dans son fatalisme de bête avertie, se sentant impuissant à la retenir.

X

Pascalette venait à peine de disparaître, derrière la haie de coignassiers qui masquait la route, quand Joseph arriva à la maison.

Le front ruisselant, la chemise collée par la sueur à la peau du dos, il sifflait comme un merle; suspendant sa faux aux grandes branches du figuier, devant la porte, il entra et alla couper une tranche de pain qu'il se mit à manger à grandes bouchées, présentant de la pointe de son couteau des morceaux à Labrie, qui s'était levé, réconforté dès son approche. Insoucieusement, il laissait avec une sorte de volupté le vent chaud de cet après-midi de juin sécher son corps mouillé par le rude labeur.

Quand ils eurent fini de goûter, tous les deux, lui et le chien:

— Allons, cria-t-il, Labrie, aux brebis!

Il ouvrit la porte de la bergerie, les bêtes impatientes grimpant les

unes sur les autres dans leur hâte, sortirent en désordre.

Labrie les morigéna, les mit au pas et elles s'éparpillèrent dans les pâtus voisins de la métairie.

José pou prenait la tête, pour les guider vers les champs, quand son attention fut attirée par un bruit inusité de cris lointains. Vite inquiet, lui aussi, le chien dressa l'oreille et le gamin cessa de siffler, pour mieux entendre. On semblait parler, se lamenter, et bientôt, dans la direction de la Criquette, José pou distingua un groupe dont la vue glaça tout son sang dans ses veines.

Une charrette s'avancait et le petit, à ne pas s'y méprendre, reconnut les boeufs des Toujagues, assez vivement poussés à coup d'aiguillon, c'était bien son frère Paulin, qui "piquait". Un groupe confus de cinq à six paysans, hommes et femmes, suivait la charrette avec de grands gestes désespérés et des lamentations plus bruyantes à mesure qu'on s'approchait davantage.

— Mon Dieu, pensa Joseph, un malheur!... Je ne vois ni papa ni maman parmi ceux qui suivent la charrette.

Sans plus songer aux brebis, dispersées aux alentours de la maison, à toutes jambes, les talons au derrière, il courut. Non, son père ni sa mère n'étaient dans le groupe, mais à mesure que les objets devenaient plus perceptibles à ses yeux sur la charrette, au-dessus du foin qui ne remplissait que le fond, il lui sembla distinguer une personne accroupie, il reconnut son père penché sur une forme qui lui demeurait encore cachée. Il ne pouvait rien démêler des exclamations incohérentes, mais son frère Paulin, aussitôt qu'il le vit plus près lui cria:

—Oh! Josépou quel malheur !...
Quel malheur!...

—Quoi, mon Dieu...

—Maman! Maman!...

Josépou rejoignit le cortège. Sur un lit de foin reposait la pauvre Madeleine inerte, soutenue par son mari, et par une femme, il sembla à Joseph apercevoir des traces de sang sur le linge blanc qui couvrait à demi le visage de sa mère; il détourna la tête, saisi de chagrin et d'horreur, et tous ceux qui étaient là se mirent avec volubilité à lui expliquer comment l'accident était survenu:

—Ton père avait presque fini de charger la première charrette, dit Césarine, quand il fit la réflexion que le foin n'était pas tout à fait sec à cet endroit, qui s'était trouvé à l'ombre.

—Té, qui s'est dit, nous allons laisser celui-là une couple d'heures au soleil, et je m'en vais achever le chargement, à l'autre bout de la pièce, ta mère était bien fatiguée:

—Je m'en vais monter sur la charrette, ça dit, comme elle achevait de monter, avant d'être assise sur le foin...

—C'est pas vrai, interrompit la petite Céline, elle y était bien assise.

—Je te dis que non.

—Que si je vous dis, si vrai qu'elle a crié Jacques:

—Tiro.

—Elle a crié trop tôt, elle n'était pas assise.

—Hé bien! comme vous voudrez.

—Alors tout à coup...

—La petite a raison, Césarine, rectifia un des estivandiers qu'on appelait "Padéno", la pauvre était assise, quand les boeufs ont tiré, seulement un tournement de tête a dû la prendre.

—Enfin, assise ou non, ça n'y fait pas grand'chose. Les boeufs ont marché tout à coup, et ta mère, ou elle ne se tenait pas, ou peut-être elle a eu quelque attaque, mais elle a glissé de la charrette, elle est tombée par derrière. En tombant elle a rencontré une des dents de la raspine, qui lui a...

—Pas du tout, intervint Marie Carrot, ce n'est pas la dent de la raspine qui lui a déchiré la tête, du bois, ça ne l'aurait pas entamée pareillement, c'est le criq du billot.

—Je vous dis que c'est la raspine, vous l'avez vu peut-être, vous qui étiez encore sur votre pièce, quand c'est arrivé, ça ne peut être que la raspine.

—Vous n'avez pas besoin de vous chamailler comme ça, reprit Padéno, de sa voix plus basse, plus calme que celle des femmes, il n'y avait personne que les siens quand elle est tombée. Et qu'est-ce que ça fait que ce soit la raspine ou le criq. Pas moins qu'elle a un trou à la tête, et que ça a saigné... une mer... et la cuisse toute écorchée, ça "raï", et puis on a eu peur qu'elle se soit enfoncé quelques côtes, et cassé le bras en tombant.

Toutes ces révélations s'abattaient, comme autant de grelons sur le pauvre Joseph, muet d'horreur, évitant de regarder vers la charrette qu'il s'était mis à suivre avec les autres.

D'une voix assourdie par l'angoisse, il demanda...

—Et... elle parle?...

—Non, elle s'est trouvée mal en tombant et ne reconnaît rien.

—Mais elle n'est pas... elle n'est pas...

—Tu veux dire si elle n'est pas morte, petit, non, tiens, écoute.

Une plante s'élevait du milieu du foin, faible, continue, douloureuse.

—Tu entends; on a mis vite, quelques tas de foin sur l'autre charrette, pour la coucher dessus, ton père y est monté avec Marie du Castéra, pour la tenir, mais à présent le plus pressé ce serait d'aller chercher le médecin.

—On y est allé, dit Jacques, sans détourner son visage du corps brisé de sa pauvre femme.

—Qui?...

—Pierre, du Castéra...

—Ce n'est pas vrai...

—Je vous dis que si...

—Je te dis que non, il a bien dit qu'il fallait aller chercher Monsieur Lourtie, mais il n'y est pas allé.

—J'y vais, moi, s'écria Joseph, je le ramènerai plus vite que personne. Et Pascalette qui n'est pas à la maison!

—Elle doit être aux brebis, dit Paulin...

—Non, elle est partie à Saint-Césaire, si elle n'est pas revenue je la rencontrerai en allant chez Monsieur Lourtie, rentrez, le troupeau, quel qu'un, au moins, qu'il n'aille pas se gonfler dans le sainfoin.

Joseph s'élança sur la route du bourg; on arrivait, et l'enfant ne voulait pas être là quand on descendrait sa mère, la voir toute couverte de sang, sans connaissance, pâle comme une morte, ça lui faisait trop peur, et puis qui est-ce qui galoperait comme lui pour aller chercher le médecin?... où qu'il fût il le trouverait.

Haletant, le coeur tordu d'inquiétude, et pleurant, car à seize ans, il n'était pas encore dur comme un homme, il alla d'abord frapper à la porte de Monsieur Lourtie.

—Il n'est pas chez lui, lui dit la bonne, mais tu le trouveras en ville,

il fait le tour des malades, ceux qui l'auront vu passer te l'enseigneront.

Joseph ne pensait qu'au médecin, pour l'instant, après il s'occuperait de Pascalette. Tous avaient vu passer le Docteur, mais on n'était pas d'accord sur la direction qu'il avait prise; enfin un homme dit:

—Je viens de le voir tourner, au chemin de la gare. Jousépou courut à la gare, les salles étaient vides, tout le personnel sur le trottoir, le train qui descendait vers Toulouse venait de stopper; le gamin traversa rapidement la salle des bagages, et par la porte grande ouverte déboucha, lui aussi, sur le trottoir. Parmi les voyageurs clairsemés, trois partants et deux arrivants, il crut rêver en reconnaissant sa soeur; Pascalette lui tournait le dos, elle venait d'ouvrir la portière d'un wagon et montait.

Sans réfléchir, désespérément, il agrippa sa jupe, au risque de la faire tomber en arrière, et tira tant qu'il put; la jeune fille se retourna, épeurée, se sentant prise en faute, elle devint toute rouge, et se figura que Joseph ayant deviné sa fuite était venu pour la poursuivre et l'arrêter.

—Qui est là?... C'est toi, Jousépou, tu m'as suivie; va-t-en, polisson!

—En voiture, en voiture, cria le chef de train, impatient du colloque. La vapeur siffla.

Le pauvre Joseph avait couru si vite qu'il ne pouvait pas parler, mais pourtant il haleta.

—Où vas-tu? il faut revenir à la maison, il y a un malheur, maman est bien mal, bien mal, je crois qu'elle va mourir.

—Mon Dieu!... gémit Pascalette, en sautant du marchepied à terre

comme le train s'ébranlait, maman ! qu'est-il arrivé ?

—Viens, viens vite, mais non, attends. Monsieur Andrieux, demanda-t-il en s'approchant du chef de gare, est-ce que le docteur n'est pas chez vous ?

—Oui, mon garçon, il y est, je suis sûr qu'il n'est pas sorti, il attendait après le départ du train pour me parler.

—Par pitié, Monsieur, allez me le chercher tout de suite, ma mère va peut-être mourir, elle s'est brisé tout le corps en tombant d'une charrette.

—C'est vrai, demanda Pascalette, où est-elle ?

—On l'a rapportée à la maison.

—Eh bien ! attends le médecin, toi, moi j'y vais.

Et la pauvre Pascalette, tenant à plein bras son paquet, se mit à courir de toute sa force, en se disant dans un désespoir sans larmes :

—Pauvre maman, pauvre maman, oh ! c'est Dieu qui m'a punie, bien sûr. C'est Dieu qui m'a punie.

XI

Madeleine était étendue sur l'un des grands lits aux rideaux blancs et rouges, et le médecin procédait à son examen.

On avait allumé la lampe, car il était déjà tard, et, même au mois de juin, la nuit finit bien toujours par arriver.

Césarine éclairait Monsieur Lourtic. Le pauvre Jacques avait fait une grande dépense d'énergie, pendant le chemin, et surtout quand il avait fallu descendre de la charrette ce corps brisé, cette chose inanimée, gémissante, douloureuse infiniment, qui était Madeleine, et la transporter à son lit. Maintenant, affalé sur une

chaise, il sentait le cœur lui manquer et se laissait suppléer par les voisines pitoyables ; Paulin avait dû forcément vaquer au soin des bêtes, et Joseph qui avait ramené le médecin, se tenait un peu loin, vers la porte, partagé entre le désir de voir et la peur de ce qu'il verrait.

Quant à Pascalette, elle s'était jetée sur le lit, appelant sa mère avec des cris et des sanglots, lui parlant, la suppliant de se réveiller, de répondre, et le médecin fut obligé de l'écartier pour examiner la blessée.

Brun comme un grillon avec une assez jolie tête fine et pâle, sur un petit corps tout tordu, actif, nerveux, dévoué à ses malades, en course de jour et de nuit, à bicyclette quand il avait fatigué son cheval, Monsieur Lourtic maintenant, de ses mains adroites, remuait Madeleine, la palpait sans s'émouvoir des plaintes que lui arrachait le moindre mouvement, et, les sourcils froncés au-dessus de ses grands yeux, hochait la tête à chaque nouvelle avarie découverte dans cette pauvre machine humaine.

On n'osait pas l'interroger. Son examen fini, demi-tourné vers les assistants, il dit posément d'une voix basse, mais très claire :

—Fracture de l'os frontal, fracture de l'humérus gauche, fracture de deux côtes, plaie à la jambe droite.

Et il conclut :

—Elle est bien mal arrangée !...

La vieille Rose, bonne garde-malade autrefois, et qui était accourue à la première nouvelle de l'accident, demanda, préoccupée des devoirs religieux :

—Est-ce qu'elle va mourir ?...

—Non, c'est-à-dire que je ne vois pas de danger immédiat, mais il peut bien survenir des complications. Une

méningite d'abord, et puis la malade est très affaiblie, il y a eu hémorragie abondante... Donnez-moi de l'eau... de l'eau bouillie.

Une odeur de phénol se répandit dans la chambre; sous l'influence des premiers lavages, quand l'eau toucha la plaie vive, Madeleine se plaignit plus fort, mais rouvrit les yeux et les promena autour d'elle, avec un peu de vie, dans le regard.

—Elle revient à elle, elle connaît.

Pascalette se pencha.

—Maman, tu souffres bien, pauvre maman, mais ça va mieux, ça ira mieux.

—Oh!... fit la malade, j'ai mal partout, la tête, la tête!...

—Voyons, voyons, il ne s'agit pas de perdre du temps, dit le docteur, deux hommes ici, non pas vous Jacques, vous nous lâchiez au plus beau moment, mon pauvre ami.

—Padèno et un autre voisin, Pierre, maître-valet au Castéra, s'avancèrent.

—Nous allons vous aider, Monsieur Lourtic.

Il les toisa du regard un moment, c'étaient deux gaillards déterminés.

—Bon, nous allons d'abord réduire la fracture de l'épaule, vous Pierre, vous tiendrez les bras, vous Padèno, maintenez la tête, il faut encore quelqu'un pour tenir les jambes.

Marie Garrot intervint:

—S'il vous plaît, Monsieur Lourtic, Padèno tiendra les jambes, quant à la tête, je m'en charge, il a les mains trop rudes pour cela, une femme y met plus de douceur.

—Vous n'allez pas vous trouver mal, vous?...

Rose vint prendre par le bras Pascalette, éplorée devant le lit.

—Viens, petite, tu n'as pas besoin de rester là, ta mère ne te reconnaît pas, tu vois qu'elle s'est de nouveau trouvée mal. Et puis, tu es trop jeune pour voir l'opération, tu ne pourrais pas, et moi je ne suis plus bonne à grand'chose maintenant, la force n'y est plus, viens, nous allons passer le chapelet, toutes les deux. La Sainte Vierge est aussi un bon médecin, sans vous fâcher, Monsieur Lourtic; quant à toi, Jacques, et vous autres les garçons, croyez-moi, allez-vous-en à l'étable, on n'a pas besoin de vous ici, et quand la pauvre Madeleine fera des cris, vous ne pourriez pas y tenir, je sais ce que c'est.

—Elle a raison, dit le médecin, il ne faut ici que ceux qui sont nécessaires.

Les trois hommes obéirent en silence, hébétés de douleur, un peu soulagés, malgré tout, de n'être pas là.

Dans un coin près du second lit, devant le bénitier et le rameau des dernières Pâques, Rose et Pascalette se mirent à prier, mais la pauvre petite savait à peine qu'elle priait, terrifiée d'entendre les cris de sa mère.

L'opération fut longue. Après le bras, immobilisé dans ses planchettes, on passa à la plaie du front, quatre points de suture, et de l'antisepsie, sous toutes ses formes. Le buste fut maintenu strictement, pour réduire la fracture des côtes, enfin on passa à la jambe, où baillaient les chairs, entaillées profondément; dix heures sonnèrent quand le médecin, ayant arrangé sur son lit la pauvre patiente, tout le corps raidi de sparadrap et de bandages, se redressa enfin et s'apprêta à donner ses prescriptions pour la nuit:

—Qui est-ce qui va veiller?...

—Les bras ne valent plus rien, dit Rose, mais j'ai la tête bonne et comme je ne travaille pas, je me passe de dormir; je vais rester.

—Moi aussi, dit Marguerite Finot, arrivée pendant l'opération.

Césarine était allée ouvrir la porte de l'étable:

—C'est fini Jacques, Paulin, Jousépou, vous pouvez entrer, venez la voir.

—Ne lui parlez pas, recommanda le médecin, laissez-la se reposer.

—La pauvre, dit Pascalette, elle n'a pas même la force de se plaindre.

Pierre et Padéno, les deux infirmiers improvisés, demandèrent:

—Vous n'avez plus besoin de nous, Monsieur?

—Non, mes amis, merci.

—Alors, nous nous en allons, bien le bonsoir à tout le monde.

—Et merci, dit Jacques, vous m'avez bien rendu service.

—Tu plaisantes, c'est avec plaisir, toutes les fois que tu auras besoin de nous.

—Le plus rarement possible, n'est-ce pas?... dit bonnement Monsieur Lourtic, occupé à se laver les mains dans une écuelle d'eau que lui tendait Marie Garrot.

Il s'approcha des femmes qui devaient veiller cette nuit pour leur redire minutieusement ses prescriptions et s'en alla.

—Alors, Rose, c'est vous qui allez veiller? demanda Césarine.

—Oui, ma fille, et Marguerite a dit qu'elle voulait rester aussi.

—Et moi aussi, je veillerai, dit Pascalette.

—Alors nous nous en allons avec Marie. Mais si vous aviez besoin de nous...

—Non, non, vous travaillez dans les champs, vous autres, il faut aller dormir, et, qui sait, peut-être faudra-t-il que vous veniez les nuits prochaines.

Pascalette, devant le feu, s'occupait à préparer enfin quelque chose à manger, nul n'ayant songé au souper jusque-là.

—Comment la trouvez-vous, vieille Rose, demanda tout bas Marie prête à partir, vous avez soigné tant de malades. Vous vous y connaissez autant que le médecin.

—Je ne la crois pas "mortelle" pour cette nuit, mais elle est bien attaquée, et quand la fièvre fera sa montée, demain et après-demain, je ne répondrais de rien.

—Elle fait encore bien "nécère" dans la maison, la pauvre!...

—Si vous croyez! nous reviendrons demain, mais si vous avez besoin de nous, envoyer le petit nous appeler, à quelle heure que ce soit.

Au dehors, la nuit de juin était transparente, pleine de chants, de lueurs et de parfums: dans la cuisine des Toujagues, autour du lit de la pauvre blessée, les trois femmes veillaient. Pascalette avait ouvert la fenêtre d'où venait un peu de fraîcheur, un peu de calme, versé au front brûlant de Madeleine, par la sérénité de la nuit. D'abord elle s'agita fiévreusement, avec des cris de souffrance; vers le matin, sous l'influence de la potion ordonnée par le médecin, elle sembla s'apaiser un peu et par moments s'assoupit.

Pascalette, elle, ne dormit point.

Elle écoutait les gémissements de sa mère et ses remords la martyrisaient.

—C'est ma faute, pensait-elle, maman avait déjà eu des éblouissements

ce matin, j'étais seule avec elle, personne que moi n'en savait rien. Si j'avais été moins occupée de moi-même, moins têtue dans mon idée de partir, j'aurais tant insisté qu'elle m'aurait laissée aller au fourrage, et le malheur ne serait pas arrivé. Dieu l'a permis pour me punir de mon péché, car c'était un péché de quitter la maison contre la volonté de mes parents, en cachette et peut-être pour aller me perdre à la ville.

Elle ne pensait pas à Jean, il lui semblait qu'elle ne l'aimait plus, toute son attention, tous ses sentiments, étaient concentrés sur sa mère, elle ne la quittait pas, c'était elle qui lui présentait ses potions.

—Pauvre maman!... Pauvre maman!...

Mais la malade ne la reconnaissait pas, et disait des mots indiscrets dans son délire.

—Si elle savait que j'ai voulu la quitter. Et c'est de si peu qu'il s'en est fallu!

Frémissante d'angoisse, quand elle la voyait passer du délire à la prostration:

—Elle va mourir, Rose, elle va mourir.

Et tout bas, multipliant ses prières incohérentes et passionnées:

—Mon Dieu, mon Dieu, guérissez-là, ne nous punissez pas tous, parce que j'ai péché, je vous promets d'être sage, et de ne jamais quitter la maison, jamais, jamais.

XII

Un jour, une nuit, un autre jour et la troisième nuit de veille commença.

Madeleine était très malade. Monsieur Lourtic qui venait la voir deux fois par jour, n'avait pas changé encore les appareils des blessures, et

avait eu, ce soir, une grimace de mauvaise augure, en disant tout bas à la vieille Rose dont était revenu le tour de passer la nuit:

—La méningite est déclarée, vous feriez bien d'envoyer chercher Monsieur le Curé.

Le prêtre avait absous la malade, inconsciente, et avait procédé aux cérémonies de l'Extrême-Onction, sans que son esprit absent y eût participé.

C'était encore Marguerite la fruitière qui assistait Rose, et Pascalette, qu'on avait obligée à se coucher la nuit précédente, venait de déclarer qu'elle ne quitterait pas sa mère de cette nuit-là.

—Pauvre Madeleine, disait Marguerite, elle ne sera pas plus pâle, quand elle sera morte.

Des lèvres décolorées s'exhalèrent des plaintes incessantes, les forces de la malade diminuaient rapidement, elle n'avait plus les grands accès d'agitation et de délire des nuits précédentes, mais les tressaillements du visage et des membres, disaient la souffrance, tandis que le coma envahissant faisait pronostiquer la mort.

Les soins se réduisaient à peu de chose, d'heure en heure, une cuillerée de potion, un peu de lait ou de tisane, à lui faire absorber, et les trois garde-malades reprenaient leurs chaises, rapprochées l'une de l'autre vers le chevet du lit.

A travers la fenêtre demeurée ouverte, un rayon de lune dessinait une blancheur sur le sol; dans l'arbre voisin un rossignol chantait, et l'odeur un peu capiteuse des chèvre-feuilles, venait se mêler aux senteurs d'iodoforme qui ampuantissaient la chambre. Les trois femmes, réunies autour de l'agonisante, dans ce voisinage de la nature, et de la vie intense des

nuits d'été, trouvaient un réconfort au milieu de ces terreurs que causait autour d'elles l'approche de la grande inconnue, le passage redoutable du mystère.

Une mouche trompée par la lueur, entra et vint voleter autour de la lampe qui brûlait sur une petite table, près du lit; Marguerite se leva et chassa la mouche en disant tout bas à la vieille Rose:

—Mauvais signe, elle sent le cadavre.

Pascalette tressaillit, glacée jusqu'aux moelles.

Elle n'avait jamais vu de mort; que sa mère souffrit, se plaignit, eût le délire et la fièvre, cela lui faisait beaucoup de peine, mais qu'elle ne souffrit plus, demeurât sans voix et sans vie, une chose inerte, un bloc de glace, qu'elle la vit clouer entre quatre planches, et descendre au fond d'un grand trou, puis recouvrir de terre, sa mère, cette Madeleine, trois jours avant si vivante et si active... Cela, elle ne le comprenait pas. Même aux enterrements auxquels elle avait assisté, même sur la tombe des parents de Jean, jamais la mort ne lui était apparue dans sa réalité brutale et victorieuse, s'attaquant à la vie. "Les morts" étaient "les morts"; et puis il y avait les "vivants" tout autre chose, mais que les vivants devinssent les morts à leur tour, voilà ce qui était bien difficile à comprendre, et que ce mystère d'horreur s'accomplit ici, dans cette chambre, devant elle, Pascalette, et qu'elle allait ainsi voir s'évanouir sa mère sans rien pouvoir pour la retenir, pour l'empêcher de devenir une morte?... Non, c'était trop étrange, trop horrible aussi, Dieu ne le voudrait pas...

Et elle serrait sa chaise plus près des chaises de ses compagnes, et tressaillait au moindre soupir exhalé sous les rideaux blancs et rouges, car elle avait peur. Oh!... tant de peur!...

—Rose, mon Dieu, Rose, dites, est-ce qu'elle ne va pas mourir?...

La plainte devenait plus basse, et les mains fébriles, comme cherchant à tâtons, repoussaient le drap sur le bord du lit, puis le ramenaient le froissant, péniblement, en plis réguliers.

—Si nous récitons les prières?...

Rose vint près de la malade et lui prit le poignet.

—Non, c'est-à-dire ça ne fait jamais de mal de prier Dieu, mais rien ne presse, elle a encore de la force et ira au moins jusqu'à demain matin.

Pascalette respira mieux, toutes les trois se rassirent.

—Mais nous pouvons dire le cha-pelet.

Il y eut un froissement de grains de bois, aux mains de Rose; elle commença les "Ave" auxquels répondit Marguerite et Pascalette, et c'était comme une harmonie mélancolique, ce murmure de prières, s'élevant, mêlé aux plaintes de la mourante, au tic-tac du balancier, au chant du rossignol, et aux mille bruits de cette nuit d'été.

Dès la seconde dizaine, Rose s'interrompit, une idée depuis longtemps la tourmentait.

... "Et dans tous les siècles des siècles, ainsi soit-il; dis-moi Pascalette?"

—Que voulez-vous, Rose?...

—Il faudrait chercher, dans l'armoire... Elle hésita, une pitié lui venait pour cette enfant.

—Qu'est-ce qu'il faut chercher?

—Ce n'est pas ça qui la fera mourir, petite, mais si elle venait à mourir, il faudrait les avoir sous la main.

Pascalette baissa la tête, suffoquée de sanglots.

—Tu as compris ce que je veux dire. Les habillements que nous lui mettrons. Je sais qu'elle les tenait toujours prêts, c'était une femme de tête, ta mère.—Elle parlait déjà de la pauvre Madeleine au passé, comme d'une morte.—Elle disait qu'un malheur est bien vite arrivé, je sais qu'elle avait sa belle coiffe, toujours repassée et son "manteau de lit" des dimanches, bien plié dans l'armoire, à côté de la coiffe.

Pascalette continuant à pleurer, se leva; seule avec des étrangères, c'était à elle qu'il appartenait d'ouvrir l'armoire, Marguerite prit la lampe et vint l'éclairer.

—Je m'en souviens à présent, ma mère me les a montrés plusieurs fois, sur la seconde planche, en partant d'en haut; donnez-moi cette chaise, Marguerite, merci, elle voulait que je sache où les trouver, en cas de malheur, elle ne croyait pas dire si vrai, pauvre maman!...

—J'ai la coiffe, tenez Marguerite, prenez garde de ne pas la chiffonner, elle est toute empesée de frais.

—Est-ce qu'il n'y a pas un drap?...

—Si!... Si!... et une chemise. Ah!... voilà le manteau de lit.

Pascalette repoussa la chaise, et les trois femmes s'occupèrent à disposer sur le second lit de la cuisine, les diverses pièces de la livrée funèbre.

—Alors, dit Rose, il ne manque rien. Marguerite palpait les toiles...

—C'est du joli, cette chemise, et du fin, le drap est tout neuf.

—Oui, répondit Rose, la pauvre Madeleine en acheta deux. C'était

l'année où il y eut tant de maïs, il y a cinq ans, je crois.

—Oh! six ou sept ans, bien.

—C'est possible, à mon âge, vois-tu, Marguerite, on ne sait plus calculer la marche du temps, quand je vois les enfants, souvent ma mémoire s'embrouille, il me semble que ce sont leurs parents que j'ai vu au même âge, quand moi j'étais déjà vieille. Donc, il y a six ans, nous eûmes une année de maïs, comme je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu, et je pense que, de longtemps, on ne reverra la pareille, et c'est un miracle, pour une année de grande récolte, les bêtes restèrent d'un bon prix. Alors vous comprenez, on fit de l'argent. Je rencontrai ta mère, Pascalette, c'était un jour de foire, devant la boutique de Monsieur Julien. Elle marchandait...

Un gémissement sorti du lit interrompit la narration. Pascalette regarda l'heure à la pendule:

—C'est l'heure de la potion, la potion la calme toujours un peu.

—Tu as raison, porte la lampe; toi, Marguerite soulève Madeleine, là ça y est.

—Elle ne s'aide pas du tout, dit Marguerite en replaçant la malade sur son oreiller, et pour la soulager, on ne sait pas où la prendre, avec tous ces appareils, on a peur d'y déranger quelque chose.

Les trois femmes retournèrent vers l'autre lit.

—Ta mère marchandait une "troque" de toile. Monsieur Julien lui en demandait trente-cinq francs, elle ne voulait en donner que trente : c'est qu'il la laissait partir, et je me souviens comme si c'était hier que je leur dis.—Allons, soyez un peu raisonnables, voyons, mettez la moitié chacun. Ils le firent, et ta mère emporta la toi-

le et me dit:—Voyez-vous Rose, nous avons eu une bonne année et je viens de faire une emplette que je voulais faire depuis longtemps, mais pour acheter il me manquait le plus nécessaire, ce n'est pas que l'argent m'embarrasse, encore aujourd'hui, mais enfin, j'ai pu y atteindre. Je vais commencer de tirer deux draps de lit de cette "troque" un sera pour m'envelopper moi, l'autre pour mon pauvre homme, on ne sait jamais lequel des deux passera devant, mais c'est une dette et, un jour ou l'autre, il nous faut la payer.

—La pauvre ne croyait pas la payer sitôt, dit Marguerite, à présent tout est prêt, et nous pouvons revenir nous asseoir, voyez-vous Rose, ça lui fait du chagrin à cette petite.

Elles avaient repris leurs places autour du lit de Madeleine, et Pascalette sanglotait.

—Il ne faut pas que ça te fasse pleurer, petite, ni surtout que tu aies le regret à la fine chemise et aux deux draps neufs.

—Ce n'est pas pour ça que je pleure, allez Rose, c'est à cause de maman.

—Bien sûr, mais vois-tu, quand on a un mort, il ne faut rien regretter, pour le bien habiller dans la tombe. Les morts restent toujours comme nous les mettons, écoutez ce qui arriva à une femme... Tu te souviens bien, Marguerite, de la Manon de la sourde?

—Oui, il n'y a pas si longtemps qu'elle est morte, je m'en souviens comme si je la voyais.

—Eh bien! c'était sa tante à qui c'est arrivé, la soeur de son père, elle l'avait tenue au baptême et on l'appelait Manon, comme elle. Cette tante s'était mariée avec un qui n'était pas

d'ici, du côté de la plaine, elle n'a jamais eu d'enfant. C'était une femme bien "entendue", cette Manon, on venait la consulter de loin, elle guérissait les bêtes et même les gens; ceux qui avaient un sort dessus, elle savait toujours qui c'était qui le leur avait jeté, et bien souvent, si on venait assez tôt, elle savait le leur sortir, et puis elle voyait des choses.

Un soir, c'est la Manon, sa nièce, qui me l'a raconté, c'était la veille de la Toussaint, elle était seule à la maison. Son homme s'en était allé avec ses boeufs, c'était des gens bons propriétaires, qui travaillaient leur bien et qui se tenaient toujours une ou deux paires quelquefois trois, parce que lui, était un peu maquignon et faisait le commerce, ils n'avaient pas d'enfants, c'est sa nièce qui a hérité.

Donc pour revenir, le mari de la Manon, de la tante, toujours prêt à se gagner des sous, s'en était allé déménager un maître-valet; c'était loin, il ne devait revenir que dans la nuit. Elle n'avait pas voulu se mettre au lit; tout le monde sait que la nuit de la Toussaint les morts reviennent, les âmes sortent pour demander des prières, on voit des lumières qui courent partout; il vaut mieux être à la maison que sur les chemins, cette nuit-là, et la Manon était mécontente de savoir son homme dehors, donc elle aimait mieux rester levée et passer son chapelet au coin du feu. Quant elle eut bien prié Dieu, elle s'endormit un peu, mais tout à coup quelque chose la réveilla, on eut dit comme un son de cloches; précisément à ce moment la pendule sonnait minuit.

Tapie sur sa chaise, toute frissonnante, Pascalette les yeux dilatés, ne perdait pas un mot du récit de la vieille, Rose, rendu plus impression-

nant par les circonstances: incapable de bouger, elle toucha le bras de Marguerite.

— Il me semble que Maman se plaint plus fort.

— Marguerite se leva, humecta d'un peu d'eau sucrée les lèvres de la malade, et remonta le drap, toujours rabattu sur ses mains agitées.

Rose continua.

— C'était donc juste à minuit. La Manon, écouta un peu: Qu'est-ce qu'on peut sonner, pensa-t-elle, il n'est pas l'heure de l'Angelus. Mais elle entendait bien les cloches, seulement ce n'était pas au clocher de la paroisse, c'était comme si on avait sonné bien loin, elle ne pouvait pas se figurer où l'on sonnait, ce qu'elle distinguait c'est qu'on sonnait pour un mort, comme quand on part pour le cimetière.

— Il faut voir d'où ça vient, se dit la Manon, elle prit son chapelet, se signa avec de l'eau bénite et s'en alla ouvrir la fenêtre. Vous n'auriez pas osé vous autres je parie.

— Oh! non, dit Pascalette.

— Moi non plus, mais je vous dis que la Manon n'était pas peureuse, et puis elle avait déjà vu des choses et n'y faisait pas tant d'attention. Cependant quand elle ouvrit, il lui passa un frisson par tout le corps, et elle faillit fermer tout de suite. Il faut vous dire que la lune était prête à "faire le pli" comme ce soir. Elle vit...

En ce point de la narration, par la fenêtre inondée, de clarté lunaire, entra le bruit d'un gémissement lugubre, plaintif, et qui se prolongea, déterminant un crescendo de frayer dans le coeur des trois femmes. Pascalette sentit une sueur froide à la racine de chacun de ses cheveux.

— C'est un chien, dit Rose, et Marguerite se signa autant tout bas:

— Il hurle à la mort, bien sûr.

Rose alla vers le lit, écouta la respiration précipitée de la malade, tâta son front et lui prenant la main garda un instant son poignet sous son doigt.

— Eh bien, demanda Marguerite, trouvez-vous qu'elle avance?...

— Non, c'est toujours de même, elle à encore de la force.

Les trois femmes se rassirent, et le récit de Rose se poursuivait, troublé, à de courts intervalles, par les gémissements répétés du chien, qui, chaque fois, faisaient sursauter Pascalette.

— Où est-ce que j'en étais?...

— Vous étiez quant la Manon ouvrit la fenêtre.

— Ah oui!... La lune éclairait qu'on y voyait comme en plein jour. Elle vit venir. — Il faut vous dire que la maison était écartée du village à peu près à un tiré de fusil! — ...

Elle vit venir dans le chemin, allant du côté de l'église, une file de gens, comme une procession; il y avait une bannière noire avec une tête de mort, puis des femmes rangées, puis des hommes, et, tout en dernier lieu, les clercs et le curé. Autour du curé, des hommes qui ouvraient la bouche, comme pour chanter, mais Manon ne les entendait pas marcher, non plus, quoiqu'il eut un peu gelé, et que la terre fut dure.

Et ce n'était pas étonnant qu'elle ne les entendit pas, ils n'avaient pas de souliers. Il y en avait qui marchaient pieds nus, d'autres avec des bas; pour les habillements non plus, ils n'étaient pas tous de même. Il y en avait tout à fait habillés des dimanches; les hommes, avec le pantalon noir et la veste ou la blouse; les femmes, en jupe noire avec le manteau de lit et la

coiffe blanche, bien repassée, d'autres n'étaient habillés que d'en haut du corps, et on voyait leurs pauvres jambes maigres aller toutes nues sous les chemises. Il y en avait beaucoup enveloppés dans un drap blanc qui traînait derrière eux et se rabattait sur leur figure.

—Un suaire, censé, dit Marguerite.

—Et c'en était un, vous allez voir.

Le curé, lui, venait avec ses ornements, comme pour chanter messe ; et il avait le visage découvert, vous savez que c'est comme ça qu'on enterre les curés. Mais ce qui fit le plus peur à Manon, et le plus de pitié aussi, ce fut de voir, au milieu de tous ces gens, un homme qui s'en allait tout nu, il n'avait ni chemise, ni veste, ni suaire, ni rien, et maigre comme un "esquelette", avec les os qui lui trouaient la peau.

La cloche sonnait toujours et les gens passèrent. Manon ne vit pas s'ils entraient à l'église, c'était trop loin ; peu à peu, elle les perdit de vue. Vous pensez qu'elle ne dormit guère cette nuit-là. Son homme revint vers trois heures, mais Manon ne lui raconta rien, quand elle avait vu des choses, elle ne le disait pas, seulement, ça la tracassa pendant quelques jours.

Elle commençait à n'y plus penser, quand, une autre nuit, elle était au lit avec son mari, mais lui, qui avait bien travaillé, dormait dur, Manon entendit encore la même cloche. Elle se leva, alla ouvrir la fenêtre, et vit encore la même procession avec le même homme tout nu. A quelque temps de là, une autre nuit, la même cloche, la même procession et puis une autre fois : tant et tant que la pauvre Manon ne pouvait plus dormir.

Chaque fois elle se disait :—Je ne veux pas me lever. Eh bien ! il y avait quelque chose, qui la tirait du lit comme par force, elle commençait de s'en donner, et les gens lui demandaient si elle n'était pas malade, tant elle avait mauvaise mine.

Manon se mit à réfléchir : Je comprends, pensa-t-elle, voici ce que me disait ma marraine : " Les pauvres morts, disait-elle, restent toujours comme ils sont quand nous les couchons dans la bière, voilà pourquoi il ne faut rien "plaindre" quand nous habillons un mort." Celui-ci vient me trouver parce qu'il veut être couvert. Voici ce que je vais faire. J'aurai un drap blanc tout préparé, quand j'entendrai la cloche, je me mettrai vite à la fenêtre en tenant mon drap déplié et je regarderai passer la procession ; au moment où l'homme nu passera devant moi, je lui jetterai le drap dessus et je crois bien qu'il ne reviendra plus. Sans ça, il ne me laisserait pas tranquille et il pourrait m'arriver malheur, à la fin.

Manon fit ce qu'elle avait résolu, et depuis elle dormit tranquille, le pauvre mort avait ce qu'il voulait et ne revint plus, donc vous voyez, quand nous mettons nos morts dans la bière, il faut les habiller de ce qu'ils ont de plus beau. Nous avons le temps, nous autres d'avoir d'autres habillements, pour les vivants tout change, mais pour les morts, il n'y a plus de changements, tels nous les mettons, tels ils sont jusqu'au jugement et peut-être pendant l'éternité, et puis c'est le dernier service que nous puissions leur rendre.

—Vous avez raison, et c'est une bien belle histoire que vous venez de nous dire. Mais regardez ce que fait maman. Je ne l'entends plus.

Depuis un instant Pascalette constatait que la plainte avait cessé, sous les rideaux de la malade. Rose, toute à son récit, et d'ailleurs un peu dure d'oreille, ne s'en était pas aperçue plus que Marguerite, mais la pauvre Pascalette n'osait pas aller seule au lit et pensait avec terreur.

— Peut-être qu'elle a passé, du temps que Rose nous parlait.

Elle se tint un peu en arrière, laissant les deux femmes s'avancer vers le lit.

Elle ne bouge pas, dit Marguerite, mais sur la poitrine de la malade, légèrement, très légèrement, le drap se levait et s'abaissait.

— Elle respire, dit Rose, et mais... Et mais... voyez, on dirait qu'elle dort.

Pascalette reprit courage et s'approcha.

— C'est vrai, on dirait qu'elle dort.

— Oui, elle dort, constata Marguerite à son tour, c'est un bon signe. n'est-ce pas, Rose?

— Tu peux le dire, si elle dort, je crois bien qu'elle veut s'en tirer.

Des coqs chantèrent, puis l'aube vint baigner la cuisine, de sa clarté rose, les oiseaux vite éveillés, babilèrent parmi les jeunes branches du figuier, devant la porte, plus loin, d'autres oiseaux leur répondaient. Tout le concert diurne recommença.

Bientôt après le lever du soleil, on vit arriver Monsieur Lourtic; aussitôt qu'il eut examiné la malade:

— Ça va bien, dit-il, je redoutais surtout cette nuit et, hier au soir, franchement, je ne pensais pas la retrouver vivante ce matin, à présent, j'ai de l'espoir.

Il donna ses prescriptions plus minutieuses peut-être qu'au début de la maladie, mais au bout de trois jours,

à moins de complications imprévues il répondait de la vie de Madeleine, et la convalescence commençait.

XIII

Quelles furent les actions de grâces de Pascalette!... Pendant quelques jours, Touïouse, l'atelier Denise, sa jalouse, son fiancé même et son mariage tout s'effaçait de sa mémoire, elle ne songea qu'à sa mère: c'est qu'elle avait en elle un sentiment profond d'être responsable de l'accident, Dieu avait voulu la punir de son péché; si elle était allée au fourrage, ainsi qu'elle l'aurait dû, ayant constaté que sa mère n'était pas dans son état normal, rien ne fût arrivé. Joseph était venu providentiellement à la gare, juste à point pour l'empêcher de partir, elle voyait là le doigt de Dieu, et maintenant que sa mère était sauvée, tout, dans son âme, était reconnaissance et joie. Elle sentait revivre et se fortifier sa dévotion à Notre-Dame, et lui promettait naïvement de ne jamais, jamais, offenser Dieu, et, à l'avenir, de ne jamais quitter ses parents.

La pauvre Madeleine, d'ailleurs, aurait longtemps besoin de sa fille, la plaie au crâne, cette plaie qui pouvait être mortelle, qui venait de mettre la vie de Madeleine en danger, serait la plus vite guérie, Monsieur Lourtic prévoyait que la blessée serait longtemps avant de se servir de son bras, mais Pascalette était là, et dans ses bonnes résolutions revenues, elle se multipliait, suffisant à tout, aux soins minutieux que réclamait sa mère, au ménage, aux bêtes et quelquefois même au travail des champs.

Pourtant à mesure que le temps passait et que les inquiétudes s'éloignaient, dans la mémoire de la jeune

filles les souvenirs revenaient et l'amour meurtri se relevait dans son cœur.

Elle recommençait à épier le passage du facteur. Marguerite ne lui avait rien dit mais elle était sûre que dans ses voyages hebdomadaires à Toulouse elle avait dû rencontrer Denise ou Jean et que celui-ci avait dû apprendre l'accident survenu aux Toujagues. S'il eût continué d'aimer Pascalette comment n'avait-il eu vers elle aucun geste de sympathie?

Depuis sa permission manquée de Pentecôte comment supposer qu'il n'eût pas obtenu au moins un jour ? et on ne l'avait pas revu à Saint-Césaire.

—S'il avait ses parents ici, pensait Pascalette, il serait venu les voir, mais il n'a personne, et moi, il paraît que je ne suis plus rien pour lui.

Très fière, elle dissimulait, faisait allègrement son travail, mais le dimanche après avoir rangé son ménage, aidé sa mère à s'habiller, quand elle l'avait assise sur son fauteuil de convalescente, à l'ombre, et que les hommes innocupés faisant paccager les bêtes, elle avait le temps d'aller aux vèpres, sa mélancolie devenait plus douloureuse.

Elle voyait ses amies se promener, en troupe gâtée, ou s'isoler dans les petits chemins, chacune au bras de son galant, elle prenait toute seule la route de la maison, alors elle pensait au passé, et trouvait la vie lourde.

On avait moissonné, fauché les troisièmes coupes de sainfoin, déjà le blé se dressait, en gerbière, derrière la métairie, la fête de Notre-Dame arrivait, et de Jeantou pas de nouvelles. Il était de la classe, l'heure de sa libération approchait, mais qu'est-ce que ça faisait à Pascalette, à pré-

sent? Sans doute il exécutait son projet, de se placer à Toulouse, et pour elle il était perdu. Cependant elle attendait toujours le passage du facteur, et dans le fin fond d'elle-même, l'espérance ne voulait pas mourir.

Ce jour-là, aux Toujagues, on devait dépiquer le blé à la machine à vapeur, dès l'aube. Monsieur Clément, le régisseur, était à son poste, et tandis que le chauffeur, noir comme un grillon, par grandes pelletées jetait du charbon dans le fourneau de sa locomobile, il se tenait auprès du batteur, distribuant leurs fonctions diverses à chacun des ouvriers.

—Jacques, ça te regarde de dresser ton pailler, tu as placé cette perche un peu loin de l'autre, regarde la gerbière, hein? ton pailler va être trop long, et pas assez haut, pas vrai toi, Padèno?...

Padèno mesure de l'oeil.

—Il y a une bonne gerbière, tout de même, je crois que Jacques ne s'est pas trompé de beaucoup, et que le pailler pourra aller, comme ça s'il n'y met pas trop de largeur. Combien espérez-vous d'hectolitres, Clément?

—Dans les deux cents, je pense, nous avons deux cent-vingt-cinq "comptes" mais le compte ne fera pas le sac, au moins pour le blé des pièces légères, de là-haut. Oh!... les rivières, c'est autre chose.

—Il paraît que la Bladette donne cette année.

—Moi, dit Pierre du Castèra, je n'ava's semé presque que du blé barbu; dans les fonds, la Bladette se rouille, et puis elle verse, la tige est trop légère.

—Eh bien! c'est ce qui te trompe. Je l'ai cru longtemps comme toi, mais j'ai fini par m'apercevoir que le blé gros est plus facile à verser que les

bladettes fines parce qu'il est plus haut, que les feuilles font plus de poids et surtout que la tige est toute creuse, tandis que la bladette...

Un sifflet strident, parti de la machine, interrompit le régisseur.

—Ce n'est pas possible que la machine soit chaude, continua-t-il en se retournant. Ah! c'est toi b... de drôle, ne la fais pas siffler comme ça mauvais sujet.

Joseph se cacha bien vite derrière les autres ouvriers. Profitant d'un moment où le machiniste, grimpé sur le batteur, huilait les rouages, il avait lâché la vapeur, pour s'amuser. Mais il n'échappa pas à la vigilance de Monsieur Clément.

—Puisque tu as du temps de reste, au lieu de faire le polisson, va-t-en joindre tes boeufs pour les atteler au char de la barrique, c'est toi qui vas puiser et porter l'eau, tout aujourd'hui. Allons, hardi! toi, Jacques, à la paille avec Pierre, Padèno et François le sourd. Quatre femmes derrière le batteur ici, avec des fourches et secouez-moi la paille comme il faut; devant, deux pour retirer les balles, deux rateaux. Toi, Martin, tiens-toi aux sacs, voyon la balance.

—Combien mettons-nous dans chaque sac, Clément?

—Trois cinquièmes. Mets le poids de 60 kilog. et 1 kilog. pour le sac. Bon. Pour donner la gerbe, quatre hommes, Paulin et les deux frères Luguët et Etienne. C'est tout. Ah! une femme pour monter sur le batteur, qui y va.

—Moi, s'écria Céline. Déterminée, un chapeau d'homme, en jonc, doublé d'andrinople, coiffant ses cheveux roux, la fille de la fruitière grimpa l'échelle et armée d'un grand couteau, telle une ménade se

prépara à éventrer les gerbes avant qu'on ne les livrât à la machine.

—Eh! dis donc, toi l'engraineur, cria la basse de Monsieur Clément, fais bien attention d'éparpiller les gerbes, ce n'est pas tout d'en avancer, il faut que la chose se fasse bien. L'année dernière, c'est une vergogne, le grain qui était resté dans la paille, je ne veux pas qu'on puisse faire paître les brebis sur le pailler après les pluies, tu entends? Du reste, j'y aurai l'oeil.

—Eh bien! y sommes-nous?... demanda le machiniste.

—Quand tu voudras.

La machine se mit à ronfler, la grande courroie se tendit, tourna rapidement. Là-haut, avec des gestes prompts, le visage animé sous son chapeau rouge, Céline tranchait les liens des gerbes que les hommes, au bout des fourches, jetaient sur le batteur, déjà dans les sacs qu'on voyait se gonfler, peu à peu, sous les ouvertures, commençait à couler le blé examiné soigneusement et pesé dans les paumes halées du régisseur.

—Je crois qu'il sera bon et fera le poids, qu'en dis-tu, Martin?

—C'est du joli blé, il a "le coup de main" et la gerbe va rendre.

Là-bas, derrière le batteur, quatre femmes armées de fourches, retiraient et secouaient vivement la paille, qu'on voyait sur le ciel bleu, s'élever dans l'ascenseur, comme une grande coulée, d'or blond. Les visages s'échauffaient et les gestes précipités des ouvriers se dessinaient au milieu des poussières et des balles, faisant comme un nuage roux, traversé de soleil.

Après une heure et demie de travail, Clément, sa montre à la main, marchant au milieu des flaques d'eau

que faisait le va-et-vient incessant du seau, allant de la cuve à la chaudière, s'avança vers le mécanicien.

—Est-ce que tu ne vas pas donner le repos, Baptiste?

—Dans un instant.

—Il est sept heures et demie, il faut que les ouvriers déjeunent. Tu ne vas pas les tenir à ce train d'enfer nom d'un mille, ils commenceraient à se plaindre.

—Ils "marronnent" toujours, les ouvriers, si on les écoutait... Enfin comme tu voudras...

La vapeur siffla, et ce fut un grand "Ah!" de soulagement qui sortit de toutes ces poitrines haletantes. Fourches et rateaux furent vite abandonnés, le bruit de la machine peu à peu s'apaisa, et les ouvriers quittant leurs postes peu à peu se réunirent par groupes sur l'aire. L'aîné des Luguët, un brun déterminé et joyeux, s'en vint "cuëillir" la petite Céline à la descente de l'échelle, et la prenant par la taille lui fit décrire un tour de valse au milieu des pailles éparpillées.

—Laisse-moi tranquille, toi, dis donc!

Tous cherchèrent une place ombreuse, sous les noyers et tirèrent des bissacs blancs, le gros pain, la tranche de jambon ou de saucisse et la bouteille, soigneusement gardée à l'abri du soleil.

—Hé! Pascalette, cria Martin, est-ce que tu ne pourrais pas nous donner un seau d'eau?

—Avec plaisir, je vais la tirer du puits, vous l'aurez toute fraîche.

—Je vais avec toi, s'écria Céline.

—Et tâcher de vous dépêcher, les petites, nous avons la braise dans le gosier.

Le long de la haie d'ajoncs roussis, les deux jeunes filles descendirent ensemble vers le puits:

—Où étais-tu ce matin, demanda Céline, je t'ai cherchée, avant qu'on ne commence, je n'ai pu te trouver nulle part.

—C'est que j'avais du travail, il m'a fallu faire manger les bêtes, apprêter le déjeuner des hommes, garder les brebis un moment et aider maman à s'habiller.

—Elle va beaucoup mieux ta mère.

—Elle est guérie de la tête et de la jambe, mais elle souffre encore des côtes, et c'est surtout le bras qui ne va pas, elle ne peut presque pas s'en servir, et elle s'en donne la pauvre femme avec tout ce qu'elle voit à faire dans la maison. Je n'ai pas une minute.

—C'est vrai, tu n'es pas venue dimanche à vêpres, j'ai regardé partout si je te voyais, j'avais une nouvelle à t'apprendre.

Montée sur la margelle, Pascalette amenait le seau rempli, mais son bras eut une contraction qui fit renverser une partie de l'eau, elle baissa vers le puits son visage empourpré subitement.

—Une nouvelle, pour moi?...

—Et non pas une bonne, car je vois que tu y penses toujours, à Jeantou, pauvre Pascalette.

Elle avait descendu le seau et maintenant le remontait plein, désormais sans une secousse, elle le déposa sur le bord du puits et le retira du croc.

—Oh! je n'y pense guère à présent, j'en ai fait l'abandon, mais au premier moment, tu comprends la surprise, tu peux la dire, ta nouvelle, je parie que Jeantou est placé.

—Il est encore soldat, mais pour la place je crois bien qu'il va la prendre.

oui, et qu'il est arrêté chez le père de son capitaine, mais il y a autre chose.

Pascalette s'en allait portant allègrement, le seau pesant, et de loin Martin la hélait.

—Eh bien! petite, cette eau fraîche.

—On y va, Martin, s'écria Céline, on y va. Tiens, Pascalette, je te raconterai ça au diner.

—J'aime mieux de suite.

—Comme tu voudras, il se marie.

Pas une goutte d'eau de répandue, cette fois, maîtresse d'elle-même, Pascalette ne bougea pas, seulement son visage rougit de nouveau, et puis devint très pâle.

—Ah! il se marie et avec qui?...

—Avec Denise, pardi; c'est bien comme ça que ça devait finir. Et toi, Pascalette, tu n'es qu'une nigaude, si tu avais voulu, tu pourrais être fiancée, toi aussi, avec Louis du Harou, et tu t'en rirais de ce Jean.

Bravement, de ses yeux douloureux malgré tout, soutenant le regard de Céline:

—Je m'en ris quand même, va, je n'ai pas besoin d'être engagée avec Louis pour ça. Je tenais à Jeantou, c'est vrai, mais s'il ne veut plus de moi, eh bien! moi non plus, je ne suis pas embarrassée de moi et je n'aime pas qui a cessé de m'aimer.

—A la bonne heure, voilà comme il faut être. Et moi qui n'osais pas te le dire.

—Oh! tu avais bien tort, tu vois que je ne m'en mettrai pas au lit.

Elle accéléra son pas, excitée, portant comme elle eût fait d'une plume le lourd seau rempli.

—Tenez, Martin, buvez, le soleil pique, et si quelqu'un en veut d'autre, j'irai la tirer du puits.

Elle resta à rire et à bavarder avec les ouvriers pendant qu'ils déjeunèrent—cette nouvelle devait être connue dans Saint-Césaire, on voudrait scruter sa physionomie, voir si elle paraissait bien affligée, on la plaindrait, il ne fallait pas qu'on la plaignît.

Et pendant cette journée de labeur, excessif pour tous, la plus alerte, la plus vaillante, la plus gaie, ce fut Pascalette, elle atteignit à tout, le soin des bêtes, et le soin des gens, la basse-cour, la porcherie et la cuisine, et vers le soir quand Madeleine, son bras en écharpe, mais d'ailleurs, presque rétablie, eut pris les brebis pour les mener paître, quand tout à la métairie fut en bon ordre, Pascalette vint sur l'aire, et pendant un moment de repos dit à Céline:

—Est-ce que tu n'es pas fatiguée, d'être sur le batteur tout aujourd'hui?

— Oh! fatiguée ou non, c'est ma place, il faut bien y aller.

—Tiens, prends ce rateau et mets-toi aux balles, moi je monte.

—Je vais être à l'ombre, mets mon chapeau. Et Pascalette, dévorée d'un besoin d'activité, monta sur le batteur à la place de son amie.

—Tiens, fit l'engraineur, j'ai changé de femme!...

—Est-ce que vous vous en plaignez, Ramounet?...

—Je n'ai pas dit ça!...

—Vous croyez que j'ai la fièvre. Eh bien! vous allez voir.

Cela lui faisait du bien, d'avoir aux doigts ce grand couteau, de rompre les liens, de déchirer n'importe quoi; sous le chapeau rouge de Céline, avec ses cheveux noirs, tout poudrés des balles d'or du blé, ses gestes alertes se dessinant nettement sur le couchant pourpre, elle était une image

de robustesse, et de vie forte et saine. Les garçons la regardaient, elle se sentait regardée, et ce lui était comme une revanche brûlante du mépris que Jean faisait d'elle et de son amour.

Mais la nuit, quand tout fut tranquille, les gens lassés du labeur, endormis lourdement ; quand sous la clarté lunaire, la machine à battre, encore chaude et trépidante ne forma plus qu'un immense cube d'ombre au milieu de l'aire déserte où passait par moment le cri aigu d'une chouette, ou l'aboiement d'un chien errant, seule éveillée, repoussant les couvertures qui la suffoquaient, les cheveux épars et la bouche collée au traversin, pour que sa mère ne risquât point de l'entendre, Pascalette pleura, pleura désespérément, sentant s'effondre en elle ce qui avait été l'espérance, le soutien de toute sa vie, depuis qu'elle savait aimer.

XIV

Octobre a fait refleurir les chrysanthèmes, et, dans le petit cimetière de Saint-Césaire, les morts attendent.

Les morts, les pauvres morts, esseulés aiment les visites de ceux qu'ils ont laissé ici-bas. Novembre est leur fête. A nous qui vivons, conviennent les splendeurs du printemps, le lilas qui semble de la rosée en fleurs épanouie, les roses éclatantes, l'herbe fraîche, la sève qui monte, la vie qui passe. Mais les morts, les emmurés du tombeau, les grands patients, qui savent que l'âme ne meurt pas, et l'heure venue ressuscitera sa chair, les morts ne s'effrayent pas des arbres dépouillés, de la terre froide, moins froide qu'eux-mêmes, et de ces grains immobiles, pour un temps, dans le sillon, et qui sont leur image.

Mais ils aiment que leur attente soumise soit consolée par le souvenir des vivants, ils demandent à notre foi cette communion des âmes où, mieux que nous, ils savent se complaire. Hélas nous ne parlons pas le même langage, nous et nos pauvres bien-aimés, leur tendresse veille sur nous, sans pouvoir s'exprimer à nos sens, entre eux et nous les ponts sont coupés, de notre côté nous faisons ce qu'il est en nous de faire, nous leur apportons des prières, et des fleurs, et chacun sur notre bord opposé du mystère, nous essayons des communications, tendres et pieuses, nous crions dans ces ténèbres, et nous ne devons pas nous décourager, car peut-être ils nous entendent eux qui "savent".

Donc les morts de Saint-Césaire attendaient les fleurs, les couronnes et les absoutes de la Toussaint.

Pascalette devança la fête de quelques jours.

Elle ne voulait pas se laisser surprendre dans son pieux devoir sur les tombes des parents de Jeantou, les gens auraient pu s'étonner ou se scandaliser de la voir fidèle, maintenant que Jean l'avait dédaignée et trompée, mais elle pensait.

—Ce n'est pas une raison, parce qu'il a cessé de m'aimer, pour que je cesse, moi, de me souvenir des vieux, je sais que la pauvre Rosalie m'avait voulu pour sa fille, j'ai promis de soigner leurs tombes, je les soignerai toujours. Et qui le ferait?... Jean et Denise ne viendront pas cette Toussaint, ils ne reviendront jamais, pour quoi reviendraient-ils?...

Ils s'étaient mariés en septembre, aussitôt que l'artilleur avait été libéré du service. Sur la demande de Jean le secrétaire de la mairie avait envoyé les papiers nécessaires, car lui

ne s'était pas soucié de venir les chercher. Pascalette le comprenait, elle préférait ne pas le revoir; du reste, elle avait tout appris par la fruitière; toujours bien informée, la bavarde Margurite n'avait pas fait grâce à la pauvre enfant d'un seul détail, et le jour désigné pour le mariage, elle avait passé des heures bien misérables, promenant ses brebis dans les chaumes brûlés, dans les chemins où le soleil avait rendu l'herbe rare, là-haut vers la colline de Montaut, repassant dans son esprit en deuil les serments oubliés, les projets, les joies attendues, elle était restée tout l'après-midi, fuyant Saint-Césaire, les regards des gens qui la plaignaient, ou de ceux, moins pitoyables, qui l'avaient jalosée et qui, maintenant se réjouissaient de sa peine, tâchant de ne point regarder cette petite maison de Jeantou, en bas, un peu à l'écart du bourg, tapie dans un taillis de noisetiers, cette maison si plaisante, où elle avait rêvé la vie à deux et qui maintenant allait abriter un "éstat-chant" un étranger qui se fixait dans le pays.

Et maintenant, sa bêche et sa houe sur l'épaule en se cachant comme une coupable, elle montait au cimetière pour y remplir son pieux office, en montant elle récitait son chapelet; dans la grande douleur de l'accident survenu à sa mère, la révolte de son coeur s'était apaisée. Dieu l'avait punie mais aussi, il l'avait épargnée puisqu'elle voyait Madeleine guérie et dans son coeur souffrant, amolli par la souffrance, la résignation, cette fleur divine, avait germé et grandi peu à peu. Pascalette, tout en pleurant son amour, acceptait la volonté de Dieu et ce jour-là, priait pour les morts, les

heureux morts, qui ne souffrent plus de nos douleurs.

La journée était claire et douce, Pascalette n'avait plus peur d'être seule au cimetière. Pendant une heure elle bêcha, elle sarcla, arracha l'herbe, forcément distraite de sa douleur, et un peu réconfortée par le travail physique dans lequel elle se dépensait; quant elle eut achevé elle regarda avec contentement les fleurs qu'elle venait de sarcler, et qui, depuis l'an passé, avaient grandi, les rosiers remontants, encore parés de quelques roses, les chrysanthèmes épanouis.

— Voilà, pensa-t-elle, la Rosalie et le pauvre Pascal doivent être contents de moi là-haut, les pauvres morts ne doivent pas pâtir des fautes des vivants, ça ne serait pas juste.

Elle s'en alla un peu plus forte. Sur sa route elle passa devant la tombe de Blaise Chalut, le père de Denise, une rancune d'abord l'en écarta, puis s'arrêtant, elle se mit à la considérer.

— Comment cette pauvre tombe est abandonnée!... pensa-t-elle. Pas un coup de bêche n'avait été donné depuis l'année précédente. Les terres de Chalut s'étaient vendues, la maison à son tour venait de changer de maître, François n'était plus à Saint-Césaire, étant allé se fixer à Toulouse, près de sa fille depuis le mariage. Une pitié traversa le coeur de Pascalette.

— Pauvre Blaise! personne ici pour penser à lui, pour nettoyer un peu cette dernière demeure où il dort tout seul, loin des siens, et dire qu'il est venu si souvent s'asseoir auprès de notre feu!... Pauvre Blaise!

Et quoique lasse, pieusement, sourde à la rancune qui voulait amener ses sentiments contre Denise et les siens, très vite Pascalette jeta son chapeau, ôta son corsage qu'elle avait

remis après le travail et, reprenant sa houe nettoya la tombe de Blaise, en murmurant quelques "ave" pour son âme.

Puis elle redescendit vers Saint-Césaire.

Tout le soir était d'or, d'or rouge, le couchant où le soleil venait de s'éteindre, d'or pâle, les peupliers de la route, très hauts, amincis par l'automne d'or brun les feuilles mortes tombées sur le sol, où elles reposaient immobiles, dans le soir calme, comme chargée d'or aussi, cette charrette qui s'en allait lentement, portant une récolte de tiges de maïs; devançant les boeufs, Pascalette l'atteignit en descendant et se trouva près du bouvier qui guidait l'attelage, aiguillon en main, et qui, jusque-là lui était resté caché.

Ce bouvier était un grand beau garçon; de robustes épaules et des bras musclés sous le "tricot" de laine brune. Ses cheveux noirs, coupés très courts, découvraient un front intelligent, et ses grands yeux, bleu clair, avaient le regard calme et doux de ceux qui se sentent forts. Une lueur joyeuse les traversa quand ils se posèrent sur ceux de Pascalette.

Elle pensa:

— C'est le Louis du Harou, et se repentit trop tard de s'être découverte en devançant l'attelage, mais Louis l'avait vue, elle comprit qu'il lui était impossible de se dérober et, la première, entama l'entretien.

— Tu as un beau temps pour "rentrer les jambes", Louis, à présent tu peux laisser pleuvoir, pas vrai? . . .

— Nous en avons d'autres là-haut, mais s'il faut deux ou trois jours comme ça nous aurons bien avancé. Il faudrait qu'il n'en restât plus dehors quand on est à la Toussaint.

— Et vos blés, vous les avez couverts? . . .

— Les blés, ça ne presse pas, nous avons semé tous les fonds, il n'y a plus que les "souliellas" à couvrir, d'ici à la Saint-Martin, nous ferons quelque chose? . . . Et vous autres, aux Touyagnes, vous avancez? . . .

— Il ne nous reste qu'une pièce.

L'aiguillon inutile dans les mains de Louis, laissait aller les boeufs à leur gré. Timide, le grand garçon, dans ses propos, s'attardait en des lieux communs, n'osant pas aborder le sujet qui lui tenait au coeur.

— Et toi, Pascalette, d'où viens-tu comme ça?

Pascalette qui ne se souciait pas d'avouer son travail au cimetière, parut très occupée à débarrasser sa robe d'une épine qui s'y était attachée. Louis continua, riant d'un rire un peu nigaud.

— Prends garde, si les veufs te suivent à présent. . .

Mais il eut honte de cette fade plaisanterie qui pouvait déplaire à la jeune fille. On appelle des veufs, à la campagne, les ronces qui accrochent les femmes par leurs jupons. — Et désignant les outils dont elle était chargée:

— Toujours au travail, on ne te voit plus à la promenade les dimanches.

— C'est que j'ai à faire à la maison, depuis que maman a été si malade.

— Mais elle est guérie, ta mère.

— Oui, à présent elle recommence à pouvoir travailler.

— Et ton frère Jean-Marie, le vois-tu revenu du régiment.

— Jean-Marie est revenu, mais Paulin va partir.

—Ça fait que vous ne serez pas un de moins ni un de plus à la métairie. Mais je pense que Jean-Marie va bientôt se marier, on dit qu'il parle avec Paule du Luguët.

—Ils se parlaient avant de partir au régiment, je pense qu'ils se décideront.

—Et alors, vous ne resterez pas trois femmes aux Touyagnes.

—Il y a toujours du travail dans une métairie.

—Louis allongea un coup d'aiguillon au boeuf de droite qui ne le méritait pas, puis il ôta son béret, et se gratta la tête un moment, enfin il dit d'une voix enrouée:

—Quand tu auras une belle-soeur à la maison, tu te décideras à te marier, Pascalette.

—Oh! dit-elle précipitamment, il faut être deux pour ça, comme on dit.

Pascalette, la phrase à peine lâchée aurait voulu la reprendre, elle n'avait pu pour but que de dépister la conversation et s'apercevait maintenant qu'elle avait fourni à Louis une entrée en matière, vite il en profita.

—Oh! si ce n'est que ça qui t'embarrasse...

Pascalette ne disait rien, il hésita.

—Ecoute-moi, il y a longtemps que je veux te parler, mais je n'ai jamais osé, ce soir je me décide. Si ça te plaisait, Pascale, nous pourrions faire affaire tous les deux...

—Ne parlons pas encore de ça, Louis, je ne suis pas décidée.

—Laisse-moi te le dire, tu n'es pas sage de penser encore à Jeantou, il s'est mal conduit envers toi.

Pascalette releva sa tête penchée, une flamme brillait dans ses yeux noirs.

—Ça ne regarde personne.

—Je ne veux pas te faire de la peine, mais il faut que tu m'écoutes, il y a deux ans que j'ai de l'amitié pour toi, et je ne te l'ai pas dit, deux ans que je ne parle à aucune fille, et que je te regarde de loin, quand tu passes, sans avoir le courage de te parler, à présent j'ai pris une résolution. Si tu me veux, tu viendras belle-fille chez nous, où je suis le maître, censé, puisque ma soeur est mariée, et qu'elle a reçu son "à dot". Nous ne serons pas bien tracassés par le travail, puisque nous ne menons que notre bien, et un peu de terre à moitié tout près, mes parents te connaissent, ils savent que tu es vaillante et sage, et si je t'épouse, je puis t'assurer qu'ils seront contents. Et moi je te dis que j'ai mis mon amitié sur toi, voilà.

Quand il eut débité son speech, le grand garçon respira mieux, et marcha un instant à côté de Pascalette, attendant sa réponse, mais comme elle ne disait rien, il se tourna de son côté. Elle s'était arrêtée, et pleurait. Laisant ses boeufs marcher devant, il s'arrêta aussi.

—Pourquoi pleures-tu? je t'ai parlé honnêtement, je ne pouvais pas te parler mieux, est-ce que je t'ai offensée?

—Non, Louis, au contraire, mais que veux-tu que je te dise... Je ne sais pas si je me déciderai plus tard; à présent je ne peux pas.

Le front du jeune homme se plissa, il dit avec un peu de vivacité:

—Misère! tu y penses toujours, à ce Jeantou.

—Ne crois pas que je sois ingrate, Louis, je comprends bien que tu as de l'amitié pour moi, puisque tu veux m'épouser, moi qui n'ai rien, tu peux que je n'oublierai jamais de la vie ce que tu viens de me dire, et que je serai

tu viens de me dire, et que je serai toujours ton amie.

— Mais tu ne veux pas être ma femme?

— Je ne peux pas... pas encore.

— Il y a deux ans que j'attends, Pascale.

Elle dit la voix brisée:

— N'attends plus, Louis, prends une autre femme.

— Je n'en veux pas d'autre, je t'attendrai encore.

— Comme tu voudras, mais je crois que je ne pourrai jamais me décider. C'est plus honnête que je te le dise.

L'or du couchant avait pâli tout à fait, la nuit venait, quelques étoiles se levaient vers l'est, promettait la nuit fraîche, au clocher de Saint-Césaire, l'"angelus", sonna, Pascalette se remit à marcher, elle s'arrêta à l'embranchement du chemin des Touyagnes.

— Bonsoir, Louis.

— Pascalette, ne t'en va pas comme ça sans me donner une bonne parole.

— Il ne faut pas qu'il t'en sache mal, va, si je me décidais pour un, ça serait pour toi.

— Eh bien! j'attendrai; adieu Pascalette.

Il se mit à courir pour rejoindre son attelage, et Pascalette continua sa route, toujours pleurant.

L'amitié de Louis lui rendait plus douloureuse la trahison de Jean, assurer son avenir à côté d'un honnête garçon qui l'aimait et qui lui offrait une situation indépendant, inespérée, mais voilà que le courage lui manquait pour accepter. Elle avait trop aimé Jeantou et sentait qu'elle ne pourrait se donner à un autre amour.

DEUXIEME PARTIE

Deux ans et demi avaient passé, le mois de mai s'achevait, on était occupé aux Touyagnes à sarcler le maïs.

Le long des sillons il s'étendait en petites rangées vertes, croissant à vue d'oeil, par chaque midi ensoleillé. Pascalette et sa mère s'évertuaient de la houe, elles étaient seules, on entendait Jacques encourager ses boeufs, dans le champ voisin, Jean-Marie et Joseph, le malin Josépou, maintenant un beau garçon de dix-huit ans fauchaient, là-bas aux saules, et la jeune femme de Jean-Marie, la Paule du Luguët, promenait, à pas lents, les brebis le long des sentes, toute veloutées d'herbes fraîches.

— Il fait bon sarcler maintenant, dit Pascalette, les dernières pluies ont bien arrangé le terrain, et le maïs fait plaisir à voir.

Courbée sur le sillon, de la main droite gouvernant sa houe, et, de la gauche, relevant soigneusement les feuilles tendres, rangeant le maïs, arrachant les pieds trop rapprochés, toujours vaillante et alerte, Pascalette un peu maigrie, paraissait plus brune, et dans ses yeux, même au milieu de l'animation du travail, une tristesse habitait.

Madeleine se releva, posa son outil et alla prendre sur le bord du champ une bouteille préservée du soleil par une grosse touffe d'ajoncs. Elle but à même, une grande lampée d'eau.

— Ce soleil pique et puis tu vas vite, toi, petite, c'est à peine si je puis te suivre, tu sais que mon bras fait encore des siennes, par moments je sens la douleur. Aujourd'hui, on dirait que le temps veut changer.

— Vous avez raison, maman, reposez-vous un peu, ça ne presse pas tant,

le maïs, nous finirons demain, s'il ne pleut pas. Pendant que vous vous assoierez un moment, je m'en vais ramasser quelques herbes pour les oisons, là, dans la "bouzigue", il n'y manque pas de "caousits (chardons) qui sont encore tendres, ça fera du bien à la terre d'en être débarrassée.

Tandis que Pascalette, à l'aide d'une vieille lame de couteau, prestement détachait de terre les chardons, qu'elle mettait dans son tablier, sa mère la regardait, l'air songeur. Elle revint sa moisson faite, dénoua les cordons pour poser à terre son tablier, gonflé d'herbes.

— Ouf!... que j'ai chaud.

Elle prit la bouteille à son tour et se mit à boire, assise un instant, près de sa mère sur le talus du fossé. Madeleine toussa un peu et sans regarder sa fille:

— Sais-tu ce qu'on dit, petite?

— Non, qu'est-ce qu'on dit?

— C'est Léonie Suquet, qui me l'a appris hier; elle est venue, pendant que je lavais, au puits, me rapporter la glousse que nous lui avons prêtée.

— Elle a rapporté cette poule?...
Donc elle ne veut pas couver?...

— Eh non! elle avait l'air si posée, ici nous ne pouvions pas la sortir de dessus le nid, eh bien! quand Léonie l'a eue posée, elle lui a fait les mille misères, et même elle l'avait couverte d'un crible, elle a cassé trois oeufs, et après qu'elle a eu mangé, au lieu de revenir au nid, Léonie l'a vue qui chantait sur le toit; et les oeufs qui se refroidissaient pendant ce temps-là.

— Qu'est-ce que je vous disais...
Jamais cette tuffée ne fera une bonne glousse.

— Ça se peut bien; donc Léonie me l'a rapportée, nous avons parlé un

peu, toutes les deux, et elle m'a raconté que Louis de Harou va se fiancer avec Jacquette de Mestrevidaou.

En parlant, Madeleine regardait sa fille à la dérobée, pour épier son impression, mais Pascalette ne sourcilla pas, seulement dans sa posture s'accrota un peu plus cet air lassé qu'elle avait maintenant, aussitôt qu'elle prenait du repos. Car pendant le travail, elle était plus active que jamais.

— Il fait bien, dit-elle seulement, Jacquette est tout à fait ce qu'il lui faut, vaillante et bonne ménagère, sans compter que ses parents lui donnent bien une paire de mille francs, et puis ils sont voisins.

A la voir si calme, Madeleine sentit comme une bouffée de colère troubler son humeur, habituellement pacifique.

— Ah!... Il fait bien, tu trouves ça, toi!... C'est sûr qu'il fait bien, il faut qu'il se décide à se marier, voilà qu'il approche de trente ans, il n'y a rien à dire, mais si tu avais voulu...

— Ne parlons plus de ça s'il vous plaît, maman, je pense que nous nous sommes assez reposées, nous pouvons retourner au maïs.

Sans un mot de plus, elle se leva et se dirigea vers son chantier, sa mère la suivit et reprit sa houe, à côté d'elle, mais en maugréant.

— Voilà comme tu es, il n'y a pas moyen de te faire entendre raison, je vous demande si ça a du bon sens! Il me semble que, depuis trois ans bientôt, tu pourrais l'avoir oublié ce Jean-tou qui t'a méprisée. Crois-tu que ce soit bien joli, pour une fille de penser à un homme marié?

— Je n'y pense plus, maman.

— Ah! tu n'y penses plus!... Alors, si tu n'y penses plus, pourquoi ne veux-tu pas en épouser un autre?...

— Je ne suis pas pressée de me marier.

— Et quand trouveras-tu un mari comme Louis, je te le demande?...

Un si bon garçon et si vaillant, et du bien avec ça et bel homme, et qui t'aimait... Qu'est-ce que tu lui reproches?...

— Je ne lui reproche rien, maman.

— Tiens, tu n'est pas raisonnable. Il y a plus de trois ans qu'il t'attend, mais le pauvre, il faut bien qu'il se décide à se tourner d'un autre côté puisque, toi tu ne veux entendre parler de rien, et alors que feras-tu?

Pascalette sarclait, rangeait son maïs toute à son travail, et ne répondit pas, mais sa mère très mécontente de la ténacité de ses refus, avait commencé à parler, et semblait ne pas devoir s'arrêter de sitôt.

— Oui, je dis que feras-tu, car nous voilà déjà trois femmes à la maison nous en parlions avec ton père cette nuit, au lit, Paulin va revenir et se marier bientôt, et toi qui aurais dû commencer, je vois que tu perds les meilleures occasions et que tu ne te décides jamais.

Toujours penchée sur son sillon, Pascalette, enfin répondit, mais d'une voix un peu étranglée parce que les larmes montaient dans sa gorge.

— Si je vous fais embarras à la maison maman, je ne serai pas en peine de trouver une place.

Une émotion altéra le visage fané de la vieille paysanne, son humeur brusquement s'évanouit; se placer, quitter la maison, sa Pascalette, sa fille si vaillante, si soigneuse, et si triste depuis la trahison de son fiancé.

— Bête va! dit-elle en se relevant, la main appuyée au manche de la houe, ce n'est pas pour moi que je parle, crois-tu que je te chasserais de dedans pour faire place à une "nore"? Jamais de la vie, c'est pour toi, je voudrais te voir mariée, te voir heureuse.

— Je ne suis pas malheureuse, maman, avec le travail on se désennuie toujours.

— Eh bien! comme tu voudras, petite, ne te fais pas de chagrin, tant que nous vivrons ton père et moi, il y aura toujours du pain pour toi à la maison.

Mais Madeleine ne put se retenir de donner un soupir de regret au Louis de Harou, qui aurait fait un si bon mari.

Le soir venait, les pinsons chantaient leur "angelus" dans les noyers près de la métairie, et sous l'auvent du toit, les hirondelles voletaient autour de leurs nids. Un peu vieilli, les cheveux blancs, diminué, comme tassé sur lui-même, Jacques vint devant l'étable ôter le joug de ses boeufs, qui tout de suite se mirent à tondre l'herbe, autour de la maison. Là-bas le long des haie., Paule, de sa démarche lourde, précédait les brebis que surveillait le vieux Labrie; sur lui aussi, le temps avait passé, son poil devenait rare, et de gros sourcils grisonnants voilaient ses yeux chassieux où luisait son regard toujours attentif de chien fidèle. Une grande douceur enveloppait ces choses coutumières et Pascalette se sentait paisible, puisqu'elle ne serait pas obligée de quitter la vieille maison; depuis bien des jours, en voyant croître la famille, elle avait pensé que peut-être on l'y trouvait de trop, car l'heure était venue pour elle depuis longtemps de changer de foyer et de se faire sa vie propre, mais aujour-

d'hui, l'affection de sa mère s'était affirmée, sinon par beaucoup de paroles, les paysans sont rarement démonstratifs, du moins par une sincérité de regard que Pascalette avait comprise, elle avait senti que durant au moins toute la vie de ses vieux, elle serait encore chez elle aux Touyagnes encore utile, encore aimée ; après eux... à la volonté de Dieu, mais elle bénissait la trêve.

Près du puits, pendant que, dans la sérénité du soir, les herbes se mouillaient de rosée, tandis que la grande bascule remontait le seau rempli d'eau fraîche, les cloches de Saint-Césaire sonnèrent l'angelus, cessons de cloches semblèrent unir, résumer en eux, toutes les voix des champs, au lointain éparses, pour les élever, comme une seule gerbe odorante, aux pieds de la Madone, et Pascalette, laissant le seau ruisselant sur la margelle, les mains jointes, la tête inclinée, dans cette attitude que le peintre des simples, Millet, a rendu concrète et désormais impérissable, Pascalette, sans le savoir, immatérialisa et compléta cette voix des créatures inanimées, par sa prière de créature intelligente, d'âme immortelle, offrant au Créateur l'hommage de la reconnaissance et de l'amour.

II

Un des premiers jours de juillet, vers le soir, la moisson était commencée, le personnel des Touyagnes se hâtait dans un champ un peu écarté de la métairie, vers le village.

Pendant toute la journée, le vent d'antan et la chaleur accablante avaient fait prévoir l'orage, maintenant, là-bas au couchant, s'amoncelaient de lourds cumulus, traversés

de grondements; dans l'air étouffant, plus un souffle; les hommes avaient fauché sans trêve: il fallait avant l'arrivée de la tempête, lier les gerbes, et, si l'on pouvait, les réunir en tas, pour les mettre à l'abri du mauvais temps.

Trem্পés de sueur, les visages embrasés sous les chapeaux de jonc, garnis de toiles blanches, ils étaient là Pascalette et ses trois frères, serrant les liens et transportant les gerbes pour les entasser, dix par dix. En gestes dès longtemps appris, toujours les mêmes, et prompts comme la pensée, ils enlevaient de terre leurs gerbes lourdes et les rangeaient avec méthode, les épis à l'intérieur du tas, sans s'arrêter, sans respirer presque, poussés par la nécessité de finir, activés par le bruit de l'orage approchant.

Les oies, qui glanaient d'un bec avide les grains égarés dans le chaume, elles-mêmes paraissaient inquiètes, et parfois, tête levée, tendant leur long cou, fixaient sur l'horizon menaçant leurs gros yeux ronds, mystérieux comme tous les yeux des bêtes, dont "les pensées ne sont pas nos pensées".

De brèves paroles s'échangeaient entre les travailleurs.

— Apporte cette gerbe, Paulin, il en manque une ici pour finir le tas.

— Ne fais pas ce tas si loin, Josépou, tu vas nous faire crever, il y a assez de gerbes de ce côté-ci.

— Ah! un éclair, jamais nous n'aurons fini à temps.

— Ne regarde pas les éclairs, remue-toi, il faut finir, voilà tout.

— Oh! à présent tout est lié, la pluie ne fera pas grand'chose.

— Oui, et si c'était la grêle.

— Ce nuage blanc au fond, ne me dit rien de bon.

— Dieu nous en préserve, il y a encore une moitié de récolte debout.

Tous ces mots entrecoupés, espacés sans ralentir la besogne, et sur le chaume blond, les tas se dressaient plus nombreux, multipliés comme par féerie, grâce à la hâte ardente des ouvriers.

Un souffle d'ouest passa, ébouriffant la plume des oies.

— Le vent tourne, s'écria Jean-Marie, hardi les enfants, voici l'orage.

Pauline s'approcha, tenant une gerbe de chaque main.

— Il sera bien dégourdi, s'il nous y attrape. Nous n'avons plus qu'une trentaine de gerbes, trois tas.

Un éclair plus vif fit lever les têtes vers l'horizon.

— Tiens, dit Joseph, qui est celui-là?...

Un homme s'avancait vers le champ, tout près des ouvriers qui dans leur hâte ne l'avaient pas aperçu; il n'était pas seul, un enfant, un bébé de deux ans à peine, tenant sa main, marchait près de lui, à petits pas malhabiles, s'empêtrant dans le chaume dru, hérissé de ronces.

La première, Pascalette reconnut l'homme, et son haleine précipitée par le travail, semblant lui manquer tout à coup, elle s'arrêta un instant à le considérer, saisie du changement qui s'était fait en lui. Ses frères l'avaient vu comme elle, et Paulin, traduisant sa pensée, dit tout haut:

— Tiens, c'est Jeantou, il n'a pas l'air gaillard le pauvre diable.

— Ouf! cria Joseph, couronnant son tas de le dernière gerbe, fini, c'est pas trop tôt.

De larges gouttes de pluie se plaquaient sur les dos ruisselants de sueur, au moment où Jeantou abordait les gens des Touyagnes.

Un Jeantou méconnaissable, dans ses habits noirs de citadin, pâle, les os saillants, les joues creuses, sa longue taille un peu voûtée, et de ses souliers plats et pointus, en peau jaune, semblant plus se traîner que courir sur le sol. L'enfant était une fillette, toute blanche avec des cheveux blonds, et jolie comme un cœur.

— Bonsoir les amis, dit Jeantou, est-ce que vous me reconnaissez?

La voix était mal assurée, comme tremblante de honte ou de crainte.

— Bien sûr; te voilà au pays, Jeantou, dit Jean-Marie, cordial, où t'en vas-tu, comme ça?...

— A ma maison, là-bas.

Pascalette le voyait mieux à présent, une pitié immense gonflait son cœur.

— Tu n'aurais jamais le temps avant l'orage, mon pauvre, viens aux Touyagnes, c'est plus près.

— Elle a raison, dit Paulin, et surtout avec l'enfant.

Jean la présentant, un peu fier d'elle.

— C'est ma petite.

Et tout de suite, l'air harassé:

— Je l'ai portée un instant, en descendant du train, à présent, je ne peux plus. Je suis un peu malade.

Ils avaient gagné le bord du champ, où les hommes ramassaient et vite remettaient sur leur dos leur tricot, quitté pour le travail.

— Filons, dit Jean-Marie, le grande faux sur l'épaule, filons, il n'est que temps.

Les éclairs brillaient, plus fréquents, et le roulement du tonnerre ne s'interrompait plus. Là-bas, au bord de la Lèze, les hauts panaches des peupliers, se courbaient sous les premiers souffles de la rafale, on entendait au loin venir la pluie.

Pascalette noua son mouchoir autour de son chapeau pour l'assujetter.

— Voilà mon parapluie, dit-elle en riant, puis elle dénoua son tablier et très simplement se pencha en disant à Jeantou :

— Donne-moi la petite.

Soulevant l'enfant dans ses bras, pourtant déjà bien lassée du travail, elle l'enveloppa étroitement dans son tablier de cotonnade.

— Partons vite à présent, on dirait que la petite n'a pas peur de venir avec moi.

— Oh! non, dit le père, elle est accoutumée, elle va avec tout le monde.

— Tiens-toi à mon cou, mon agneau.

Et bravement, comme insouciante du fardeau, Pascalette prit la tête de la troupe, sous la pluie, au milieu des éclairs et du tonnerre.

Les hommes suivirent, Jeantou hâletant derrière les trois campagnards, et par sa profonde fatigue, tenu dans une sorte d'hébétude qui semblait le rendre indifférent à tout ce qui n'était pas l'effort physique de la marche.

Aucun des deux frères de Pascalette ne songea à la décharger un instant du poids, assez lourd, de l'enfant; elle était hors d'haleine, en arrivant à la maison, et ruisselante comme les autres.

Par le volet de l'étable, Jacques regardait venir ses enfants, et son premier mot :

— Avez-vous fini?

— Oui, tout est lié et en tas.

— Alors il peut pleuvoir, les maïs vont s'en rire.

Sur l'épaule de Pascalette, malgré le bruit de l'orage, la petite fille, fatiguée, s'était endormie. Elle entra et la déposa avec précaution sur un des lits, tandis que sa mère la regardait

faire, puis ses regards surpris allant à Jeantou :

— Entrez, Monsieur.

Dans la lumière avare de la cuisine, elle ne le reconnaissait pas, et pensant que ses enfants avaient recueilli des étrangers en détresse, par discrétion, ne voulut pas l'interroger. Joseph rit bruyamment :

— Maman qui ne reconnaît pas Jeantou.

— Jeantou, c'est Jeantou, et une expression de rancune contracta son visage.

— L'orage nous a surpris, expliqua Jean, conscient du froid accueil, et vos enfants m'ont forcé de les suivre ici, je n'ai pas dit non à cause de la petite.

Madeleine le regarda, et la pitié fut plus forte que le ressentiment.

— Ils ont bien fait, assieds-toi, mon garçon.

Il s'affala sur une chaise. Pascalette était passée dans la chambre, pour changer de vêtements. L'orage redoublait. La cuisine à tout moment s'emplissait de grandes lueurs d'éclairs illuminant brusquement les coins sombres, le grand lit de Madeleine, où dormait l'enfant sous les rideaux blancs et rouges, la huche bien garnie des rudes pains de ménage, les tasses vernies sur le buffet, la grande salière de bois, suspendue dans l'âtre, et montrant plus blafard le visage douloureux de Jean, immobile et muet sur sa chaise.

Les hommes étaient revenus de l'étable, et debout près de la porte, regardaient la pluie s'abattre, ricocher du toit sur les pavés; Jacques était content.

— Bon, bon, laissons pleuvoir, les maïs en ont bien besoin; ceci va les mener bien en avant.

—Oui, dit Paulin, mais ça va cou-
cher les blés.

—Je m'en f... ils sont mûrs à pré-
sent; un peu plus de peine pour les
couper, voilà tout. Je crois que nous
sommes sauvés de la grêle.

—“Ça se perd” au curé. (Paule, en
parlant se signait chaque fois que
brillait un éclair, depuis que nous
avons ce curé, jamais il n'a grêlé à
Saint-Césaire.

—C'est que c'est vrai, dit Madelei-
ne, les curés peuvent beaucoup de
choses, on ne sait pas tout le pouvoir
des curés, il y en a beaucoup qui sa-
vent chasser la grêle. D'autres ne peu-
vent pas, ainsi à Nouveilles, chez mes
parents, il y avait un curé, oh ! un
brave homme, il n'y a pas à dire, bon
pour les pauvres et les malades, fami-
lier avec le monde, et qui aimait à
faire de jolies fêtes dans son église,
mais par exemple, il ne valait rien
pour les orages, autant d'orages au-
tant de grêles dans l'endroit, à ce
point que les sociétés ne voulaient
plus “abonner” personne.

Pascalette rentra et alla voir l'en-
fant.

—Elle dort toujours, la pauvre pe-
tite, comment l'appelles-tu, Jeantou?

—Elle s'appelle comme sa marrai-
ne, Françoise, nous disons Françon-
nette.

—Qu'est-ce qu'elle fait, la Fran-
çoise? Elle vit encore?

—Non, elle est morte au printemps
il y a trois mois.

Un peu reposé maintenant et com-
prenant que, si on ne l'interrogeait
pas o'était par honnêteté, par cette
sorte de délicatesse paysanne qui
craindrait de contrister un hôte, Jean
toussa et se mit à parler d'une voix
sourde, cassée, un peu hésitante.

—Vous devez être étonnés de me
voir ici seul avec cette petite. Eh
bien! j'aime mieux vous le dire, et,
quand même, ça se saura, Denise m'a
quitté.

Un silence suivit ses paroles. tous
écoutaient, mais dans la gorge de
Jean, la voix un moment s'était étran-
glée. Il toussait et épongeait son front
mouillé, semblant près de défaillir.
Dans les intervalles que maintenant
laissaient entr'eux les coups de ton-
nerre, on entendait l'averse crépiter,
et le bruit rythmique des gouttières
tic-taquant, là-haut dans le grenier.

—Oui, reprit Jeantou, elle est par-
tie, partie... avec un commis du
“Printemps”. Ah! elle m'en a fait
voir, allez!... C'est ça qui a tué sa
mère... Moi je savais bien qu'elle ne
menait pas une bonne vie, mais je pre-
nais patience à cause de la petite...
Abandonner un pauvre agneau com-
me ça, une mère, si vous croyez qu'il
faille être un coeur dur.

Les écluses étaient ouvertes, et,
maintenant, les tristes confidences
débordaient des lèvres du pauvre gar-
çon, sa voix basse s'était élevée peu à
peu, sonnait creux du fond de sa poi-
trine malade. Triomphant de l'espèce
de honte qui pouvait le gêner dans
cette maison, écouté d'ailleurs avec un
intérêt que la curiosité rendait plus
éveillé, il disait tout, les misères et les
amertumes de sa vie, la légèreté de sa
femme, sa frivolité, ses goûts de dé-
penses.

— Et les frais, et les mois de nour-
rice à payer, je ne pouvais venir que
rarement trouver Denise et de son
côté elle ne menait pas une bonne vie,
sa pauvre mère “se calcinait” “jus-
qu'au tant” qu'elle en est morte. Alors
je suis tombé malade, il a fallu revenir
à la maison pour me soigner et nous

nous sommes trouvés bien pauvres. Nous avons repris la petite; je la gardais, puisque je ne pouvais faire aucun travail, et Denise allait à l'atelier, mais ce qu'elle gagnait ne nous suffisait pas, tant et si bien qu'elle s'est fatiguée de la misère et qu'elle m'a plantée là avec la petite.

— Mauvaise mère! grogna Madeleine.

— Oui, vous pouvez le dire, mauvaise mère. Tout ce qu'elle m'a fait à moi, tenez, je suis trop bête! je le lui aurais pardonné, mais avoir quitté son enfant, une pauvre petite de vingt-trois mois, et délicate, pâle comme un satin et qui avait bien besoin de sa mère... ça, je ne lui pardonnerai jamais, jamais!...

Il se tut accablé.

— Alors, demanda Jacques, que vas-tu faire?

— Et que voulez-vous que je fasse. Je "me suis consulté" à Toulouse, le médecin m'a dit que je n'étais pas "mortel", que la santé pourrait revenir, mais qu'il ne fallait pas rester à la ville; — allez à la campagne prendre l'air et le soleil, vous serez vite remis. Alors je suis revenu avec mon enfant reprendre ma maison. Je vivrai en travaillant mon morceau de terre comme je pourrai.

— Mais ta maison n'est pas libre et la terre, tu l'as donnée à moitié.

— Je la reprendrai. Je vais voir tout de suite "l'astachant", le Paulet, il me rendra la terre à la Toussaint, s'il veut être raisonnable, la Saint-Jean n'est passée que de huit jours, il n'ira pas regarder pour si peu. Jusque-là il me permettra bien de me mettre dans un coin et je tâcherai de guérir pour reprendre le travail à la Toussaint. Que voulez-vous que je fasse?

— Tu as bien pensé, tu verras que l'air du pays te fera du bien. Je me tue de le dire que la ville ne nous vaut rien à nous autres, mais on veut pas me croire. Ah! si tu n'avais pas été aussi têté!...

— Voilà la petite qui se réveille.

Pascalette interrompit ainsi bien à point le discours de son père qui menaçait de s'égarer en de gênantes reminiscences. Une petite voix s'était élevée sous les rideaux.

— Maman.

Une petite voix plaintive dans laquelle on sentait venir les larmes, Pascalette alla prendre l'enfant qui, se voyant dans un lieu inconnu, au milieu de visages étrangers, pleura tout à fait. La jeune fille vint la mettre dans les bras de Jean.

— Papa, papa chéri, dit l'enfant consolée tout à coup, je veux goûter.

Pascalette était allée préparer une tartine de miel.

— Viens, Françonnette, viens, voilà du bonbon.

La petite reconnut peut-être maintenant celle qui l'avait portée dans ses bras, pendant l'orage, alléchée d'ailleurs par la vue de la tartine, elle quitta les genoux de son père et courut en souriant vers Pascalette, s'empara de la tartine et commença à lécher le miel qui la recouvrait.

Madeleine était allée regarder par la porte ouverte. L'orage apaisé ne formait plus vers l'est qu'une nuée en déroute, encore parfois traversée de quelques éclairs lointains. La pluie cessait; le paysage, lavé par l'averse, était grave et paisible dans l'harmonie de ses lignes simplifiées, la tonalité vigoureuse des verdure et le brun accusé des terrains. Madeleine un instant scruta l'horizon et, sans en avoir bien conscience, scruta aussi son âme;

comme la nature, son âme était simple et sereine, la souveraine rosée de la charité l'avait lavée des mauvais souvenirs, des tristes poussières de la rancune. Jeantou, péniblement, s'était levé, prêt à partir, elle se tourna vers lui.

— Tu ne peux pas te mettre en route habillé, chaussé comme tu l'es, et encore avec cette petite, les chemins sont pleins d'eau et de boue.

— Oh! je n'ai pas loin à aller.

— Et puis, tu ne te portes pas bien, tu n'as rien de prêt chez toi, rien d'installé, je ne te laisserai pas partir. Tu vas souper avec nous, Paulin et Josépou te donneront un morceau de leur lit, en serrant un peu, tu t'en iras demain matin.

— Vous êtes bien honnête, je ne dis pas non à cause de la petite, et grand merci.

— Tu veux bien dormir avec moi, n'est-ce pas, mon agneau? demanda Pascalette. La petite leva vers elle sa figure toute poissée de miel.

— Oui, je veux.

Le lendemain, levé de grand matin, moins pourtant que les hommes des Touyagnes partis à l'aube pour le travail, plus pâle encore dans le cadre radieux de la fraîche matinée, et, sous les rayons du soleil, plus minable dans ses vêtements d'un noir douteux, fatigués par un long service, Jeantou, prêt à partir, demanda sa fille.

— Elle dort, dit Pascalette, et là-bas chez toi qu'en vas-tu faire? tu ne sais pas même où tu vas loger, ni comment tu seras nourri, ni qui soignera la petite. Paulet est seul avec sa vieille mère, depuis longtemps déshabitée des enfants, laisse-la moi ici, elle s'est déjà accoutumée à moi, oh! elle ne nous gênera pas, sois tranquille, tu la

reprendras dans quelques jours quand tu seras installé.

Jeantou semblait hésiter par discrétion.

— Pascalette a raison, dit Madeleine, va t'arranger avec Paulet, nous garderons l'enfant pour un peu de temps.

Et l'homme, ce pauvre malmené de la vie, en présence de cette bonté simple et vraie, sentit, dans sa faiblesse de malade, des pleurs d'émotion lui monter à la gorge.

— Merci, dit-il la voix étranglée.

Et vite, il partit, honteux des larmes qu'il ne voulait pas te laisser voir.

III

L'enfant resta aux Touyagnes, soignée par ces bons coeurs, et regardée comme la soeur aînée d'un beau petit garçon qui vint au monde, un matin d'août. Plusieurs fois Jean parla de la reprendre, mais il dut céder aux bonnes raisons de Pascalette.

— Qu'est-ce que tu veux faire de cette pauvre petite? Maintenant que tu es mieux portant et que tu peux recommencer à travailler tu es dehors toute la journée, et la pauvre vieille Marion a plus à faire qu'elle ne peut, je te demande comment l'enfant serait soignée. Après la Toussaint quand tu seras chez toi, et Françolette un peu plus grande, nous verrons.

Ce que Pascalette ne disait pas, c'est qu'elle s'était tendrement attachée à la petite abandonnée. L'instinct de maternité qui veille dans tout coeur féminin, lui faisait trouver précieuse et douce la présence de cette blondine, toujours pendue à ses jupes, toujours la suivant de son pas menu, la physionomie mobile et candide, l'esprit curieux devant les choses de la

vie, maintenant, au grand air des champs qui fortifiait sa santé frêle, épanouie comme une fleur de mai.

Et puis, le fidèle amour que Pascalette avait voué à Jean, conservé en dépit de la trahison et de l'absence, s'était fait plus tendre et plus pitoyable, quand elle l'avait vu malade et malheureux, et cet amour, qui ne voulait pas se trahir, trouvait son expression naturelle et permise dans les soins donnés à l'enfant.

Gardée par la tâche quotidienne, gardée par l'honnêteté de sa nature et la pureté de son cœur, Pascalette ne cherchait pas à rencontrer son ancien fiancé; tant que durait la semaine, chacun d'eux vaquait à son travail, seulement aux après-midi de dimanche, Jean venait aux Touyagnes pour embrasser sa fille, et son front s'éclairait, à la trouver grandie, bien portante, à écouter son babil, à juger de ses petits progrès. Lui-même recouvrait assez vite sa belle santé et c'était pour Pascalette une extrême douceur que de le voir content et chaque jour plus vigoureux, sous les habits de campagnard que, bien vite, il avait repris.

Parfois, même, il lui semblait que le passé n'était qu'un mauvaise rêve, qu'elle avait retrouvé le Jeantou d'autrefois le fiancé de sa jeunesse, que les projets de l'avenir allaient se réaliser, qu'elle serait heureuse dans la petite maison... Et puis elle regardait Françonnette, jouant toujours à la portée de sa vue, et pensait avec un sentiment d'amertume, un instant ressentiment contre l'enfant innocente:

— Oh!... la petite de Denise!

Mais c'était aussi la petite de Jeantou, et qui rappelait son père par certaines jolies expressions de son visage; elle la prenait alors sur elle et l'embrassait, et l'enfant répondait aux

caresses par un mot que personne ne lui avait dicté mais qui était venu spontanément à ses lèvres.

— Petite maman.

— Je peux bien me laisser appeler comme ça, pensait Pascalette, car sa vraie maman, la misérable, je pense bien qu'elle ne la reverra jamais.

Oh! avoir Jeantou comme mari et être la mère d'un trésor comme cette mignonne, et avoir été assez folle, assez perverse, pour les abandonner, l'enfant très jeune et le mari très malade. Et dire que c'est elle, Pascalette, qui aurait pu, qui aurait dû être la femme de Jeantou, la mère de Françonnette... Oui, elle pouvait bien s'entendre appeler "petite maman" et... à la volonté de Dieu.

Dans l'âme pure de la jeune paysanne, sous le rayon de sa foi naïve et robuste, la résignation et la pitié avaient grandi. Non cette piété mystique qui s'épanche en transports et en longues prières, Pascalette entendait la messe et les vêpres des dimanches, récitait l'angelus et ne communiait qu'aux bonnes fêtes; mais cette piété des simples qui sanctifie les travaux matériels et garde la sérénité de l'âme, cette croyance ferme que nous avons là-haut un Maître tout-puissant auquel il faut obéir, et qui, plus tard, récompensera ses serviteurs fidèles.

Un dimanche du mois d'octobre, un clair et beau dimanche, où Pascalette avait revêtu la petite de ses habits les plus neufs, ainsi qu'elle le faisait pour la présenter à son père, Jean ne vint pas. Pascalette l'attendit après le déjeuner, à l'heure habituelle, elle l'attendit jusqu'au moment où sonnèrent les cloches et puis elle pensa:

— Nous le trouverons à la sortie des vêpres. Et, tenant dans sa main le

petite main de l'enfant, elle se rendit à l'église.

On ne s'étonnait pas, à Saint-Césaire, de voir l'adoption que Pascalette avait faite de la fille de Jean. La fidélité de Pascalette à son premier amour, sa tenue irréprochable, avaient inspiré du respect. En voyant toujours Pascalette et l'enfant, d'aucune avaient bien, tout d'abord, haussé les épaules en murmurant :

— On dirait qu'elle a encore de l'amitié pour ce Jeantou, elle est bien bonne, il ne mérite guère.

Mais quelques mois passés, l'habitude fut prise, et comme il n'y avait rien à dire sur Pascalette, on n'y songea plus.

A la sortie des vêpres, Jean ne vint pas.

Pascalette s'inquiétait, il était bien fragile encore; est-ce que les premiers vents froids ne lui auraient pas rendu sa mauvaise toux... Elle ne voulait pas aller chez lui, mais comme ses yeux plongeaient dans les groupes, elle vit mêlé aux joueurs de quilles Paulet, le locataire de Jean qui habitait encore avec lui. Elle l'interpella :

— Dites-moi, Paulet, Jeantou n'est pas venu voir sa petite aujourd'hui. Il n'est pas malade?

— Non, il se porte bien, mais il n'est pas ici.

— Quand est-il parti?

— Hier soir après le travail; il a pris le dernier train pour Toulouse.

— Et il reviendra?

— Ce soir ou demain de très bonne heure. Et la petite, toujours bien portante?

— Mais oui, comme vous le voyez.

— Tu lui as rendu un fier service en te chargeant de la garder, Pascalette. Nous aurions fait tout ce que nous aurions pu, à la maison, mais la

vieille maman n'est plus alerte et elle en a tant qu'elle en peut faire, avec le ménage et quelques bêtes. S'il faut que cette Denise soit un rien du tout pour avoir abandonné enfant et mari! Jeantou est le maître, mais je trouve, moi, qu'il aurait tort de la reprendre.

Comme une lame acérée, l'inquiétude traversa le cœur de Pascalette :

— Le croyez-vous qu'il la reprendra?

Paulet se rapprocha comme en confidence :

— Ecoute, moi, je n'en sais rien, mais je crois qu'ils s'écrivent. J'ai vu les lettres que le facteur a apportées plus d'une fois, et précisément il venait d'en recevoir une, samedi matin, hier, quand il s'est apprêté pour partir. Il m'a dit qu'il avait une affaire à Toulouse et qu'il y allait passer le dimanche.

Pascalette, un peu pâle, dit posément :

— Mon Dieu, Paulet, que voulez-vous, si elle se repentait pour de bon, ça vaudrait bien mieux qu'ils se remissent ensemble.

— Oui, ça vaudrait mieux... d'un côté. C'est bien sûr qu'à l'âge de Jeantou vivre seul comme ça séparé de son enfant, séparé de sa femme, c'est pas une vie. Qui lui fera son ménage? Il n'est pas assez riche pour se payer une servante sans compter qu'on parlerait. Mais d'un autre côté, la Denise ne vaudra jamais rien, et, s'il la reprend, ça ne sera jamais que pour se mettre en peine... Enfin ça le regarde. Hé! Raimond, c'est à moi à tirer.

Paulet retourna au jeu de quilles qu'il avait interrompu pour parler à Pascalette. La lourde boule de bois, s'abattit, roula en cahotant au milieu des quilles dressées et, sans en faire tomber une seule, vint échouer auprès

d'un banc où l'un des vieux assis au soleil l'arrêta avec le bout de son soulier.

Pascalette, tenant toujours la main de l'enfant, s'éloigna, très attristée, très misérable.

— Denise lui écrit, il est allé voir Denise, il va la reprendre.

Depuis le retour de Jean, elle jouissait de sa présence reconquise, elle en jouissait sans trouble, dans toute la paix de sa conscience qui ne lui reprochait rien, mais elle s'était très vite reprise à cette joie de revoir son ancien amour, de temps en temps, les dimanches, avec ce lien que créait entre eux l'enfant, les soins qu'elle lui donnait, l'intérêt ressenti en commun pour sa santé, pour ses progrès, la tendresse partagée, cette tendresse où se rencontraient encore une fois leurs deux coeurs. Or, Denise revenue, c'était la vie changée de nouveau, c'était le frêle édifice renversé des joies de Pascalette. Et sa jalousie ancienne se réveilla, une jalousie double à présent, celle de l'amoureuse se fortifiant d'une autre jalousie quasi maternelle.

— Elle va reprendre Jeantou pour le rendre encore malheureux, et puis, ils m'enlèveront la petite.

Le soleil éphémère des derniers jours d'octobre s'était voilé de brume, un vent aigre souffla de l'ouest, et, sur le sol, les feuilles sèches, se mirent à tournoyer avec ce bruit sec et triste qu'on n'entend jamais au printemps, ce bruit de plainte qui dit le déclin des choses.

— Petite maman, Françonnette a froid.

Et comme le jour de l'orage, Pascalette prit l'enfant sur ses bras et la serva contre elle, sentant bien que, si Denise voulait lui reprendre, elle en avait le droit, comme elle avait le droit

de réclamer et de garder aussi le coeur de Jean, de gâter sa vie à nouveau, car Denise bien qu'indigne, était l'épouse, était la mère.

Et l'âme en détresse de Pascalette, se sentit soudain pareille au soir d'octobre, avec ses tourbillons de vent froid et ses valse de feuilles mortes.

IV

Qui donc a dit que les ânes sont bêtes? Comme on surfait l'esprit de bien des gens, on a surfait la bêtise des ânes qui ne méritent pas d'être ainsi calomniés. Ils sont têtus, ancrés dans leurs idées, ce qui n'est pas un si grand défaut, si on le rapproche de la versatilité humaine. Ils sont humbles et sobres; ils aiment leurs maîtres, quand ces maîtres ne sont pas trop méchants, ils s'accommodent de peu, mais sans manquer d'adresse pour s'assurer, quand ils le peuvent, toutes les meilleures conditions de la vie.

C'est ainsi que l'âme de Marguerite Finot, attelé à sa petite charrette, arrêté devant la métairie de la Prade, et documenté sur la rose des vents aussi bien qu'officier de marine, s'était poussé contre le mur qui regardait le midi. Comprenant bien que sa bavarde maîtresse ne repartirait pas de sitôt; dans ce coin abrité de la bise, il prenait son parti en philosophe, les oreilles au repos en angle de 75 degrés, et la langue alerte à tondre les quelques chardons robustes que les gelées n'avaient pas tout à fait détruits.

Dans la cuisine de la métairie, un grand bruit de paroles. Le fils du maître-valet de la Prade venait d'épouser la petite Céline Finot. On avait déjà fait la noce depuis quinze jours, mais le nouveau ménage "se montait" peu

à peu, et Marguerite, de son décent voyage à Toulouse, avait rapporté toute une cargaison d'articles en toc, mis en vente à des prix doux, à l'occasion du jour de l'an. En ce matin froid de janvier, elle avait attelé Cadet et s'était rendue à la Prade pour y décharger sa pacotille. Comme sa route passait devant les Touyagnes, elle avait décidé Pascalette à l'accompagner, les paysans, autant que possible, n'aiment pas aller seuls.

— Et puis, je veux te faire voir tout ce que j'ai acheté pour Céline. Certes, à la Prade "ils sont montés de tout", on peut le dire, et je crois que j'aurai placé ma petite dans une bonne maison, mais je veux pourtant qu'elle ait des choses à elle, une "nore" est toujours mieux regardée, dans une maison, quand elle n'y arrive pas les mains vides. Je lui ai donné un bon trousseau, et nous avons tout mis sur le contrat. On ne sait pas ce qui peut arriver, si le malheur voulait que ma Céline vienne à mourir avant d'avoir eu un enfant, je veux pourtant retirer ce qui m'appartient, pas vrai, vous, Madeleine? Ça ne fait mourir personne de prendre des précautions. Alons, viens avec moi, Pascalette, tu verras tout ce que je lui ai acheté à Toulouse, et à si bon compte! Des choses qui auraient coûté le double à Saint-Césaire. Tenez, laissez-moi tranquille, rien ne vaut d'acheter à la ville, dans les déballages où l'on profite des bonnes occasions. Viens et couvre-toi... Que dis-tu? la petite? Non, tu as raison, laisse-là ici avec ta mère, la bise est trop méchante pour Françonnette, elle pourrait attraper quelque chose de mauvais. Allons, je te rapporterai en passant, dans une heure, tout au plus.

Mais à la Prade on s'attardait. De-

vant Pascalette, devant le personnel de la métairie, les beaux-parents, le jeune mari, Céline radieuse, Marguerite exhibait les merveilles de sa cargaison. Drapant l'étoffe des rideaux en damas "tout laine".

— Je ne voulais qu'une cretonne, ça fait peut-être plus d'effet au commencement, mais quand c'est lavé, ça ne dit plus rien. Ceci est du beau et du bon teint. Je les ai eus pour trente francs, tout, les rideaux et la courte pointe. Oh! c'est parce qu'on me connaît dans la maison; une autre ne les aurait pas touchés à ce prix-là.

— Croyez-moi, Mme Finot, m'a dit le marchand, prenez ça, c'est une occasion, vous n'en verrez pas la fin, et joli, jusqu'au dernier morceau, et rien que trente francs, mais il faut que ça soit pour vous.

Puis "la descente de lit" assortie en feutre aux dessins de couleur voyante: un tigre ocre jaune dans des jungles du plus beau vert véronèse. Et la garniture de cheminée.

— L'oncle Ambroise avait promis de donner la pendule, moi, vous me connaissez, je n'y vais pas par quatre chemins, je lui ai dit:—Combien voulez-vous y mettre? Hé bien, qu'il m'a dit, cinquante francs c'est assez? Je vous crois! On peut avoir quelque chose de joli. Il m'a donné l'argent, et moi, chez Raynaud l'orfèvre, dont ma belle-soeur a nourri la fille (encore une connaissance, vous voyez) j'ai touché pour une pièce de soixante francs, en n'y mettant que dix francs de ma poche, cette pendule avec les deux flambeaux assortis. Ça ne fait pas de tapage, si vous voulez, pour moins d'argent j'aurais pu avoir plus grand et tout doré, mais ce petit modèle est plus distingué, comme disait Madame Raynaud, c'est style empire, à ce qu'il

paraît, et, à la dernière mode, les colonnettes sont en marbre, très fin et tout à fait de la couleur du marbre du chambranle.

Et puis les stores des fenêtres, en mousseline brodée, pour rien, et la garniture de toilette cinq pièces et "terre de fer" incassable.

— Nom de nom! quelle cuvette de pot à l'eau, dit Jérôme, le beau-père qui, la pipe à la bouche, avait suivi jusque-là l'exhibition sans sonner mot, quelle cuvette! On y prendrait un bain si "par cas" on était malade, aussi bien que dans une comporte. Quand nous serons une grande tablée, pour la fête, tu pourras y faire la salade, Céline, ou y servir la crème, il y en aura pour tous.

Mais Céline était toute glorieuse des belles choses apportées par sa mère, et s'en paraître devant sa nouvelle famille, maniait les étoffes, morigénait son petit beau-frère, qui venait d'effleurier de ses pieds crottés les couleurs crues de la descente de lit, et déclarait à son mari, qu'elle ne voulait pas voir sur le carreau ciré, traîner des allumettes demi-brûlées. Ni la cendre de ta cigarette que tu jettes partout.

Puis on ferma la porte de cette chambre, qui contenait tant de merveilles, et Marguerite déclara qu'elle allait partir.

— Il faut boire un coup pour vous réchauffer. Sur la grande table de la cuisine, du pain, du vin, des noix, un morceau de fromage, dans le papier jaune de l'épicerie, un saucisson, que Suzon pour faire honneur à ses hôtes, entama, pas au bout, mais au milieu et qui, tout de suite, laissa perler une goutte juteuse, couleur de rubis.

— Hein! pour un saucisse de l'année dernière.

— Elle a l'air toute fraîche, dit Pascalette et un parfum!

— C'est moi qui les "empoche" tous, je n'y laisse toucher personne.

Mais Marguerite voulut faire valoir sa fille:

— Hé bien, vous me croirez si vous voulez, j'ai laissé "empocher" la petite la dernière fois que nous avons fait le cochon, ce n'est qu'en s'essayant que jeunesse apprend, elle n'en a pas manqué un seul.

— A votre santé, "parière", dit Jérôme, vous qui en ramassez toujours quelqu'une par les chemins.

— Vous ne croyez pas dire si vrai, c'est bien sur le chemin, avant-hier, en revenant de Toulouse, que j'ai appris du nouveau.

Toutes les têtes se rapprochèrent.

Je m'étais arrêtée à la Clef pour donner un peu d'avoine à Cadet. C'est rare que je m'arrête en route, l'âne est vaillant et ne met pas quatre heures pour venir de Toulouse, quand il n'est pas trop chargé, mais, avant-hier, je ne sais pas ce qu'il avait, peut-être le froid, ou plutôt qu'il avait été manqué à Toulouse, pour l'heure de boire.

Ne me parlez pas de ces garçons d'hôtel, ils ne font attention à rien; il faut soigner ses bêtes soi-même. Cadet ne voulait pas marcher. Voyant que quelque chose le dérangeait, je me suis dit: "Tiens, tu vas t'arrêter à l'auberge de la Clef, tu lui donneras un peu d'avoine, et, après une heure de repos, il n'paraîtra plus", et c'est ce qui est arrivé.

Donc, pendant que l'âne mangeait son avoine, à l'écurie, parce que je l'avais dételé, moi, je me chauffais dans la cheminée, avec la Louissette, la patronne. Il se mit à pleuvoir, mais à pleuvoir. Vous savez cette averse, vers dix heures du matin. "Tiens, je dis à

Louissette, c'est une chance que je me sois arrêtée, je n'attraperai pas celle-là" Tout à coup, la porte s'ouvre et nous voyons entrer... Devenez qui.

Marguerite, en parlant, avait lancé un regard à la dérobée sur Pascalette, assise et tranquille, sur une petite chaise au coin du feu.

— Comment voulez-vous que nous le devinions, dit Jérôme, il passe tant de monde sur la grande route de Toulouse.

— Hé bien, c'était Jeantou, si vous voulez le savoir, avec Dufour, le marchand de paille.

— Ce boiteux?

— Oui, celui-là. Il emmenait à Toulouse une grand voyage de paille, et, comme l'averse venait de le prendre à vingt pas de la Clef, pour ne pas mouiller sa marchandise il avait remis la charrette sous le hangar et venait se sécher. — Tiens, j'ai dit à Jeantou est-ce que tu fais le commerce, toi aussi? — Non, qu'il me dit, mais j'ai aidé Dufour à charger hier au soir, et, comme j'avais besoin d'aller à Toulouse, nous sommes partis en compagnie.

— Sans te faire de reproche, Jeantou, tu as toujours affaire au dehors de chez toi. On ne te voit plus à Saint-Césaire, si c'est comme ça que tu mènes ta terre, mon garçon, elle ne te nourrira pas. Moi, vous savez, je suis saint Jean Bouche d'Or.

De son coin sombre Pascalette écoutait attentivement. Mieux que Marguerite, mieux que personne, elle avait noté les nombreuses absences de Jean, à peine si, ce mois d'octobre, il était venu deux ou trois fois en courant embrasser sa fille, et Pascalette, de plus en plus, s'attristait.

Paulet avait raison, pensait-elle, pour sûr, il a "refait ami" avec Denise, ils vont revenir ensemble.

Et, sans réussir à se donner à elle-même le change.

— Moi, ça m'est égal, qu'est-ce que ça peut me faire? Seulement, ils me reprendront la petite.

Jeantou ne lui avait fait aucune confiance; c'était donc avec un intérêt passionné qu'elle écoutait Marguerite continuer son récit.

— Quand j'ai dit ça à Jeantou, il a fumé un moment sans répondre, puis il a commencé à parler: "Tenez, vous êtes tous mes amis ici je peux bien vous raconter la chose, et quand même, tout le monde le saura bientôt, c'est comme fait; je suis en train d'obtenir le divorce. Louissette lui a dit: "Mais Denise le veut? — Pas trop, elle n'est pas heureuse, son amoureux l'a plantée-là, alors elle s'est remise à travailler, et peut-être qu'elle ne serait pas fâchée de se remettre avec moi à présent qu'elle me voit guéri et que je puis me gagner ma vie; moi, je suis bien décidé à ne plus la reprendre, elle m'en a fait trop voir. Je ne sais pas si j'aurais pu obtenir le divorce, et pourtant, depuis trois mois, j'ai fait des pas et des pas. Misère!... Enfin, j'ai su qu'elle avait pris un autre bon ami. Ah! que j'ai pensé, gueuse, je te tiens!.. Il m'en a coûté bien des peines et des manigances et nuits sans dormir... Enfin, j'ai fini par l'attraper et par faire constater le "flagrant délit", comme ils disent à présent. Je crois que ça va marcher, je vais me débarrasser d'elle.

— Voilà ce que Jeantou nous a raconté, et puis il s'est mis à faire soleil et les deux hommes sont partis vite et moi aussi.

— Tout de même, dit Suzon, ils font de drôles de lois, à présent; imaginer de démarier des gens qui ont vécu ensemble, qui ont de la famille, moi, je ne peux pas le comprendre, car enfin il n'y a personne qui puisse empêcher qu'ils n'aient été mariés, pas même le bon Dieu qui peut tout.

Pascalette, ferrée sur son catéchisme, dit la voix décidée:

— Aussi le bon Dieu ne permet pas le divorce, et on ne remarie pas à l'église un divorcé.

— Je vous réponds que dans les villes, on n'y regarde pas de si près, affirma Marguerite, tout ça est à la mode à présent, divorcés qui se remarient, gens qui s'associent sans maire ni curé.

— Comme les chiens, sensé, grommela dans sa barbe, l'honnête Jérôme. Et avec ça vous voulez qu'il y ait d'honnêtes familles! Certes, la Denise ne valait pas grand'chose et Jeantou aurait dû s'en apercevoir avant la noce, mais quand le vin est tiré, il faut le boire. Je ne dis pas qu'il doive reprendre cette...

Oh! ça non!... mais ils sont mariés, mariés ils resteront et la loi n'y peut rien. Mon père disait: On ne désacre pas un évêque, comme on désale une morue, pour le mariage c'est la même chose, marier les gens, c'est bien, mais les démarier... Bernique. Marguerite regarda dehors par la fenêtre.

— Allons Pascalette, il faut partir, nous nous amusons nous autres, ici bien au chaud, et pendant ce temps le pauvre Cadet s'impatiente.

— Buvez un autre coup. Vous ne pouvez pas vous en aller avec une seule jambe.

Le baudet fut content de voir terminer sa faction. Ses oreilles eurent

un tressaillement, Jérôme le caressa de la main.

— Vous avez une bonne bête.

— Vous pouvez le dire, il n'a pas son pareil, et sage!

— Adieu Pascalette, criait Céline, adieu maman, ne te languis pas de moi.

— Oh! je trouve la maison grande depuis que je suis seule, mais quoi, il faut se faire une raison, toi, par exemple, tu ne t'ennuies pas de ta vieille maman, eh!...

— Je voudrais voir ça, riposta le jeune mari.

— Allons, y es-tu Pascalette? bonjour la compagnie, Hé! Cadet, tu ne seras pas si chargé qu'en venant, mon vieux! Mais quelle bise tout de même, hue donc, il ne fait pas bon sur la route.

Quand les deux femmes, emmitouées dans leurs fichus, eurent perdu de vue la Prade et ses habitants, Pascalette, après avoir sept fois tourné sa langue dans sa bouche, ainsi que le recommande la sagesse, se décida à demander à Marguerite.

— Quand Jeantou vous a parlé de son divorce, il n'a pas dit à qui devait rester la petite?

— Non, mais puisque le divorce va être prononcé contre Denise, c'est sûr que le père aura l'enfant.

— Tant mieux, nous nous y sommes attachés aux Touyagnes, à cette petite, et puis ça serait une pitié qu'on la rendit à sa mère.

— Tu as bien raison, dit Marguerite.

Et les deux femmes continuèrent leur route, bien serrées dans leurs vêtements, transpercées par la bise glaciale, mais le rayon intérieur qui illuminait l'âme de Pascalette remplissait de soleil pour elle la sévérité morne du

paysage hivernal. Pour excuser vis-à-vis d'elle-même cette joie qui l'inondait :

— Enfin, pensait-elle, je commence d'espérer qu'il ne me reprendra pas la petite.

V

La messe de la Chandeleur venait de finir, et Pascalette, qui était allée seule à l'office ce matin, montait cette route du cimetière où s'embranchait le chemin des Touyagnes.

Elle ne se hâtait pas, car c'était demi-fête à la campagne ce jour-là, les hommes au logis pouvaient prendre leur part du soin des bêtes. Madeleine et Paule suffisaient à l'intérieur, Pascalette avait des loisirs.

Trop de loisirs. Oh! dans la saison des travaux, il y en avait pour tout le monde, on besognait tant que durait le long jour, mais à présent... des Coufures, des ravaudages, les brebis à promener pendant les heures tièdes des après-midi. Ce n'était pas assez pour trois femmes, la maison était pleine, le ménage nombreux, les dépenses augmentées, Pascalette souffrait de se sentir presque de trop. Personne ne le lui disait, mais elle n'avait pas besoin qu'on le lui dit, sa position était anormale; chez le paysan le célibat est rare, il est un luxe dans la vie. Pascalette, dans sa pauvreté, se serait mariée avec un travailleur de terre comme elle, aurait peiné pour élever ses enfants, et continué sa famille, maîtresse à son tour, quand les vieux s'en seraient allés, c'eût été bien, c'eût été juste, c'était la vraie joie. Paule sa belle-soeur, avait fait ainsi, c'était Paule, la femme de l'aîné, qui, bientôt, deviendrait maîtresse à la maison, et Pascalette, vieille fille, serait obligée d'aller gagner sa vie au dehors, et

quand elle ne pourrait plus travailler, qui la nourrirait, qui la soignerait dans ses maladies?...

— Il faudrait que je cherche des journées, se disait-elle en soupirant, ou peut-être que je me place. En tout cas, je ne pourrai pas garder Françolette, on finirait par trouver qu'elle fait de la dépense ici, et qu'on ne peut pas ôter au fils de Jean-Marie pour donner à la fille de Jeantou, qui, enfin, n'est qu'une étrangère.

Oh! les réminiscences douloureuses dans ce mot: la fille de Jeantou qu'elle avait tant aimé, pour qui elle avait refusé tant de mariages, et qu'elle aimait encore bien qu'elle essayât de le nier, vis-à-vis d'elle-même.

Elle venait de s'engager dans le chemin des Touyagnes et, toujours lentement le suivait. Il avait gelé le matin; quand Pascalette était partie pour la messe, le paysage était blanc de givre. Maintenant le soleil commençait à fondre cette mince couche, l'herbe en restait seulement humectée comme par une rosée de printemps; tout brillait; les blés d'un vert tendre, étaient luisants, le ciel prenait des aspects printaniers et les brises se faisaient plus tièdes.

Mais Pascalette ne raisonnait pas comme un poète, et plutôt mécontente de ces souffles de renouveau:

— Allons, pensait-elle, voilà une belle journée, tant pis, le soleil ne devrait jamais se montrer le jour de la Chandeleur, nous avons encore quarante jours d'hiver devant nous.

Elle était toute au pessimisme, aujourd'hui et voyait toutes les choses sous leur angle mauvais.

Brusquement elle tressaillit; sortant d'un fossé le long du chemin, Jean qu'elle n'avait pas aperçu parut devant elle.

— Je pensais bien, dit-il, que tu passerais par ici, pour rentrer à la maison et je t'ai attendue.

Son émotion la fit rougir. Elle ne s'était jamais trouvée ainsi, seule avec Jean, depuis leurs lointaines fiançailles.

— Marchons lentement, j'ai à te parler.

— Tu veux me reprendre la petite?

— Non, ce n'est pas ça, au contraire, c'est-à-dire... enfin, écoute-moi.

— Mais pourquoi m'arrêtes-tu dans le chemin comme un voleur? Est-ce que tu ne pouvais pas me parler à la maison?

— Non, ce que j'ai à te dire est pour toi seule.

— Hé bien parle en marchant.

— Pascale, tu sais peut-être que j'ai divorcé avec Denise.

— Oui, j'ai entendu dire quelque chose comme ça.

— Je n'ai voulu te parler de rien, avant d'être sûr de mon affaire, maintenant c'est fini, je suis libre.

— Tu as fait ce que tu as cru devoir faire, je pense, si tu es content, tant mieux pour toi.

— Ça sera peut-être tant mieux pour nous deux, Pascalette, tu sais que j'ai obtenu le divorce, mais je ne t'ai pas encore dit pourquoi je l'avais demandé.

— Tu ne voulais plus vivre avec Denise, je pense.

— Non, je ne voulais plus vivre avec Denise, mais surtout je voulais vivre avec toi.

Pascalette ne répondit pas, son cœur battait à grands coups, mais elle ne laissa pas voir son émotion, seulement elle accéléra sa marche.

— Attends, ne vas pas si vite, je suis guéri, mais j'ai encore le souffle un peu court. Pascalette, je suis libre,

veux-tu que nous nous épousions tous deux?

Du geste, plus prompt que la parole, elle sembla le repousser.

— Attends donc, ne dis pas que non, laisse-moi parler, il ne faut pas me garder rancune, je t'ai bien aimée et je t'aime toujours, et plus que jamais, je n'ai cessé de t'aimer.

Elle dit la voix un peu dure:

— Si tu n'avais pas cessé de m'aimer, pourquoi t'es-tu marié avec Denise?

— Tu as raison, je n'aurais pas dû, mais que veux-tu, depuis le commencement, depuis que je suis parti pour le service, et même avant, Denise m'avait ensorcelé. Pendant que j'étais à Toulouse, elle était sans cesse auprès de moi, c'est vrai, j'ai eu le malheur d'aller chez sa tante, quelquefois. — C'était d'abord pour entendre parler de toi, et avoir de tes nouvelles. — Nous nous promenions ensemble, les soirs où j'avais la permission, nous allions au théâtre, tu sais comme elle était gaie et bonne enfant, cette Denise, on ne pouvait pas lui résister, et pourtant, même quand j'étais avec elle, je sentais que je t'aimais toujours. Si tu avais voulu venir à Toulouse, comme je te le disais, jamais je ne me serais marié avec elle.

— Mais je n'ai pas pu aller à Toulouse.

— Je le comprends maintenant, alors ça m'a fâché de voir que tu n'écoutais pas mes raisons, il me semble que tu aurais pu décider ton père si tu avais voulu, j'étais en colère contre toi, et Denise était toujours là qui me me disait:

— Elle ne t'aime pas, ta Pascalette, si elle se souciait de toi, elle viendrait. Puis elle me racontait que tu étais amie avec le Louis du Harou.

— Ce n'est pas vrai. Si j'avais voulu, je ne dis pas, à preuve, qu'il m'a demandé d'être sa femme, et même qu'il m'a attendue pendant deux ans. Mais, moi, je ne l'ai jamais écouté.

— Je le sais à présent, je comprends tout, mais alors j'étais comme un sauvage, et Denise était toujours là à m'exciter contre toi, à me dire qu'elle m'aimait. . . Il faut que les garçons soient bêtes, car enfin, par la manière dont elle se conduisait avec moi, j'aurais dû comprendre le peu qu'elle valait, alors, au contraire, ça me tournait la tête, et puis elle était si élégante, ça me flattait.

— "Tu vois, je te dis tout, comme devant la mort. Je voyais une belle place à prendre chez le père du capitaine, Denise de son côté, gagnait comme il faut ses quarante sous par jour, je croyais que nous allions faire fortune. Enfin bref, que veux-tu que je te dise, j'étais aveugle, j'ai fini par me décider à la prendre pour femme.

Il regarda sa compagne, amaigrie, un peu fanée, avec dans le regard, ce désenchantement qu'y laisse le passage de la souffrance, et, dans son naïf orgueil d'homme :

— "Tu t'en es donnée", sais-tu, pauvre petite!

Trop véridique pour le nier, mais trop fière pour en convenir, elle haussa les épaules légèrement :

— C'est fini depuis longtemps, n'en parlons plus.

— Au contraire, parlons-en; ça me brûlait les lèvres de te dire tout ceci, mais depuis plus de six mois que je suis revenu, j'ai gardé bouche cousue, ça n'aurait pas été honnête de revenir sur cette histoire de te demander si tu avais encore de l'amitié pour moi tant que je n'étais pas libre.

Silence: Pascalette sentait venir la suite, et tout attendrie de réminiscences, toute tremblante d'émotion, concentrait ses forces pour résister.

— Moi, je te dis que je n'ai pas cessé de t'aimer, c'est bien plus fort, même en menant Denise devant le maire et devant le curé, je sentais que je me trompais et que je t'aimais toujours, et toi je pense que tu tiens toujours à moi, puisque tu n'en as voulu aucun autre. Alors, puisque j'ai le divorce, qu'est-ce que nous pouvons mieux que de nous épouser tous deux? Réponds?

Pascalette avait pâli et ses mains tremblaient si fort qu'elle les cacha sous son tablier, mais elle répondit la voix ferme :

— Ne m'en dis pas davantage, Jeantou, je ne puis pas t'écouter. Comment oses-tu me faire une proposition pareille, comment oses-tu dire que tu es libre, tu sais bien que non.

— Mais puisque le divorce. . .

— Ne me parle plus de ton divorce, pour moi, ça ne signifie rien. Tu dis que tu as mené Denise devant le maire, et devant M. le Curé. Des promesses que tu as faites devant le maire, la loi a délié, mais celles que tu as faites devant le curé, devant le bon Dieu, est-ce que tu en es délié, crois-tu?

Jean baissa la tête et dit timidement :

— Cependant, nous ne serions pas les seuls, tout le monde accepte le divorce, aujourd'hui et le tient pour bon.

— Oh! Jeantou, comme la ville t'a rendu mauvais chrétien! Tu oses me proposer d'être ta femme, penses-tu que je me croirais mariée et en droit de vivre avec toi sans péché, tant que nous n'aurions pas épousé à l'église?

— Tu crois que M. le Curé ne nous épouserait pas ?

— J'en suis bien sûre, va, il ne peut pas nous épouser. Tiens, la Félicie de Salettes, elle a divorcé d'avec Lucien, son premier mari, pour épouser Rozès le maçon. Aucun curé n'a voulu les épouser à l'église, ils sont ici. Eh bien ! personne ne les regarde, elle n'ose pas aller gagner Pâques, on ne lui donnerait pas l'absolution, ça n'est pas une vie. Et tu crois que je voudrais être comme elle !

Jean pour un instant marcha en silence, les deux bras pendants, hébété de surprise. Il n'avait pas pensé à cela, mais, pas du tout, dans son ignorance totale de la loi divine. Hélas, les lois humaines, les lois aux repressions temporelles sont reconnues et forcément obéies ; mais combien rares ceux qui s'inquiètent de la grande loi aux sanctions éternelles...

Dans son ignorance religieuse, Jean, surtout depuis son séjour à la ville, aveuglé par la triste indifférence, par la docilité moutonnaire à suivre le courant, avait oublié, négligé tout à fait, ce côté de la question que Pascalette, avec son bon sens robuste, avec la foi conservée, et l'obéissance à la loi de Dieu venait de lui rappeler courageusement, en se meurtrissant le cœur jusqu'au vif, mais sans même penser qu'elle pourrait faiblir devant la tentation.

Et l'homme essayant de secouer sa torpeur, mais découragé, les yeux mornes :

— Et alors, c'est donc pour rien que j'ai demandé le divorce, que je l'ai obtenu ; tous les pas que j'ai faits, toutes les peines, c'est pour rien, Pascalette, si, toi, tu ne veux pas.

Devant cette douleur, Pascalette se sentit plus faible. Elle arrêta sa dé-

marche, jusque-là précipitée comme une fuite, et la voix étranglée par les larmes :

— Ce n'est pas ma faute, mon pauvre, nous sommes bien malheureux ; mais je n'y puis rien.

La voyant émue il reprit quelque courage.

— Mais pense donc que nous ne sommes pas dans la position des autres, nous deux, nous avons fiancé, nous étions pour nous marier ensemble. J'ai eu le malheur de me tromper, c'est vrai ; il faut que le diable s'en soit mêlé, mais je t'aimais toujours, je te le jure, et toi, tu ne veux pas le dire, mais tu n'as pas cessé de m'aimer aussi, puisque tu ne t'es pas mariée. Tout le monde comprendra que je ne pouvais pas garder Denise après tout ce qu'elle m'a fait et que cependant un homme de mon âge ne peut pas rester seul comme un vieux ou comme un curé ; regarde, je ne peux pas seulement prendre une servante, on parlerait. Toi, de ton côté, te voilà sans un mari pour te gagner la vie, sans une maison à toi, sensé.

Elle essaya d'une protestation.

— Moi, je suis chez mes parents.

— Oui, mais qui sera maître bientôt ? ton frère et ta belle-soeur. Ils auront leurs enfants. Et qui te fera vivre, qui te soignera quand tu seras vieille ? Tu n'as rien. Je te dis que tu n'as pas de maison.

— C'est vrai, murmura-t-elle attristée.

— Et tout ça parce que tu n'as pas voulu ôter ton amitié de dessus moi. Crois-tu que je ne l'ai pas compris quand tu m'as pris la petite et que tu l'as gardée. Je ne peux pas la laisser toujours chez tes parents, ma petite.

Pascalette sentait les larmes monter à ses yeux.

Elle scrutait la route qu'elle voyait brouillée à travers ses larmes. Elle avait peur d'une rencontre dans l'état où elle était. C'était vrai; il faudrait se séparer de l'enfant, son courage achevait de sombrer.

— Et qu'est-ce que j'en ferai, de cette pauvre petite, seul dans la maison. J'ai bien assez de peine à faire mon ménage.

Oh! cette maison, cette petite maison, qu'ils pourraient habiter ensemble, en réveillant leurs rêves et leurs projets anciens, cette maison qui aurait dû être sienne... Pascalette pleurait plus fort.

— Non, je te le demande si nous sommes dans la position de tous les autres. Qu'est-ce qu'il faudra que je fasse? toute ma vie que j'avais arrangée, me tombe dessus comme une maison tombe sur le maçon qui la bâtit. Il faudra que je quitte encore le pays, que je me sépare de ma fille. Je trouverai quelqu'un qui la gardera pour quinze ou vingt francs par mois. Pour les gagner j'irai me replacer à la ville, où je retomberai malade. Voilà ce qu'il me faudra faire, et toi que j'aime et qui m'aimes, toi qui m'as sacrifié ton argent pendant que j'étais au régiment, crois-tu que j'aie oublié ça. Pascalette? non, je ne suis pas un ingrat. Toi qui pendant tant d'années entretenais la tombe de mes vieux, toi qui m'as gardé mon enfant, et qui m'as secouru dans ma misère, toi, Pascalette, tu me laisserais à présent chiner seul dans les villes comme un chien maigre, et tu crois que le bon Dieu sera bien content de toi pour la charité...

C'était plus que n'en pouvait endurer le coeur de Pascalette, ses larmes l'aveuglaient; ce Jeantou, qui la suppliait ainsi, elle l'avait tant aimé, et

maintenant, dans ses supplications si touchantes, elle l'aimait plus que jamais.

Ils s'étaient rapprochés de la maison. Près du puits, Jean-Marie abreuvait ses boeufs; on pouvait les voir entre les arbres dégarnis et Pascalette qui, ne voulait pas être vue, s'arrêta derrière une touffe épaisse d'ajoncs, et dit, les mains tordues d'angoisse:

—Tu me fais mourir, Jeantou, je ne sais pas ce qu'il faut que je fasse à présent. Je vois bien que ce serait mal de t'abandonner, toi et la petite; mais de nous mettre ensemble, sans la bénédiction du prêtre, ce serait plus mal encore. Laisse-moi rentrer et réfléchir, je te dirai ce que je décide.

Il vit que Pascalette faiblissait et comprit qu'il ne devait pas lui laisser le temps de se reprendre.

—Non, il faut que tu décides de suite, j'attends depuis six mois, c'est trop, je ne peux plus; si tu continues à dire non, j'entre de suite aux Touyagnes, j'emmène la petite et si quelque malheur arrive à elle ou à moi, c'est toi qui l'auras voulu.

—Hé bien, dit Pascalette vaincue, que Dieu me pardonne le péché, je n'ai plus la force de résister à tes raisons, je vivrai avec toi et la petite.

—Et nous serons heureux, tu verras, ma mienne.

—Non, nous ne serons pas heureux et Dieu ne nous bénira pas. Vatt-en à présent; laisse-moi rentrer seule.

VI

—Ah! te voilà, dit Madeleine à sa fille en la voyant rentrer, ce n'est pas trop tôt, je trouve la petite malade. Vite Pascalette s'inquiéta.

—Je n'ai rien remarqué cette nuit, elle était seulement enrhumée, et toussait un peu, qu'est-ce qu'elle a?

—Elle est trop abattue et trop tranquille, les yeux pris, elle ne veut pas jouer, et de temps en temps fait une petite toux, qui ne me convient pas.

—Lui avez-vous donné à déjeuner?

—Elle n'a voulu que la moitié de son lait.

—Je vais retourner à la ville pour avertir M. Lourtic.

—Ça ne presse pas, attendons, nous irons le chercher dans la journée si elle ne va pas mieux.

L'enfant n'alla pas mieux; son petit visage, pâle et tiré comme après une maladie, par moment s'empourprait, sa respiration était sifflante et pénible. Vers midi, elle eut brusquement un accès de toux rauque, effrayante.

—Mon Dieu, dit Madeleine, si c'était le croup, je vais la garder, Pascalette, cours vite chercher le médecin.

Près du foyer de la cuisine, où elle emmaillottait son petit garçon, Paule à ce mot de "croup" eut un regard méconient vers la petite malade et murmura entre ses dents:

—Hé bien! il ne manquait plus que ça, à présent, comme si ce n'était pas assez de nourrir les enfants des autres il faudra encore qu'ils viennent charger la maladie à mon petit:

Pascalette, qui justement traversait la pièce pour sortir l'entendit et s'en alla sans répondre, mais en courant sur le chemin de Saint-Césaire elle pensait.

—Paule a raison, ça ne serait pas juste que l'enfant de Denise, "chargé" le mal au petit de Jean-Marie.

Monsieur Lourtic, heureusement, était chez lui, il suivit Pascalette à l'instant, et aussitôt qu'il eut examiné la petite et posé quelques questions:

—Vous avez bien fait de venir me chercher, il n'était que temps, cette enfant a le croup. Un silence de stupeur dura dans la chambre.

—J'ai du sérum heureusement, nous allons l'appliquer, mais vous avez un autre enfant ici, montrez-le moi.

Paule, anxieuse, prit le petit dans son berceau et l'apporta au médecin, un poupon de six mois, rose et joufflu.

— Il n'a rien, du moins encore, mais vous ne devez pas le garder ici.

Paule eut une moue expressive. Pascalette devina sa pensée: il faut que l'enfant de la maison s'en aille pour faire place à un étranger, et vivement demanda au docteur:

— Est-ce que nous ne pourrions transporter la malade dans une autre maison?

Elle aurait emporté Françolette n'importe où et, seule, l'aurait soignée, jour et nuit.

— Transporter l'enfant malade et par ce temps froid encore, je crois que vous êtes folle.

—C'est bon, dit Paule, je m'en vais chez mes parents, avec mon petit; tu entends Jean-Marie, il faut sortir d'ici, sortir de chez nous, c'est bien agréable.

Le médecin ne l'écoutait pas, tout occupé de la petite malade, que Pascalette soutenait pendant les injections de sérum.

—Croyez-vous que nous l'aurons prise à temps, M. le Docteur?

— Il faut toujours le croire, mon enfant, et toujours espérer, mais le mal est violent, vous feriez bien d'avertir le père.

— Joseph est allé le chercher.

Paule avait habillé chaudement son petit nourrisson, et se couvrant d'un grand châle, dont elle l'enveloppa dans

ses bras, elle se hâta de l'emporter, mécontente, et, dans son égoïsme maternel, n'ayant pas un mot pour la petite étrangère. Jean-Marie l'accompagnait chargé des hardes de l'enfant.

Et de la porte à laquelle elle s'accoudait, les regardant sortir, et de l'étable où il s'était réfugié près des animaux, pour fuir le trouble porté dans son intérieur, Madeleine et son vieil homme, rendus silencieux par cette pitié craintive qu'inspire toujours un danger de mort, partageaient, au fond, les sentiments de Paule, emportant dans l'exil le fils de la maison, pour laisser la place à un autre qui ne leur était rien.

Quand le médecin eut soigné la petite malade, il regarda sa montre.

Deux heures; le mal va croître jusqu'au moment où le sérum produira son effet, ne vous tourmentez pas jusqu'à six heures du soir, mais si à cette heure-là cette pauvre petite ne se trouvait pas mieux, il n'y aurait plus grand'chose à espérer.

Le mal en effet, paraissait s'aggraver, il y avait des moments terribles de suffocation, pendant lesquels la petite se soulevait dans son lit, jetant les bras en l'air, arc-boutait son pauvre petit corps dans l'effort de la souffrance, il y avait des moments d'apaisement, qui permettaient de douloureuses réflexions à Pascalette, que tant d'émotions depuis le matin avait secouée.

Tout d'abord sa pensée se retournait vers Dieu, pour lui demander secours, la vie et la guérison de la petite.

— Et pourquoi souffre-t-elle comme ça, mon Dieu, la pauvre innocente, elle qui n'a encore fait aucun péché, qui sait si elle ne souffre pas pour les nôtres?...

Et cette idée lui vint que peut-être Dieu voulait les punir, elle et Jeantou, du péché auquel ils avaient consenti le matin.

— C'est la seconde fois que Dieu m'avertit, et c'est toujours terrible, la première fois, je partais, je quittais la maison et mes parents en cachette, et le malheur est arrivé à maman. Cette fois-ci j'ai promis d'être la femme de Jeantou, quand je sais bien que Dieu ne me le permet pas, et voilà que je trouve la petite mourante, Dieu a bien su où il fallait frapper pour nous punir tous les deux.

Et toujours éclairée par sa foi naïve et ardente:

— C'est sûr! la maladie de l'enfant est une punition et si je promets à Dieu de renoncer à Jeantou, l'enfant guérira, et si je n'ai pas le courage de faire ce sacrifice, tous les remèdes n'y feront rien, je sais bien qu'elle est perdue, et Jeantou qui n'arrive pas! Joseph aura été obligé d'aller le chercher à son travail, il va venir, que lui dirai-je? Il me parlera comme si nous devions nous marier, dans quelques jours... Il ne faut pas, mon Dieu, il ne faut pas, et si je ne me décide à y renoncer avant de le revoir, je suis perdue, comment pourrais-je, quand il sera là?

Et c'était si dur de renoncer maintenant.

Pascalette était seule avec l'enfant, les riches ont des loisirs pour leurs douleurs, mais les pauvres, ceux qui doivent ramasser le pain de chaque jour par le travail, à mesure, comme les Israélites ramassaient la manne au désert, ceux-là, il n'est ni mal ni mort, qui les dispense des inévitables besognes quotidiennes; un malade pouvait se tordre et râler à la maison, les brebis n'en devaient pas

moins pâtre, et Madeleine, en l'absence de sa belle-fille, les gardait dans les bois ; les boeufs demandaient des soins, Jean-Marie et Paule étaient partis, et Joseph poursuivait encore Jeantou. Pascalette gardait seule la malade, et s'affolait encore devant les progrès du mal. Le soir venait, un brouillard froid enveloppait comme d'un suaire, (déjà) la maison silencieuse, de temps en temps, s'élevaient au dehors, les jappements des chiens, conduisant, sous la conduite de Jacques, les boeufs à l'abreuvoir. Dans la chambre, la respiration toujours plus haletante de la petite, ses cris de douleur, dans l'angoisse atroce de l'asphyxie.

— Dans une demi-heure, il faut que le remède ait fait son effet, pensait Pascalette ; mais elle était bien obligée de convenir que l'enfant n'était pas mieux.

— Elle ne vivra pas jusqu'à six heures, c'est impossible, elle étouffe, mon Dieu ayez pitié de nous, et son père qui ne vient pas, elle va passer pendant que je suis seule.

Françonnette reconnaissait sa petite maman, elle voulait parler, mais elle ne le pouvait pas, et repoussait du geste impatient la tasse que Pascalette lui tendait, remplie de quelque boisson. Il fallait sans cesse tenir ses petites mains, prêtes à déchirer sa gorge pour aller y chercher l'étouffante membrane, l'obstacle. Tout à coup elle poussa un épouvantable hurlement, s'échappa des mains de Pascalette, se dressa presque sur son lit, les yeux revulsés, et brusquement retomba comme une masse inerte.

— Elle est morte, pensa Pascalette avec terreur, elle est morte ; j'ai promis à Dieu, mais trop tard.

Car le même élan qui venait de soulever l'enfant expirante avait vaincu le cœur de Pascalette, et le vœu qu'elle n'avait pas eu le temps de formuler en paroles, Dieu l'avait lu dans sa pensée rapide, elle promettait de renoncer à Jean.

Au dehors des pas s'entendirent, un bruit de voix, Jeantou souleva le loquet et se précipita dans la chambre.

— Hé bien ! que fait-elle ?

Penchée sur le lit Pascalette ne répondit pas, le père eut un cri de désespoir.

— Elle est morte !

— Chut.

La main au poignet de l'enfant, l'oreille contre sa poitrine, Pascalette écoutait, son visage se releva très pâle.

— Non, elle respire, j'ai eu tant de peur j'ai bien cru que tout était fini, on dirait qu'elle respire mieux, pourquoi as-tu tant tardé ?

— Je ne le trouvais jamais, dit Joseph, de chez lui il m'a fallu aller à la Gineste, où il était en journée, mais le maître l'avait envoyé chercher un voyage de sainfoin, dans les terres du côté de Marquéfave, j'ai cru que je ne le ramènerais pas.

Jean s'était penché sur sa fille, et s'effarait, les hommes sont moins courageux que les femmes, étant moins rompus à la souffrance.

— Mais elle respire à peine, elle va passer.

— Non, je te dis qu'elle va mieux, si tu l'avais vue tout à l'heure ! Je crois que le remède commence à opérer, seulement c'est à présent que la fatigue "se trouve", ah ! voilà M. Lourtic.

En même temps que le roulement de la voiture du médecin, on entendait les bêlements des brebis, rentrant

à l'étable, accueillies par les cris joyeux de leurs agneaux, qui les avaient entendues venir. La vie reprenait possession de la maison.

Après un examen soigneux de l'enfant, Monsieur Lourtie se frotta les mains, en un geste de bon augure.

— Ça va bien, je crois que nous aurons gagné. Il ne faut pas s'étonner d'un peu de prostration après de pareilles crises.

Il se tourna vers Jeantou.

— Elle l'a échappé belle, ta petite, mon garçon, une demi-heure plus tard, et je ne l'en tirais, à présent elle est sauvée.

Dans l'exaltation de sa joie, Pascalette ne ressentait pas d'abord l'étendue de son sacrifice, elle y songeait à peine, et ne voulut pas tout de suite l'annoncer à Jean.

— Pauvre garçon! pensait-elle, en le voyant assis auprès de sa fille, si faible de l'angoisse passée, les mains tremblantes comme les feuilles au vent, pauvre garçon, je veux le laisser dans son contenance au moins ce soir, demain je lui parlerai.

D'ailleurs la chambre était envahie maintenant, chacun rentrait, Madeleine préparait le souper, autour de la petite malade, on s'empressait, comme si on lui eût été reconnaissant d'être guérie, de n'avoir pas jeté dans la maison cette grande épouvante de la mort.

— Allons, Jeantou, viens te mettre à table.

— Non, merci, Madeleine, j'ai l'estomac trop serré, je ne pourrais pas manger. Je vais garder la petite pendant que Pascalette soupera, la pauvre a besoin de prendre des forces.

Pascalette ne ressentait pas plus d'appétit que Jean, elle accepta pourtant, fuyant un tête-à-tête qui les eût

réunis pendant le souper de la famille, et laissa le père seul auprès de la petite malade.

— Veux-tu que je reste cette nuit? demanda Jeantou quand Pascalette le retrouva. Elle lut dans son regard une supplication, c'eût été une intimité entre eux que cette veille commune, elle refusa précipitamment.

— Non, je ne veux pas, le danger est passé, va dormir, je me coucherai moi-même, tu reviendras demain matin.

Les soins que Pascalette venait de donner à l'enfant attendrissaient encore le cœur de Jean; en se penchant pour embrasser sa fille, il rencontra sous sa main les doigts de Pascalette, relevant les couvertures, et les serra d'une pression significative. Il dit tout bas:

— Oui, demain matin, demain, et puis après, toujours.

Elle retira sa main, et sans rien dire jeta à Jeantou un regard sérieux, profond, et si navré qu'il en fut tout troublé, et que s'en allant dans la nuit, à grands pas, il murmurait:

— Pourvu qu'elle n'aille pas me dire non à présent.

VII

La nuit tranquille pour l'enfant convalescente, fut agitée pour Pascalette. Elle dort peu et réfléchit beaucoup; en constatant l'amélioration affirmée d'heure en heure, son cœur reconnaissant, n'avait pas même la tentation de se reprendre, seulement elle combinait; il fallait qu'elle arrangeât la vie de Jean et de sa fille, car de garder l'enfant aux Touyagnes, elle comprenait qu'il ne pouvait plus être question. Renoncer à la joie de se voir la femme de son ami, à l'amour de sa

jeunesse, au rêve de sa vie, elle le pouvait, mais ce qui lui était le plus douloureux, c'était cette pensée qu'il se trouvait beaucoup de filles, moins scrupuleuses qu'elle-même, que Jeantou à son âge ne pouvait rester seul, qu'il se remarierait un jour ou l'autre et qu'elle le perdrait, pour ainsi dire une seconde fois.

— La fidélité que toujours je lui ai gardée, je ne puis pas l'attendre de lui, un homme.

Et elle voulait du moins organiser sa vie, pour qu'il ne lui devînt pas obligatoire de se marier.

Enfin vers le matin sa combinaison était prête, elle put dormir quelques instants.

Dans la matinée Jean arriva et la trouva à côté de Françolette, qui sur son lit, demi-vêtue, encore très pâle et les yeux agrandis, dans son petit visage rapidement émacié par la souffrance, déjà s'amusait avec de petits gestes languissants et jolis.

En pensant à Saint-Césaire, il avait acheté quelques menus jouets, une poupée, un "toutou" de carton sur son soufflet; les laissant dans les mains de l'enfant émerveillée, lui assis à côté de Pascalette, inquiet du regard la veille surpris dans ses yeux, très vite, se mit à l'enlacer dans le tissu de ses projets; dès les premiers mots elle l'arrêta.

— Non, tu m'as arraché une promesse, hier, mais il ne faut pas, nous ne pouvons pas nous marier.

— Comment, nous ne pouvons pas! à présent que j'y comptais, que tu m'avais dis oui, tu me refuses, toi, Pascalette, toi qui as toujours été mon seul amour, c'est impossible.

— Ça serait plus vrai de dire que toi, tu as été mon seul amour, Jeantou, puisque, un moment, tu as aimé

ailleurs; mais je ne veux pas revenir là-dessus, ni te faire des reproches, ce qui est fait est fait et je ne garde pas de rancune, seulement je te répète que tu n'es pas libre, que je vois nous pourrions nous mettre ensemble mais je ne veux pas être une "associée".

— Puisque tu avais promis hier, pourquoi as-tu changé?

— J'avais promis par faiblesse, en sachant bien que je faisais mal, et j'ai changé parce que Dieu m'a éclairée à temps, parce que j'ai vu l'enfant mourante, et compris que Dieu allait nous punir tous deux. Alors je lui ai promis, promis, entends-tu, c'est un vœu, que s'il sauvait la petite je renonçais à toi. Maintenant si je trompais Dieu, bien sûr il nous le reprendrait.

Jean baissa la tête, il n'était pas devenu tout à fait incrédule, et devant son enfant revenue à la vie, il n'osait plus protester, et tremblait dans la terreur du châtement. L'oeil morne, et la figure navrée d'une peine muette, plus douloureuse à Pascalette que des récriminations, il murmurait à part lui:

— Je suis un homme perdu sans toi. Que vais-je faire, que vais-je devenir? J'aimerais mieux être mort.

C'est alors que Pascalette rassemblant son courage lui serra la main vivement.

— Voyons, Jeantou, sois un homme et ne désespère pas, nous renonçons à nous marier, il le faut, renonçons-y de bon coeur et cherchons des moyens d'arranger ta vie au mieux. J'ai beaucoup pensé cette nuit et voici ce que je te propose: Tu n'auras pas besoin d'aller te placer à la ville tu pourras rester ici, la petite aussi: tu sais que depuis le mariage de Céline, qui s'en est allée belle-fille à la Prade, Marguerite se trouve bien seule à la mai-

son et s'ennuie. Elle se chargera de Françolette pour un petit argent, et toi, tu pourras prendre pension chez elle, et voir ton enfant chaque jour. Ça ne t'empêchera pas de revenir coucher chez toi, mais tu t'en tireras plus à bon compte que tu faisais toi-même le ménage. Marguerite ne va pas travailler dehors, il est vrai qu'elle s'absente pendant deux jours par semaine, pour aller à Toulouse, mais deux jours ne sont pas grand'chose, pour toi tu t'arrangeras facilement et quand à la petite, on sera toujours contente de la voir ici, quoique je ne t'offre pas de l'y garder tout à fait parce que...

— Oh! je comprends, va, ma pauvre Pascalette, je ne la laisserai pas, et même ces deux jours par semaine...

— Est-ce que tu ne connais pas mamaman, elle sera trop heureuse de la garder pendant ces deux jours, nous l'aimons tous. Et puis tu pourras même la garder chez toi au besoin, l'enfant prendra de l'âge peu à peu, et le moment viendra où elle sera ta petite ménagère, tu verras, le temps passe vite.

La petite malade, dont les mains faibles depuis un instant avaient abandonné les jouets, sans y paraître, avait entendu quelques mots de la conversation tenue devant elle, relevant sur le traversin sa petite tête fatiguée:

— Oui, papa, quand je serai grande je pourrai te faire la soupe, laver, soigner les bêtes, et dans sa lassitude, reculant devant l'effort de chercher des idées et des mots elle répéta comme un écho de Pascalette:

“Le temps passe si vite, tu verras.

— Je vois que tu ne veux pas, dit Jean sans répondre à sa fille, et que je ne peux pas te forcer, voilà ce que je vois.

— Et l'arrangement que je te propose?

— Oui, ça m'est égal, comme tu voudras.

— Alors, dit Pascalette très ferme, aussitôt que la petite sera guérie j'irai parler à Marguerite, je crois qu'elle voudra, parce que son intention était de prendre un enfant en garde, tu peux donc tenir la chose comme faite.

Jean se leva et vint embrasser sa fille.

— Tu t'en vas déjà, papa?...

— Oui, j'ai du travail, je viendrai te voir dimanche.

Et tandis que Pascalette l'accompagnait ouvrant devant lui la porte extérieure.

— Moi qui arrivais si content, je n'ai pas le coeur à rester avec toi, méchante, je te trouve trop tranquille, tu pleurerai si tu m'aimais comme je t'aime.

— Qu'est-ce que j'en aurais de pleurer?

Debout sur le seuil, appuyée au battant de la porte, elle le regardait partir; hélas! pleurer, elle ne le pouvait plus, il lui semblait qu'elle avait versé toutes ses larmes, mais avec le chagrin de perdre Jean, son coeur ressentit douloureusement l'égoïsme masculin, toujours persistant, même au milieu de la tendresse.

— Moi j'ai arrangé sa vie, et lui n'a pas pensé à la mienne. Sûr, que je ne vas pas rester ici, pour être de trop à la maison, et le rencontrer, lui, chaque jour, je ne pourrais pas. Il faudra que je me loue dans une métairie pour l'été, ou même que je cherche une place de servante pour toujours.

“Pour toujours”. Oh! l'amertume de ce mot, “toujours”, de cette vie finie, à vingt-deux ans, de cet horizon barré de chagrin, et qui jamais sur

aucune percée de joie, ne pourrait désormais s'ouvrir.

Les yeux de Pascalette se portèrent un instant sur le paysage d'hiver, les arbres noirs et la terre grise, la bascule du puits pointant comme une guillotiné, au milieu des peupliers dégarnis, les longues haies d'ajoncs, roux et hargneux. . .

—Enfin, dit-elle, j'ai bien fait, j'ai bien fait.

Mais elle le répétait sans consolation, la joie du devoir accompli étant, en ce monde, une joie austère, une joie morne, sans flamme et sans attraits.

TROISIEME PARTIE

I

On moissonnait.

Dans l'atmosphère embrasée, torride, se dressaient les épis, lourds de grains mûrs; pas un souffle ne courbait les têtes pressées, s'étendant comme un océan sans vagues, un océan d'or, au lointain de la plaine, Pascalette s'en allait, seule, par un sentier à peine frayé au milieu des champs. Elle s'était louée pour l'été chez le métayer de Bordeneuve sur la paroisse de Lagarde, à sept ou huit kilomètres de Saint-Césaire, et, tant que dureraient les grands travaux, ne retournerait qu'à de lointains intervalles visiter ses parents.

Ils avaient paru d'abord s'opposer à ses intentions, les vieux, mais elle avait persisté comprenant que son frère et sa belle-soeur la voyaient partir sans trop de peine. Ils l'eussent volontiers occupée durant la saison chaude, mais dès l'été il fallait bien

qu'elle songeât à l'hiver et, plus loin que cela, à l'avenir. Pascalette, en se louant pourrait mettre de côté un peu d'argent, et, un peu ainsi chaque année, afin d'amasser le pain de sa vieillesse.

Elle savait que parvenue à l'âge où on ne travaille plus, ses neveux la soigneraient en proportion de la petite fortune qu'elle aurait à leur laisser. Les métayers de Bordeneuve prendraient peut-être une servante à demeure, elle espérait se faire garder là définitivement.

D'ailleurs, elle avait voulu s'éloigner un peu de Jeantou. Vivre dans le même endroit que lui, le rencontrer, lui parler, après la ruine de ses espérances, elle en eût trop souffert. Et puis le monde est si méchant! quand elle s'était chargée de la petite Franconnette, déjà "on avait parlé". Pour couper court aux bavardages possibles, elle s'en était allée, et maintenant, dans cette maison étrangère, triste, mais courageuse et paisible, elle se donnait tout entière au service de ses maîtres, s'absorbant dans son travail, tâchant d'oublier.

Ce jour-là les moissonneurs ne quittaient pas le champ un peu écarté, où ils travaillaient; mais elle, la servante, tandis que toute l'équipe à l'ombre se livrait au repos de midi, avait dû retourner à la ferme pour le soin des bêtes, et, le visage empourpré sous son grand chapeau de paille, bravait le soleil de plomb. Autour d'elle, une solitude, la nature et les hommes faisaient la sieste. Seules les cigales "crissaient" bruyamment, enveloppant la marche de Pascalette d'une note stridente qui lui semblait se lever de partout sur son passage; devant elle, l'atmosphère vibrante, elle avait la tête lourde et ne pensait à

rien qu'à l'accomplissement de la besogne obligée; ses souvenirs, sa douleur au fond persistants, se noyaient un peu dans la torpeur universelle.

Elle sorti des champs, par la brèche d'une haie d'aubépines, à présent défleuries, et, sur le chemin qui la ramenait à son travail, trouva l'ombre rare et maigre de quelques rejetons d'ormeaux, elle ôta son chapeau et s'éventa:

— Que j'ai chaud, murmura-t-elle, il me semble que ma tête est en feu; les hommes ne reprendront pas les faux avant trois heures aujourd'hui, j'ai le temps de me reposer un peu.

Sur le bord du chemin s'élevait une cabane, une de ces masures aux murs en "paille-bart" mal couverte de quelques tuiles, un de ces abris précaires où les maîtres des pièces éloignées remisent leurs outils et s'abritent eux-mêmes, si quelque orage les surprend au travail.

Pascalette s'approcha de la cabane, s'assit au nord, du côté de l'ombre, s'adossa au mur, et, son chapeau sur son visage pour le garantir des mouches, s'apprêta à dormir.

Le sommeil est toujours aux aguets en ces temps de surmenage. C'est que les jours n'en finissent pas; on quitte le travail à huit heures sonnées; à la maison souper, ranger le ménage, il est toujours près de dix heures quand on se couche et le matin, dès trois heures, il faut repartir pour lier les gerbes avant la chaleur. Le repos de midi est indispensable, et Pascalette allait, là, prendre le sien. La nature est maternelle, en été: de l'herbe verte pour couchette, le ciel bleu pour plafond, et pour berceuses, les mouches bourdonnant à l'entour.

Les yeux alourdis de Pascalette se fermèrent, elle s'endormit.

Un sommeil d'épuisement et de prostration sans rêves, mais bientôt troublé par une sorte de plainte, toute proche. Pourtant, elle ne s'éveilla pas tout à fait. Le corps lassé réclamait son repos, et, dans l'esprit demi-conscient, des réminiscences flottèrent. Ce fut la maladie de la petite Françolette, qui passa sur le miroir changeant de l'imagination, cette atteinte de croup qui avait fait vivre à la pauvre Pascalette une si cruelle journée d'angoisse. Dans une sorte de cauchemar, elle croyait entendre râler l'enfant malade, et, cette partie lucide d'elle-même voulant s'élancer, agir, luttait au milieu des ombres cérébrales contre cette autre partie que le sommeil ne lâchait pas.

Peu à peu l'esprit dominateur l'emporta. La dormeuse fit un mouvement, se dressa sur son séant, ouvrit les yeux, et dans la case sombre de l'entendement, la pensée ralluma son flambeau.

— Françolette, sotte que je suis, elle est guérie, où suis-je? Ah! je sais, j'ai rêvé.

Tout pourtant n'était pas illusion, dans l'air calme une plainte s'élevait, faible comme un bêlement d'agneau malade, et venait... d'où?... Pascalette se tourna à droite, à gauche, ne vit rien. On aurait juré que la plainte venait de dans la cabane.

Brusquement secouée de sa somnolence par une sorte de frayeur, Pascalette, vite sur ses pieds, d'instinct, allait fuir. Peut-être que les anciens propriétaires de la mesure "revenaient". Justement le maître était mort, l'année précédente, et qui aurait pu dire si sa pauvre âme, en quête de prières, n'était pas à rôder au-

tour des murs déserts? Pascalette redoutait peu les vivants, mais beaucoup les morts. Un mouvement de pitié la ramena. S'il y avait là quelqu'un souffrant, quelque mendiant surpris dans ses courses par la maladie, par un "coup de soleil" peut-être, et que la Providence l'eût menée là, elle, Pascalette, pour secourir une infortune?... Ce ne serait pas chrétien, de s'en aller, il fallait voir.

Tout de même Pascalette hésitait, et, craintive, faisait le tour de la cahute:

— Si la porte est ouverte, j'entre-rais, si elle est fermée à cadenas, alors, c'est que ce sera "une Ame" et je m'en irai en priant Dieu.

Elle regarda autour d'elle; si, du moins quelqu'un venait à passer par là, elle aurait plus de courage! mais les champs n'étaient qu'une solitude où le sommeil était roi.

Elle vit la porte de la cabane grande ouverte, mais le gémissement avait cessé.

— Si je m'en allais, pourtant!... non, ce serait mal; je suis sûre que j'ai entendu quelqu'un se plaindre.

Elle fit le signe de la croix, et, vivement, comme on monte à l'assaut, elle entra.

Ses yeux éblouis de soleil, ne purent d'abord rien distinguer, mais bientôt éclairée par la lumière de la porte ouverte, une forme étendue sur le sol, se précisa.

Le coeur de Pascalette battait à grands coups, ses tempes faisaient un bruit qui l'assourdissait, la sueur sur son front devenait froide.

C'était une femme qui gisait sur le sol en terre battue de la cabane, une femme vêtue avec une élégance pauvre et fripée. Elle était évanouie?... morte?...

Pascalette s'approcha, considéra le visage pâle qu'entourait une chevelure désordonnée, rousse comme les barbes de maïs. Une grande émotion secoua Pascalette.

— Denise, mon Dieu, c'est Denise!

Alors toute frayeur superstitieuse l'abandonnant, elle n'eut plus que la préoccupation angoissante de découvrir si elle se trouvait en présence d'un corps vivant ou d'un cadavre; mais les membres souples et tièdes, et un léger souffle qui soulevait la poitrine, la rassurèrent tout de suite. Elle eut soudain un immense allègement.

— Elle n'est qu'évanouie, il faudrait de l'eau. Pascalette connaissait une source, tout près, elle y courut et rapporta de l'eau dans son chapeau. La syncope n'était pas profonde; au premier contact de l'eau fraîche, les yeux s'ouvrirent, la respiration se fit plus normale, les lèvres remuèrent.

— Où suis-je, qu'est-ce qui m'arrive, je croyais que j'allais mourir... Bientôt, la connaissance entière revint.

Pascalette ne pensait pas, elle soignait Denise de son mieux, avec des paroles encourageantes, l'appelant par son nom.

— C'est toi, Pascalette, tant mieux. Une grande pierre, au fond de la mesure, servait de banc. Pascalette releva Denise et l'assit.

— Hé bien, ça va-t-il mieux?...

— Je suis bien fatiguée, cette eau fraîche m'a fait du bien, j'ai soif.

— Repose-toi, je vais en chercher d'autre.

— J'ai faim, aussi.

Pascalette, dans sa hâte, avait achevé son dîner en marchant, et se souvint qu'un peu de pain restait, dans la poche de son tablier:

— Tiens, mange.

Bientôt Denise put parler et raconter son histoire: banale et triste, cette histoire dont la malheureuse n'eut pas même le souci de voiler les côtés honteux: après le prononcé du divorce, elle était retournée à l'atelier et avait travaillé quelque temps, mais, avec le froid, la maladie était revenue: une mauvaise bronchite, l'impossibilité de retourner à son travail, la misère.

— J'avais un bon ami, on ne peut pas rester seule non plus, il m'a aidée pendant quelques jours, mais quand il m'a vue décidément malade, et l'argent que je lui coûtai, il n'est plus revenu. Alors, comment ai-je vécu? Je n'en sais rien, la pitié des voisines; ma tante était morte, je n'avais plus personne; la patronne, les camarades, me soutenaient un peu, mais, toujours malade, je ne pouvais pas reprendre le travail. Enfin, il y a quatre jours ou cinq, mon propriétaire, que, depuis longtemps, je ne payais plus, m'a mise à la porte, il ne me restait rien, mes meubles étaient allés au mont-de-piété, que faire?... Je suis sortie dans la pensée de me faire ramasser par la police, au moins, on m'aurait nourrie, mais je ne sais comment j'ai marché; j'ai pensé qu'au pays les gens seraient moins durs qu'à Toulouse, où je n'osais frapper à aucune porte, et j'ai repris la route de chez nous, je voulais revoir ma petite, j'espérais que Jeantou aurait pitié de moi, car enfin, qu'est-ce que ça veut dire, leur divorce?... J'ai été sa femme, mon enfant est à lui, il ne peut pas me jeter dehors comme un chien rogneux!...

Les larmes coulaient des yeux de Pascalette, son coeur était plein de pitié.

— Enfin, quoi, j'ai marché comme j'ai pu, demandant aux portes, cou-

chant sur la paille dans les métairies où l'on voulait me recevoir, cette nuit j'ai couché dans le faubourg de Lagarde, chez de pauvres gens, et, de bon matin, je me suis mise en route, espérant arriver ce soir à Saint-Césaire. Mais la chaleur m'a saisie, je suis si faible! Je ne pouvais plus marcher.

Du chemin, j'ai vu cette cabane et je m'y suis trainée pour m'y mettre à l'ombre, en pensant repartir après la chaleur. Mais, tu as vu, je me suis trouvée mal; et, si tu n'étais pas venue, je crois que je serais morte. Peut-être que ça aurait mieux valu.

— Tais-toi, Denise; non, il faut remercier le bon Dieu qui m'a envoyée ici. Est-ce que tu n'as pas pensé au bon Dieu dans ta misère?

— Oh! le bon Dieu! il ne s'occupe guère de moi, le bon Dieu!

— Tu vois bien qu'il m'a fait passer par toi tout à point pour te secourir.

— Il aurait mieux valu me laisser crever.

— Ne parle pas comme ça. Réfléchissons seulement à ce que nous allons faire.

Pascalette était perplexe. L'heure passait; attendue par les moissonneurs, ses maîtres, elle ne pouvait s'attarder. Emmener Denise dans l'état de faiblesse où elle se trouvait, c'était impossible, mais la pensée ne lui vint pas un instant de l'abandonner, elle réfléchit tout de suite qu'on était au samedi, qu'elle aurait, le lendemain toute la journée pour agir, qu'il fallait seulement arriver à ce lendemain.

— Attends-moi, dit-elle à Denise.

Une maison était à peu de distance de cette cabane, une maison bourgeoise dont elle connaissait les propriétaires. Là on lui donnerait les

moyens de faire vivre Denise jusqu'au lendemain.

Mendiante pour Dieu, elle courut frapper à cette porte.

— Que dis-tu, Pascalette, s'écria la patronne, il y a une pauvre dans la cabane au Francesou et malade encore! Tu as raison, il faut la secourir. Je n'ai pas le temps d'y aller parce que nous avons les moissonneurs à nourrir, deux montagnols qu'il faut payer quatre francs par jour, et l'entretien, bientôt ils nous mangeront tous vifs, mais je tâcherai d'y arriver demain. En attendant, prends ce pain, un peu de lait dans cette bouteille; j'ai justement de l'eau bouillante, je vais faire cuire deux oeufs, deux ou trois tranches de saucisse, n'est-ce pas? Attends, dans ce panier. Porte-lui tout ça, la pauvre créature, si elle peut venir jusqu'ici nous la retirerons.

— Que le bon Dieu vous bénisse, Mme Ferras!

Le panier à la main, Pascalette trotta jusqu'à la cabane.

— Tiens, Denise, voilà de quoi manger, il faut que je m'en aille, mais je reviendrai ce soir et je resterai la nuit pour ne pas te laisser seule, repose-toi, mange et prends courage.

— Reviens au moins, pria Denise avec l'égoïsme de la souffrance, si tu me laissais seule cette nuit je mourrais de peur.

Tout le jour, Pascalette ramassa la javelle, lia les gerbes, puis, très tard, rentrée à la ferme, s'occupa du ménage; il était dix heures quand elle put s'acheminer seule vers la cabane où Denise l'attendait.

Elle la trouva un peu reposée, mais assez malade, secouée d'une pénible toux, très fanée, très maigrie, lamentable dans ses vêtements fripés.

Un peu de paille était dans la cabane. Tant bien que mal elles s'arrangèrent pour la nuit, une de ces nuits de juin si brèves que l'ombre n'a pas le temps d'y vaincre la clarté.

Denise recevait les soins de Pascalette sans un mot de gratitude, sans repentir ni confusion. Et quant à Pascalette, la charité lui était naturelle, et dès longtemps elle s'était accoutumée à ne pas transiger avec un devoir. Tranquillement, elle accomplissait son oeuvre, elle secourait Denise, la mère de la petite Françoïsette, la femme de Jean; par moments, se disant avec un frémissement intérieur:

— Si nous nous étions mariés, Jean et moi, comment aurais-je osé regarder cette malheureuse?

Denise dormit péniblement, et Pascalette bien que rompue de fatigue, péniblement, veilla, agitée par ses rêveries, et pria pour demander à Dieu la force nécessaire. Elle n'avait qu'une journée pour agir et résolut d'agir vite, avant le lever du soleil, pendant les heures fraîches. Elle éveilla Denise.

— Pourras-tu marcher à présent?

— Oui, je pourrai, je pense. Où veux-tu me mener?

— A Saint-Césaire.

Denise ne demanda rien de plus. Inconsciente du sacrifice qu'accomplissait Pascalette, elle mangea le déjeuner qu'elle lui avait procuré, releva sa chavelure en désordre, rajusta, tant bien que mal, ses pauvres habits.

— Partons, si tu veux.

Une clarté rose baignait le paysage, un instant rafraîchi; autour des voyageuses, tout était joie, parfums et lumière, mais elles marchaient l'une près de l'autre insensibles à la poésie du matin et à l'harmonie des choses.

L'âme de Denise semblait une âme morte, et Pascalette était accablée de

lassitude physique, et toute raidie dans l'austérité du devoir et l'inquiétude de l'entreprise tentée elle se demandait tout bas :

— Voudra-t-il? Réussirai-je?

Comme un écho de sa propre pensée, Denise tout à coup lui demanda?

— Crois-tu que Jeantou voudra me recevoir?

— Nous essaierons, dit Pascalette doucement.

Elles avaient sept kilomètres de route à parcourir. D'abord, tout alla assez bien, Denise avait repris quelque force et la chaleur n'était pas encore fatigante. Mais à mesure que la matinée s'avancait, le soleil devint plus ardent et la route plus pénible, l'allure plus lente, patiemment Pascalette soutenait, encourageait sa compagne. Elles approchaient de Saint-Gésaire, mais la rentrée au pays natal ne suscita en Denise aucune émotion, les plaintes étaient le seul accompagnement de sa marche laborieuse. Le sort lui était rude et les hommes mauvais, elle ne semblait pas se douter un instant que ses propres fautes avaient seules gâté sa vie et détruit le bonheur de cette pauvre fille qui marchait auprès d'elle, si courageuse et si douce, qui l'avait secourue dans sa misère, et qui, maintenant, allait piétiner son propre cœur, pour essayer de lui rebâtir le précaire édifice du foyer bouleversé.

— Voyons, disait Pascalette, nous avançons, encore un peu de courage. Je voudrais seulement arriver assez tôt pour entendre la seconde messe.

Elle avait d'abord pensé à mener carrément Denise chez Marguerite où elle trouverait son enfant, et peut-être son mari et à brusquer ainsi la réconciliation; mais sa conscience s'était alarmée. Avait-elle, sans l'ap-

probation de Jeantou, le droit de rapprocher cette mère de son enfant? Elle ne le pensa pas, mais elle allait quand même, sachant bien pouvoir trouver dans Saint-Gésaire une maison pour recueillir la divorcée. Quand elle atteignit le bourg, portant presque la pauvre Denise exténuée, l'idée lui vint de se réfugier d'abord au presbytère. On pouvait y accéder par une petite rue peu fréquentée. Comme sonnait le dernier carillon de la seconde messe, Pascalette frappait à cette porte, toujours accueillante aux infortunes.

La servante vint ouvrir; une petite vieille, maigre et alerte, en bonnet plissé, sa robe noire protégée par un grand tablier bleu, et les manches de son corsage retroussées jusqu'au-dessus du coude, pour quelque besogne menagère.

— Bonjour, Marie-Anne, puis-je entrer?

— C'est toi, petite, entre, entre, et qu'est-ce que tu nous mènes là, mon Dieu!

Il fallait bien que Pascalette eût une confidente, et elle avait choisi cette brave femme, bavarde, mais de cœur pitoyable, réchauffé qu'il était journallement au foyer de charité qui brûlait dans le cœur de son maître.

— Est-ce que vous ne la reconnaissez pas?

Marie-Anne curieusement, dévisagea la nouvelle venue.

— Non, ma foi. Il me semble bien que j'ai vu votre figure autrefois, madame, mais je ne vous "remets pas."

— Voyons, Marie-Anne, souvenez-vous, Denise Chalut.

Une grimace plissa la bouche un peu édentée de la servante.

— Denise! c'est toi, petite Denise! ah! bien par exemple! Et d'où l'as-tu

tirée, ma fille? de la misère, bien sûr, car elle n'a pas l'air luisant.

Mais la pitié, s'éveillant dans le cœur de la bonne femme, elle eut vite souci de corriger sa parole désobligeante.

—Entrez vite, mes pauvres enfants.

—Marie-Anne je vous laisse Denise, un instant. Vous avez entendu la messe, vous?

—Oui, comme toujours la première.

—Moi je n'en ai entendu aucune, et on a sonné le "pigre". Je vais vite à l'église; et après... après... peut-être que je ne pourrai pas revenir tout de suite.

—Tu reviendras pour dîner.

—Non, merci, c'est-à-dire ne vous occupez pas de ça. Je dînerai peut-être ailleurs.

—Eh bien! va à tes affaires, je te garderai Denise tant que tu voudras. J'ai mis le "bouillon" pour midi et je crois qu'une bonne assiettée de vermicelle ne lui fera pas de mal. N'est-ce pas, Denise? Et puis, monsieur le curé va revenir après la messe, et le cher homme a des remèdes pour l'âme autant que pour le corps. Va, sois tranquille.

Elle était d'autant plus accueillante, la bonne Marie-Anne, qu'elle espérait bien au milieu des soins dont elle entourait "cette pauvre Denise" se renseigner sur ses aventures.

—Il faut bien savoir un peu de quoi il retourne, pour conseiller ces jeunes, pensait-elle.

Mais déjà Pascalette agenouillée priait, et c'était à Dieu que de toute son âme, elle demandait conseil et secours.

La messe terminée, elle alla droit chez Marguerite. Jeantou y arriva en même temps, il venait dîner avec sa fille.

—Marguerite, dit Pascalette, en poussant la porte du jardin, me permettez-vous de m'inviter à dîner chez vous?

—Pascalette, quel bon vent t'amène! Bien sûr, ma fille, que je te le permets. Ça va être une fête pour nous trois. Précisément, nous avons un canard à manger; j'ai été obligée de le tuer, hier, parce qu'il est rentré avec une aile pendante; quelque chien devait avoir fait le coup; mais je m'en suis aperçue à temps, il a beaucoup saigné, il avait la peau comme un satin. Entre, c'est la petite qui va être contente.

Françonnette vint se suspendre au cou de Pascalette la dévorant de baisers.

—Oh! ma petite maman, ma petite maman!

Jean accueillit son amie cordialement, puis devint silencieux, ému, un peu surpris. Depuis leur dernière explication, Pascalette s'était étendue à le fuir, et lui, ne l'avait jamais tout à fait pardonnée. Pourquoi revenait-elle aujourd'hui? Son corps amaigri, son visage halé, ses yeux enfoncés, tout son être dénotait la fatigue. Serait-elle lasse de sa vie dépendante au point d'avoir changé d'avis? Venait-elle enfin se promettre à lui? Plus il la considérait, plus il croyait voir dans le sérieux de ses yeux qu'avaient rougis l'insomnie et les larmes, comme une pensée grave, comme une décision prise, nouvelle et mûrie.

On se mit à table, mais il fallut la verve intarissable de Marguerite et l'amusant babil de l'enfant, pour égayer un peu le repas. Préoccupée, exténuée de fatigue, Pascalette mangeait à peine. Son amour pour Jeantou trop profond et trop vrai pour n'avoir pas trouvé un aliment de vie dans

la séparation qui tue les amours superficiels, son amour, maintenant, l'amollissait, dans une sorte de langueur inconsentie mais très douce, elle se sentait l'âme vague comme dans un rêve.

Marguerite l'entourait de prévenances; la petite qu'elle aimait si tendrement, depuis qu'elle l'avait eue sienne pendant des mois, et disputée à la mort, la couvrait de caresses touchantes; et Jeantou, sans rien dire, suivait tous ses gestes d'un air indécis de tendresse et d'espoir.

Oh! rester là, auprès de cet homme, l'amour de toute sa vie, près de cette enfant qui ne connaissait plus maintenant d'autre mère qu'elle-même, rester là, ne plus retourner manger le pain des autres, dans la précarité de la dépendance!

Cette vision s'imposa un instant à l'esprit de Pascalette et à son cœur avec tant de force qu'elle se sentit faiblir. Et qu'allait-elle faire?

Rouvrir la porte de ce foyer à Denise, à la femme indigne, à l'expulsée, à l'épouse infidèle, à la mère indifférente; provoquer peut-être de nouvelles souffrances, de nouvelles hontes? Pourquoi l'avait-elle ramenée cette Denise? Mon Dieu, les choses à la rigueur, auraient pu continuer, telles quelles; tout était fini, accepté, Pascalette était triste, mais paisible; et voilà que tout était à recommencer, et qu'il fallait non seulement continuer à vivre péniblement dans le dur travail et la solitude, mais encore remettre dans les bras de Jeantou, une femme, la sienne, qu'il refuserait, d'abord, sans doute, qu'il accepterait ensuite, et que, peut-être, il se reprendrait à aimer.

Jamais la tentation ne s'était plus puissamment, plus dangereusement

fait entendre au cœur de la pauvre enfant, femme aujourd'hui, avec toutes les exigences accrues du tempérament et de l'âge, avec, dans son esprit mûri par la réflexion, la prévision exacte de son avenir esseulé, dépourvu des joies légitimes pour lesquelles elle se sentait faite.

—Tu ne manges rien, lui disait Marguerite attentive; sais-tu que ça ne te réussit guère d'être chez les autres, comme tu es maigre et noire! Décidément tu en as assez de mon friicot? Eh bien! nous avons du café, aujourd'hui dimanche, tu vas en prendre une bonne tasse, c'est ce qui te fera le plus de bien, et la "goutte" après.

— Sous la tonnelle, n'est-ce pas? demanda la petite Françolette.

Ce café du dimanche sous la tonnelle du jardin, était pour la petite la récompense d'une semaine de sagesse; elle s'installait alors sur les genoux de son père, buvant dans son verre, gratifiée d'un morceau de sucre trempé dans le "cognac".

— Sous la tonnelle, sous la tonnelle!

Elle battit des mains et se mit, avec la gravité d'une petite ménagère, à transporter sur le banc rustique servant de table, les verres épais qui tiennent lieu de tasses, chez les paysans, et le sucre coupé en gros morceaux dans le sac de l'épicier. Marguerite apporta une pleine cafetière de cette tisane blonde et anodine qu'elle appelait du café, la quantité y remplaçant la qualité. Elle l'accompagna d'une bouteille à demi-pleine d'eau-de-vie. L'on s'installa.

La vigne vierge pendait en festons luxuriants au-dessus des buveurs attablés. Quand le café fut absorbé, et le "pousse-café" à la suite, quand

Marguerite fut retournée dans la maison, pour ranger son ménage, et que Françolette, blottie sur les genoux de sa petite maman, dormait paisiblement, la tête sur son bras, dans l'ombre chaude du feuillage, au milieu du bourdonnement des mouches et de la fumée légère, s'échappant de la cigarette de Jean, Pascalette se sentit envahie d'une invincible torpeur. Elle voulait reprendre sa pensée, mais sa pensée la fuyait, retrouver ses résolutions vaillantes, mais ses résolutions en lambeaux viraient loin d'elle, incohérentes, et lui semblaient irréalisables. Dans la lutte, une trêve se faisait, forcée, les armes s'échappant des mains lasses de la combattante. A travers ses paupières, toujours plus lourdes, elle distinguait le regard tendre et toujours fixé sur elle par les yeux magnétiques demi-clos, de Jeantou, enveloppé là-bas comme d'une buée.

Le souffle de sa poitrine se mêlait au souffle de l'enfant endormie dans son giron. Pourquoi était-elle là? que voulait-elle? Peu à peu, elle glissait dans l'inconscience au milieu de la lourde, de la silencieuse après-midi de dimanche.

Soudain, un contact la secoua comme une brûlure, évocatrice de souvenirs anciennes, si douces! Elle entrevit, penché sur le sien, le visage de Jean qui venait de lui donner un baiser.

Très vite Pascalette se ressaisit, honteuse de cette caresse en fraude, honteuse de la présence de l'enfant, de sa propre faiblesse. Sans un mouvement, qui aurait risqué d'éveiller la petite, mais les joues brûlantes et les yeux accusateurs.

—Oh! Jeantou, s'écria-t-elle, comment as-tu osé!

Dans cette âme honnête et pure, ce qui eût, chez d'autres, précipité la défaite, au contraire, décida la victoire. Jeantou l'avait surprise, trahie. Eh bien! elle-même ne voulait pas se trahir, et, sous le coup de son indignation vertueuse, toutes les forces se réveillant à la fois, dans ce cœur, dès longtemps maître de lui, et soumis à la loi du devoir, Pascalette se retrouva de nouveau prête à la lutte contre les instincts mauvais, contre les pires faiblesses.

Tandis que Jeantou, un peu honteux de lui-même, contenu d'ailleurs, par la présence de sa fille, allait sortir de la tonnelle.

—Reste, lui dit Pascalette, grave à présent, réveillée tout à fait, reste, j'ai à te parler.

Il s'arrêta, ses yeux brillèrent. Il ne s'était pas trompé, peut-être. Que fût-elle venue faire? allait-elle se promettre? se donner?

Un certain regard ferme et douloureux, qui s'arrêta sur lui, eût pu le déromper si, tout entier à son désir et à son espoir, il avait été capable de réfléchir. Revenant auprès d'elle, la voix insinuante:

—Nous risquons d'éveiller la petite, en parlant, et puis, elle te fatigue, laisse-moi l'emporter sur son lit, tout doucement, je reviens.

—Non, dit-elle fermement, je la garde, assieds-toi, écoute-moi.

Il s'assit, mais au lieu d'écouter Pascalette, qui cherchait péniblement son début, dans la véhémence de ses sentiments il parla le premier.

—Avant tout, pardonne-moi. "Je t'ai manqué" tout à l'heure. Il ne faut pas m'en vouloir, je te vois si rarement et, de la surprise que tu m'as faite, en venant, de cette joie de dîner ainsi près de toi, de te voir, là, en-

dormie, j'ai perdu la tête, je n'ai plus été maître de moi. C'est que je t'aime tant, je t'aime tant. Oh! si tu voulais! Dis que tu veux à présent.

Il avait parlé si vite que Pascalette n'avait pu l'arrêter. Et comme il semblait à plaisir rendre difficile et si dur, ce qu'elle avait à lui dire, ce qu'elle allait avoir à souffrir!

Mais, sur ses gardes, ancrée dans sa résolution:

— Je veux à présent moins que jamais.

— Est-ce parce que je t'ai offensée? Je te promets que je ne recommencerai pas.

— Non, ce n'est pas pour ça. Sans doute, tu m'as offensée, mais je te pardonne. C'est si triste, à ton âge de demeurer seul comme tu l'es, tu es presque excusable de chercher une amitié, seul sans parents, tu as ta fille, c'est vrai, mais ce n'est pas toujours assez. Tu n'as pas d'autre foyer que le foyer d'une étrangère, je comprends bien que ça n'est pas une vie.

— Oh! mon Dieu! tu me comprends, tu me plains... mais alors... alors... qu'est-ce que tu disais donc tout à l'heure: Moins que jamais. Et que dis-tu maintenant?... je m'y perds, je n'ose pas espérer, je n'ose pas comprendre, explique-toi, par pitié! Que veux-tu dire?

Il s'était levé dans son agitation, et se tenait penché, vers Pascalette, la parole ardente et haute.

— Tais-toi donc, tu vas éveiller ta fille, tâche de m'écouter tranquillement. Ce que je veux dire? — Ceci: tu as été un imprudent quand tu as plaidé en divorce contre ta femme, un imprudent et un grand fou.

— Allons donc! tu aurais voulu que je garde avec moi une femme qui m'a ruiné et qui me trompait!

— Tu n'avais pas le droit de divorcer et tu le vois maintenant, puisque tu ne peux ni te marier, ni vivre seul.

— Je ne peux pas me marier parce que tu es une entêtée, toi, mais si tu voulais me comprendre...

— Il ne s'agit pas de moi, je ne comprendrai jamais que j'aie le droit de désobéir aux lois de ma religion, il s'agit de toi, il s'agit de Denise, que tu aurais dû garder, amener ici.

— C'est elle qui m'a quitté.

— Il fallait avoir plus de patience, l'éloigner des tentations de la ville, la prendre avec douceur, avec tendresse pour la corriger. Elle est si jeune! Elle n'a pas reçu de mauvais enseignements chez elle, le pauvre Blaise et la Françoise étaient d'honnêtes gens. Je suis persuadée qu'ici entre son enfant et toi, elle serait revenue à la vie sage, raisonnable, et que vous auriez pu encore être heureux.

Jean avait donné plus d'un signe d'impatience, pendant ces quelques mots. Pourtant il n'interrompait pas, mais, la tête basse écoutait, en homme d'avance certain qu'on ne le convaincra pas.

— Eh bien! quoi, dit-il enfin, si... mais... il fallait... voilà bien des paroles inutiles. Ce qui est fait est fait, c'est ce que j'ai voulu, ce que je veux encore, pourquoi viens-tu me chanter tout ça à présent?

— Parce qu'à présent j'espère que tu te laisseras convaincre, parce que ta femme vit, qu'elle est malheureuse, repentante et que ton devoir est de la secourir, et, pour elle, et pour toi, de la reprendre.

C'était d'une voix basse mais résolue qu'elle avait prononcé ce mot décisif vers lequel convergeaient tous les autres; mais il lui semblait qu'elle allait défaillir, et ses mains sous le

corps abandonné de l'enfant, toujours endormie, se tordaient dans un spasme douloureux.

Jean la regarda un moment comme stupide, puis, une idée lui vint, il bondit sur sa chaise.

— Elle t'a écrit, la misérable, je suis sûr qu'elle t'a écrit pour implorer ta pitié, pour te dire de venir me trouver, de me parler pour elle, de me décider à la reprendre, voyons, il vaut mieux que tu me l'avoues, sans tant de sermons, elle t'a écrit.

Pascalette se raidissait à bout de forces; d'instinct, elle comprit qu'il fallait brusquer les choses, tout dire, en finir vite; si cela devait durer, elle ne pourrait plus. Alors très vite, ses yeux dominateurs sur les yeux ardents de Jean:

— Non, elle ne m'a pas écrit. Elle est venue; écoute, je l'ai trouvée, hier, misérable, évanouie dans une cabane où elle s'était réfugiée, ne pouvant aller plus loin. Que voulais-tu que je fisse? La laisser mourir comme une bête malfaisante? est-ce que je pouvais? Je l'ai soignée, et, ce matin, je l'ai amenée ici.

— Ici, cria Jean, regardant autour de lui avec épouvante, prêt à fuir, ici, mais tu es folle! mais où est-elle?

— Elle attend son sort. Elle n'a plus rien, elle fait pitié, et c'est ta femme, Jeantou, c'est la mère de cette pauvre petite, et tu dois la recevoir, puisqu'elle n'a plus que toi au monde, la reprendre, la garder, la sauver.

— Et c'est toi qui as fait ça, Pascalette, toi!

— C'est moi, puisque c'est moi qui l'ai trouvée, la Providence l'a voulu.

Jean pressait son front dans ses deux mains:

— Je ne peux pas, je ne peux pas!

— Il faut Jean, il faut. Veux-tu donc la laisser mourir, mourir sans revoir sa fille, mourir en te maudissant.

— Où est-elle?

— Chez M. le curé, et tu vas venir avec moi la chercher.

— Je ne peux pas. Et puis c'est impossible, à présent, nous sommes divorcés.

— Sottise, ce divorce! Ce que les lois ont fait elles peuvent le défaire, mais ce que Dieu a consacré ne se défait jamais; elle est ta femme, malade, tu lui dois secours et protection, je te dis qu'elle n'a que toi au monde.

— Et c'est toi qui veux que je la reprenne?

— C'est moi qui te le demande.

— Alors tu ne m'aimes plus?

— Non, Jean, non, je ne t'aime plus, je ne puis aimer le mari d'une autre femme.

Jean cacha son visage dans ses mains, il pleurait. Mais bientôt, relevant la tête, il dit d'une voix changée, sans timbre, avec indifférence.

— Hé bien! puisque tu ne veux pas de moi, décidément, autant vaut reprendre Denise qu'aller me noyer, je ne suis pas bon à autre chose.

Sans répondre, victorieuse, mais brisée de sa victoire, avec un spasme au coeur, Pascalette se leva. Françolette éveillée à demi, sourit de se retrouver dans ses bras et murmura sur un ton de caresse.

— Ma petite maman.

Et ce mot fit à Pascalette un mal affreux. Emportant l'enfant, elle entra dans la maison, où Marguerite terminait ses rangements.

— Marguerite, vous allez garder la petite un instant, n'est-ce pas? Je sors avec Jeantou, je vais revenir tout à l'heure.

Elle déposa sur le lit l'enfant qui se rendormait.

—Tant que tu voudras, dit Marguerite, je n'ai pas à sortir.

Mais grandement intriguée, elle vint sur le seuil pour voir Pascalette, qui marchait automatiquement, soutenue par sa volonté forte, s'approcher de Jean, immobile au milieu du jardinet.

—Viens, dit-elle.

Atone, passif, Jean la suivit.

—Qu'est-ce que ça veut dire, monologua Mme Finot, où est-ce qu'ils vont? Pascalette a quelque chose d'étrange, aujourd'hui, mais ceci est plus étrange que tout le reste.

Elle est si sage, elle qui n'a pas voulu revoir Jean depuis son divorce, elle qui a quitté le pays j'en donnerais ma main droite à couper, pour ne plus le rencontrer. voilà qu'elle l'emmène à présent où? pourquoi? Je ne puis croire qu'elle soit devenue un mauvais sujet, et puis elle ne serait pas venue le chercher ici, mais je n'y comprends rien; où est-ce qu'ils vont?

Elle allongea le cou, au-dessus des lauriers thym, pour voir le couple marchant en silence, Pascalette devant, décidée, rapide, Jean derrière elle, la tête basse vers le sol brûlant où le soleil découpait les ombres nettes et courtes.

II

Quand Pascalette, suivie de Jean, arriva au presbytère tout y était dans l'agitation.

L'abbé Verdier, l'excellent curé de Saint-Césaire, était un apiculteur militant. Les paysans savent tous que les abeilles sont "un bétail sévère". Chez les gens de mauvaise vie ou d'âme perverse elles n'ont jamais prospéré. **N'essayez pas de les traiter**

brusquement, comme vous faites vos boeufs, avec des paroles grossières ou des jurons. Soyez doux, polis, ayez des moeurs tranquilles et d'onctueuses paroles; mettez de l'eau bénite en des petites fioles suspendues autour du rucher; si vous perdez l'un des vôtres, ne manquez pas d'attacher le deuil aux petites maisons des mouches; alors elles vous seront fidèles; surtout pas de transaction en argent, les faiseuses de miel sont des amies et non une marchandise sujette au commerce.

Pour toutes ces causes, sans doute, les gens religieux et paisibles ont des ruchers florissants. Les bons frères, les curés sont les apiculteurs par excellence, et manipulent à main nue ces redoutables bestioles que beaucoup n'abordent qu'avec masques et gants fourrés.

L'abbé Verdier avait dans son jardin un beau rucher de quinze ou vingt Dadant-Blatt à cadres, hausses et partitions; il en était fier à bon droit, et la vente du miel, depuis des années, entretenait le luminaire de saint Antoine et les bouquets de sainte Germaine.

Or, en cette après-midi du 6 juillet, par 29 degrés de chaleur, la saison normale des essaims étant close, depuis qu'on avait fauché les luzernes, et que les tilleuls avaient "passé fleurs" les abeilles de l'une des meilleures ruches de M. le curé, des abeilles folles, conduites par une jeune mère plus écervelée qu'elles-mêmes, avaient eu la fantaisie de quitter la ruche et de se poser, en pelote serrée, sur la plus haute branche d'un poirier, où Marie-Anne les avait aperçues en allant au puits, remplir son seau, après le dîner.

—Monsieur le curé, un essaim! un essaim, M. le Curé!

Après la seconde messe, le bon prêtre, oubliant son repas, s'était longuement attardé au ministère de charité qui l'attendait en la personne misérable de Denise, installée sur la meilleure chaise de sa cuisine. Il avait interrogée, moralisée un peu, encouragée et consolée beaucoup, et ne s'était décidé à se mettre à table qu'après lui avoir servi lui-même une bonne portion du potage et "un doigt" de son meilleur vin. Il venait à peine de prendre son café quand les appels de sa servante le firent bondir au jardin.

Il accourait, sans songer à mettre son chapeau.

—Un essaim... pas possible...

—C'est tellement possible que le voilà, pendu à cette branche et un bel essaim encore, il y en a pour le moins un boisseau.

—Les polissonnes! cria l'abbé, le nez en l'air, les yeux clignant dans le grand soleil, et la bouche ouverte, les vagabondes! Et qu'est-ce qu'elles veulent faire d'essaimer à cette époque-ci, quand les fleurs sont finies et qu'elles n'auront jamais le temps de ramasser leurs provisions pour l'hiver, les folles! et savez-vous de quelle ruche elle sont parties?

—Que voulez-vous que je sache, moi, M. le Curé? ce matin toutes les ruches étaient en révolution, avec cette chaleur, c'était comme un brouillard par tout le jardin mais elles ont dû partir il n'y a pas longtemps. Je suis venue au puits, pendant la messe dernière, et je suis bien sûre qu'il n'y avait rien sur le poirier.

—Il faut les ramasser, Marie-Anne.

—Bon Dieu, pas avec cette chaleur peut-être, elles vont nous dévorer; attendez ce soir.

—Oui, et d'ici là elles seront parties; les essaims tardifs sont si vagabonds! Gardez-les si elles faisaient mine de se lever vous leur jetteriez de l'eau. Je vais chercher une ruche.

Le curé grimpa vivement au galetas, où il avait installé son magasin d'accessoires, et c'est justement comme il descendait, le visage animé sous les mèches hérissées de ses cheveux blancs, la soutane des dimanches qu'il n'avait pas eu le temps de quitter, relevée dans sa ceinture, très haut, découvrant les jambes maigres dans des bas noirs, et jusqu'à la boucle qui retenait la culotte au-dessous du genou, les deux bras embarrassés de la lourde caisse, c'est dans ce moment de fièvre que l'interrompt l'arrivée de Pascalette et de Jean.

Dans sa hâte, Pascalette, négligeant de frapper, avait simplement soulevé le loquet de cette porte, toujours ouvertes aux infortunes. Néanmoins, quand elle vit l'équipage du curé, elle s'arrêta, interdite.

—Ah! c'est toi, mon enfant, et toi aussi, Jean; je comprends ce que vous voulez et je suis content. C'est bien, c'est très bien, mon garçon, Dieu te bénira. Non, n'entrez pas encore; je veux être présent à la réconciliation, mais ce que je vais faire ne souffre aucun retard. Accompagnez-moi au jardin, je ne vous demande que quelques minutes.

Et, bon gré, mal gré, il fallut suivre M. le Curé auprès du poirier où Marie-Anne faisait faction, l'arme au pied.

L'arme, c'était un seau rempli d'eau et un petit balai, prêt à asperger les mouches si elles avaient fait mine de s'enfuir.

—Elles n'ont pas bougé, à la bonne heure! Vous allez voir, ce sera tout

de suite fait. As-tu peur des abeilles, Jean?

—Non, M. le Curé, j'ai attrapé plus d'un essaim, ça me connaît.

—Bon. Tiens-moi seulement l'échelle, mon ami; je regrette un peu la branche, mais je ne puis faire autrement.

Après avoir disposé sur le sol sa ruche, soulevée par deux taquets, l'abbé, un sécateur à la main, grimpa les échelons.

—Ça va bien, dit-il, quand il fut en haut, nous allons les cueillir comme une poire mûre.

De la main droite, il coupa la branche, en la soutenant de la main gauche, mais quoi qu'il fit, le poids subit du rameau chargé d'abeilles, donna un à-coup; quelques mouches s'envolèrent en bruissant; le curé jeta son sécateur pour s'appuyer au montant de l'échelle et descendre avec précaution.

—Le tout est, voyez-vous, de ne pas les secouer, elles ne se douteront du coup que quand elles seront dans la ruche. Les abeilles qui essaient sont rarement mauvaises. Aïe, en voilà une qui a voulu me faire mentir; aïe, une autre!

—Vous vous ferez dévorer, M. le Curé, répéta Marie-Anne.

—Ce n'est rien, merci. Emporte l'échelle, mon garçon, et va te mettre à l'ombre. Voilà qu'elles commencent à s'agiter. Mais... Aïe, aïe! Mais ça m'est égal, je les tiens!

Sans s'inquiéter des piqûres, le curé poussa l'extrémité du rameau sous la ruche prête, toute parfumée de fenouil et de propolis, et rejoignit ses spectateurs à quelques pas, sous l'ombre. En marchant, il ôta tranquillement cinq ou six dards piqués sur ses

maines comme des épingles à une pelote.

—Réussi! Regardez, regardez, comme elles entrent! je veux que, dans une demi-heure, il n'en reste pas une au rameau.

En effet, comme les escadrons serrés d'une armée lilliputienne, les petites bêtes, en bon ordre, par centaines, par milliers, quittaient la branche et entraient dans la ruche.

La figure cramoisie, sous la neige de sa chevelure, frottant ses mains douloureuses, le curé se tourna vers Pascalette.

—Voilà qui est fait; maintenant, je suis à vous, mes enfants, et faisons vite, on sonne "le second" des vêpres. Entrez là, tous les deux, dans ma salie à manger, je vais chercher cette pauvre Denise.

Dans la pièce austère, ambreuse et fraîche, Pascalette s'assit, ne se soutenant plus, mais Jean marcha de long en large, agité, sombre, regardant la porte, prêt à fuir:

—Quel mauvais pas tu me fais faire là, Pascalette, tu veux agir pour le bien, tu le veux, et moi je ne sais pas te résister, mais tu vas voir que ça tournera mal.

Un bruit de pas, derrière la porte, des voix:

—Allons, mon enfant.

—J'ai honte, répondait Denise, maintenant semblant reculer.

Le curé ouvrit et la poussa devant lui, la mine à la fois effrontée et confuse, tête nue, avec ses cheveux roux tombant sur les yeux, un corsage en percale rose, maculé par la transpiration et les taches, une jupe traînante et sale, en lainage gris. Le curé, lui, semblait transfiguré. Il avait laissé retomber sa soutane et sur son front reposait une gravité de père et de pon-

tife quand, prenant Denise par la main, il l'emmena vers Jean :

—Tiens, mon fils, au nom du Dieu miséricordieux devant qui vous êtes unis d'un lien indissoluble, je te rends ta femme, reprends-la. Elle a péché envers toi, mais elle se repent, pardonne-lui. Nous sommes tous pécheurs devant Dieu qui ne se lasse pas de nous pardonner. Homme imparfait, ne sois pas plus sévère que Dieu.

Denise s'approcha et dit humblement :

—Jean, veux-tu me pardonner ?

Sans conviction, en un geste machinal, il tendit la main :

—Pas comme ça, dit le curé, allez-y de bon coeur tous les deux, embrasse-la, mon fils.

Il poussa dans les bras de Jean la jeune femme qui s'abattit sur sa poitrine en sanglotant.

Et Pascalette, assise dans l'ombre, oubliée, se taisait, ne pleurait pas, seulement, elle avait pris son mouchoir et, sans qu'on y prit garde, de ses dents, le lacérait.

Jean se souvint d'elle le premier, et, la désignant à sa femme :

—Remercie Pascalette. Si je pardonne, si je te reprends c'est parce qu'elle t'a ramenée, parce qu'elle l'a voulu.

Pascalette se redressa, subit les remerciements de Denise — autre calvaire. Et Jean, désespéré, ne consentant qu'à demi, demanda :

—Où allons-nous à présent ? Si nous traversons le bourg aujourd'hui dimanche, nous rencontrerons tous ceux de Saint-Césaire. Il faudra bien qu'on sache que j'ai repris Denise, mais non pas comme ça tout de suite.

—Oh ! respect humain, murmura le curé, à part lui, voilà bien de tes coups !

Et puis, toujours prêt à l'indulgence :

—Mes amis, vous allez achever votre journée ici, paisiblement, je reviendrai après les vêpres et je vous garderai à souper pour sceller la réconciliation.

Alors, Denise se souvint de son enfant.

—Ceci, dit Pascalette, me regarde. J'ai promis à Marguerite de revenir chez elle, je vais chercher l'enfant et je vous la conduis ici. La nuit venue, Jean, tu rentreras avec ta femme et ta fille dans ta maison.

Lentement, elle partit, par les rues ardentes, les tempes martelées du bruit des artères, la bouche sèche et le coeur brisé ; contente pourtant que la chose fut faite, et d'être seule.

Dans la cuisine de Marguerite, l'enfant jouait.

—Je viens chercher la petite, dit Pascalette simplement.

—Chercher la petite, où la mènes-tu ?

—Marguerite, il y a du nouveau, savez-vous, Denise est revenue.

—Qu'est-ce que tu dis ? Le soleil t'a tapé sur la tête, ma fille ; Denise ?...

—Oui, Denise, écoutez, ne me faites pas trop parler, à présent, je suis fatiguée ; Denise est revenue, très repentante, très malheureuse et j'ai décidé Jean à la reprendre. Le divorce, c'est une bêtise, pas vrai ? Elle est toujours sa femme.

—Bien sûr, bien sûr, mais enfin, comme ça ? si vite ?

Marguerite, dans sa stupeur, ne savait plus bien ce qu'elle disait.

—Et c'est toi qui as fait ça ?

—Pourquoi pas moi ? C'est moi qui ai ramassé Denise sur le chemin, demi-morte de misère, qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ?

—Oui... peut-être, je ne dis pas, mais... mais... tout de même... Enfin, tiens, Pascalette, il faut que je t'embrasse, tu es une brave enfant, un ange du bon Dieu.

—Mais non, je ne pouvais pas faire autrement.

—Et, comme ça, ils s'en vont ensemble?

—Oui... j'ai promis de leur mener l'enfant, laissez-moi partir.

—Attends, il fait si chaud! tu es rendue de fatigue, ma pauvre petite, repose-toi un peu.

—Je me reposerai plus tard, à présent, il faut que je leur ramène Françoïnette. Jeantou viendra vous trouver pour s'arranger avec vous.

—Oui, oui, c'est entendu, ne te tracasse pas de ça, rien ne presse; mais, dis-moi, c'est dans leur maison qu'ils vont se mettre?

—Bien sûr. Au revoir, Marguerite, vous ferez mes amitiés à Céline, quand vous la verrez.

—Oui, oui, mais, dis-moi Pascalette,—dans le délire de sa curiosité elle la poursuivait jusqu'au milieu du petit jardin,—dis-moi où tu l'as trouvée?

—Je vous raconterai tout ça plus tard, il faut que je m'en aille. Françoïnette embrasse Marguerite. Dis-lui merci de t'avoir gardée.

Enfin elle s'éloignait, tenant dans sa main brûlante, la main de la petite, heureuse de l'accompagner, et sautant comme une bergeronnette à ses côtés:

— Où allons-nous, petite maman? Aux Touyagnes?

L'enfant avait gardé au fond du coeur le souvenir de l'hospitalière maison, si gaie au milieu des champs, si animée, avec les petits agneaux

blancs qui sautaient, les grandes oies criardes, les jolies poules noires.

— Non, non nous n'allons pas aux Touyagnes, aujourd'hui tu vas chez ton papa.

— Et toi aussi, dis?

Oh! la petite maison, la petite maison de Jean, la maison du désir et du rêve...

— Non, pas à présent.

— Je veux que tu viennes, petite maman.

— J'irai un autre jour. Et, Françoïnette, ne m'appelle pas comme ça: petite maman, je ne suis pas ta maman.

— Ce n'est pas toi, ma maman?

— Non; moi, c'était pour rire. Tu as une maman vraie, tu ne te rappelles pas, quand tu étais petite, petite, avant de venir ici?

L'enfant chercha un instant:

— Non.

Mais un travail se faisait dans son esprit, un éveil de sa jeune mémoire, son regard s'éclaira elle cria:

— Je sais! maman-poupou.

Elle se souvenait de la nourrice qui l'avait élevée, mais de Denise, de sa vraie mère, si peu vue, elle ne se souvenait pas.

— Non, pas celle-là, une autre maman, maman Denise.

— Ma-maman De-nise, épela l'enfant laborieusement, non, je ne sais pas; mais combien j'en ai donc, de mamas?

Les rues étaient presque désertes pendant l'heure chaude. Tandis que Pascalette et l'enfant longeaient le mur de l'église, pour atteindre le presbytère, le chant affaibli du "Tantum ergo" arriva jusqu'à elles, les cloches tintèrent, annonçant la bénédiction.

— Vite, pensa Pascalette, soucieuse d'éviter le moment de la sortie.

Dès qu'elle eut ouvert la porte du presbytère, elle aperçut au bout du corridor, le jardin et, en s'avançant, vit, à l'ombre sur un banc, Jeantou et Denise. La réconciliation paraissait en bonne voie car Denise tenait les mains de son mari dans les siennes et lui parlait bas.

— Tiens, dit Pascalette en les montrant à l'enfant. Voilà ton papa et ta maman, va les trouver.

— Viens, dit la petite.

— Je viendrai plus tard.

— Bien sûr?

— Oui, oui, embrasse-moi, va maintenant.

Cachée derrière le battant de la porte, elle vit l'enfant de sa petite démarche encore incertaine, s'avancer vers le groupe. Jean la montra d'un geste à Denise et fêdit les bras :

— Viens, Françonnete, viens.

— Oui, papa, papa chéri.

Alors Pascalette, sans bruit, ferma la porte, s'en alla.

III

Au vieux figuier tordu, au grand noyer qui, fraternellement, mélaient leurs rameaux, devant la porte des Touyagnes, les feuilles avaient poussé, versant une ombre épaisse. Auprès d'eux, une treille festonnait la façade et déjà les raisins y dessinaient leurs grappes vertes. A l'ombre, devant la porte, Paule jouait avec son petit garçon et lui faisait essayer ses premiers pas. Il pouvait marcher mais n'osait pas encore. Sa mère l'avait laissé seul devant une chaise qui lui servait d'appui, et l'appelait, d'un peu loin, l'encourageant de ses bras étendus; mais lui ne se décidait pas à abandonner la chaise et riait, vers Paule, avec un regard d'imploration qui disait clairement: Viens me chercher.

L'enfant portait une robe rose. Tout auprès Madeleine, vêtue de brun, sous l'ombre verte des pampres, pliait et rangeait dans une corbeille du linge qu'elle venait de faire sécher et qui éclatait de blancheur au milieu du soir en rouge. Les poules au plumage noir lustré, à la crête écarlate, repues de grains de blé glané dans les chaumes voyant baisser le soleil se réunissaient à la suite du coq; haut sur ses ergots, il les regardait autour de lui appelant d'un gloussement autoritaire celles qui tardaient à se rendre, et conservait toujours à ses côtés les quatre ou cinq sultanes favorites de son sérail.

C'était, dans le repos dominical, toute l'exquise paix des soirs d'été, et du côté du puits où boeufs et moutons pacageaient dans l'herbe verte, les grandes haies d'ajoncs semblaient encadrer un morceau d'arcadie.

Madeleine mit ses mains en visière, au-dessus de ses yeux et dit à sa belle-fille.

— Quelle est celle-là qui nous arrive de Saint-Césaire par les traverses? Toi qui "t'y vois" mieux que moi, qu'en penses-tu? Est-ce que ça ne ressemble pas à Pascalette?

— Vous avez raison, maman, on dirait que c'est elle, oui c'est bien elle, mais elle marche doucement!

— Est-ce qu'elle serait malade, reprit la mère déjà s'inquiétant.

Je suis étonnée qu'elle vienne ce soir. Hier, je l'attendais, mais puis-elle avait laissé passer le dimanche, je pensais qu'elle ne viendrait pas du tout.

— Elle est venue quand on lui en a donné le temps.

Pascalette rejoignit les deux femmes et se laissa tomber sur sa chaise

que le petit avait abandonné pour se réfugier dans les bras de sa mère.

— Bonsoir à tous. Bonsoir petit Jacquot, comme il est beau! donne que je t'embrasse.

— Mais qu'as-tu, cria la mère, tu as mauvaise mine, ma pauvre petite! Pour sûr, tu es malade.

— Non, maman, dit-elle en rendant à Paule l'enfant trop lourd pour ses bras, mais bien fatiguée! J'étais venue à Saint-Césaire, je vous dirai pourquoi, et j'ai préféré arriver pour vous voir et coucher à la maison, demain je m'en retournerai avec le frais.

— Tu as bien fait de venir, tiens, voilà ton père qui rentre avec les brebis, nous allons souper un peu plus tôt et tu iras au lit.

— Ne pressez pas le souper pour moi, maman, je n'ai pas faim et je vais me coucher tout de suite. J'ai plus besoin de dormir que de manger.

— Mais tu es malade, décidément; pardi, continua Madeleine, en se tournant vers sa belle-fille, elle est si vaillante! il faut qu'elle atteigne à tout, et chez les autres, elle se sera assommée de travail, oui, viens te mettre au lit, je vais te faire une "prise" de tilleul; et si tu n'es pas bien, demain matin tant pis pour les maîtres, je ne te laisse pas repartir.

Pendant qu'elle se dévêtait, anxieusement épiée par sa mère, Pascalette lui dit:

— Vous ne savez pas ce que je suis venue faire ici, aujourd'hui?

— Non, qu'est-ce que tu as fait?

— J'ai remis ensemble Jeantou et Denise, ils ont repris la petite, et sont retournés chez eux.

Madeleine ouvrit de grand yeux ébahis.

— Tu as... Qu'est-ce que tu dis? Denise est revenue, et Jeantou a voulu

la reprendre! Comment ça s'est-il fait? Où as-tu trouvé Denise? Comment as-tu fait pour les remettre ensemble?

— Ecoutez, maman, j'ai voulu que vous le sachiez avant tout le monde, parce que je devais vous le dire. Ne me demandez rien de plus, je vous expliquerai tout plus tard, quand je le pourrai, à présent, ne me faites pas parler, j'ai besoin de ne rien entendre, de ne plus voir le soleil et de dormir. Qu'est-ce que vous me donnez? Ah! c'est du tilleul, merci, je veux bien, j'ai soif. Là, tenez, reprenez le bol, j'en ai assez et fermez la porte, voulez-vous. Quel bien ça va me faire de dormir! Demain je serai reposée pour partir à trois heures du matin.

La porte close, et, dans la maison, le silence jalousement réclamé par la mère de famille; dans la chambre de Pascalette l'ombre reposante, un léger bruissement de mouches, à la raie des volets, à l'entour l'aspect des choses, telles que Pascalette les avait toujours vues, des choses qu'elle ne regardait pas maintenant les yeux fermés, sous l'ombre vertes des rideaux, mais que, sans chercher, elle sentait familières, ouatant d'accoutumances sa fatigue et le vague de son esprit.

Tout était fini, maintenant, le but atteint, le devoir accompli, Pascalette pouvait enfin ne pas parler, ne pas agir, ne pas penser, endormir comme une rage de dents, la douleur qui lui lancinait le coeur, oublier Denise, oublier Jeantou, oublier qu'elle vivait.

Si seulement, son mal de tête pouvait se calmer un peu!

IV

Le docteur Lourtie sortit de la chambre et vint, suivi de Madeleine anxieuse, dans la cuisine où l'atten-

daient les autres membres de la famille.

— Hé bien, mes pauvres amis, c'est une fièvre cérébrale, comme je l'avais pensé, quand vous êtes venus me chercher en m'expliquant ce qu'elle ressentait.

— Alors, monsieur le docteur, elle est très malade?

— Oui, très malade. Elle a dû se fatiguer beaucoup et endurer trop de soleil.

— Mais vous la guérirez?

— J'y ferai mon possible, mais je ne fais que soigner, moi, c'est Dieu qui guérit, et je n'ose vous répondre de rien.

Oh! la dure visiteuse que la maladie! l'angoisse de tous, surtout de la mère, au chevet de ce lit de douleur!

Pascalette ne reconnaissait plus les siens. De ses yeux agrandis, telles des fenêtres aux volets ouverts, mais dont les carreaux dépolis ne laissent rien deviner de ce qui se passe à l'intérieur, la pensée était absente. Très pâle et ses cheveux noirs épars sur le traversin, en longs anneaux tout mouillés de l'eau fraîche dont on humectait son front, elle s'agitait, portant à tout moment sa main à sa tête douloureuse, et parfois, prononçait des mots sans suite.

Dans l'organisme étrange et compliqué que nous sommes, quelle est, au milieu de la maladie, de la fièvre, de l'absence de raison et de pensées, de l'abolition cérébrale, quelle est l'entité mystérieuse, intelligente, inconnue, insentie, mais vigilante, qui persiste comme un prolongement de la volonté? Les lèvres arides de cette malade, débordantes par instant de plaintes douloureuses, de mots incohérents, pas une fois ne prononcèrent les paroles qui auraient pu trahir sa

souffrance intime, cette souffrance assez vive pour avoir abattu le corps, et, si profondément atteint les sources de la vie.

Le secret de l'amour dont elle avait vécu, le secret du sacrifice dont elle mourait, au milieu des transports du délire resta dans le cœur fidèle et pur de Pascalette; nul des siens ne connut la cause de son mal.

— Elle a trop travaillé, disaient les uns; les autres disaient:

— C'est que son heure est venue, quand ce n'est pas notre heure, la maladie peut nous taper dessus, elle ne nous vaincra pas, mais quand notre heure est venue, la moindre chose suffit pour nous abattre.

Et d'autres:

— Quel dommage! elle est si jeune, si vaillante et si sage.

Mais la pauvre Madeleine ne disait rien, ne quittant pas le chevet de sa fille exacte, à se conformer aux prescriptions du médecin, qui venait deux fois par jour; infatigable, elle ne se décourageait pas, disputait son enfant à la mort, priait en courant, en soignant sa fille, et s'obstinait dans un espoir que le médecin, que les parents, que les amis ne partageaient plus.

Les amis venaient nombreux. Non pas la pauvre vieille soigneuse, la Rose, depuis longtemps couchée dans la tombe qu'elle avait si souvent ornée de son vivant, et qui maintenant se couvrait d'herbes et de fleurs sauvages que personne n'arrachait; mais d'autres: Marguerite et Céline, Marie Garrot, Marie-Anne la vieille bonne de Monsieur le curé, toutes les amis, toutes les voisines, empressées à s'offrir. Tous aimaient cette enfant qui allait mourir et tous déjà la pleuraient.

V

Un clair matin d'août. Les pluies avaient reverdi les prairies et les pâturages; une expansion de sève nouvelle fleurissait la terre, desséchée aux ardeurs de la canicule. Partout le blé avait été retiré et s'empilait en gerbières autour des fermes. Dans les chaumes, où la germination de nouvelles plantes mettait des taches vertes, au milieu de la paille rousse, les troupeaux s'éparpillaient à l'aise sous la garde des "farous": mais les os du vieux Labrie, mort depuis trois ans, blanchissaient au milieu d'un champ de maïs aux feuilles ornementales.

Un doux matin d'août, où les oiseaux retrouvaient la note printanière de leurs chants; parmi les ronflements des machines à battre, on entendit dans l'air calme s'élever de l'église de Saint-Césaire, un chant de cloche:

— Qu'est-ce qu'on sonne à cette heure-ci?

Les tintements s'espacèrent en coups isolés, mélancoliques, sans signification spéciale:

— C'est un baptême? ou bien y aurait-il quelque fête aujourd'hui?

Les villageois, même croyants et religieux, sont à pareille époque trop occupés des besognes matérielles pour se montrer bien ferrés sur le martyrologue.

Mais la sonnerie se précisait, la mélodie se détacha enfin, lugubre et distincte.

— Non, c'est un glas, qui donc est mort?

On ne savait pas. Le travail absorbe tout, chacun ignore son voisin, mais tous savaient Pascalette dangereusement malade, et aucun ne douta du malheur.

— C'est Pascalette, on disait dimanche dernier que monsieur Lourtio n'en espérait plus rien, et qu'elle n'avait pas trois jours à vivre, quelle tristesse! c'est Pascalette.

Et, des métairies voisines, de la Grange et du Fresquet, du Castéra et de la Ganosse, où venait s'éteindre le bruit du glas, les paysans interrompant leur travail, levaient la tête et par-dessus les clôtures, s'interrogeaient.

— On sonne le glas, qui donc est mort?

Et toujours il y avait là quelqu'un d'informé pour répondre.

— Ça ne peut être que Pascalette, elle était si malade, depuis la moisson.

— Pascalette, la fille de Jacques?

— Oui, du maître-valet des Touyagnes.

— Oh! quel malheur, une si brave petite! Et si jeune! De quoi est-elle morte?

— On ne sait pas, "un cansomen" (surmenage). Elle aura peut-être bu de l'eau fraîche, ayant chaud.

— On dit que c'est une mauvaise fièvre — ou les nerfs "abbarejats" (mêlés) avec le sang.

— Quel âge avait-elle?

— Vingt-deux, vingt-trois peut-être.

"L'âge n'y fait rien, c'est que son heure était venue, voyez-vous.

Et les cloches de Saint-Césaire continuaient d'égrener les notes familières du "Dies irae" que maintenant un caprice de vent d'autan éparpillait dans le ciel bleu.

Mais quand le curé, en ornements noirs, précédé des enfants de chœur portant la croix d'argent, sortit de l'église pour aller faire la levée du corps, on regarda du côté des Touyagnes pour voir passer l'enterrement.

Par un chemin vert, au milieu des terres jaunes et des hautes cimes de maïs, le cortège s'avança à la rencontre du prêtre et de la croix; ils se joignirent et la mélodie lente des chants funèbres ondula dans la brise.

— On n'est pas venu par le chemin des Touyagnes. Qui donc va-t-on enterrer?

— Ce sont des femmes qui portent la bière, c'est une femme.

— Quel est celui-là qui mène le deuil?

— Vous ne reconnaissez pas Jeantou?

— C'est vrai, c'est Jeantou.

— Oui, et les premières des femmes, c'est Marguerite qui conduit la petite Françoise par la main.

— Alors il faut que ce soit la Denise.

— A présent que j'y pense, on a dit qu'elle s'était remise avec son mari.

— Oui, depuis la moisson, est-ce que vous ne le saviez pas?

— Que voulez-vous qu'on sache, dans ce temps-ci chacun en a assez de s'occuper de soi-même et de son travail. On ne fait attention à personne et on "tire mal" d'aller à la messe le dimanche.

— Qui sait si c'est la Denise? Ah?! voilà Louise de la Canse, elle va à l'enterrement, c'est la plus proche voisine de Jeantou, elle doit le savoir. Eh! Louise! qui est-ce qu'on enterre?

Est-ce que ce n'est pas la Denise?

La jeune femme qui s'avancait, vêtue de noir, avec un foulard de soie noire en pointe, sur sa coiffe blanche, répondit en passant:

— Oui, c'est Denise. Elle était revenue trouver son mari, et lui, en bon garçon qu'il est, l'avait pardonnée et reprise. On ne le savait pas beaucoup dans Saint-Césaire, parce que, mal-

gré tout, il en avait un peu de honte. Et puis Denise ne sortait pas; elle est arrivée bien malade, elle toussait à se fendre la poitrine, et on dit qu'elle crachait son poumon depuis cet hiver.

— Pauvre créature! Il ne faut pas mal parler des morts, mais elle devait finir comme ça après la conduite qu'elle avait menée.

— Jeantou, qui la "craignait", finit par aller chercher le médecin, il y a seulement huit ou dix jours; mais Monsieur Lourtic lui dit qu'il n'y pouvait rien faire, qu'elle était perdue, que ce n'était pas seulement la peine de dépenser des sous pour lui acheter des remèdes. Enfin, avant-hier soir, ils étaient seuls à la maison, la pauvre Denise se mit à tousser et à vomir du sang... Oh! ce n'était pas la première fois que ça lui arrivait, il paraît, mais ça été la dernière. Quand elle a eu rendu tout le sang qui lui restait dans le corps, elle est morte.

— C'est-à-dire que le sang l'a étouffée. C'est tout à fait de même que j'ai vu mourir Martial, le fils de Pierre du Méniquet. Avant d'avoir fini ses trois ans, il était revenu du régiment poitrinaire, il mourut comme Denise en crachant le sang.

— Et tu dis que Jeantou se trouvait seul avec sa femme?

— Tout seul et ce pauvre morceau d'enfant, qui, par bonheur, ne s'éveilla. Vous pensez s'il s'est trouvé embarrassé, il n'a pas pu la quitter pour aller chercher du secours, dans la nuit et loin des autres maisons; c'est seulement quand elle a été morte, qu'il est venu nous appeler, moi je n'en ai pas bougé depuis; ce matin, seulement, quand elle a été dans la caisse, j'ai couru chez moi pour soigner mes bêtes et m'habiller... mais vous me fai-

tes amuser ici, et voilà l'enterrement qui va être à l'église.

Louise se mit à courir pour rejoindre le cortège, le curé, en aube; la croix noire au christ d'argent; le cercueil, léger aux mains des porteuses; en tête du deuil, Jeantou et deux autres hommes suivis de quelques femmes; un rien ce cortège, une petite ligne noire, perdue dans la verdure rousse des haies, et dans les ramures des vignes, bleutées par les sulfatages.

Mais les payasans réunis là par les hasards de leur travail, un laboureur laissant ses boeufs en repos, trois faneuses, appuyées sur leurs "raspines", un bouvier ramenant une lourde charrette de gerbes, tous, vie regardant passer la mort, s'arrêtèrent encore un instant pour commenter ces nouvelles.

— Quelle triste fin, tous ces pauvres Cralût! tu te souviens bien de Blaise?

— Tu badines! comme si je le voyais, le pauvre Blaise, un brave homme qui ne vous aurait pas fait tort de ça! mais trop brave homme, trop bonasse; ç'a été son malheur de se laisser toujours gouverner par ses enfants.

— Qu'est devenu son fils?

— Nicolas, il a suivi un bien mauvais chemin, vous savez qu'il est camionneur, à Toulouse, mais son maître a fait de mauvaises affaires et renvoyé son personnel, alors, lui, a commencé par chercher du travail sans en trouver et avec femme et enfants qu'il avait, la misère quoi! quand la Françoise a été obligée de vendre toutes leurs pièces, ici, il est venu pour tirer sa part, mais il a trouvé que tout était hypothéqué, plus de dettes que d'argent; Pascal, de Pratviel, qui avait prêté à Blaise et à Françoise, n'a pas seulement pu être payé, alors Nicolas

est reparti sans rien. On dit que depuis, il s'est mis dans les grèves.

— Il a toujours été un "testi-brulat" (tête-brûlée).

— Maintenant, il va dans les endroits où il y a des mines, des fabriques, et il excite les ouvriers à refuser le travail, il paraît qu'il y a des Messieurs à Paris qui le paient pour faire ce joli métier.

— Quelle triste idée a eu Jeantou de planter là Pascalette pour épouser cette Denise qui ne lui a coûté que du déshonneur, de l'argent et des chagrins!

— Sans compter qu'il est revenu malade, lui, l'année passée; à présent, il a bien repris.

— Tout de même, c'est triste, à son âge de se voir seul avec cette petite.

— Il se remariera.

— On dit que Pascalette n'a pas voulu épouser le Louis du Harou, ni aucun autre, par amitié pour lui. Eh bien! elle pourra l'épouser, à présent que le voilà veuf.

— Pascalette! mais elle va mourir.

— Tellement que ce matin, quand on a sonné les cloches, tout le monde croyait qu'on sonnait pour elle.

Les boeufs de la charrue, tourmentés par les mouches, firent mine de partir.

— Oh! mulé! cria le laboureur en courant pour les rattraper. Les faneuses aussi se mirent en mouvement et l'une d'elles demanda au charretier.

— C'est votre gerbe, Marin?

— Eh non! il y a longtemps que nous avons fini de gerboyer nous autres! c'est celle de Basile, le charron, qui m'a demandé d'aller la lui chercher, c'était tout seul dans une pièce, ces tas, les oies et les poules des voisins ne lui laissaient rien. Je la porte au sol des Cassénades où on doit la lui

battre, il faut bien se rendre service entre voisins.

— Et vous, quand battez-vous?

— Il me tarde bien assez! Je ne sais pas au juste. La semaine prochaine, pour sûr; je t'avertirai quand je saurai le jour, je compte sur toi Mariette, et sur toi aussi Bernardine, et sur vos hommes.

— C'est convenu. On dit que le blé rend.

— Assez. Au Loup, ils ont eu douze pour un.

— Mille noms! c'est joli. On n'aura pas ça partout.

— Tu peux le dire! Ah! Mascaré!

Les boeufs tirèrent, la lourde charrette un instant oscilla, sur place, et s'ébranla enfin, cahotant, dans ce petit chemin coupé d'ornières.

VI

Le glas des funérailles de Denise, que le faible vent du nord apportait dans la direction des Touyagnes, fut le premier bruit perceptible aux oreilles de Pascalette, quand elle sortit enfin de sa longue inconscience.

Elle l'entendit, par la fenêtre ouverte, une lueur vivante s'alluma un instant dans ses yeux brûlés. Elle reconnut sa mère et murmura faiblement.

— Maman.

Et puis.

— Les cloches; elles sonnent la mort. J'ai cru que c'était pour moi.

On ne voulut pas lui dire que c'était Denise qu'on enterrait, tous autour d'elle s'empressaient avides de ce premier regard où rentrait la vie.

Le médecin vint, ainsi qu'il le faisait chaque jour, et pour la première fois depuis le début de la maladie, ses traits s'éclairèrent.

— Enfin! nous pouvons commencer à espérer.

Bien faible, encore cet espoir, la malade consumée par la fièvre, faible maintenant au point de ne pouvoir faire le moindre mouvement dans son lit, était encore à la merci du moindre accident, de la plus légère complication, mais c'était l'espoir tout de même. La fièvre avait cédé, et bientôt la puissante sève de la jeunesse, recommença d'alimenter cet organisme épuisé par tant de souffrances. Chaque jour amenait un progrès, et Madeleine transparente de maigreur, les traits tirés et des mèches de cheveux vite blanchis, s'échappant de son fichu de tête, consentit à prendre quelque repos.

Bientôt la malade, soulevée sur ses oreillers, put demeurer assise sur son lit pendant quelques instants. On avait coupé dès le début de sa maladie, les longs cheveux trop lourds pour sa tête dolente, et maintenant de courtes boucles brunes frisottaient sous son petit bonnet blanc, et la faisaient ressembler à un enfant, au petit Jacquot, qui s'était mis décidément à marcher seul, et trottait dans la maison comme un rat.

D'un enfant, Pascalette avait aussi les yeux clairs et la physionomie intéressée aux moindres choses. Les voix des siens, les bruits coutumiers de la maison, du travail et des bêtes la charmaient comme une musique familière.

Souvent seule durant le jour, elle en comptait les heures à l'aide de l'horloge extérieure des divers actes accomplis autour de la maison.

Avant le jour, c'étaient les coqs qui s'égosillaient dans leur volière, puis, le bruit des sabots de Jacques, allant à la grange chercher le premier déjeuner de ses boeufs. Le soleil se levait tout rouge derrière Masselong et elle savait qu'il était six heures quand

le premier rayon d'or atteignait la Vierge de Lourdes, érigée sur une petite planche fixe au mur, en face de son lit. Alors si le vent soufflait un peu du nord, le chant des clochers de St-Césaire lui annonçait qu'on allait dire la messe. Elle entendait comme un roulement, la sortie des brebis, se bousculant à la porte de l'étable, et les aboiements du "chien de troupe" et, pour elle, s'évoquaient les souvenirs des pacages tout parfumés de mentes et de serpolets. Elle pensait qu'il serait bien bon de se lever, de quitter enfin ce lit, empuant d'odeurs de fièvre et de remèdes, et de s'en aller par les sentes vertes, dans l'or des champs, le long des haies noires de mûres, promener son troupeau, dans les tièdes vesprées d'automne.

Heure par heure, elle rentrait ainsi dans les détails journaliers et sentait les sources de la vie, doucement sourdre au fond d'elle-même. Au milieu de la joie d'être, le souvenir n'éclairant que les cimes élevées des choses lointaines, des anciennes habitudes, n'éveillait pas encore la souffrance. Comme renouvelée, redevenue enfant, elle ne vivait que d'une vie en quelque sorte instinctive, et ne pensait presque pas. C'est le bienfait de la convalescence; brumeuse, telle une aube de printemps, elle garde l'esprit dans une sorte d'oubli bienfaisant des aspérités de la route et de la chaleur du jour, durant cette trêve, l'organisme reprend son jeu et ses forces pour faire face à de nouvelles épreuves.

Pascalette put enfin se lever, essayer en titubant quelques pas dans sa chambre, revêtir ses habits qui flottaient autour de son corps, s'asseoir près de sa fenêtre ouverte au soleil un peu jaune de septembre et, durant que tous les siens s'occupaient aux travaux

extérieurs, surveiller le souper de la famille mijotant dans les cendres chaudes, ou les ébats des poules autour de la maison. C'était un intérêt pour elle, et comme une joie toute neuve, de revoir ce mouvement des bêtes familières. Devant sa fenêtre, au soleil, le coq la queue en panache, grattant la terre de sa griffe alerte, faisait autour de lui jaillir un éclaboussement d'atomes, et les poules vite accourues, affairées, caquetant comme de vieilles femmes bavardes à coups précipités de leur bec dur, ramassaient les menus grains ou les imperceptibles insectes.

Pascalette était seule ainsi par un chaud après-midi. Elle avait jeté quelques poignées de "purges" autour desquelles se disputaient coq, poules et poussins, et jusqu'aux jolis pigeons blancs et noirs qui nichaient dans l'étable, elle avait attisé le feu devant "l'oule" (la marmite) de haricots au bouillon épais, coloré par la graisse un peu rancie, et, déjà lasse, s'était assise, toute moite d'une légère transpiration.

La porte s'ouvrit, Marguerite Finot entra, la petite Françonnette l'accompagnait.

Françonnette, Denise, Jeantou... la pensée vague, dans l'esprit de Pascalette, se précisa avec un réveil de la souffrance endormie. Ces trois noms n'étaient pas oubliés, ils avaient flotté aussitôt la connaissance recouvrée, dans la mémoire de la convalescente; mais jusqu'ici une sorte d'instinct vital, un besoin de paix et d'oubli ne lui avaient pas permis de trop s'arrêter sur ces réminiscences. Elle n'avait pas voulu parler d'eux, et les siens, complices, ne l'avaient informée de rien.

Dès l'entrée de l'enfant, tout le passé s'éclaira d'un jour dur et cru. Elle

ferma les yeux une seconde avec une sensation soudaine de blessure.

La petite courut à elle, puis s'arrêta, comme surpris d'un aspect nouveau, mais bientôt rassurée et, reconnaissant Pascalette malgré son changement, elle s'élança à son cou.

— Bonjour, ma petite maman!

Quand elle eut rendu ses baisers à la petite, d'une main tremblante elle l'éloigna d'elle et la considéra attentivement sans d'abord questionner.

— Bonjour, Marguerite, dit-elle seulement, vous faites bien de venir, il y a bien des jours que nous ne nous étions vues.

— Je suis venue souvent pendant que tu étais malade, mais tu ne reconnaissais personne, ma pauvre petite, comme tu as souffert et que tu nous as tous inquiétés! Depuis que te voilà mieux je n'ai pas eu un instant, j'ai dû aller à Toulouse trois fois de suite, au moment de la fête, et des lessives en train, pas un moment de liberté pour venir, quoi! Il me tardait de te voir et de te mener cette petite qui demandait "après toi" tout le temps, pauvre agneau.

Un pli songeur barrait le front de Pascalette. Elle aurait voulu savoir maintenant. Pourquoi était-ce Marguerite qui lui menait Françolette et pourquoi Denise n'était-elle pas venue la voir? Comment se passaient les choses dans ce ménage de Jeantou? avait-on pu se plier à la vie commune? Était-elle un peu solide, cette bonne oeuvre que Pascalette avait édifiée au péril de sa vie?... Comment ne lui avait-on rien dit? Elle brûlait maintenant de questionner, mais n'osait pas. Elle s'informa de Céline.

— Céline va bien, son aîné est superbe, il parle et s'en va partout en suivant son père, comme un petit hom-

me; quant au second il a déjà six dents et connaît tous ceux de la maison. Il est vif comme un lézard.

Debout, appuyée aux genoux de Pascalette, Françolette s'ennuyait d'être un instant négligée, pour attirer l'attention, fit, avec une gloriole enfantine, flotter devant les yeux de la convalescente les plis de la petite jupe noire:

— Regarde, je suis en deuil.

Un spasme serra le coeur de Pascalette, tout de suite, elle avait pensé à Jean.

— Maman est morte, reprit la petite, maman de la maison, maman Denise.

Le regard de Pascalette interrogea Marguerite.

— Ah! tu ne savais pas encore. Les tiens n'avaient pas voulu te le dire, pendant que tu étais malade parce qu'ils ont craint de te donner "un coup", et la petite a parlé, pauvre innocente, mais à présent te voilà guérie.

— La pauvre Denise? quand est-elle morte? qu'est-ce qu'elle a eu?

— Elle est morte pendant que tu étais toi-même bien malade, si malade que beaucoup entendant les glas, ont cru qu'ils sonnaient pour toi.

— Oh! je me souviens; moi aussi, je l'ai cru. Il me semblait que je mourais.

— Elle était bien malade, quand tu l'as trouvée, tu t'en souviens, et jamais elle ne s'est remise. Un vomissement de sang l'a emportée.

— Pauvre Denise, elle n'aura pas connu le bonheur. Et alors, vous avez repris la petite?

— Comme avant; elle n'aurait jamais dû me quitter, Pense donc comme elle devait être soignée, pendant que sa mère était si malade, sans compter qu'elle n'étais pas ménagère

pour deux sous, cette folle Denise. Et maintenant, qu'est-ce que Jeantou aurait fait de la petite, étant tout seul? Nous avons recommencé comme avant.

— Vous avez bien fait. Comme elle a été bientôt morte! Pauvre Denise, répéta Pascalette, nous étions du même âge, nous n'avions que six mois de différence.

Une sorte de langueur se répandit sur son visage, sa tête se renversa sur le dossier de sa chaise.

— Je te fatigue en parlant, dit Marguerite, et la petite aussi qui se fait comme porter par toi. Recule-toi, Françolette, nous nous en allons.

— Merci d'être venue, Marguerite, vous m'avez fait bien plaisir. Non, ne vous tourmentez pas, à la moindre chose il me semble que je vais me trouver mal, ce n'est rien, c'est la faiblesse, je ne souffre pas. Adieu mon agneau. Bonsoir Marguerite, vous reviendrez bientôt, n'est-ce pas?

Pascalette ne faisait rien pour les retenir, à la nouvelle de la mort de Denise, elle avait éprouvé un saisissement, et, maintenant comme une faiblesse extrême, une fatigue de penser et de parler; elle avait les mains tremblantes et la tête vague dans le bien-être presque oppressant, faute d'accoutumance, qui suit l'ablation d'une douleur très ancienne, continue, subitement guérie.

VII

Madeleine en rentrant du travail des champs, la première, trouva sa fille à demi-glissée de son siège, raide, les deux bras ballants à côté d'elle.

Elle est morte! Pascalette est morte!

A ses cris, Paule accourut, et toutes les deux essayèrent de ranimer ce corps inerte. Bientôt la respiration,

doucement, souleva la poitrine, un peu de couleur revint aux joues, les lèvres remuèrent.

On la coucha et de nouveau le docteur Lourtie fut appelé mais son diagnostic cette fois, ramena la confiance et la joie:

— Rien, ce n'est rien, un petit accident de la convalescence, évitez seulement les fatigues et les émotions.

En réalité, la nouvelle de la mort de Denise avait produit dans l'organisme affaibli de Pascalette, un grand ébranlement, comme une invasion de pensées anciennes rentrant dans son esprit et son cœur, comme un remous subit, qui avait rompu l'équilibre.

Et maintenant elle demeurait dans son lit, sans appétit, sans sommeil, très pâle et si paisible que, parfois encore, sa mère s'effrayait.

— N'aie pas peur, va, maman, disait-elle, je suis bien. Je suis si tranquille et si bien!

VIII

Quand on approcha de la fête de tous les Saints, Pascalette, à peu près guérie, s'en alla au cimetière pour arranger les tombes.

Au milieu de ses épreuves, le souvenir de ceux qui n'étaient plus lui était toujours demeuré cher et sacré, plus peut-être que si elle avait vécu heureuse, car c'est de nos pensées tristes que les morts aimés restent les compagnons.

Elle partit pour le cimetière les mains pleines de verdure et de fleurs; une brassée de lierre, dont elle voulait festonner la modeste croix, de mélancoliques chrysanthèmes couleur d'automne, quelques roses de Bengale que la douceur du temps avait fait fleurir.

Après une matinée brumeuse, le temps s'était éclairci; toute dorée, la nature était sereine, comme une âme reposée des passions éteintes et qui sourit à la présente et brève douceur de l'heure.

Pascalette avait sur elle la joie paisible de la convalescence. Un peu grandie, pendant sa maladie, comme affinée, le hâle des jours de travail avait fait place sur son visage à une pâleur plus délicate; ses cheveux noirs repoussés à peine, sous son chapeau de soleil en paille blanche noué d'un ruban de velours noirs, bouclaient, courts et fins, comme des cheveux d'enfant.

Elle posait sur les champs autour d'elle, le regard tranquille et sérieux de ses yeux, plus larges de l'amaigrissement des joues, et marchait lentement, un peu alanguie et oppressée par la faiblesse du mal récent. Ainsi le rythme de sa démarche s'harmonisait à la mélancolie douce de la saison, comme ses vêtements, d'un bleu intense, s'harmonisaient à la couleur dorée du paysage.

Un peu lasse d'avoir monté la petite côte qui donnait accès au cimetière, quand elle en eut franchi la porte et eut entrepris de longer le mur pour rejoindre la tombe, elle se ralentit, s'arrêta presque, ses pieds, pour se frayer un passage dans cet endroit peu fréquenté, s'empêtraient dans l'herbe jaunie, hérissée de piquants; des ronces embarrassaient sa marche.

Soudain, elle tressaillit, le sang afflua à son cœur, empourpra ses joues, et elle s'arrêta tout à fait en apercevant Jeantou qui était entré après elle dans le cimetière et la suivait.

Elle avait perçu Jeantou deux ou trois fois dernièrement, mais toujours aux Touyagnes et devant des témoins.

maintenant de se rencontrer ainsi seuls, tous deux, elle se sentait émue. Un peu de confusion lui venait aussi de l'action qu'elle allait accomplir, une sorte de pudeur lui ayant fait autant que possible dissimuler les soins donnés aux tombes de ces morts parce qu'on aurait pu y voir un peu d'amour pour le vivant.

Jean vint à elle, un peu embarrassée des fleurs dont les mains étaient pleines et sa robe prise aux épines:

— Comme te voilà empêtrée, ma pauvre Pascalette! attends, je vais t'aider.

Il se pencha et, délicatement, prit l'étoffe pour la désengager des morsures de la ronce. Ses mains tremblaient, comme malhabiles et très lentes, et Pascalette attendait, sans hâte, émue d'une sorte de langueur, de griserie, communiquée, on eût dit, magnétiquement par les à-coups que les mains de Jean imprimaient à l'étoffe et qui se répercutaient en caresses dans tout son corps.

La ronce devait être tenace, plusieurs minutes s'écoulèrent avant que Jean ne l'eût retirée et jetée loin de lui, Pascalette lui dit:

— Merci, Jeantou.

Et restait immobile comme rivée à cette place. Il fallut pourtant qu'elle reprit son chemin.

— Où vas-tu?

— Tu le vois bien.

— Tu vas orner les tombes de mes parents.

— Oui, j'y vais chaque année.

— Je sais. J'y allais aussi. Nous en avons une de plus à préparer, cette année, il ne faut pas oublier la pauvre Denise.

— Je ne l'oubliais pas, j'avais pris aussi des fleurs pour elle.

— Je vais avec toi.

Lentement, ils marchèrent côte à côte, Pascalette les mains pleines de fleurs, Jean portant sur son épaule une houe et un râteau.

Dans les cyprès, les oiseaux chantaient, de petites bruyères roses avaient fleuri autour des tombes, des fils de la vierge couraient à la cime des herbes desséchées.

Ils allèrent d'abord à la tombe de Denise, les plantes parasites n'avaient pas eu le temps de l'envahir. Jean émotta la terre que la bêche du fossoyeur avait laissée sèche et dure, puis Pascalette entoura la croix d'une couronne de lierre, y mit un bouquet de fleurs et dit les yeux mouillés :

— Pauvre Denise, elle doit être contente, elle aimait tant à se parer.

Et puis Pascalette s'agenouilla pour une prière.

— Tu as bien fait, lui dit Jean, de me la faire reprendre, il me semble que je n'aurais jamais été tranquille, si elle était morte misérablement, loin de moi.

Ils allèrent ensuite vers les tombes des parents de Jean. Là une heure durant, ils travaillèrent, arrachant les mauvaises plantes, sarclant, émottant, râtelant.

— Voilà, c'est comme un jardin.

Là encore Pascalette disposa du lierre autour des bras de la croix, déjà rouillée, par places :

— Maintenant, je vais mettre un bouquet.

— Oui, mais les tombes sont déjà bien fleuries par ces beaux rosiers.

— Il y a six ans que je les ai plantés.

— Et tu les as bien soignés depuis.

— De mon mieux.

Pascalette abaissa la jupe de sa robe qu'elle avait relevée et, toute lasse d'un travail excessif pour sa faibles-

se, fut obligée de s'asseoir un instant sur l'herbe près des tombes pour respirer un peu avant de s'en aller. Debout, son béret à la main, la tête inclinée, Jean se mit à prier devant les tombes de ses parents, on n'entendait plus que les cris d'oiseaux et le lointain appel d'un bouvier dans un champ voisin.

Jean détourna son regard et le reporta sur son amie, assise un peu défaillante de fatigue.

— Pascalette ?

En silence, elle leva les yeux vers lui.

— Pascalette, il y a une chose qu'il faut que je sache. Était-ce vrai, ce que tu m'as dit sous la tonnelle de Marguerite, le dimanche où nous avons dîné ensemble ?

— Qu'est-ce que je t'ai dit ?

— Que tu ne m'aimais plus. Était-ce vrai ?

— Parce que je ne pouvais pas aimer le mari d'une autre femme.

— Et maintenant ?

— Maintenant, tu es libre.

— Eh bien ! alors, si tu n'as pas cessé de m'aimer . . .

— Je n'ai jamais cessé de t'aimer ; mais je devais te dire ce que je t'ai dit.

— Veux-tu être ma femme à présent ?

Leurs mains s'untrent ; un même mouvement les mit à genoux les mains enlacées, ils pleuraient.

— Les pauvres miens t'avaient choisie, tu sais ; devant eux, je promets de te rendre heureuse.

Ils se levèrent et partirent ensemble et, comme ils repassaient devant la tombe des Chalut :

— Pauvre Denise, dit Pascalette, nous ne nous marierons pas avant le printemps.

— Quand tu voudras.

En sortant du cimetière, au haut de la côte, ils s'arrêtèrent un instant embrassant du regard le bourg de Saint-Césaire, et plus loin, les habitations disséminées; des toits montaient en l'air les fumées, révélatrices d'intimités dans chaque foyer.

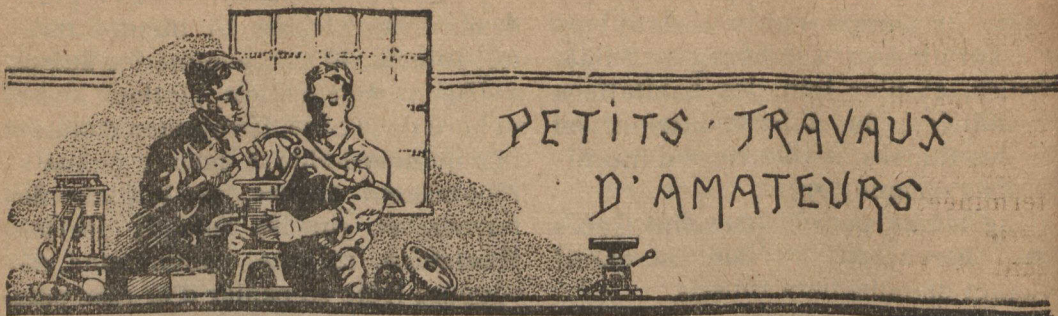
Une même pensée leur vint, leurs yeux cherchèrent au loin un chétif bouquet de noisetiers roussis.

— Ta petite maison, Jeantou, regarde, ta maison.

— Oui, notre maison. Nous reprendrons Françoïnette et bientôt notre toit fumera, le soir comme les autres.

Une vapeur s'éleva, flottant là-bas au bord de la Lèze, les oiseaux s'étaient tus, quelques chiens dans la plaine se répondaient encore, au lointain des fermes, et, sur les coteaux derrière Masselong, la lune, comme une découpe frêle en papier d'or rose pâle, montait dans le ciel pur.





LA CULTURE DES FRAISES EN TONNEAU

Rien qu'en lisant ce titre, les amateurs de jardinage vont se demander si la chose est sérieuse; et quand ils auront lu les détails de cette culture, ils n'hésiteront pas à en pratiquer l'application. Il n'y aura plus à redouter pour eux la sécheresse et les arrosages pénibles, les coups de soleil qui grillent les fleurs et dessèchent les fraises et par-dessous les limaces qui les creusent et les vers blancs qui détruisent les racines et font périr le pied de fraisier. A qui n'est-il pas arrivé de voir successivement les tiges se faner et les feuilles de la plante pendre languissantes? Au coup de bêche, on trouve au pied la racine coupée et un ou deux gros vers blancs. On essaie de tous les remèdes préconisés, pétrole, sulfure de carbone, etc., presque toujours sans résultat appréciable. Remplacez la culture des fraisiers en carrés sur le sol du jardin par celle en tonneaux et vous obtiendrez une récolte triple sans mécompte ni souci de tous les parasites qui s'attaquent à vos fraises. Voici comment il faut procéder.

Achetez chez un épicier un tonneau vide et solide ayant contenu du pétrole ou des graisses minérales; à la campagne on n'a pas l'utilisation de ce genre de tonneau et le renvoi du fût

coûte souvent plus cher de transport que le prix remboursé par le fabricant.

Commencez par enlever le fond ayant le trou de la cannelle, en faisant passer par ce trou une scie à main pour scier une planche d'abord, puis les autres. Cette méthode vaut mieux que de décercler le haut du tonneau que l'on ne rajuste jamais aussi parfaitement qu'il l'était avant le démontage.

Remplissez ensuite le tonneau d'eau et ajoutez à cette eau quelques livres de chaux vive. Agitez le mélange avec un bâton et laissez séjourner cette eau de chaux dans le tonneau pendant quatre jours en la remuant de temps en temps.

Lavez également le dessus du fût avec de l'eau de lessive et un balai de chiendent. Videz le liquide intérieur; rincez et laissez sécher le bois; votre fraiserie est prête à être établie.

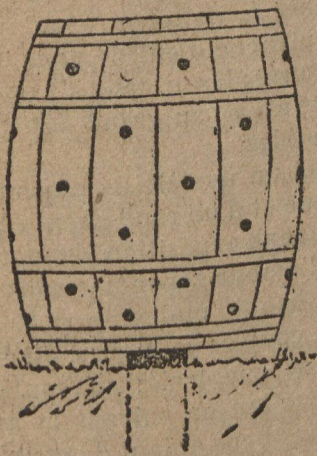
Prenez un vilebrequin et une mèche anglaise de la grosseur de celles qui servent à mettre des cannelles aux tonneaux. Sur chaque douve, au milieu de la planche, en hauteur faites trois trous exactement proportionnés comme distance entre eux.

Procédez de même pour toutes les douves du fût, mais en alternant les trous en quinconce, comme le montre la figure. Pour plus de régularité, vous pouvez faire d'abord, de deux en deux douves, les trous alignés avec celui de la première. Pour faire le

tracé régulier, entourez le tonneau d'une cordelette horizontalement dont le fil coupe le diamètre du premier trou et marquez le point à la craie.

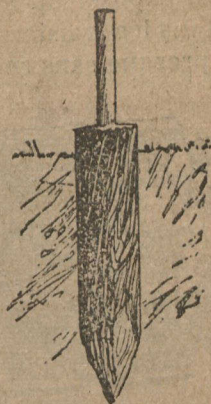
Lorsque la première rangée sera terminée, vous passerez à la seconde série; mais ayez soin surtout en faisant ces trous de bien prendre le centre des douves, ce qui est très important, et de ne pas mordre sur les jointures.

Le tour du tonneau étant ainsi perforé, pratiquez dans le dessous une autre série de trous, un au centre et les autres comme le montre la figure. Le trou du centre devra avoir le diamètre d'une bonde.



Maintenant, à trois pieds du mur ou de la clôture du jardin, vous allez préparer l'installation du tonneau. Prenez un rondin de bois dur, du chêne de préférence, de quarante-cinq pouces de haut et diminuez-en l'épaisseur au point qu'il puisse pénétrer par le trou du milieu en dessous. Plus le rondin sera fort, plus le tonneau aura de solidité, car lorsque la tige sera enfoncée dans le trou central, ce tonneau aura assez souvent à pivoter sur lui-même; on en verra plus loin le motif. Arrivons à la plantation; il est entendu que pour activer la végétation,

vous apporterez au tonneau vos plants de fraisiers avec leurs mottes de terre.



Placez un morceau d'ardoise à l'intérieur sur chacun des trous du fond pour maintenir la terre tout en ne gênant pas le drainage. Prenez également un vieux tuyaux de gouttière de la hauteur du tonneau que vous placerez perpendiculairement dans la tige du pivot, toujours à l'intérieur du tonneau, pour éviter que l'entassement de terre que vous allez faire ne vienne à l'immobiliser.

Remplissez ensuite de bonne terre mélangée de fumier bien consommé le fond du fût jusqu'à la hauteur des premiers trous du pourtour.

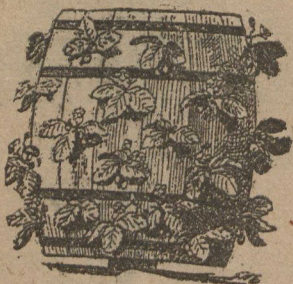
Dans chacun de ces trous, placez un pied de fraisier, en noyant la motte dans la terre végétale et faisant ressortir la tige de dedans en dehors par le trou.

Continuez ce travail jusqu'à ce que le tonneau soit comblé de terre.

Le tout étant légèrement tassé, remplissez le tuyaux de petits cailloux et de débris de poteries brisées, puis enlevez le tuyau. Ce dernier travail servira à établir un drainage de l'intérieur du tonneau vers le sol.

Les arrosages se font par le dessus ainsi que les fumures liquides qui pénètrent ainsi dans la terre sans déperdition.

Avec le pivot, vous pourrez, en faisant tourner le tonneau, couper les gourmands, exposer au soleil successivement tous les fraisiers et faire une cueillette presque sans se gaiser.



Jamais les pluies d'orage ne souilleront les fraises de boue et les soins de culture seront presque nuls.

L'été, quand le soleil sera trop ardent, il vous suffira d'installer une simple toile pour protéger fleurs et fruits.

Comme rendement, deux tonneaux donnent une récolte de quatre plates-bandes ordinaires.

— o —

UN PIGEONNIER MODELE

C'est pendant le printemps que l'on installe un pigeonnier, colombier ouvert ou volière fermée. Beaucoup de lecteurs seraient heureux de le faire, mais ceux qui possèdent des pigeons ne les y encouragent guère. La plupart du temps, leurs oiseaux pondent peu ou sont décimés par les maladies.

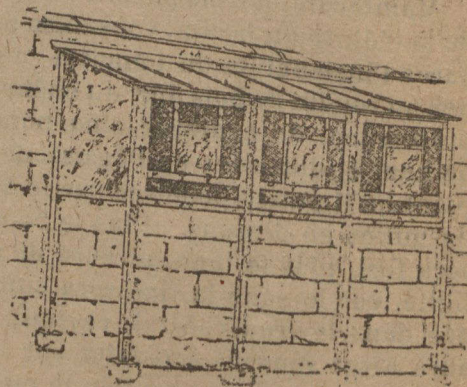
Ils ne se rendent pas compte que l'habitation des pigeons est presque toujours établie dans des conditions d'hygiène désastreuses. L'orientation et l'aération indispensables à l'organisme du pigeon ne sont pas observées; il est logé dans un coin de grenier, sous un appentis ou plus mal encore.

Tous les oiseaux ont un dortoir commun; il en résulte des batailles et des bousculades dérangeant les femelles sur les nids en nuisant à la production. Au pigeonnier d'agrément, si le local est commun, les dortoirs doivent être séparés; chaque couple doit avoir sa case.

L'exposition ne peut pas être faite à l'ouest, au nord-ouest, ni au nord, pas plus qu'au sud-ouest, d'où le vent souffle en tempête; c'est une première condition d'insuccès et de maladies. Au sud-est, au sud et même à l'est, les pigeons prospéreront.

Les pigeonniers-appliques, que l'on trouve dans le commerce, coûtent fort cher; ils ont, de plus, le défaut d'être difficiles à nettoyer et d'avoir une seule planche d'entrée pour toutes les ouvertures; les oiseaux s'y poussent et s'y disputent, au grand détriment des plus faibles.

Voici un modèle de pigeonnier hygiénique et d'un rendement certain s'il est à bonne exposition. On peut facilement l'établir soi-même sans difficulté. Chaque niche ne doit contenir qu'un couple; la figure du bâti n'en contient que trois; on continuera la construction en suivant le modèle et ses côtes pour autant de couples qu'on voudra en élever.



Les montants sont en bois blancs de trois pouces carrés et sont posés sur

des dés en pierre, à moitié enfoncés dans le sol sur un empierrément solide. De gros pavés sans valeur sont excellents pour former ces assises.

Les quatre montants d'avant A ont 5 pieds $\frac{3}{4}$ de haut, les deux d'arrière B ont 6 pieds, ce qui donne une pente de 3 pouces pour 28 pouces de profondeur, ce qui est largement suffisant.

Tout le bâti est en bois blanc ou en sapin de 1 pouce d'épaisseur, non raboté. Les côtés E sont d'un seul morceau. La partie S de ce côté est séparée du reste à l'intérieur par un plafond T formé d'une planche d'un seul morceau assemblé avec des vis; aux côtés et aux cloisons verticales de séparation des cases. Cette soupente fermée a pour objet de préserver les pigeons des variations de la température qui leur sont nuisibles. On l'emplira de sciure de bois blanc bien sec que les charpentiers, à la campagne, laissent perdre sur le sol.

Les montants sont assemblés par des traverses, également en bois blanc XX, tant sous le toit, au-dessus des portes qu'au-dessous des cases. Ces cases sont fermées en avant par les grandes portes D comprenant tout le panneau. Les montants L et les traverses K sont en sapin, ajustés à mi-bois, et assemblés avec des chevilles.

Dans le milieu de la porte s'en trouvent d'autres petites ajustées par des charnières à une grande traverse M et par un crochet à une autre petite O maintenue entre deux montants intérieurs N.

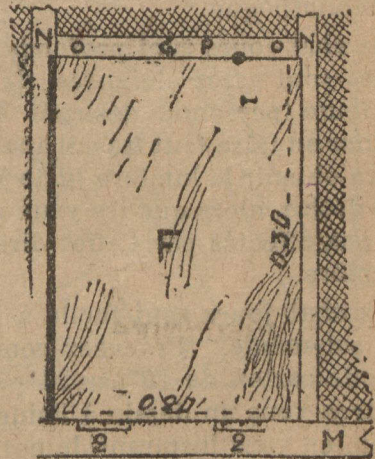
Cette porte est en bois de 2 pouces d'épaisseur. Tout le reste du panneau D est grillagé en mailles de 2-5 de pouces, donnant une bonne aération et ne permettant pas aux rongeurs de pénétrer dans les cases.

Au matin, on décroche la fermeture P et la porte F se rabat à angle droit

au moyen de charnières Q sur la grande traverse M; l'épaisseur de 2 pouces tient l'ouverture d'équerre.

Ainsi chaque couple a son entrée et les bousculades ne se produisent plus. On ferme la porte à la nuit, après la rentrée des pigeons et aucun rat ne peut venir manger les petits, ce qui arrive trop souvent dans un pigeonnier ouvert.

Le toit est en bois blanc de 3-5 de pouces d'épaisseur et couvert en carton bitumé ou mieux en zinc. S'il est en carton, on le maintiendra par des bandes de bois R très rapprochées. Enfin, sur le faite, on appliquera une



bande de zinc H fixée en demi-cercle au mur et à la couverture sous les bandes R pour éviter que la pluie glissant du mur ne pénètre dans la soupente.

Enfin, les grandes portes D s'ouvriront avec des paumelles et non avec des charnières, trop sujettes à se briser sur une aussi grande ouverture; elles permettront un nettoyage facile et fréquent de l'intérieur des cases, car elles ne sont situées qu'à 40 pouces au-dessus des dés de pierre.

Tout le bois, sauf les cloisons et le reste de l'intérieur des cases, recevra avant l'assemblage trois couches de

crésyl à quatre jours de distance l'une de l'autre. L'intérieur du panneau porte et le reste seront peints en blanc, couleur que les pigeons préfèrent à toute autre. En rabotant l'intérieur, on pourra donner trois couches au blanc de zinc, ce qui permettra les lavages des cloisons à l'éponge avec de l'eau boriquée.

— o —

UNE LAMPE PORTATIVE

Dans la lampe portative à deux lumières que nous illustrons ci-contre, nous avons un excellent modèle d'ornement utile et artistique que nous pouvons installer sur une table ou sur une bibliothèque.

Les abat-jours sont profonds et les lampes sont assez éloignées, de sorte que toute personne désirant écrire, dessiner ou faire tout travail analogue, pourra obtenir la lumière juste à l'endroit désiré, alors que les yeux ne seront pas affectés par l'effet direct de la lumière.

Ces abat-jours sont facile à fabriquer soi-même. Procurez-vous une pièce de carton de 12 par 24 pouces. Préparez-vous un dessin à l'aide d'un crayon, en vous inspirant de notre vignette.

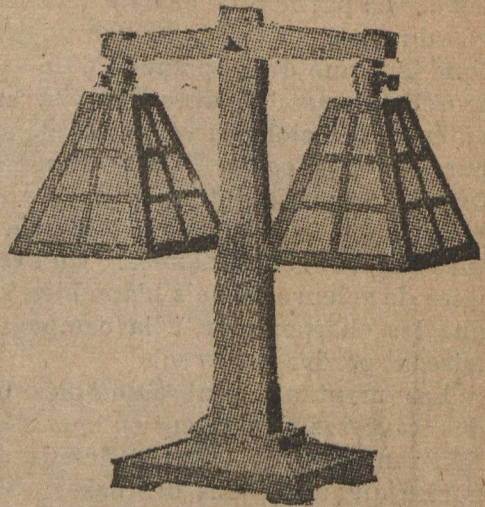
Appliquez alors votre patron sur le carton et marquez ce dernier. Répétez cette opération quatre fois, jusqu'à ce que vous ayez obtenu les quatre côtés de votre abat-jour.

Vous remarquerez que le dernier côté est pourvu d'une bande que n'ont pas les trois autres parties; celle-ci est utilisée pour attacher ensemble la charpente complète.

En outre, comme notre illustration l'indique, on peut remarquer que chaque section est munie de bandes, placées aux parties inférieures et supé-

rieures de celles-ci. Les lignes pointillées indiquent les endroits où le pliage doit être fait tandis que les lignes ordinaires signifient la place où on devra tailler au moyen de ciseaux lorsque l'abat-jour sera terminé.

Quand vous serez prêt à faire le pliage, placez votre carton, ainsi marqué, sur une table et procédez à l'opération en utilisant un morceau de bois pour maintenir votre dessein bien en place.



Le pliage fait, au moyen de colle forte, liez ensemble les extrémités et laissez-les sécher pendant au moins une heure de temps.

Les bandes supérieures sont pliées et attachées à un carré de carton, dans lequel vous pratiquez à son centre une ouverture de $1\frac{5}{8}$ de pouce de diamètre, et à chacun de ces coins passez votre lame de couteau.

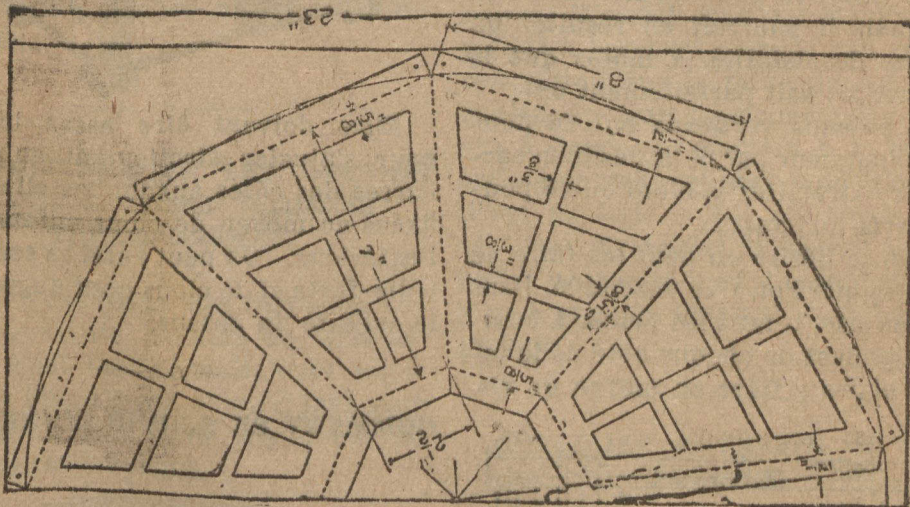
Coupez alors quatre morceaux de fer-blanc d'une dimension de $\frac{1}{4}$ de pouce par $1\frac{1}{2}$ pouce et liez à la surface en les faisant traverser les ouvertures que vous faites avec votre couteau tel qu'indiqué sur le dessin détaillé ci-contre.

Cette opération doit être faite dans le but d'attacher l'abat-jour à la boîte existante, laquelle ne doit pas être mise en position avant que le courant ait été installé, de manière à atteindre le rebord de la table.

Continuez l'opération en suivant avec exactitude les données de notre illustration et si vous vous apercevez que le papier est trop clair, doublez ou triplez-en l'épaisseur jusqu'à ce que

Collez ce bloc en position et continuez à installer la controverse au sommet. Donnez à cette dernière la dimension voulue, pratiquez une mortaise oblongue dans sa partie centrale, après quoi vous devez préparer votre poteau central.

Après lui avoir donné la forme conique convenable, faite un tenon à chacune de ses extrémités de manière à les ajuster aux mortaises déjà faites,



vous soyez satisfait et que l'abat-jour vous donne l'ombre nécessaire et convenable.

Procédez en suite à la construction de votre support dont la base, après avoir été taillée en biais au sommet, pourra être maintenue en position par un petit morceau de bois placé à chaque coin.

Le second bloc de la base doit être égalisé et une mortaise oblongue doit être coupée pour mieux recevoir le bout du poteau central.

aux barres inférieures et supérieures.

Avant de relier ces trois morceaux vous devrez considérer la pose des fils électriques. Le moyen le plus simple est de passer la corde de chaque lumière directement à chaque extrémité de la barre supérieure et de les joindre de manière à former un Y, à une seule corde se dirigeant vers la source du courant. Le meilleur moyen est sans doute de cacher les fils et de faire un arrangement spécial qui ne permettrait que l'apparition d'une corde, à la base de la lampe

TABLE DE SALON

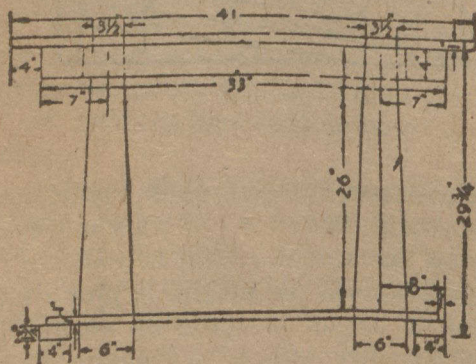
Voici la manière de procéder pour faire la jolie table de salon que nous montrons dans cet article.

La tablette doit être faite avec deux morceaux de bois d'un pouce par huit pouces de largeur, ajustés soigneusement avec de la colle-forte et consolidés sur les côtés avec deux barres transversales collées et vissées. Les pièces formant les pieds sont fixées à la tablette de façon à déborder d'un pouce, aux bouts et sur les côtés.

Au cas où un support central serait trouvé utile, on peut ajouter un autre pied mais il pourrait en résulter un manque de stabilité, à moins que le plancher ne soit parfaitement uni.

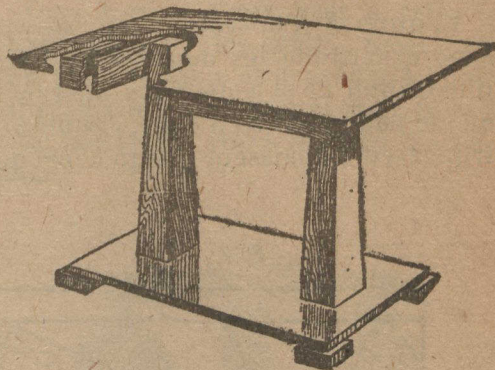
Les poteaux verticaux ont 26 pouces de longueur par 6, taillés bien carrés aux extrémités et n'ont que 4 pouces carrés en haut.

Si on le désire on peut les faire en planches que l'on fixe ensemble. Dans les deux cas, il faut les placer à environ 4 pouces de chaque côté de la tablette et les y fixer au moyen de vis.



Les barres pour les dessus de la table seront collées à celui-ci, mais pour assurer une plus grande solidité, une bande de bois carrée est fixée tout autour du bord extérieur de ces barres et on y visse le dessus.

Afin d'éviter l'inclinaison quand le dessus repose sur les extrémités des poteaux, on emploie deux attaches transversales qui sont vissées aux côtés extérieurs des poteaux et biseau-tées convenablement, à leur partie supérieure.



Elles doivent être assez longues pour s'ajuster étroitement entre les barres des côtés auxquelles elles sont fixées au moyen de clous enfoncés de l'extérieur. On peut aussi se servir de colle-forte et de clous pour augmenter la solidité du dessus.

o

COMMENT SE SERVIR D'UNE SCIE

Presque tout le monde possède des outils des charpentiers, tels que scies, rabots, ciseaux, etc., mais combien peu savent s'en servir convenablement. Combien d'individus savent scier une planche proprement? Combien savent se servir d'un ciseau sans transformer une planche en mer démontée?

Pouvez-vous vous servir de ces outils avec un bon résultat, et cela avec le moins d'efforts possibles?

Comme pour toute chose, il y a des manières, la bonne et la mauvaise, et des deux la bonne manière est encore la moins fatigante.

Par exemple lorsqu'on se sert d'une scie, il faut s'en servir et scier à un angle de 45°; il ne faut jamais scier à angle droit.

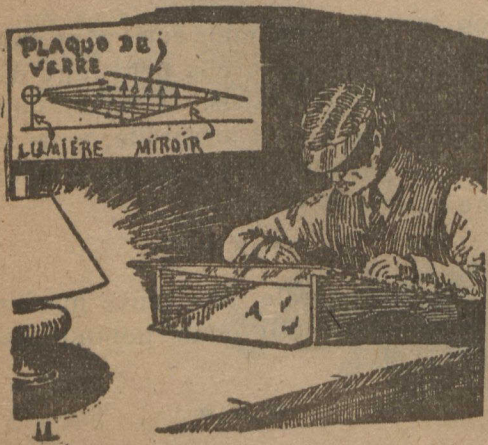


La scie glissera très facilement dans le bois si on la place à angle de 45°.

Notre vignette vous fait voir les deux manières, la bonne et la mauvaise. La ligne pointillée indique la bonne méthode.

COMMENT COPIER LES DESSINS A L'AIDE D'UNE PLANCHE TRANSPARENTÉ

Copier des plans, des cartes ou autres documents, à l'aide de transparents, c'est facile, mais c'est autre chose si l'on n'a pas ce qu'il faut sous la main ou qu'il faille copier sur du matériel semi opaque.



C'est pourquoi un dessinateur prévoyant devrait toujours avoir à sa por-

tée, une planche à dessin du type transparent. Cette planche, on peut la fabriquer soi-même, en ayant bien soin d'en soulever la surface de manière à ce que la lumière puisse pénétrer au-dessous. N'importe quel morceau de verre résistant, une fois encadré peut faire une excellente planche à dessin transparente. On place le sujet à copier sous la feuille sur laquelle on dessinera et l'on fixera les deux feuilles ensemble à l'aide d'épingles ou punaises. Si le papier est trop fort ou trop épais on peut placer une lumière électrique sous la planche transparente, mais dans les cas ordinaires, il suffit d'un jet de lumière reflété à l'endroit propice par un miroir, selon que le fait voir notre vignette. On peut fabriquer cette planche à dessin de manière à ce qu'elle soit démontable et occupe le moins de place possible. Du bon verre bien résistant, c'est celui provenant des débris d'un coupe-vent d'automobile; il y en a presque toujours dans tous les garages.

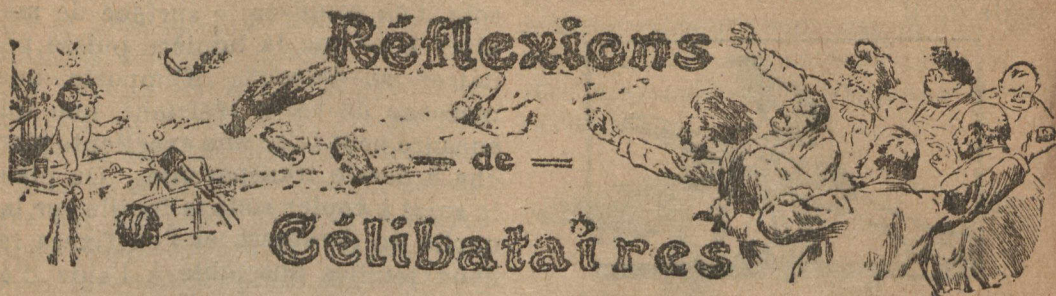
QUELQUES ANTIDOTS DE LA FATIGUE

Commencez bien la journée; préparez-la même le soir précédant en vous couchant de bonne heure.

Combinez la veille le travail du lendemain. Vous pourrez ainsi accomplir davantage sans vous fatiguer autant.

Un verre d'eau fraîche pris au lever comme tonique et laxatif, des fruits et des féculents pour le déjeuner, sont bien supérieurs à tous les stimulants souvent ingurgités.

Si parfois les forces et l'énergie semblent vous faire défaut, essayez de boire par petites gorgées une tasse de lait très chaud.



HOMMES

Si vous prenez une femme belle, elle vous trahira; laide, elle vous déplaîra; pauvre, elle vous ruinera; riche, elle vous dominera.

* * *

Lorsqu'une femme nous aime, elle nous pardonne tout, même nos crimes; lorsqu'elle ne nous aime pas, elle ne nous donne crédit pour rien, même pas pour les vertus que nous avons.

* * *

La vie serait un enchantement perpétuel, s'il n'y avait pas deux choses: 1o les blondinettes; 2o les brunettes.

* * *

Le mari le plus modeste pensera toujours néanmoins qu'il en sait assez pour enseigner à sa femme la manière d'éviter les "flirts" dangereux.

* * *

Il y a certains hommes qui se croient si bons qu'il leur faut leur récompense sur la terre.

* * *

Un célibataire peut blaguer toutes les jeunes filles, mais pas sa soeur.

FEMMES

Comme un lacet de chaussure se dénoue souvent chez une jeune fille qui possède une jolie jambe.

* * *

Le mariage est une loterie où l'homme joue sa liberté et la femme son bonheur.

* * *

Travailler comme une abeille ne s'applique pas aux jeunes filles qui sont douces comme du miel.

* * *

Une jeune fille nous écrit pour nous dire que son amoureux peut faire des sauts de seize pieds. Comme nous sommes en année bissextile, nous ne serions pas étonné que le jeune homme voulait se sauver,

* * *

Règle générale, une veuve mariera toujours un petit jeune homme Bien innocent.

* * *

Une femme a toujours un peu honte d'un mari dont elle n'a pas à être jalouse.

HOMMES

Les célibataires qui se marient dans le seul but de faire une farce, cherchent toute leur vie la farce et ne la trouvent pas.

* * *

Le mariage est quelquefois malheureux parce que l'amour est plus volumineux que le compte de banque.

* * *

Si tu veux connaître la pureté de l'or, essaie-le à la pierre de touche; la force d'un boeuf, charge-le; le caractère de l'homme, écoute-le parler; les pensées d'une femme, tu ne le pourras jamais.

* * *

Vaut mieux recevoir une seule visite d'une jeune fille que dix messages téléphoniques de la même jeune fille.

* * *

La grande inquiétude d'un homme dans la vie, c'est ce qu'il doit manger; d'une femme, ce qu'elle doit porter.

* * *

Il faut un célibataire expert pour trouver une femme possédant une blouse n'ayant pas d'épingles.

FEMMES

Il y a deux choses qui feront toujours se sauver une femme: une conclusion et une souris.

* * *

Le mariage est un saut dans l'obscurité. Quelquefois vous tombez dans un lit de roses, et quelquefois vous tombez sur des petites pierres pointues.

* * *

La jeune fille qui se maquille et le jeune homme qui porte un faux-col en celluloid ne trompent qu'eux-mêmes.

* * *

Votre glacière ne sera jamais froide si vous l'êtes avec votre marchand de glace.

* * *

Une femme qui fume mérite un homme qui se parfume.

* * *

Il y a des femmes charitables qui épousent un homme simplement pour le sauver des autres femmes.

* * *

Un miroir et un camera sont les deux seules choses qui ne trompent pas une femme. Et encore!

* * *

Le premier signe de l'amour est le dernier de la sagesse.





De qui sont ces vers?—Le tourniquet du sage.—Les pièces de monnaie.—
Le triangle magique.—Signatures des grands As.

Ces exercices de l'esprit sont de plus en plus aimés des lecteurs qui nous écrivent pour nous prier de continuer notre série. En voici donc un lot de cinq d'un genre bien différent:

1.—DE QUI SONT CES VERS ?

Problème

Voici quelques vers très connus que l'on cite journellement. Voulez-vous nous donner le nom de leurs auteurs et nous dire de quels ouvrages ils sont tirés?

- 1.—Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
- 2.—J'en passe et des meilleurs.
- 3.—Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
- 4.—On ne peut contenter tout le monde et son père.
- 5.—Tel qui rit vendredi dimanche pleurera.
- 6.—L'oeil était dans la tombe et regardait Caïn.
- 7.—L'épi naissant mûrit de la faux respecté.
- 8.—Donne-lui tout de même à boire, dit mon père.
- 9.—L'air est pur, la route est large.

- 10.—Pauvre petit, pars pour la France.

Que te sert mon amour? je ne possède rien.

- 11.—Vous! ...de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas de juge à Berlin.

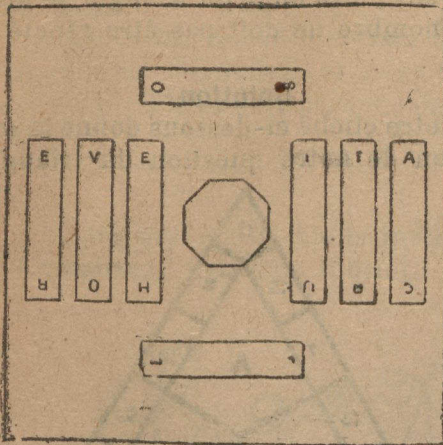
- 12.—Et le combat cessa faute de combattants.

Solution

Voici la liste des auteurs des vers que nous avons publiés avec les titres des ouvrages d'où ils sont tirés.

- | | |
|----------------|----------------------------------|
| 1.—Racine | Athalie |
| 2.—V. Hugo | Hernani |
| 3.—Voltaire. | Méropé |
| 4.—La Fontaine | Le meunier, son fils et l'âne |
| 5.—Racine | Les Plaideurs |
| 6.—V. Hugo | La Conscience |
| 7.—A. Chénier | La jeune captive |
| 8.—V. Hugo | Après la bataille |
| 9.—Déroulède | Le clairon |
| 10.—Guiraud | Le petit savoyard |
| 11.—Andrieux | Le meunier Sans Sousi |
| 12.—Corneille. | Le Cid |

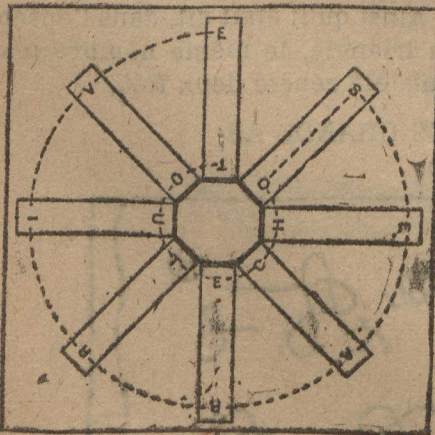
II—LE TOURNIQUET DU SAGE
Problème



Voici les pièces détachées d'un tournequet: les huit rayons et le centre que représente la figure octogonale.

Il s'agit, pour nos lecteurs, de monter le tournequet de façon qu'on puisse lire en partant du centre et en tournant, un proverbe.

Solution

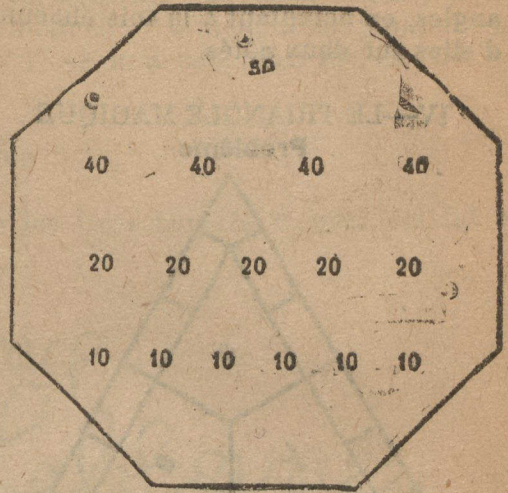


La solution de ce petit problème n'était qu'une affaire de patience et d'intuition, le proverbe à trouver n'ayant que seize lettres.

Le tournequet, reconstitué ci-dessus, laisse lire, dès qu'il se met à tourner, le proverbe suivant:

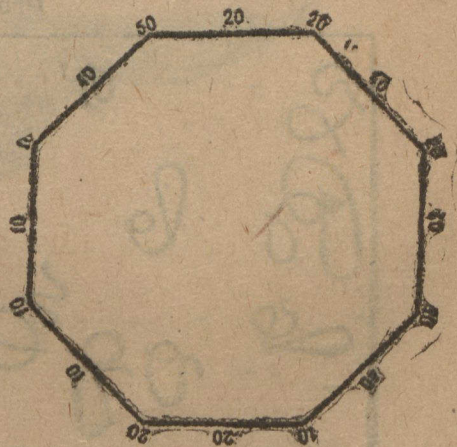
TOUTE CHOSE ARRIVE

III—LES PIÈCES DE MONNAIE
Problème



Les nombres inscrits dans la figure ci-dessous représentent 16 pièces d'or de 50, 40, 20 et 10 dollars. Placez-les sur les contours du polygone, de manière qu'il y ait le même nombre sur chaque côté, et que la somme figurée sur chacun d'eux diminue, de l'un à l'autre, d'une façon régulière, depuis le premier jusqu'au dernier.

Solution



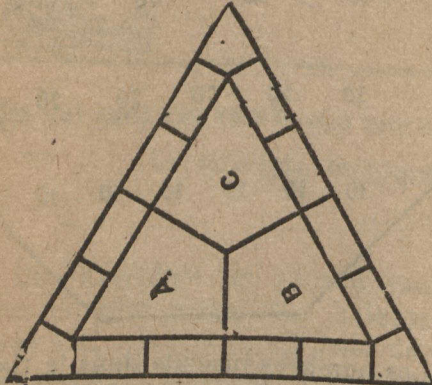
La figure ci-dessous indique comment on devait placer les pièces.

Il y avait une petite difficulté: il fallait songer à placer des pièces sur les angles, en comptant à la fois chacune d'elles sur deux côtés.

de chacun des angles donnent 55.

Dans l'ensemble du triangle, le même nombre ne doit pas être répété 2 fois.

IV—LE TRIANGLE MAGIQUE
Problème



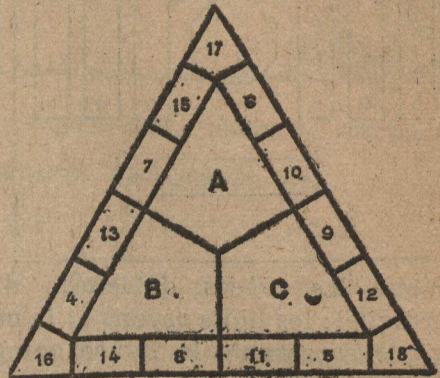
Voici un triangle équilatéral que, par trois perpendiculaires abaissées du centre sur chaque côté, nous avons divisé en trois parties égales A, B, C.

Les angles A, B, C, contiennent chacun 5 petites cases.

Placez des nombres dans chacune de ces cases, de telle sorte que le total des nombres contenus dans les 5 cases

Solution

Notre cliché ci-dessous donne la solution de notre question du triangle

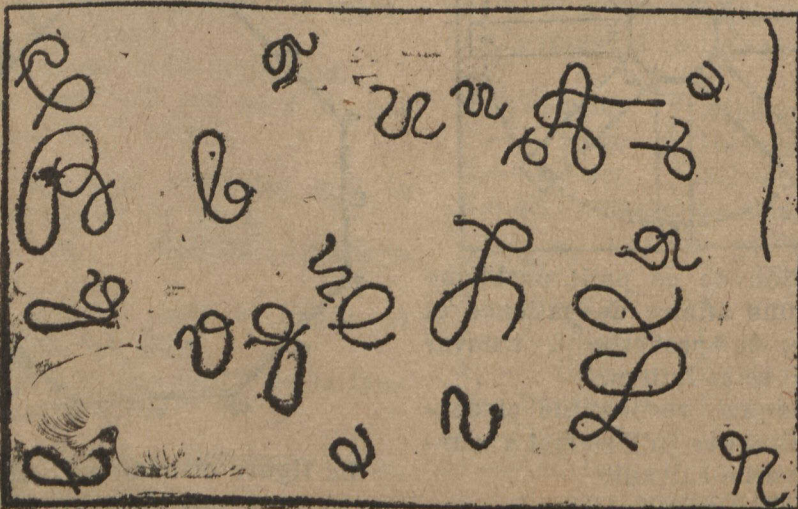


magique.

Nos lectrices et nos lecteurs peuvent voir comment il fallait placer les chiffres pour obtenir 55 au total dans les 5 cases de chacun des angles A, B, C.

Ainsi qu'il était dit, dans l'ensemble du triangle, le même nombre n'a jamais été répété deux fois.

V—SIGNATURES DES GRANDS AS
Problème



Les aviateurs célèbres avant la guerre ont effectué un vol en dérou-

lant un ruban. Ils ont évolué de telle façon qu'ils ont tracé leurs noms dans les airs et que les rubans, suivant leurs circonvolutions, ont formé leurs noms sur le sol.

Nous avons relevé le dessin de ces signatures originales, et nous avons séparé les lettres et le paraphe de l'une

d'elles. Il s'agit, pour les concurrents, de reconstituer les signatures des trois aviateurs. Les 3 rubans et, par conséquent les 3 traits ininterrompus, qui forment les signatures sont de même longueur. Il manque un point sur un "i" et un accent aigu sur un "é".

Solution

Notre gravure ci-après indique que les trois noms à trouver étaient : Legagneux, Leblanc, Blériot.

Legagneux
Leblanc
Blériot



GEORGES CARPENTIER

Le champion d'Europe à la boxe

George Carpentier, champion d'Europe, à la boxe, est débarqué à New-York pour se rencontrer avec le champion d'Amérique Jack Dempsey.

George Carpentier n'a pas du tout la physionomie classique des boxeurs de profession.

C'est un jeune homme à l'expression très franche, cordiale, aux yeux très doux, habillé à la dernière mode; en un mot, c'est un parfait homme du monde. Il possède une garde-robe considérable, il aime les fleurs, le grand-opéra, la littérature, les beaux-arts. Il appartient aux principaux clubs mondains de Paris et de Londres.

Carpentier, qui voyage avec sa jeune épouse, a apporté avec lui au-delà de trente-cinq malles dans son voyage en Amérique.

Il a emmené avec lui son domestique, sa servante, son secrétaire, son gérant et son entraîneur.

A New-York, Carpentier s'est retiré à l'hôtel Biltmore où il occupe, au premier, une suite d'appartement de six pièces.

Des fleurs sont étalées partout, car Carpentier et sa femme adorent les fleurs.

Carpentier a apporté avec lui au-delà de 100 chemises de soie, 20 paletots, 3 pardessus de fourrures. Il a 75 habits et autant de paires de chaussures et près de 200 cravates. Malgré cela, depuis son arrivée, Carpentier a passé une partie de son temps

dans les magasins, pour acheter tout ce qu'il lui faut pour la série de vues animées qu'il doit monter pour la Cie. Robertson-Cole.

Carpentier est très amateur de théâtre mais il préfère le théâtre sérieux au théâtre bouffe, il adore l'opé-



Il est, de plus, un des meilleurs amateurs de billard d'Europe et il aime beaucoup le "bridge".

Il est un athlète accompli. Il fait de vieux, il nage à la perfection. Il joue

au golf et au tennis; il conduit une automobile et fait de l'aviation.

C'est un danseur émérite et un habitué des thés de cinq heures des grands restaurants parisiens. Il possède une voix charmante que plusieurs de nos chanteurs professionnels voudraient avoir.

Carpentier, non seulement est la vraie incarnation de l'athlète grec antique, mais il a encore l'honneur d'être un héros de la dernière guerre.

A Paris, Carpentier se lève généralement à huit heures du matin et déjeune avec un café et quelques croissants, puis il travaille avec son secrétaire jusqu'à 11 heures. Après, il part avec sa femme pour un tour au Bois de Boulogne, soit en auto, soit à cheval. Il dîne à 1 heure; il mange peu de viande, par contre il adore les légumes verts et est très amateur de bons vins. L'après-midi, il fait généralement deux heures de culture physique, puis il accompagne madame Carpentier dans les réunions mondaines de cinq heures. Après le dîner du soir, il va à l'opéra ou au théâtre.

Carpentier change quelquefois jusqu'à sept ou huit fois d'habits dans la même journée.

Il laisse à son gérant, François Deschamps, le soin de répondre aux nombreuses invitations qu'il reçoit de toutes parts.

Carpentier et Deschamps se sont bien amusés dernièrement d'un article paru dans un journal, où il était dit que: "Carpentier ne ressemble pas aux autres lutteurs, vu qu'il ne possède pas une paire d'oreilles en chou-fleur, insigne de la Fraternité des Boxeurs d'Amérique".

Carpentier a démenti le canard qui voulait qu'il ait prétendu renverser Jack Dempsey en six reprises.

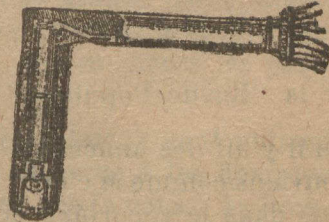
George Carpentier, depuis son arrivée à New-York, est le héros du jour et reçoit des invitations de partout.

Il a promis son concours à plusieurs oeuvres de charité.

— o —

PARAPLUIE ET CANNE LUMINEUX

La canne et le parapluie n'ont pas seulement la propriété d'être pour nous d'utiles agents, l'un comme protecteur en cas de pluie, l'autre comme défenseur en cas d'attaque, mais ils sont désormais, d'une plus grande utilité pour celui qui s'attarde le soir.



On pourra ainsi s'acheminer sans crainte le long d'une route sombre, d'une rue mal éclairée, avec le nouveau parapluie lumineux ou la nouvelle canne éclairante. Une petite batterie de forme cylindrique finement dissimulée le long de la poignée, au bout de laquelle est fixée une petite lampe ovale avec verre grossissant, constitue l'appareil. Grâce au bouton de contact placé le long de la tige, on aura toujours près de soi un éclaireur aussi parfait que prompt.

— o —

LE JUS DE CITRON

C'est surprenant comme on peut obtenir beaucoup plus de jus d'un citron qui a été réchauffé. Mettez le citron dans un fourneau chaud, et il vous donnera beaucoup plus de jus que si vous le pressiez froid.



Les trois léopards se calmèrent aux sons du piano.

Histoire vraie de trois léopards mélomanes

(Pour la "Revue Populaire")

Bien qu'il y ait des années de cela, je m'en souviens comme si c'était hier. Je débutais dans le reportage et l'on m'envoya interviewer, au parc Sohmer, Mlle Mariquita, la grande dompteuse de fauves, dont l'acte de vaudeville attirait d'énormes foules.

En m'apercevant, le regretté Ernest Lavigne me dit: "Ah! tu viens saluer notre étoile, tâche qu'elle te reçoive. Je crains que cela soit difficile, car c'est l'heure de la leçon de musique, et ses élèves ne sont pas toujours dociles."

— Première porte à droit, la loge de Mlle Mariquita, me cria Daigle, le chef machiniste.

Je frappai timidement et je n'en menais pas large. Je me demandais si je n'allais pas avoir affaire à une femme-colosse, en train de s'amuser avec des serpents, des lions, des tigres. J'entendis des accords de piano, puis une voix cristalline me cria: entrez!

Lorsque j'ouvris timidement la porte de la "loge", je fus heureux de

constater qu'il y avait des barreaux solides, car Mlle Mariquita était entourée de trois léopards de taille respectable, semblant vouloir m'accueillir avec un rictus des moins encourageant.

Mais, je fus agréablement surpris de constater que Mlle Mariquita n'avait rien de la femme-colosse. Au contraire, elle était blonde, un peu oxygénée, délicate, très blanche de peau, et quand elle souriait on devinait de la cordialité dans son accueil. Elle sourit, puis me dit:

— Patientez quelques minutes seulement, cher monsieur, je termine la leçon de mes élèves qui sont un peu nerveux aujourd'hui, puis je suis à vous. J'irai vous trouver.

Tandis qu'elle parlait ainsi, les fauves tournaient autour d'elle, l'air terriblement surnois, et je craignais à chaque instant de la voir dévorer.

Mais un claquement de fouet les rendit immédiatement dociles. A son commandement, deux des léopards sautèrent sur l'immense piano à queue et s'y allongèrent, tandis que le troi-

sième s'écrasait, médusé, derrière le tabouret.

Mariquita plaqua quelques accords qui n'avaient rien de classique, mais les fauves, tout de même, levèrent la tête et commencèrent à émettre une série de rauques assourdissants.

C'était la leçon de chant. Ce n'était certes pas artistique, mais c'était tout de même terrible et affolant. Puis, ce fut ensuite la leçon de danse et la leçon d'instruments. L'un des léopards rythmait la mesure avec sa tête et sa queue, tandis que les deux autres agitaient des clochettes sur un rythme dont les temps étaient scandés par des claquements de fouet accompagnés d'accords au piano, avec la main gauche.

Un dernier claquement et la leçon prit fin. Mlle Mariquita me dit de passer par la porte voisine, et alors je pus la voir et lui causer, hors de la cage, hors de la portée de ses peu rassurants élèves.

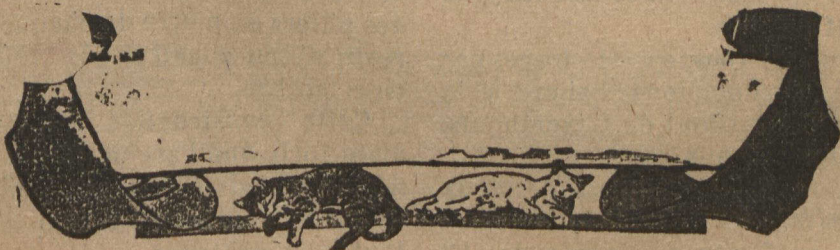
Et, comme je lui demandais ce qui l'avait décidée à dompter des léopards, elle me répondit en souriant:

— "Les gens se font ordinairement des montagnes de peu de choses. Il est bien plus facile, je vous assure de dompter des fauves que certains hommes ayant pourtant des prétentions à la galanterie. Il suffit, pour y parvenir, d'aimer les bêtes, de bien se rendre compte de son pouvoir sur elles et d'être née sous une bonne étoile. J'ai

étudiée la musique, la danse, en Espagne, puis je fus écuyère de cirque. Réellement, il ne me fallut pas un grand effort pour devenir dompteuse de fauves. Les léopards sont cependant bien difficiles à se procurer. J'ai essayé aux Indes et en Afrique, mais j'ai dû venir en Amérique. Je crois que ceux-ci ne sont pas nés en captivité, car ils ont parfois bien mauvais caractère. Tout de même, j'en viens à bout. Seulement, il ne faut pas les perdre de vue une seconde. Grâce est ma meilleure étoile, elle n'a pas son pareil pour faire des grimaces et effrayer le public. Tommy est un marcheur enragé. Il tourne tout le temps, mais il est fort poli, car il salut de la tête, en tournant. Quant à Victoire, c'est une grande dame, mais elle a la manie de vouloir tout égratigner et dévorer, aux moments les plus inattendus.

"Ces animaux sont puissants, mais je ne parviens à les dompter et à en faire ce que je veux. Je joue avec eux tous les matins, un peu durement, mais fidèlement. Cependant, je ne les frappe jamais. Ils m'écoutent au bruit du fouet et cela suffit. Ce n'est que peu à peu qu'on les instruit, mais avec de la patience on y parvient. Aujourd'hui je suis convaincue que mes léopards aiment ma musique; pas celle des autres par exemple. Ce sont de braves félinés, dociles comme des agneaux, à condition de ne pas les perdre de vue!"

G. G.



Les ponts les plus élevés

Un pont en fer de construction exceptionnellement hardie et de beaucoup plus élevé que ceux déjà existants, vient d'être terminé à Constantine en Algérie.

La ville de Constantine est bâtie sur un plateau rocheux, complètement entouré et séparé de la station du chemin de fer par la gorge profonde et pittoresque de la Rivière Rhumel.

Le nouveau viaduc qui traverse la vallée à une longueur totale de 1475 pieds et comprend 27 arches de dimensions inégales. La plus large de ces arches a 230 pieds et traverse la gorge à environ 330 pieds au-dessus du lit de la rivière.

Les travaux préliminaires offraient des difficultés particulières parce que le rivage à cet endroit était presque inaccessible.

De là, la nécessité de faire les travaux préliminaires section par section, de rocher en rocher puis pour être soutenus par des cables attachés à des ancrages de pierre. Pour la construction de la section du milieu il fallut un autre échafaudage et les communications entre les deux rochers ont été maintenues aux moyens d'un pont flexible.

Ce genre de viaduc a été tracé, par Séjourné qui l'employa d'abord à la construction du Pont de Luxembourg il y a quelques années.

Chaque travée est formé de deux arches parallèles ayant chacun 13 pieds de profondeur, séparés de 13

pieds et réunis au sommet par une plaque pour le renforcer.

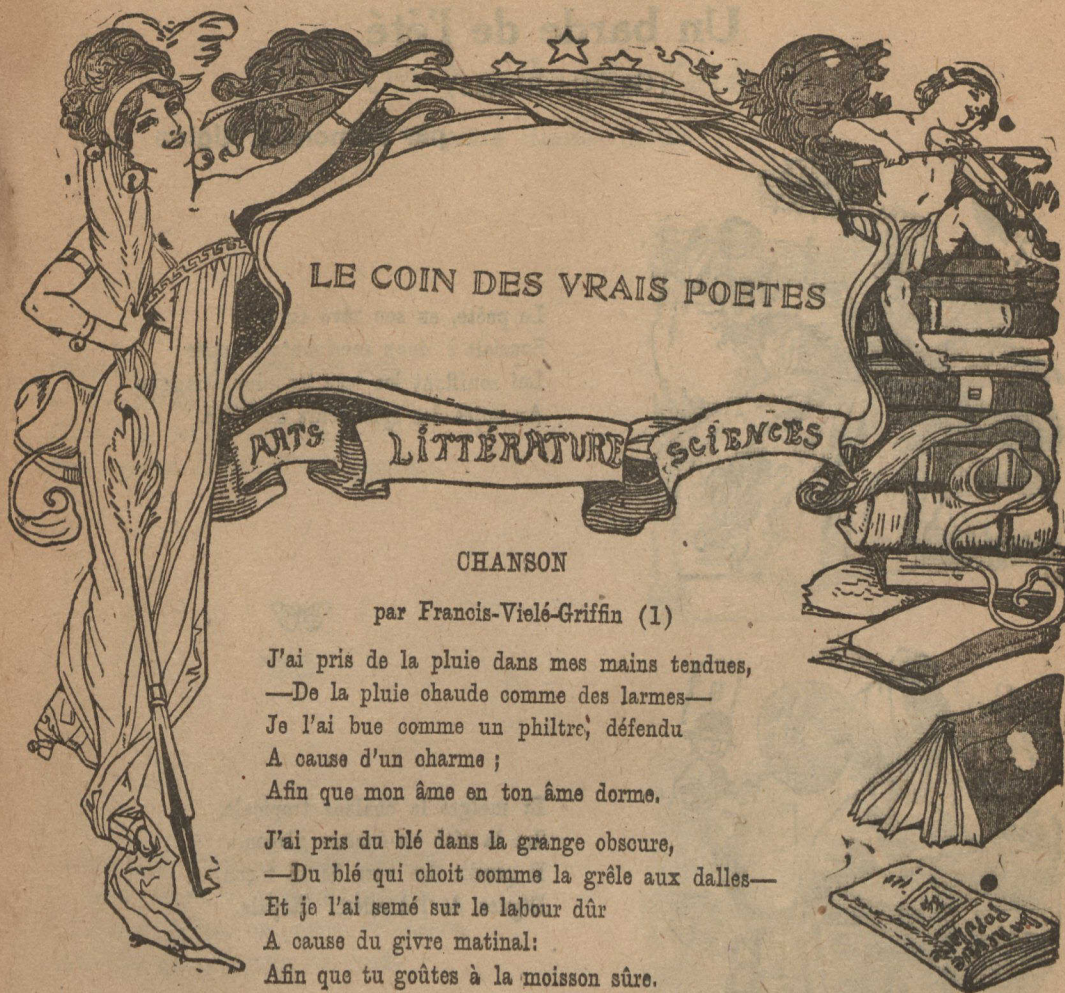
Le second des plus hauts ponts existants est à Solis dans le Canton suisse des Grisons. Ce viaduc a pas moins de 500 pieds de long, le plus large de ses douze arches de pierre à 138 pieds et traverse la gorge de l'Albula à 292 pieds au-dessus de l'eau.

En troisième lieu vient le pont que traverse la rivière Sagus à Ronda dans la province espagnole de l'Andalousie.

Ce pont a été construit au 18^e siècle et on peut se convaincre aisément du progrès accompli depuis en comparant sa construction à celle du pont de Constantine. A Ronda aussi on se vit obliger de relier deux rochers à une distance de 250 pieds environ. La hauteur de ces rochers étaient de 274 pieds et non 460 comme le mentionne par erreur un ouvrage classique.

Les ingénieurs du 18^e siècle ont sans doute estimé impossible de couvrir cette abîme avec une seule arche. Ils ont résolu le problème en construisant des piliers en pierre de chaque côté du ravin et en construisant des piliers en pierre de chaque côté du ravin et en construisant un pont à trois arches.

Cette construction est peut-être aussi forte que l'arche simple Séjourné du pont de Constantine mais elle est beaucoup moins élégante et surtout plus coûteuse.



CHANSON

par Francis-Vielé-Griffin (1)

J'ai pris de la pluie dans mes mains tendues,
—De la pluie chaude comme des larmes—
Je l'ai bue comme un philtre, défendu
A cause d'un charme ;
Afin que mon âme en ton âme dorme.

J'ai pris du blé dans la grange obscure,
—Du blé qui choit comme la grêle aux dalles—
Et je l'ai semé sur le labour d'ûr
A cause du givre matinal:
Afin que tu goûtes à la moisson sûre.

J'ai pris des herbes et des feuilles rousses,
—Des feuilles et des herbes longtemps mortes—
J'en ai fait une flamme haute et douce
A cause de l'essence des sèves fortes,
Afin que ton attente d'aube fût douce.

Et j'ai pris la pudeur de tes joues, et ta bouche,
Et tes gais cheveux, et tes yeux de rire,
Et je m'en suis fait une aurore farouche
Et des rayons de joie et des cordes de lyre
—Et le jour est sonore comme un chant de ruche.

(1) Francis Vielé-Griffin est issu d'une famille originaire de Lyon, mais dont les ancêtres s'exilèrent en Hollande, à la fin du XVII^{ème} siècle. Il naquit à Norfolk, Virginie, en 1864, mais à l'âge de huit ans, il vint habiter à Paris, chez des parents maternels. C'est un grand poète qui a proclamé ainsi la nécessité, pour le poète, de se créer un mode personnel d'expression, en dehors des règles de prosodie trop rigoureuses: **Le Vers est libre**;—ce qui ne veut nullement dire que le "vieux" alexandrin à "césure" unique ou multiple avec ou sans "rejet" ou "enjambement" soit aboli ou instauré; mais—plus largement—que nulle forme fixe n'est plus considérée comme le moule nécessaire à l'expression de toute pensée poétique; que, désormais comme toujours, mais consciemment libre cette fois, le poète obéira au rythme personnel auquel il doit d'être, sans qu'aucun "législateur de Parnasse" ait à intervenir; et que le talent devra resplendir ailleurs que dans les traditionnelles et illusives "difficultés vaincues" de la poétique rhétorique. —L'art ne s'apprend pas seulement, il se recrée sans cesse; il ne vit pas que de tradition mais d'évolution'. La pièce ci-dessus n'est-elle pas une preuve qu'il a bien raison?

Un barde de l'été

(Gazette Rimée)

par Edmond L'Algon



Le poète, en son rêve agité,
Souriait à deux sacrépants d'anges
Lui soufflant les vers les plus étranges,
Au sujet des splendeurs de l'été.



Et malgré la chaleur tropicale,
Sur la tête un énorme glaçon,
Il pondit des vers de sa façon
Dignes de l'Académi' Royale.



Quand il eut signé son manuscrit,
A voix pleine et la tête en broussaille,
Il clama des rimes en mitraille
Vers les cieux où la lune pâlit.

Un barde de l'été

Gazette Rimée (suite)

Puis, alors, en son âme très fière,
Il alla, certain d'être accepté,
Porter son poème sur l'été,
Aux bureaux de la "R'vu' Populaire."

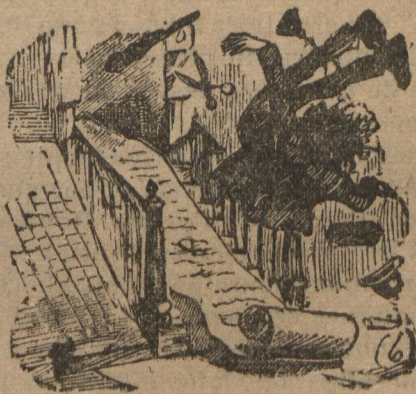


L'éditeur, un homme à longs cheveux,
Le reçut comme on reçoit un prince,
Lui disant: "C'est un poème, oh! mince,
"Attendez que j'y jette les yeux!"



A la fin, de façon peu banale,
L'éditeur reconduisit l'auteur,
Ajoutant: "C'est trop beau, cher monsieurrr,"
Nous n'somm's pas l'Académi' Royale"

EDMOND L'AIGLON.



Ce qui arriva à une pauvre fille qui épousa un futur roi

**Comment le prince-héritier de Roumanie, après avoir renoncé au trône, afin d'épouser celle qu'il aimait, foule aux pieds ses serments, répudie sa femme et son fils, et se conduit peut-être en roi, mais pas en gentilhomme. —
Un scénario vécu.**

(Spécial à la "Revue Populaire")

Lorsque Napoléon Bonaparte répudia Joséphine et inventa le divorce, afin d'épouser Marie-Louise, il agit en potentat arrogant, mais il est certain qu'il ne se conduisit pas alors comme un gentilhomme.

Or, bien qu'il ne reste plus beaucoup de souverains, dans toute l'Europe démocratisée et démantibulée, on constate qu'il est tout de même possible à ceux qu'on tolère encore de se conduire en rois, ce qui ne veut pas toujours dire en gentilshommes.

A ce propos, laissez-nous vous narrer ici ce qui arriva à une pauvre "bergère" qui crut faire un bon coup, lorsqu'elle épousa un prince héritier, en train de gravir les degrés du trône de Roumanie.

Lorsque, il n'y a pas très longtemps, il fut annoncé au monde entier que le prince Carol, héritier de Roumanie avait irrévocablement renoncé au trône par amour pour une humble beauté, les hommes de coeur virent dans son geste, non seulement le triomphe de la démocratie, mais la consécration officielle d'un principe plaçant au-dessus

de toutes les bêtises sociales la vraie noblesse des sentiments humains. Ce prince, à la vérité, était donc plus grand que la réalité? Allait-il entrer, de son vivant, dans la légende?

Mais, il était écrit que les hommes de coeur du monde entier se mettaient une fois de plus un doigt dans l'oeil et chauffaient de chimères leur enthousiasme.

Voilà qu'après avoir provoqué l'admiration de l'univers, le prince Carol est en train de se conduire comme un goujat, en se laissant éblouir par le mirage du trône et des honneurs et en abandonnant lâchement sa jeune femme et son enfant.

Le prince charmant avait dit un jour: "Je vous aime si profondément que je vous épouserai et vous serai fidèle, en dépit de toutes les lois, conventions, autorités et pressions!"

Et voilà maintenant qu'il foule aux pieds cette déclaration d'honneur, apprenant ainsi au monde désillusionné que même sur les marches du trône, on trouve des hommes n'ayant pas la moindre notion de gentilhommerie.

S'il se fut agi d'un citoyen ordinaire, on aurait bien su trouver des lois

pour lui faire respecter ses engagements, mais dans le cas d'un roi, on trouve plutôt une armée de courtisans pour l'encourager à la félonie maritale. Les hommes d'état, le parlement de son pays, se liguent pour jeter tout le blâme à la jeune épouse et pour essayer de persuader au prince héritier qu'il est de son devoir de répudier sa femme, afin de monter sur un trône dont la stabilité est aujourd'hui contestable.

La reine-mère se met de la partie, — elle qui devrait être la première à protéger les droits sacrés de la femme, dans le mariage, — et elle traite sa belle-fille d'aventurière, pour la seule raison qu'elle eut la naïveté de croire en la parole de son illustre fils.

Devant une telle pression, jointe à celle d'une multitude de dignitaires d'autres états européens, le jeune prince héritier de 27 ans, a préféré faire preuve d'un caractère mollement trempé, et il s'est embarqué sur un navire de guerre, pour une longue croisière autour du monde afin d'oublier ses émotions.

Ses émotions!

Comme si l'épouse délaissée n'en endurait pas de plus angoissantes que les siennes, des émotions! Pourtant, on ne fait rien pour chercher à ensoleiller sa vie brisée. Non, on se contente de la laisser seule avec son chagrin, son désenchantement, et dans certains quartiers, on la désigne comme la créature dont son altesse s'est ressasié.

Le prince a profité des meilleures heures de la vie de cette jeune femme; il a accepté d'elle tout ce qu'elle pouvait lui donner, même un fils qui ne sera jamais son héritier, mais qu'importe tout cela? Avant peu, il épousera une princesse imposée par "raisons d'état", cette alliance devant raffermir

la stabilité douteuse de son trône, tandis que sa véritable épouse et son fils finissent leurs jours dans l'obscurité, la pauvreté et peut-être la misère. Comme c'est propre et joli, tout ça!

Le navire de guerre sur le quel le prince Carol a commencé sa randonnée consolatrice appartient à la marine britannique — la Roumanie ne possédant pas de telles unités — et il a pour mission de mettre des milliers de milles de distance entre son altesse et l'adorable femme qui, un jour, fut pourtant jugée digne de tous les plus grands sacrifices royaux.

N'étant plus autorisée à porter le nom de son époux, elle s'appelle aujourd'hui Madame Lambrino, tout court, du nom de sa famille.

Le prince s'est enfin rendu à la décision de la cour et du parlement roumains, décrétant la nullité de son mariage, et il va prendre toutes les procédures nécessaires pour rendre son divorce irrévocable. Il fut marié authentiquement selon les rites de l'église grecque à laquelle il appartient, église qui n'admet pas le divorce. Cependant, il appert que dans certains cas exceptionnels, il est possible d'invoquer l'annulation des mariages et l'on dit que rien ne sera épargné pour faire entrer dans les cas exceptionnels, le mariage du prince Carol de Roumanie.

Quant à la malheureuse épouse délaissée, on ne lui permit pas de voir son époux. Lorsqu'elle voulut faire un dernier appel à son amour et à son sens de l'honneur, une sentinelle du palais royal de Bucharest lui barra la route avec son fusil, comme s'il se fut agi d'une mendicante. Elle était de trop humble extraction pour marcher sur les tapis que foulait quotidiennement son auguste époux, actuellement au Japon, en train d'étouffer son roman de



On la reçut comme une mendiante lorsqu'elle demanda à voir son époux.



Le prince Carol, héritier du trône de Roumanie.

jeunesse, dans l'empire des chrysanthèmes et des geishas.

Les débuts de cette royale idylle remontent aux jours où les armées boches étaient victorieuses sur tous les fronts; aux jours sombres où la Roumanie râlait sous le talon des barbares; où les princes comme les roturiers étaient pris de panique alors que les différences de castes semblaient ne plus exister.

On sait quelle paix honteuse l'Allemagne offrait alors à la pauvre Roumanie disloquée. On sait comment le roi et le parlement se crurent obligés d'accepter de telles conditions, pour sauver la nation d'une destruction complète, alors que la reine de son côté, s'opposait à cette paix, au point

de vouloir dénoncer la pusillanimité de son royal époux.

Or, tandis que se déroulaient de si tragiques événements en Roumanie, le prince héritier se lançait dans une aventure d'un caractère bien différent. Il s'éprenait profondément d'une radieuse jeune fille connue sous le nom de Jeanne, alias Zizi Lambrino, issue d'une honnête mais pauvre famille bourgeoise, de Bucharest. Le prince avait connu cette jeune fille avant la guerre par l'entremise de son frère, et comme c'avait été le coup de foudre, son altesse devint vite un visiteur assidu de la modeste maison de l'avenue Domnita Anastasia, à Bucharest. A cette époque, on parlait du mariage probable du prince héritier de Roumanie, avec la grande duchesse Olga, fille aînée du Tsar de Russie, sa cousine,



Jeanne Lambrino, épouse authentique du prince-héritier de Roumanie.

subséquemment assassinée, mais on répétait que le prince n'aimait pas du tout cette dernière, son coeur étant bel et bien pris où l'on sait.

La guerre sépara forcément les deux amoureux pendant un temps, le prince servit comme colonel dans l'armée roumaine, où, semble-t-il, il sut se conduire noblement, sans toutefois accomplir des actes d'héroïsmes extraordinaires. Même au plus fort des engagements, le prince parvenait à faire à Jeanne Lambrino de fréquentes visites en aéroplane, à Bucharest. Il se montrait un amoureux accompli et plein de ferveur, et ses déclarations avaient plus d'éloquence que celles des plus brillants comédiens. On admet même qu'il pouvait être sincère au moment où il faisait ces déclarations. La jeune fille n'ignorait pas non plus les dangers d'avoir un amoureux si haut placé dans la hiérarchie sociale, mais il n'y a pas à la blâmer de s'être laissée attendrir et entraîner devant une telle explosion de passion admirative.

Au cours des négociations de paix, nous retrouvons le prince à Jassy, petite ville du nord de la Roumanie, choisie comme capitale temporaire, à la suite de l'invasion germanique. De son côté, Jeanne Lambrino, avec ses parents, s'étaient réfugiée dans une autre petite ville à une dizaine de miles de Jassy, tout au plus.

Enfin, le prince fut entièrement démobilisé et il eut tous les loisirs de s'occuper comme il l'entendait de son beau roman d'amour. Sorti intact des horreurs de la guerre, les instants qu'il passait près de la bien-aimée lui paraissaient délicieux. De son côté, la jeune fille ne pouvait faire autrement que se laisser griser par celui qui, à ses yeux, prenait toutes les proportions d'un héros magnanime. Un fluide

d'héroïsme magnétisait les deux jeunes gens, et le bras autour du cou de sa fiancée, le prince charmant se déclarait prêt à tout sacrifier pour son unique amour.

Un mariage sans retard s'imposait et le prince voulut contraindre la jeune fille à accepter ses plans. Elle hésita et prétendit que les "autorités" s'opposeraient sûrement à une telle union. Et le prince répondit alors :

— "Je défie tous les rois de l'Europe de nous séparer, une fois que nous serons unis!"

— "Mais vous allez perdre votre trône, en m'épousant."

— "Qu'importe! Je serais trop heureux de renoncer à tous les honneurs pour vous. Il doit bien se trouver dans tout le monde, quelque part un petit coin où nous puissions être heureux. Nous quitterons la Roumanie, si o'est nécessaire, et nous voguerons vers les Amériques, où je travaillerai pour notre nid d'amoureux; car je vous aime et vous adore avec toute la ferveur de mon être!"

Dites-nous quelle jeune fille n'eût pas été émue d'une telle preuve d'amour? Quelle jeune fille eut pu résister au désir de presser sur son coeur un tel fiancé?

Et, Jeanne Lambrino était tout de même une femme avec un coeur, comme les autres, un coeur pur et généreux, une âme enthousiaste et fière

Sachant que le roi et la reine ne consentiraient jamais à cette union, le prince héritier de Roumanie finit par décider sa fiancée à fuir avec lui, en auto, à Odessa, où tous deux furent dûment mariés le 27 août 1918, en la cathédrale Pokrowsky, selon les rites de l'église grecque, l'orthodoxie grecque étant religion d'état, en Roumanie.

La nouvelle de ce mariage clandestin éclata lors du retour du prince, en

son pays, et le roi, furieux, condamna son fils aux arrêts, pendant six semaines, pour avoir quitté son régiment, sans permission, ce, en dépit de la démobilisation. Cette nouvelle provoqua une excitation extraordinaire et les opinions furent partagées. Dans les milieux bourgeois, on vantait la cranerie du jeune prince qui avait su faire preuve de décision, de générosité et de virilité, mais les pairs du royaume haussaient les épaules et pinçaient les lèvres en disant qu'il leur était impossible d'accepter comme souveraine, une femme d'extraction aussi obscure, obscure.

Le premier ministre suggéra que la succession de Carol, au trône de Roumanie, passât immédiatement à son frère cadet, le prince Nicolas, puisqu'il n'était pas possible d'avoir un souverain s'étant secrètement mésallié. Le roi Ferdinand acceptait la suggestion de son premier ministre, mais la reine Marie, qui avait toujours eu un faible pour son aîné, qu'elle croyait plus apte à gouverner, redoubla d'efforts pour forcer son préféré à abandonner l'épouse qu'il s'était choisie librement. Elle employa les supplications, les larmes, même les menaces, mais toute cette comédie maternelle était prématurée, la lune de miel entre les nouveaux époux n'ayant pas encore donné d'indices d'une orientation vers la lune rousse.

Alors, à la demande même du roi, le parlement souverain lança un décret déclarant nul et de nul effet le mariage clandestin du prince héritier au trône, bien qu'au point de vue de l'orthodoxie grecque il fut tout à fait valide.

La reine-mère, ne se comptant pas encore battue, fit un suprême effort, adjurant son aîné de ne pas refuser le sceptre qu'elle lui avait conservé au prix de tant de sacrifices personnels!

Elle l'avertit que plus tard, une fois l'enthousiasme passé, il regretterait son geste au point d'en venir à haïr sa femme.

Mais, le jeune prince, encore fort épris et chevaleresque au point, répondit alors à la reine-mère:

— "Ma chère mère, je suis vraiment prêt à tout faire pour vous, excepté cependant de me montrer parjure à la fois jurée!"

Quand on vit que toutes les tentatives de "conversion" avortaient, on fit prier le prince héritier de signer, aussi bien pour lui que pour ses héritiers, une renonciation en règle à son droit au trône de Roumanie. Cela se passa pas plus tard que l'an dernier, soit le 1er août 1919.

Le prince n'accepta pas tout de suite, et, entre temps, le roi et la reine soudoyèrent mille autres influences secrètes pour séparer à jamais Carol et sa jeune femme. Nous savons maintenant que ces influences ne furent pas vaines.

Tout de même, le prince renonça à ses droits. Mais, à peine un mois après cette renonciation, un enfant naquit au jeune couple, gage touchant de leur romantique amour; un enfant "à jamais" banni de la cour et du trône pour l'unique raison que son père aimait sa mère.

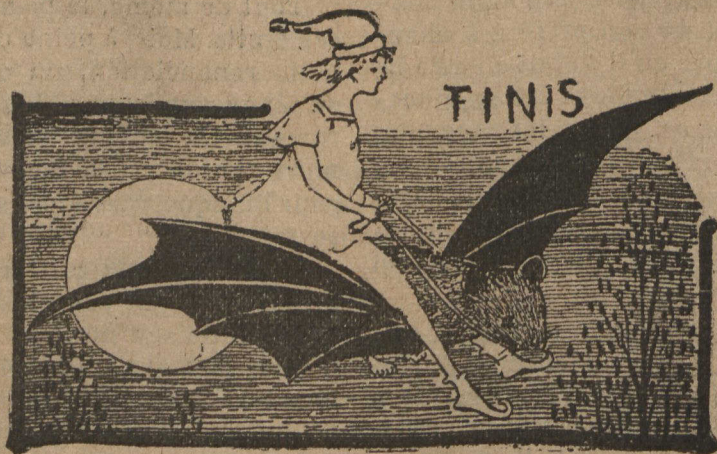
Mais, voilà qui est fort étrange; le prince ne parut pas heureux de cette solution de son mariage. On annonça même qu'il avait attenté à ses jours, bien qu'il fut prouvé qu'il s'était à peine infligé un léger bobo. Le prince devenait neurasthénique, et la cause de cette mentale, — car c'en est une, — se trouvait dans le fait que tous les efforts combinés pour l'éloigner de sa femme avaient de l'emprise sur son coeur et son cerveau, à la fin affaiblis. Les rêves et les chimères de la jeunesse

se se dissipaient, et le prince charmant ne se sentait plus brave devant les responsabilités naissantes. Il se laissait dominer peu à peu par le regret du sacrifice accompli dans un geste enthousiaste et généreux.

Enfin, il y a quelques mois à peine, sa mère, — anglaise de naissance puisque fille du duc d'Edinbourg, frère cadet du feu roi Edouard VII, — parvint à emmener son fils préféré en voyage de repos, en Angleterre. C'est là qu'il fut décidé qu'on le "débarrasserait" définitivement du joli joujou dont il se sentait fatigué; sa femme, la mère de son enfant! Sa renonciation au trône de Roumanie n'étant pas encore officielle, et son frère, n'étant pas encore définitivement nommé prince-héritier, on fit accepter à Carol, l'idée

de faire une longue croisière "d'oubli", dans des pays fleuris et enchantés. Et l'on prétendit alors que si, après ce long voyage, Carol se conduisait comme il sied à un prince de sang royal (!) en continuant d'oublier sa femme, il serait réinstallé dans tous ses droits et prérogatives.

Et voilà comment, dans certains milieux, l'on croit que les rois ne sont pas obligés de se conduire comme de véritables gentilshommes. Nous croyons que cette histoire réelle et bien contemporaine est tout de même assez romanesque pour inspirer plus d'un librettiste. Messieurs les écrivains et compositeurs, en quête d'un sujet de pièce d'opéra ou de scénario, voici qui devrait amplement faire votre affaire. N'est-il pas vrai?



Pour enjoliver vos foyers

Coussins modernes de confection facile et d'un effet ravissant

La grande vogue est aux coussins. C'est du reste très décoratif et surtout fort utile dans un boudoir ou un "living room". Le coussin flatte l'oeil mais il sert aussi à donner plus d'aises, plus de confort. Si vous sentez trop la dûreté du bois d'un mobilier, placez un coussin à l'endroit où vous vous appuyez, et tout de suite vous vous calerez dans votre place, au lieu de toujours chercher à changer de position ou de siège, dans le but de soulager vos membres endoloris.

On fabrique aujourd'hui soi-même des coussins de toutes les formes, de tous les genres et de tous les prix, et si l'on a du goût, ce luxe bien légitime ne représente pas une dépense considérable.

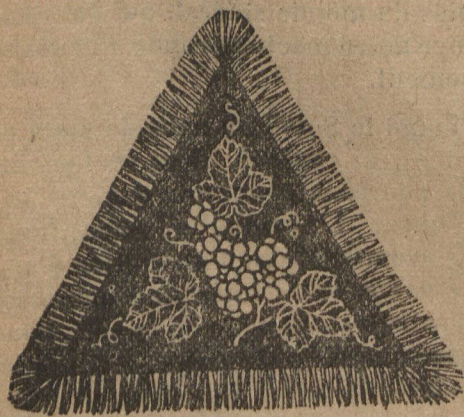


FIG. 1

Voici, pour nos lectrices, trois modèles bien nouveaux, fort jolis et

d'exécution peu compliquée. Ils n'ont rien de banal et seront d'autant plus admirés qu'on n'en aura pas souvent vu de semblables.

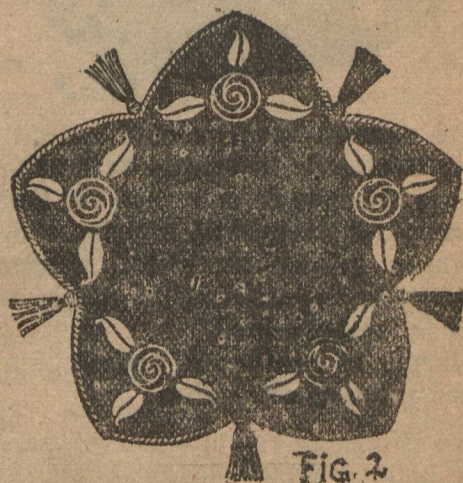


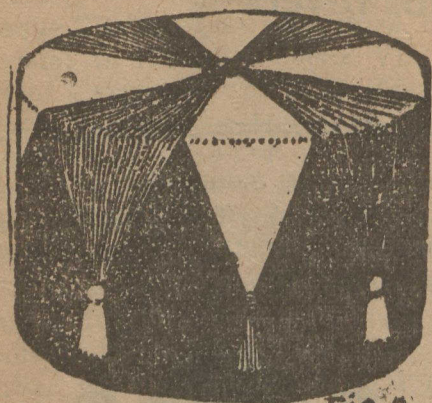
FIG. 2

Voici une forme amusante: un triangle équilatéral (fig 1). Employons un satin bleu foncé. Au milieu, brodons une grappe de raisin dont les grains seront gris perle. Les feuilles et vrilles seront brodées en vieil or. Le coussin recevra extérieurement une frange de soie gris perle, de trois pouces et quart à trois pouces et demi de hauteur.

En voici un autre (fig 2). Celui-ci a la forme d'une étoile à cinq branches. Etoffe de satin noir, bords garnis d'un galon vieil or, un gland d'or patiné venant orner les intervalles des branches. Dans celles-ci, broder une rose vieil or et indiquer les feuilles en soie vert véronèse.

Pour broder les roses en fil d'or, il est nécessaire de mettre un dessous d'étoffe, le fil d'or coupant le satin.

Pour terminer, voici un coussin très original (fig 3).



Le coussin sera exécuté en satin noir. Recouvrir le dessus de huit losanges alternés de soie rose vif, lamé d'argent. A l'extrémité inférieure des losanges, placer un gland d'argent pour les losanges roses, un gland rose pour le lamé d'argent.

Garnir le centre du coussin d'un gros bouton de soie noire.

— o —

Les grandes peurs

LA FIN DU MONDE DANS... UN MILLION D'ANNES

La fin du monde, le serpent de mer, le bonheur universel, sont des canards célèbres remis à la mode, à périodes fixes, par les savants, les navigateurs et les utopistes. Il paraît que, le 17 décembre dernier, on s'en souvient, notre pauvre vieille planète devait disparaître de l'espace, tout simplement. Le bail a été prorogé pour un nombre illimité d'années. L'annonce de l'effroya-

ble événement avait été accueillie avec une suprême indifférence par les locataires actuels de la Terre.

Aux approches de l'an 2000, il convient d'être moins crédules que ne le furent nos prédécesseurs d'il y a dix siècles. A cette époque, la même prédiction sinistre porta l'affolement à son comble. De toutes parts on se réunissait en procession pour implorer la clémence divine. Il fallut l'intervention pontificale pour rassurer les esprits impressionnés par les astrologues.

La fin du monde fut aussi annoncée pour 1800, sur la foi d'on ne sait quel grimoire obscur de Nostradamus. En 1840, nouvelle alertes. On raila amèrement les mauvais prophètes, et c'est peut-être de là que nous vint l'expression proverbiale.

— Je m'en moque comme de l'an 401

Puis, ce furent la comète de Halley, les taches du Soleil, la constatation du refroidissement de la Terre, des troubles astronomiques dûment constatés par d'austères chercheurs, d'inquiétants phénomènes météorologiques observés par de plus ou moins jeunes "Vieux Majors", et bien d'autres fantaisies du monde sidéral, qui devaient mener notre machine ronde à l'anéantissement.

Quand le Soleil ne nous donnera ni lumière, ni chaleur, alors seulement, nous pourrons concevoir quelque inquiétude. L'hypothèse scientifique nous accorde environ un million d'années avant la réfrigération complète de l'astre-roi. Comme on le voit, nous avons encore de la marge... Et, d'ici là, peut-être qu'un ingénieux chauffage central nous permettra de nous passer du système solaire!

UNE SUFFRAGETTE

Nouvelle par Paul Coutlée

Maurice appela son comptable en chef :

— Je sors et ne reviendrai pas de l'après-midi, vous aurez soin de voir à ce que le coffre-fort soit bien fermé, n'est-ce pas ?

— Oh ! soyez tranquille, monsieur.

Maurice mit son chapeau, prit sa canne et ses gants et quitta l'usine.

Il était excessivement rare de voir Maurice quitter son bureau durant la journée. Ses affaires allaient admirablement bien, mais comme la plupart des gens d'affaires il n'avait pas assez pris de distractions. Le travail avait été sa seule préoccupation.

Cet après-midi-là, Maurice sortait. Il allait rendre visite à une jeune fille qu'il avait connue quelques jours auparavant dans une partie de campagne. Elle pouvait être dans la trentaine, mais elle avait conservé la fraîcheur des toutes jeunes filles. Lui non plus n'était pas précisément de la première jeunesse ; ses trente-cinq ans sonnés commençaient à lui peser lourdement. Cette jeune fille lui avait plu, elle était instruite, très intelligente et possédait la grâce de la femme de trente ans.

Maurice avait gardé d'elle un excellent souvenir et la jolie figure lui était restée gravée dans le coeur. Le matin, il lui avait téléphoné, puis il avait pris son appointment pour l'après-

midi ; elle lui avait répondu très gentiment qu'elle serait enchantée de le recevoir et qu'elle était très heureuse de constater qu'il ne l'avait pas oubliée.

A trois heures il se présentait chez mademoiselle Demeule.

La domestique le fit entrer dans le vivoir, ce que nous appelons maintenant le "flirtoir". La pièce était décorée avec un goût parfait.

En s'asseyant dans un fauteuil, Maurice vit sa figure dans une grande glace suspendue au mûr ; il était ému comme un collégien.

Comment se surprenait-il avec tout le travail qu'il avait à l'usine, rendant visite, l'après-midi, à une jeune fille qu'il n'avait vue que deux ou trois fois selon les hasards des villégiatures ? Il eut grande envie de se lever et se sauver avant qu'il ne fut trop tard.

Les portières remuèrent et quelqu'un entra. C'était une jeune fille... mais pas celle qu'il attendait.

— Je vous demande pardon, dit la nouvelle arrivante avec une certaine petite émotion dans la voix, je vous demande pardon, vous êtes bien monsieur Casgrain ?

— Oui, mademoiselle.

— Je suis la secrétaire particulière de mademoiselle Demeule. Elle regrette beaucoup, mais après la réception de votre message téléphonique, elle fut appelée pour une affaire urgente. Cependant elle voudrait que vous l'attendiez.

Maurice devant le sourire enchanteur de la jeune fille ne parut pas trop désappointé.

— Aimeriez-vous à lire quelque chose en attendant Mlle Demeule? demanda la jolie secrétaire à Maurice. Voici les magazines le "Samedi", la "Revue Populaire" et le "Panorama".

Maurice prétendit qu'il n'aimait pas beaucoup la lecture. Il regardait les jolis yeux engageants de celle qui lui parlait. Il y avait dans ses manières quelque chose comme de l'embarras, de la gêne qui ajoutait un je ne sais quoi de charmant à toute sa petite personne. Elle semblait vouloir dire: "je suis obligée de vous tenir compagnie du fait que Mademoiselle vous a désappointé, cependant... dois-je rester?"

Maurice, devinant la cause de sa confusion, voulut la tirer de la situation faussée dans laquelle elle se trouvait.

— Peut-être serait-il préférable que je parte, mademoiselle Demeule est très occupée et je ne veux pas prendre son temps...

— Oh! non, reprit la secrétaire, elle m'a même recommandé d'insister pour que vous l'attendiez et pour que...

— ...Et pour que vous ne me quittiez pas. C'est un ordre pour moi d'avoir à rester, ajouta Maurice, en riant.

Après quelques instants, ils s'entendaient parfaitement. Au bout d'une heure de conversation Maurice était complètement épris de la jeune secrétaire.

— Mon Dieu, je ne croyais pas qu'il fût si tard, dit-il, il faut que je vous quitte, à regret, croyez-le bien, mademoiselle.

A ce moment la porte s'ouvrit et mademoiselle Demeule entra.

— Me pardonneriez-vous jamais, dit-elle, faisant irruption dans la pièce. Comme je suis heureuse de vous voir. Je fus appelée par une affaire excessivement importante. Oh, je vous demande pardon! J'oubliais que vous ne vous connaissiez pas: Mademoiselle Blanche Roy, monsieur Casgrain.

— Mais, nous nous connaissons très bien, s'empressa de dire Maurice, mademoiselle votre secrétaire est charmante.

Mademoiselle Roy, après s'être excusée, quitta la pièce.

— Comme elle est gentille, s'écria mademoiselle Demeule, dès qu'elle fut sortie. Savez-vous que je m'en veux de vous avoir manqué de parole, mais je savais que mademoiselle Roy vous tiendrait compagnie et, c'est une jeune fille si intelligente et si mignonne, et puis elle est délicieusement féminine, n'est-ce pas?

— Elle prétend vous aider dans vos études sur les conditions sociales actuelles?

— Oui.

— Je lui demandais précisément si vous auriez aimé faire une visite à mes usines.

Mademoiselle Demeule battit des mains.

— Oh, mais comment donc, avec le plus grand plaisir!

Il commençait à se faire tard, Maurice prit congé de mademoiselle Demeule, après avoir pris appointment pour le mercredi suivant pour lui faire visiter ses usines. Mlle Demeule et sa secrétaire devaient venir prendre des notes sur les conditions sociales des ouvriers.

A onze heures le mercredi suivant l'auto de mademoiselle Demeule arrivait à la porte de l'usine.

Maurice vint au-devant d'elle.

Mademoiselle Demeule avait l'air toute découragée.

— Oh, comme je regrette de ne pouvoir rester, dit-elle à Maurice, mais j'ai une assemblée importante à laquelle je ne puis manquer. Mais heureusement que Mlle Roy en connaît plus long que moi sur le sujet. Elle a apporté son cahier de notes avec elle. Je reviendrai la chercher dès que j'aurai fini.

Maurice fit visiter l'usine à la jeune secrétaire. La visite finie il la conduisit dans un restaurant pour le lunch. Il aurait peut-être fallu une troisième personne mais on est aujourd'hui moins particulier qu'autrefois.

La semaine suivante Maurice revint chez mademoiselle Demeule, mais cette fois il savait qu'elle n'y était pas; mademoiselle Roy elle-même avait répondu au téléphone.

La voix de la secrétaire était devenue un besoin pour Maurice et une après-midi, en l'absence de mademoiselle Demeule, Maurice se surprit à murmurer à l'oreille de Blanche:

— Je vous aime!

Une heure plus tard, lorsque Mlle Demeule entra, Maurice lui dit:

— J'ose espérer que vous ne serez pas fâchée, mademoiselle, mais je suis en amour... avec votre secrétaire et... nous allons nous marier.

Les yeux de mademoiselle Demeule jubilaient.

— Bravo! Mais c'est la vérité? La vérité vraie?

— La vérité vraie, s'empressa de répéter Maurice, en riant. Et moi qui craignais que vous ne fussiez froissée, car il va vous falloir chercher une autre secrétaire.

Mademoiselle Demeule partit d'un éclat de rire.

— Mais j'y suis habituée, c'est la cinquième fois que cet incident se répète cette année.

— Que voulez-vous dire?

— C'est tout simple. Vous avez dû me trouver très bizarre d'être constamment absente les jours où vous êtes venu me voir? Eh bien, cela faisait partie d'un plan, d'un plan qui



“Blanche, je vous aime!”

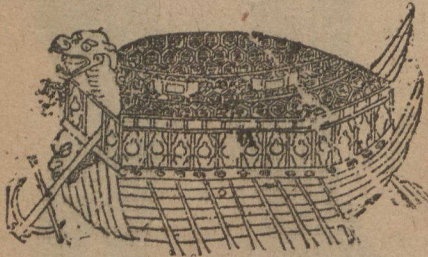
vient de réussir. Je cherche des secrétaires qui pourraient faire de bonnes épouses et je les marie aussi vite que je puis à des célibataires comme vous. N'est-ce pas une idée splendide? N'est-ce pas mieux et plus noble que d'être suffragette?

Maurice regarda mademoiselle Demeule, puis prenant sa “femme” dans ses bras:

— Et dire que votre “victime” le sait maintenant et qu'elle ne vous en veut pas, au contraire.

Les premiers navires de guerre en fer, dans la Chine d'il y a 300 ans

L'illustration ci-contre nous montre un curieux navire de guerre chinois remontant à au moins trois cents ans. Sa forme, — une énorme tortue, — importe peu, et l'architecture ne compte pas davantage, puisque ce n'est au fond que style et décoration. Le fait capital qui importe en l'occurrence, c'est la démolition d'une légende, à savoir que les Chinois, peuple barbare, encore plus à cette époque que de nos jours, étaient, sous certains rapports plus avancés que leurs contemporains du pays de lumière qu'était l'Europe. Dans l'art de la guerre navale, ils avaient trouvé le moyen de construire des navires cuirassés d'acier et susceptibles de sou-



tenir contre l'ennemi, des combats que n'auraient pas soutenus des navires type caravelles, du temps de Jacques-Cartier et de Champlain.

Que la coque fut en bois, peu importait au fond, et cela valait même mieux attendu que le bois est moins submersible que le métal, surtout à une époque où les canons n'avaient qu'une portée que d'une centaine de pieds, — l'important était d'avoir trouvé l'équivalent sur mer, des fameux "tanks" anglais ou français, même boches, utilisés dans la dernière guerre, trois cents ans plus tard.

Le navire de guerre ci-contre remonte à 1619 et il existe encore comme objet de curiosité. Le dessin que nous en reproduisons a été pris dans

un journal coréen contemporain. Il en existe deux de ce genre et on les conserve précieusement comme reliques du passé. A cette époque lointaine, en Chine, non seulement on ne connaissait pas la vapeur ni la navigation à voile, mais on était encore au système des antiques galères dont les rameurs étaient des esclaves. Et, les combats navals n'avaient lieu qu'à des distances très rapprochées, la plupart du temps, on procédait à l'abordage. Il n'y avait donc réellement à protéger que le pont ou l'endroit où se tenaient les combattants. C'est pourquoi, selon qu'on peut le constater, il suffisait alors de prendre une galère (un navire) marchand ordinaire et d'en surmonter le pont d'une armure crénelée, pour en faire une unité de combat de premier ordre. Et, tandis que les peuples occidentaux n'en étaient encore qu'aux caravelles de bois, les Orientaux et non les moins civilisés, avaient trouvé le moyen de carapaçonner leurs navires d'une cuirasse d'acier pouvant s'enlever ou s'adapter, selon le besoin. Les combattants se tenaient sous cette carapace, et, par les ouvertures antérieures, postérieures ou latérales, ils repoussaient ou attaquaient leurs ennemis. Cette couverture ou carapace était d'une épaisseur métallique suffisante pour protéger le navire contre les projectiles de faible portée, alors connus. Ces navires de guerre avaient une longueur variant de 40 à 75 pieds et ils étaient aussi larges que longs. Ils pouvaient porter entre 100 et 150 hommes. On les considérait comme imprenables, même à l'abordage. A vrai dire, ce furent les véritables ancêtres de nos navires d'acier. Drôle tout de même qu'un tel exemple nous vienne d'un pays aussi lointain et arriéré que la Chine, surtout la Chine des premiers jours du XVII^e siècle.



EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**
144 rue Sainte-Catherine Est, Coln Av. Hôtel-de-Ville
 MONTREAL

A L'INSTITUT
 D'OPTIQUE

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la saine culture de l'esprit de notre jeunesse que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "*Revue Populaire*" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier

certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "*Revue Populaire*". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "*Revue Populaire*".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "*Revue Populaire*", désormais à l'*abri de tous commentaires fâcheux*.

ECRIVEZ-NOUS. — Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
 Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 1 février 1920.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque numéro on trouve :

- { SEPT ou HUIT chansons;
- { DEUX ou TROIS morceaux de piano;
- { Aussi Musique de Violon;
- { Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT :

Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00

Un numéro, 10 : - : En vente partout.

Adresse : 16, rue Craig - Est, — — Montréal.

👉 Demandez notre catalogue de primes. 👈

LE PANORAMA

25c le No. dans tous les Dépôts

— ou aux Bureaux des Editeurs-Propriétaires —

POIRIER & CIE., - 131, rue CADIEUX, - MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$3.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "Panorama".

Nom

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des **Creux des Epaules** et
de la **Gorge** par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

En 30 Jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **Poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bien faisant pour la **Santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au complet \$1.00

Renseignements gratuits données sur réception de 3 sous en timbres.
Mme DENISE ROY, Dépt. 5, Boîte Postale 2740, MONTREAL.



GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS
EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE
: : **EN 25 JOURS GRACE AU** : :
REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR**. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le **REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL** jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du **Réformateur Myrriam Dubreuil**. Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc, quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine; de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE
DEPARTEMENT 2, — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.



Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



LES
**PILULES
PERSANES**
de Tawfik Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-
velopper le buste, de
corriger la maigreur
excessive, de suppri-
mer et creux des
les angles désagra-
cieux qui déparent
une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre
la quatrième boîte de vos fameuses PILU-
LES PERSANES; l'effet est merveilleux—
j'en suis enchantée!"

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

LE PANORAMA



est le seul grand
magazine de
"Vues Animées"
rédigé en français,
de tout le conti-
nent américain.

25c le numéro dans tous les Dépôts
et chez les édit.-propriétaires,

POIRIER & CIE,

131, rue Cadieux, - Montréal.

Pourquoi

DEVEZ-VOUS LIRE

LE SAMEDI

PARCE QUE :

chaque semaine il publie
quinze pages d'un magnifique
roman;

PARCE QUE :

l'on y trouve des histoires
sentimentales ou dramatiques
complètement inédites;

PARCE QUE :

de plus, on y lit un deuxième
feuilleton, genre détective et
très mouvementé, des articles
d'actualité, des notes instruc-
tives, quantité d'historiettes
et de mots amusants;

PARCE QUE :

le tout est illustré de
nombreuses gravures;

PARCE QUE :

pour le modique prix de
10 cents, il donne au moins
quarante-huit pages grand
format et est un véritable
modèle de bon marché.

Si vous ne le connaissez pas
encore, essayez-en un
numéro et

VOUS SEREZ CONVAINCU.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



PROTEGEZ LA SANTE DE VOTRE BEBE CET ETE



Le LAIT CONDENSE marque "EAGLE"

Le lait Borden, marque "Eagle" est le meilleur allié de la mère durant l'été. Simplement parce qu'il est absolument pur, de qualité uniforme et facilement digestible. L'aliment modèle du Bébé pendant 63 étés et 63 hivers.

Si l'alimentation naturelle vient à faire défaut, choisissez le lait condensé, marque "Eagle" c'est le produit le plus pur, le plus économique. Une boîte dure longtemps et se conserve mieux que les autres marques.

Chez tous les pharmaciens et épiciers.

THE BORDEN COMPANY LIMITED
MONTREAL